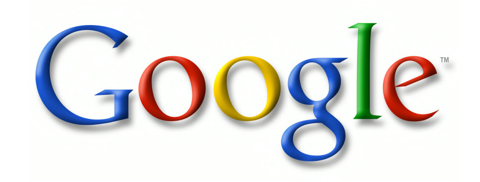
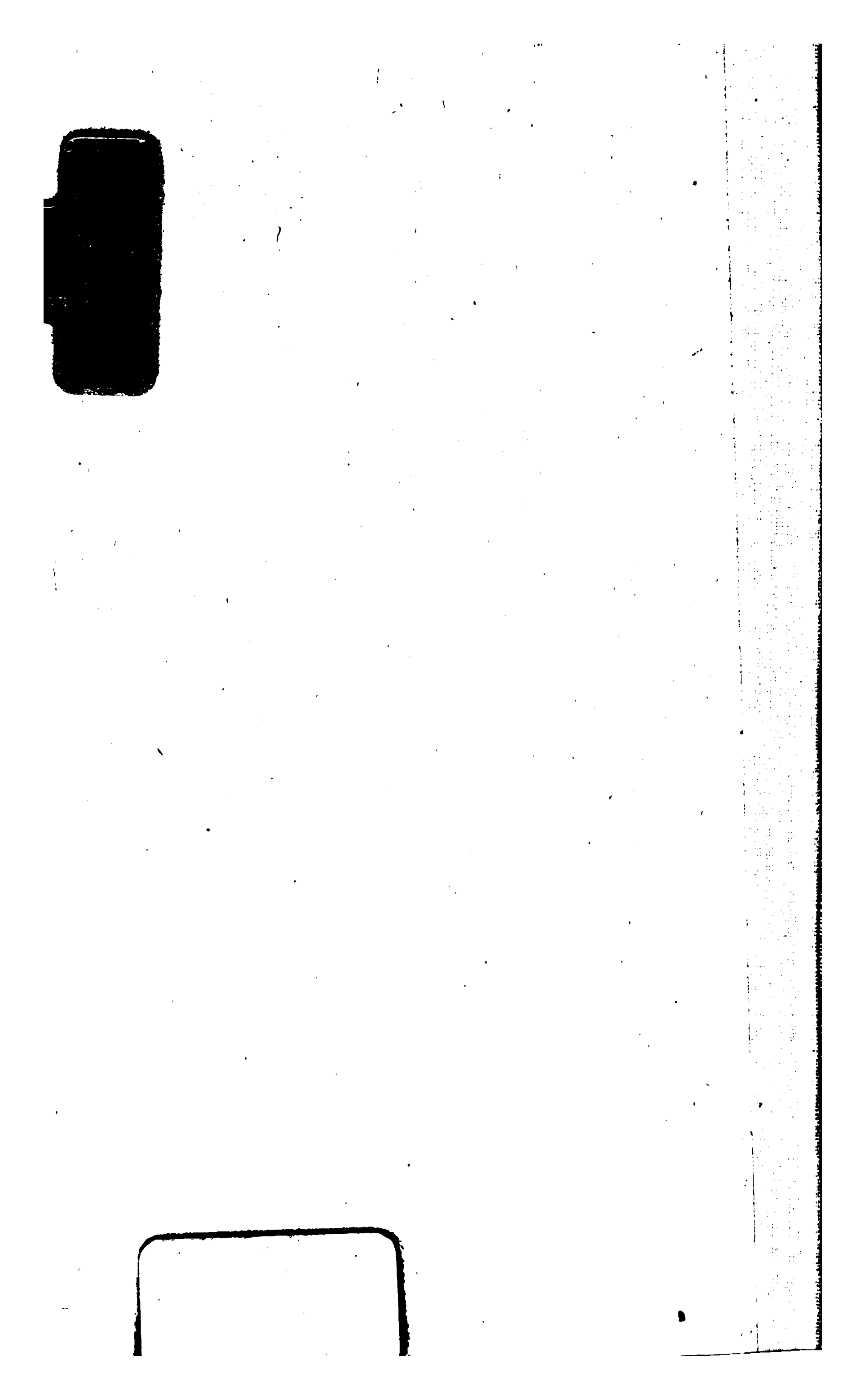
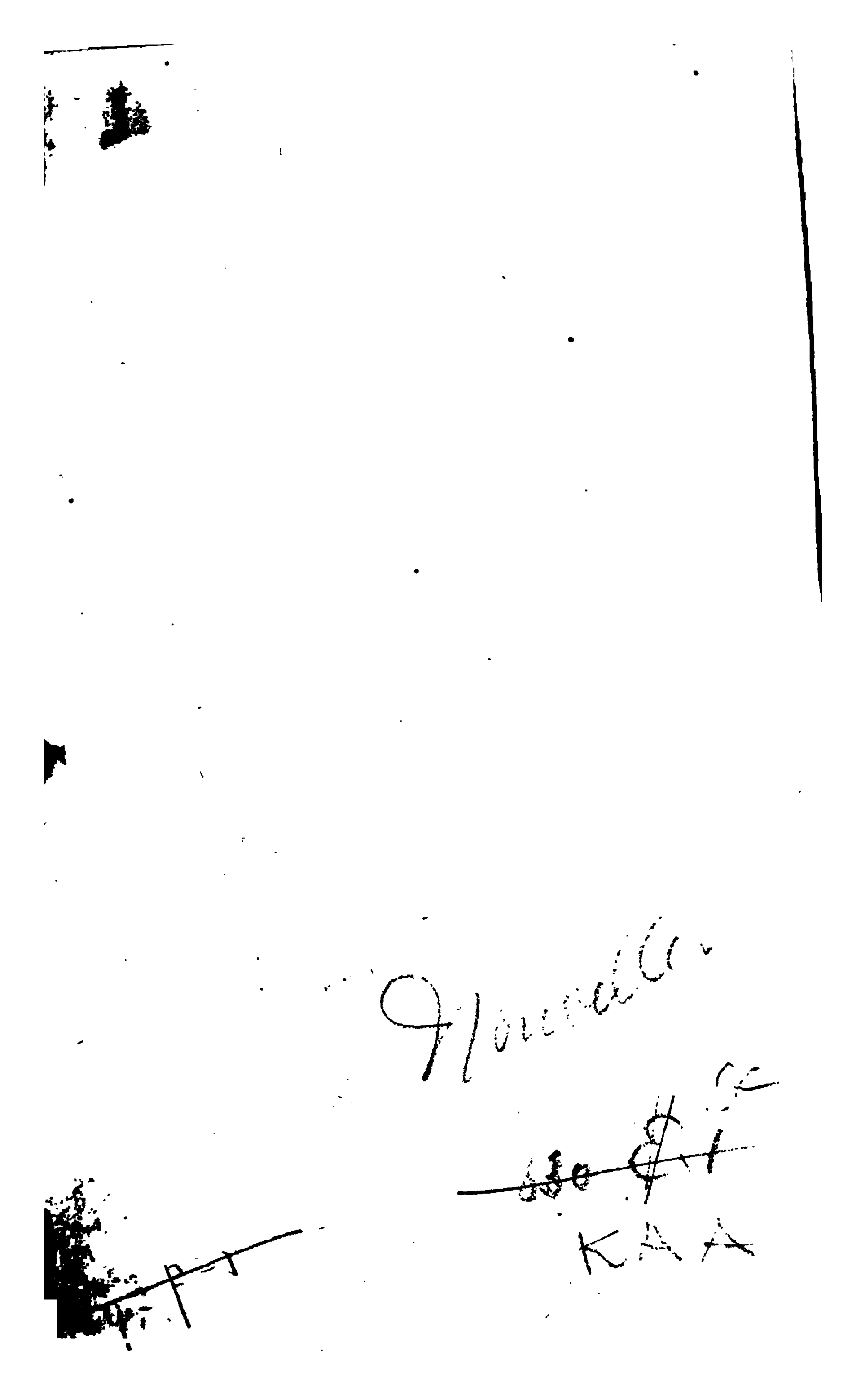




Nouvelles

V



NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES;

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE.

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE,

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME VI.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 20.



1820.



NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

CARAMANIE

OU

COURTE DESCRIPTION

DE LA CÔTE MÉRIDIONALE DE L'ASIE-MINEURE ET DES RESTES D'ANTIQUITÉS QUI S'Y TROUVENT;

PAR M. FR. BEAUFORT,

Capitaine de vaisseau de la marine royale d'Angleterre, membre de la Société royale.

(SECOND ARTICLE.)

CHAPITRE IX.

Selinty.—Anémour.

A QUELQUES milles des dernières ruines, la côte, rocailleuse jusque-là, s'ouvre en une plaine cultivée qui s'étend à cinq ou six milles de chaque

côté; deux petites rivières la traversent. La première se jette dans la mer au pied de falaises rougeâtres, sur lesquelles se trouvent divers bâtimens; nos opérations ne nous y conduisirent pas, mais nous aperçûmes qu'ils n'avoient pour habitans que des aigles et des pigeons. L'autre rivière tourne autour de Selinty, promontoire escarpé et très-pittoresque.

Le rivage qui borne cette plaine étoit autrefois une plage graveleuse; mais, depuis la partie supérieure de la plage jusqu'à une certaine distance en mer, il est composé aujourd'hui d'une croûte solide, épaisse de deux à trois pieds, et composée de l'espèce de roche nommée poudingue. Ce rivage pétrifié n'est pas particulier à la plaine de Selinty; j'en avois souvent observé de semblables, mais moins étendus, sur les côtes de l'Asie-Mineure, et quelquefois sur celles de la Grèce; j'ai même appris qu'il s'en trouve un sur celles de Sicile. Etant généralement couverts de sable et de cailloux, ils ne présentent à la vue rien d'extraordinaire; mais le canot imprudent qui les prendroit, d'après cette apparence, pour des plages composées de parties mobiles, et qui, dans cette persuasion, courroit sur eux à la faveur de la lame, ne tarderoit pas à être cruellement puni de son erreur. Les échantillons que j'ai examinés, quoique pris dans des endroits divers, ne diffèrent pas beaucoup les uns des autres; le gravier domine

dans quelques-uns ; le sable grossier dans d'autres, ou bien ces deux substances sont disposées en couches alternatives. Tous offrent des cailloux qui ont été plus ou moins roulés ; plus ils sont dentelés et anguleux, plus l'agglomérat est dur. Le gravier est formé de la réunion de pierres très-différentes, mais la plupart calcaires. Le ciment ou la pâte qui les unit est de même calcaire, et si tenace, qu'un coup suffisant pour briser la masse casse plutôt même les cailloux quartzeux qu'il ne les déloge.

A l'ouest, et tout près de Sidè, nous avons trouvé des bancs étroits de roches en partie au-dessus et en partie au-dessous de l'eau, qui paroissent avoir été produits d'une manière semblable. Ils contiennent une portion considérable de tuiles brisées, rouges et jaunes, de coquillages, de morceaux de bois, et de tous les débris que l'on peut s'attendre à trouver dans le voisinage d'une ville. Ces roches sont extrêmement dures ; comme nous n'avions pas d'outils dans le canot, nous ne pûmes détacher de la masse de beaux échantillons. Près de ces bancs rocailleux, une chaîne de collines basses qui s'élève à la hauteur de 80 pieds est composée de calcaire gris et tendre, disposé en couches horizontales minces, ou plutôt de marne durcie, entrecoupée de profondes ravines creusées par des torrens qui tra-

versent le rivage pour se jeter dans la mer. Les particules calcaires, ainsi entraînées, peuvent indiquer l'origine du ciment qui a uni les parties de cette roche récemment formée; et peut-être partout où il existe des plages pétrifiées, un examen attentif des hauteurs voisines fera-t-il découvrir qu'elles sont dues à une cause semblable.

L'île de Rhodes renferme des collines de poudingue d'une hauteur considérable au-dessus de la mer; j'en ai des fragmens qui ne peuvent se distinguer de ceux que nous nous sommes procurés sur les rivages de Selinty, ou de ceux de la plage du port Raphti en Grèce, excepté qu'ils sont peut-être plus complétement consolidés, ce qui peut provenir de ce qu'ils sont pressés plus fortement par la masse qu'ils supportent, et de ce qu'ils ont été plus long-temps exposés à l'air. Il est très-remarquable qu'une couche horizontale de marne pierreuse a, selon les apparences, autrefois couvert ces hauteurs.

Au cap Crio, l'ancien Cnidus, on voit également beaucoup de brèches calcaires; la base d'un temple en est construite, quoique les parties supérieures soient de marbre. Nous avons aussi trouvé une partie du rivage pétrifiée à Phasélis, et ensuite à quelques milles à l'est d'Alaya; comme dans ce dernier endroit il est assez mince,

la mer l'a miné et détruit en plusieurs endroits, laissant le gravier au-dessous dans son état naturel.

Il est inutile d'entrer ici dans un détail minutieux de tous les endroits de la côte qui offrent de ces sortes de rivages. Je les ai notés dans ma description nautique des côtes, tant pour mettre les navigateurs en garde que pour faciliter aux voyageurs futurs les moyens de constater si le même principe est toujours agissant, ou si les efforts de la mer tendent à détruire ce qui est formé. A Pompéiopolis, je reviendrai sur cet objet; mais la grande étendue du rivage pétrifié de Selinty sembloit m'offrir une occasion de réunir quelques notions sommaires sur un sujet curieux pour quiconque n'a pas été témoin de phénomènes semblabes, et propre à intéresser tous ceux qui savent combien on rencontre rarement des occasions d'observer la marche de la nature quand elle forme des rochers, tandis que partout on est frappé des moyens par lesquels elle parvient graduellement à détruire les plus anciens.

D'un côté, la montagne et le cap de Selinty s'élèvent brusquement de la plaine, et de l'autre forment une chaîne de falaises majestueuses; sur le point le plus élevé de ces dernières, on voit les ruines d'un château qui commande de tous côtés l'abord de la montagne, et d'où la vue

plonge perpendiculairement sur la mer. La soirée étoit sereine. Nous apercevions à une distance immense la côte que nous avions déjà parcourue; la plaine, avec ses ruines et ses rivières sinueuses, étoit étendue à nos pieds comme une carte, et, dans le fond du tableau, une prodigieuse chaîne de montagnes dont les flancs noirs étoient déjà privés de la lumière du soleil formoit un contraste singulier avec les cimes couvertes de neige. Nous aperçûmes aussi à l'extrémité de l'horizon au sud l'île de Cypre, quoique nous en fussions éloignés de plus de 65 milles géographiques.

La totalité de cette montagne n'étoit pas comprise dans l'ancienne ligne de fortifications; son extrémité occidentale étoit séparée du reste par une muraille qui, partant du château bâti sur le sommet et aboutissant en bas à l'embouchure de la rivière, étoit flanquée de tours, et décrivoit de nombreux zigzags. En dedans des murs, on rencontre beaucoup de vestiges de maisons; mais en dehors, entre le pied de la montagne et la rivière, des restes de grandes constructions subsistent encore; le plus remarquable est un édifice bas et massif, long de 70 pieds, large de 50, bâti en grands blocs de pierres bien taillées, et ne renfermant qu'une voûte. Un escalier étroit, parallèle au mur, conduit au toit qui est plat, et sur lequel il ne reste rien, quoique tout donne sujet de supposer que ce monument étoit le sou-

bassement d'un édifice magnifique. Les colonnes qu'il soutenoit ou qui l'entouroient, ont toutes disparu, à l'exception de quelques fragmens de grands pilastres cannelés d'un travail exquis. Un bâtiment semblable, mais plus moderne, a été joint au premier; un de ses côtés offre l'épitaphe de Chrestion, fils de Rhaestus, et un bas-relief en marbre blanc qui représente une procession funèbre. Sur une tablette encastrée dans une autre partie du bâtiment, on voit un petit bas-relief qui montre un bateau rempli de passagers et précédé d'un dauphin. Cet édifice est au milieu d'un carré dont chaque côté étoit orné d'un rang de trente petites colonnes. Toutes ont été abattues à ras du sol et emportées. Le carré a 240 pieds de diamètre, et s'étend presque jusqu'aux bords de la rivière.

Selinty est indubitablement Sélinus, qui, à la mort de Trajan, prit le nom de Trajanopolis. Je n'ai pu découvrir quels honneurs les Ciliciens rendirent à la mémoire de ce prince accompli, qui emporta les regrets du peuple; mais il est très-probable qu'un mausolée lui fut érigé dans cette ville où il termina ses jours. Dans ce cas, il est de même probable que c'est le monument que je viens de décrire.

En descendant la rivière, on rencontre les restes d'un petit théâtre dont les siéges ont tous été enlevés; il fait face au nord-est, et, suivant

l'usage, est creusé dans une colline. A peu de distance on voit un bâtiment très-ancien qui a 40 pieds carrés, avec deux saillies circulaires; les murs épais de dix pieds sont en grès qui a beaucoup souffert des injures du temps. Près de la bouche de la rivière, nous avons trouvé des bains; ils sont adossés à un rocher et voûtés; chaque chambre avoit des tuyaux.

Presque en face du théâtre se trouve un grand aquéduc ruiné porté sur des arcades, et qui, traversant la rivière, communique avec une colline éloignée. Quelque motif extraordinaire a, sans doute, porté à employer ce moyen dispendieux de faire venir de l'eau d'une distance si considérable, puisqu'une rivière baigne les murs de la ville, et que rien ne donne sujet de croire qu'elle puisse tarir en été, car elle vient de montagnes dont la cime est cachée sous des neiges perpétuelles; mais il est possible que son eau, comme celle du Catarrhactes, ait été imprégnée d'une très-grande quantité de sédiment calcaire qui l'aura rendue insalubre; cette idée acquiert un certain degré de vraisemblance quand on réfléchit au rivage pétrifié auquel cette rivière a pu porter la substance pétrifiante. On reconnoît sans peine que l'on avoit pratiqué des levées le long de la rivière pour en prévenir les débordemens, et que, pour empêcher l'ouvrage d'être ruiné par les crues d'eau d'hiver, les angles ren-

trans de son cours tortueux avoient été revêtus de constructions en pierres.

Les bords de cette rivière sont couverts de laurier rose, que les Grecs nomment *daphnè* ou *arodaphne*. Rien de plus beau que cet arbrisseau avec sa tige svelte, ses longues feuilles délicates, et ses grands bouquets de fleurs cramoisies qui terminent ses branches.

A l'extrémité sud-est de la montagne, on voit un grand nombre de tombeaux où nous avons copié plusieurs inscriptions grecques. Quelques-unes étoient entourées de petits ornemens en sculpture, et une conservoit encore des lettres peintes en rouge, comme nous en avions vu à Sidè. Une autre, qui doit être très-ancienne, offre le P. le Σ et l'O, composés de lignes carrées; quoiqu'elle soit très-fruste, on y reconnoît distinctement l'ancien nom de la ville ΣΕΛΙΝΟΥΝ. Nous avons trouvé sur un tombeau uni cette inscription latine :

C. IVLIVS CELER VETÉR · EXCENTVR · CLASS · PP · MIS · VIBVSSIBI ET IVLIAE PPIMILLAE COLVCI. B. M. FECIT. POS-TERISQVE VIS TANTVM.

Nous avons vu aussi de petites catacombes avec des niches voûtées dans l'intérieur, au-dessus de la porte de l'une desquelles l'inscription est placée entre un buste humain et un lion passant.

L'aga ne se montra pas, et nous n'eûmes pas beaucoup de rapports avec les habitans, qui toutefois furent très-polis. Cependant un manant, irrité de ce que nous avions refusé d'acheter sa vache, nous jeta des pierres en se retirant; mais depuis long-temps nous avions appris à nous moquer de ces insultes légères.

Nous sommes ensuite arrivés aux ruines d'une ville ancienne qui, dans mon opinion, doit avoir été l'*Antiochia ad Cragum* de Ptolémée. Les circonstances nous empêchèrent de l'examiner attentivement, mais il paroît qu'elle étoit autrefois d'une certaine importance, quoique peu propre à être un établissement commercial. Nous avons aperçu plusieurs colonnes dont les fûts étoient d'un seul bloc de granite poli. Un rocher escarpé, dont le sommet a été soigneusement fortifié, s'avance entre la ville et la mer. Des escaliers taillés dans ce roc conduisent du lieu de débarquement aux portes; de l'autre côté de ce rocher, une arcade creusée avec un canal en pente semble avoir été destinée à servir de cale aux bateaux.

Plus loin à l'est, une ouverture dans les montagnes donne passage à une petite rivière sur les bords de laquelle il y a des cabanes de bergers, et, près de son embouchure, des ruines modernes. Les habitans appellent ce lieu Charadran. Le nom et la situation conviennent parfaitement au fort *Charadrus* avec son petit port placé par Strabon

entre le *Cragus* et *Anemurium*, « sur une côte âpre nommée *Platanistos*. » On peut la nommer avec raison raboteuse et triste ; car, entre la plaine de Selinty et le promontoire d'Anémour, ce qui forme une distance de trente milles, la chaîne de rochers stériles qui forme la côte n'est interrompue que par deux vallées étroites servant d'issue à des torrens pour tomber dans la mer ; le premier est le Charadran, l'autre est à moitié chemin entre Charadran et Anémour, et a aussi quelques ruines modernes. La grande branche du mont Taurus, qui va directement d'Alaya au cap Anémour, est brusquement interrompue devant Charadran ; c'est probablement le mont Andriclus que Strabon décrit comme situé au-dessus de *Charadrus*.

L'extrémité du cap Anémour est escarpée et très-haute ; un côté est inaccessible ; l'autre a été fortifié par un château et des ouvrages extérieurs placés sur le sommet, d'où un mur flanqué de tours descend jusqu'au rivage et le sépare du reste du promontoire. Un second mur sans tours, mais épais de six pieds, court parallèlement au premier ; il paroît plus moderne.

Deux aquéducs qui suivent les sinuosités des montagnes pendant plusieurs milles, fournissent de l'eau à la forteresse. Les canaux sont creusés dans le roc, et simplement couverts de maçon-

nerie; mais, dans les endroits où ils passent par-dessus des ravines, ils sont soutenus par des arcades. L'enceinte embrassée par les murs fortifiés renferme plusieurs réservoirs remplis de décombres de maisons détruites; on y voit aussi de grands édifices et deux théâtres; le plus entier a 100 pieds de long sur 70 de large, est ceint de murs unis, et contient six rangs de siéges. Il paroît avoir été recouvert d'un toit: c'étoit probablement un Odéum ou théâtre pour la musique. L'autre a 200 pieds de diamètre, et ressemble à tous ceux que j'ai décrits; il est de même creusé en partie dans la pente de la colline. Ces deux théâtres font face à la mer au sud-est. J'ai dit que les colonnes du mausolée et les siéges du théâtre de Trajanopolis avoient été emportés; on en a usé de même ici; et, ce qui est très-remarquable, dans toute l'étendue de l'enceinte l'on rencontre à peine le vestige d'une colonne ou un bloc de marbre de dimension un peu forte. Il n'existe néanmoins dans les environs aucun bâtiment auquel on les ait employés; c'est ce qui fait supposer que tout ce qui valoit la peine d'être enlevé a été porté dans l'île de Cypre qui est à peu de distance, et où les arts et le commerce furent encore florissans long-temps après que cette côte fut devenue la proie d'une suite de conquérans dévastateurs.

Nous nous sommes ensuite hâtés d'aller examiner au-dehors des murs un vaste champ de ruines qui, au premier coup d'œil, ressembloient aux débris d'une grande ville : c'en étoit effectivement une, mais peuplée seulement de tombeaux, un véritable Nécropolis. Le contraste des matériaux légers et périssables employés à la construction des habitations destinées aux vivans, et des soins, ainsi que du travail, que les anciens mettoient à rendre durables les demeures des morts, ne frappe nulle part autant que dans cet endroit. Quoique les tombeaux aient depuis longtemps été ouverts et vidés, les murs en sont encore en bon état, tandis que ceux des maisons sont tous écroulés. Les tombeaux sont de petits édifices détachés les uns des autres, la plupart d'une construction uniforme, et ne diffèrent que par la grandeur et les ornemens; les toits sont cintrés; le dehors des murs est enduit d'une composition de mortier et de petites particules de briques rouges brûlées. Chaque tombeau est divisé en deux chambres; l'intérieure est subdivisée en deux cellules pour les corps; l'extérieure est garnie d'enfoncemens et de tablettes destinés sans doute, soit à contenir les offrandes ou les urnes qui contenoient les cendres, soit à servir pour les cérémonies funèbres ; elles sont revêtues de stuc et ornées de cette espèce de bordure à laquelle on a coutume de donner le nom de

grecque, et que les anciens désignoient, je crois, par celui de *mæandros*.

C'étoit la troisième espèce de tombeaux que nous observions sur cette côte. Les premiers, ceux de Macry, de Myra et d'autres endroits, sont des catacombes creusées dans le roc, avec une entrée soigneusement fermée par une dalle de pierre si exactement façonnée à l'imitation d'une porte de bois, que l'on n'a pas même omis d'y sculpter les têtes de clous et les pentures. La façade de la catacombe est fréquemment ornée d'un fronton et de colonnes taillées dans le roc.

Les seconds tombeaux, ceux de Patara, de Phasélis, etc., sont plus ou moins ornés; mais le sarcophage consiste toujours en un seul bloc de pierre creusé comme un coffre, et couvert d'une pierre énorme en forme de toit ou fronton surbaissé.

Les troisièmes sont ceux du cap Anémour, qui ressemblent à une maison ou un toit cintré, et sont divisés en deux chambres, l'une pour le corps, l'autre pour les cérémonies funèbres. Les deux premières espèces de tombeaux portent généralement des inscriptions, tandis que ces derniers sont muets, ne rappelant en aucune manière ni le nom ni les qualités de ceux dont ils ont renfermé la dépouille, ni les regrets ou l'ostentation de ceux qui les ont élevés.

Je ne prétends pas dire que chacune de ces

trois formes de tombeaux fût employée exclusivement dans les endroits où nous les avons observés; je dis seulement que telle espèce est plus fréquente dans tel lieu. Or, si les colons de l'Asie-Mineure étoient attachés aux usages de leurs métropoles, il est possible de tirer de cette circonstance quelques secours pour remonter à leur origine.

La ville que je viens de décrire, quoique mentionnée par Scylax, Pline et Ptolémée, n'est citée ni par Strabon ni par Pomponius Mela; omission d'autant plus extraordinaire que, d'après l'étendue de ses ruines, cette ville doit avoir été assez considérable. Elle est entièrement déserte, et les Turcs la nomment *Esky* ou *vieux Anémour*. Le promontoire sur lequel elle est située est le plus méridional de l'Asie-Mineure, et indubitablement l'*Anemurium* des anciens dont il a conservé le nom qui lui a peut-être été donné, parce que c'est le point de la côte le plus exposé au vent.

Strabon dit que « le long de la côte de Cilicie l'on compte 820 stades de navigation des frontières de la Pamphylie au cap Anemurium, et 500 stades de ce cap à Soli. » Je soupçonne que la place de ces nombres a été intervertie dans les manuscrits; car, d'Anemurium à Soli, la distance est double de celle d'Anemurium à Coracesium,

que Strabon nomme comme la première ville de la Cilicie en venant de la Pamphylie.

CHAPITRE X.

Château d'Anémour. — Khelindreh. — Ile Provençale.

Le château d'Anémour, quoique très-délabré, est la résidence d'un aga turc. Bien différent des autres, cet officier nous laissa examiner son fort à loisir : il est situé sur le bord de la mer, à six milles à l'est du cap, et en dehors ressemble beaucoup aux châteaux anglois du moyen âge. Sa citadelle est placée sur une petite éminence rocailleuse, et commande deux cours ouvertes qui sont entourées d'une chaîne de tours de toutes les formes, dodécagones, octogones, carrées, triangulaires, rondes, demi-circulaires; cet espace a 800 pieds de long sur 300 de large. Les tours et les murailles sont crénelées, et, dans quelques endroits, on a pratiqué des embrasures pour les canons, mais probablement à une époque bien postérieure à celle de leur construction. Il y a trois portes en cintre, dont la principale passe par une tour carrée du mur de l'ouest. Au-dessus de cette porte se trouve une tablette encadrée par des filets formés de pierres alternativement blanches et noires; ils se terminent par un arc en ogive,

et contiennent une longue inscription arabe dont voici la traduction : « Aladin, fils du brave Mehemet, par sa valeur personnelle et sa nombreuse armée, a pris ce château pour l'illustre schérif Toumdjy, fidèle serviteur de son souverain; et, quand la conquête a été terminée, il a remis le second commandement dans le gouvernement au pèlerin Moustapha Esmer. »

Le château n'est pas éloigné de l'embouchure du Derek-Ondessy, rivière rapide, large à peu près de 150 pieds, qui paroît être l'*Arymagdus* de Ptolémée. Des officiers, que j'envoyai au bey du canton, traversèrent cette rivière sur une espèce de bac ou de radeau qui est amarré à une ancre fixée dans le milieu du courant. Ils passèrent devant des colonnes et d'autres restes d'anciens édifices, et virent, dans la plaine que la rivière arrose, beaucoup de petits villages et de champs cultivés. Le bey Abdoul-Mouim les reçut très-poliment; il étoit assis dans son kiosk, où il fumoit et jouissoit de la fraîcheur. Le kiosk étoit soutenu sur des piliers très-hauts, genre de construction que nous avons observé dans d'autres parties de la côte. Le bey dit aux officiers que son autorité s'étendoit jusqu'aux confins de l'Itchil, et qu'il avait récemment augmenté la province d'Anémour par l'achat d'un grand territoire. Il leur apprit aussi qu'Anémour est le nom vulgaire, mais qu'à Constantinople, et dans les fir-

mans, ce lieu est appelé Memoriyéh, et il écrivit ces deux noms. Il parut que le peuple l'estimoit beaucoup pour ses qualités personnelles, ainsi que pour l'ancienneté de sa famille de laquelle il dérive une sorte de droit héréditaire au gouvernement; l'on dit qu'il est indépendant du pacha de Coniéh, qui est investi par la Porte d'une certaine autorité sur la plupart des gouverneurs de ces provinces. Une invitation de venir à bord de la frégate lui fit grand plaisir; le lendemain il arriva sur le rivage avec une suite très-nombreuse, et y resta assis plusieurs heures, occupé à regarder le bâtiment avec un télescope de poche; mais, par malheur, la houle étoit si violente, que rien ne put le décider à s'embarquer.

Tout près du château, il y a une petite île sur laquelle nous avions établi notre observatoire pour éviter la curiosité des paysans qui est toujours importune, quoique très-innocente. Cet îlot, qui n'a pas 200 pieds de long, offre pourtant des restes d'édifices, et deux grands réservoirs taillés dans le roc. On ne rencontre pas sur cette côte d'îlot si petit qui ne présente une preuve semblable de l'importance que les anciens habitans attachoient à ces postes avancés.

A peu près à deux lieues du château, on voit dans l'intérieur du pays les ruines d'une ville sur le sommet d'une colline; c'est peut-être l'*Agidus* de Strabon; plus loin à l'est, nous avons visité

Softa-Kallassy (le château du philosophe), fort ruiné, sur un coteau. Les arcades des portes sont en ogive, et paroissent être de la même époque que le château d'Anémour.

Plus loin, nous sommes arrivés à une petite presqu'île haute et couverte de ruines qui nous semblèrent intéressantes; mais un certain nombre d'habitans du village voisin, tous gens de mauvaise mine, nous regardèrent d'un air si défiant, et montrèrent tant de répugnance à nous laisser examiner ce lieu, que nous ne persistâmes pas à gravir la hauteur. A l'est de cette presqu'île, il y a une petite anse qui sembloit s'être autrefois étendue plus avant dans les terres, et avoir mérité le nom de port; c'est peut-être l'*Arsinoë* de Strabon.

Le cap Kizliman est un beau promontoire escarpé dont les flancs perpendiculaires sont formés de couches calcaires qui se dirigent au N. O. sous un angle de 50° près de l'isthme bas qui joint ce cap au continent; ces couches minces sont de couleurs différentes, vives et bien tranchées, qui se suivent avec la régularité de celles du prisme : rouge-violet, jaune-brunâtre, bleu-foncé. Le schiste brun, que nous avions perdu de vue depuis les montagnes situées à l'est d'Alaya, se montre de nouveau au bas de cet isthme.

Depuis ce point, la côte continue à être haute et rocailleuse; quelquefois elle s'ouvre en vallées

étroites où l'on aperçoit quelques huttes solitaires et des ruines éparses. Mais rien ne fixe l'attention jusqu'à ce que l'on arrive à un endroit qui semble correspondre au *Melania* de Strabon, c'est une petite presqu'île entourée de murs et ne contenant que des maisons en ruines, qui ont l'air moderne, mais sont désertes. A l'est, se trouve une anse sinueuse, et, de l'autre côté, les restes d'un môle. Sur le continent voisin, l'on voit beaucoup de ces sépulcres en forme de maisons comme ceux d'Anémour, et des ruines qui sembloient antiques.

On arrive ensuite à Khelindreh, port bien abrité, mais très-petit, où s'embarquent les courriers de Constantinople pour Cypre. C'est pourquoi quelques Turcs y demeurent. Chose très-extraordinaire, nous aperçûmes un canot sur le rivage. Parmi les ruines d'un fort il y a une tour hexagone fendue dans le milieu, comme par un tremblement de terre. D'un côté de la ville, nous avons trouvé plusieurs voûtes cintrées, et, de l'autre, un grand nombre de maisons sépulcrales et de sarcophages; ceux-ci sont de marbre blanc grossier qui a tant souffert du temps et des météores, que la plupart des inscriptions sont effacées. Près du rivage on rencontre un cénotaphe fort laid, il a de chaque côté une arcade soutenant un toit pyramidal formé de grandes pierres, et qui paroît avoir été destiné à contenir une statue.

Khelindreh est l'ancien *Célenderis*, dont il est évident qu'il tire son nom. Meletius dit que Paléopolis étoit un nom plus en usage pour Célenderis. Ce fut en ce lieu que Sentius défit le factieux Cn. Pison, après la mort de Germanicus (1).

Il y a en face de Khelindreh trois petites îles, et, à quelques milles plus à l'est, deux autres nommées Papadoula ou îles des Papillons. Une de celles-ci est très-haute; et une aiguille de rochers, qui penche de la falaise sur la mer, lui donne un aspect singulier. Aucune de ces îles n'est mentionnée dans les géographes de l'antiquité; cependant des restes de bâtimens très-anciens montrent qu'elles ont été occupées dans les temps reculés. Actuellement leurs seuls habitans sont des aigles qui, peu accoutumés au bruit des voix humaines, quittèrent leurs aires juchées sur le sommet des hauteurs, et planèrent avec surprise et inquiétude au-dessus de nos canots.

La côte voisine de ces îles est haute et rocailleuse; il y a pourtant quelques vallées fertiles et de petits ruisseaux qui ont attiré des habitans; des piles de poutres et de planches, placées sur le rivage et prêtes à être embarquées, annonçoient même qu'il y régnoit quelque industrie. Il est probable que l'*Aphrodisias* de Ptolémée se trou-

(1) Tacite.—Annales, Liv. II, c. 80.

voit de ces côtés. L'aspect triste de ces rochers âpres ne peut former une objection à cette conjecture; car l'île de Cythère, et la plupart des lieux consacrés particulièrement à Vénus, sont de même singulièrement raboteux et stériles.

Dans cet endroit tous les rochers sont calcaires; vers le fond de la baie, à l'ouest du cap Cavalière, le calcaire des falaises varie en calcaire noir, et un peu plus loin en brèche. Celle-ci est composée de fragmens de calcaire blanc dans un ciment rouge ou jaune qui est aussi calcaire, très-dur et en proportion considérable relativement à la masse totale. Il est peut-être digne de remarque que, dans les endroits où l'on ne rencontre pas cette brèche, les montagnes conservent leurs flancs escarpés vers la mer, et qu'au contraire dans les endroits où il s'en trouve, elles s'avancent vers la mer en longues bifurcations dont les pentes sont plus douces et qui correspondent généralement à un creux dans la chaîne, comme si elles étoient produites par les matériaux qui en ont été entraînés par les eaux. Nous avons observé, près du rivage, plusieurs sources d'eau qui jaillissoient des crevasses de la roche, et formoient sur une moindre échelle la même espèce de rebords en stalactites dont j'ai déjà parlé.

Dans le coin nord-est de cette baie, près d'une plaine qui est traversée par une petite rivière,

nous avons trouvé des ruines éparses, des colonnes et d'autres indices d'une ville ancienne, peut-être d'*Holmus*.

La presqu'île du cap Cavalière forme le dernier et le plus proéminent de cette longue suite de promontoires remarquables qui garnissent cette côte; ses flancs de marbre blanc s'élèvent perpendiculairement de la mer à la hauteur de 6 à 700 pieds. Ses couches sont quelquefois tordues d'une manière extraordinaire : dans un endroit où la surface de la roche est partagée en deux divisions, les inflexions des couches dans les divisions supérieures et inférieures se correspondent tellement, que si l'idée n'étoit pas absurde, il paroîtroit que la partie inférieure a été soulevée et renversée.

Toutes les parties accessibles de cette presqu'île ont été défendues par des murailles; et, vis-à-vis de l'isthme, on voit une large levée de terre, comme si l'on y eût autrefois élevé des retranchemens. L'isthme a à peu près 1200 pieds de largeur, et contient deux étangs peu profonds; ils communiquent avec la mer par une écluse qui semble avoir été destinée à inonder le terrain en cas d'attaque.

Nous n'avons pas examiné l'intérieur de la presqu'île. Les seuls édifices que nous ayons vus étoient des ruines dans une anse à gauche de l'isthme; elles sont environnées de lauriers. En

général, nous n'avons aperçu cet arbre que dans le voisinage de ruines qui annonçoient une haute antiquité.

A l'est du cap Cavalière, se trouve une île du même nom, et, quelques milles plus loin, l'île Provençale. Cette dernière est haute et escarpée du côté de la mer; sa côte nord-est est couverte d'une multitude de maisons, d'églises, de colonnes, de sarcophages en ruines. Nous avons observé, entre autres, les restes d'un vaste édifice qui ressemble un peu à un gymnase. Une citadelle couronne le pic le plus élevé, et toute l'île présente tant de moyens de défense naturels et artificiels, qu'on peut la regarder comme ayant été autrefois un poste militaire extrêmement fort. Il falloit beaucoup d'eau pour fournir aux besoins d'une population aussi nombreuse que l'indiquent les ruines qui existent; cependant il paroît que les habitans n'avoient d'autres ressources que celles qu'ils trouvoient dans leurs citernes et leurs réservoirs; car nous n'avons pas aperçu de sources.

L'île est inhabitée; les habitans de la côte adjacente la nomment *Manavat;* mais son nom ordinaire, parmi les marins grecs et turcs, est l'île Provençale. Vertot nous apprend que les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, durant leur séjour à Rhodes, s'emparèrent de beaucoup d'îles et de châteaux sur la côte de l'Asie-Mineure, non seulement comme postes avancés, mais aussi

comme points de refuge pour les esclaves chrétiens. De Jauna (1) dit qu'en 1196, l'Arménie reconnut la suprématie de l'église romaine, et que Léon, son premier roi, ayant été couronné par l'évêque de Wurzbourg, fit don de trois forteresses au pape, qui les confia aux soins des chevaliers de Saint-Jean. La première des huit langues ou divisions de cet ordre étoit la langue de Provence : or, le nom de Provençale, uni à celui de Cavalière, donne lieu de présumer, avec quelque raison, que ces îles, et peut-être la presqu'île adjacente qui est fortifiée, étoient autrefois occupées par l'ordre, et qu'elles ont conservé les noms qu'elles portoient à cette époque. Le nombre de chapelles ruinées, observé sur les grandes îles, offre une nouvelle preuve qu'elles ont été soumises à une communauté religieuse. Il est très-remarquable que, dans ces petites îles, ainsi qu'à Rhodes et à Malte, ses deux chefs-lieux, cet ordre ait trouvé la pierre tendre si convenable pour ses somptueuses constructions, et qui donnoit beaucoup de facilité pour couler sous l'eau les fondations des digues immenses dont les fortifications de ces deux endroits sont entourées.

Les vieux murs de l'île Provençale fourmillent de lézards de différentes espèces, parmi lesquels

(1) Hist. d'Arménie, Liv. V, c. 4.

nous avons vu quelques caméléons; les rochers sont fréquentés par les phoques, et les falaises par une espèce de canard très-beau et d'une grosseur extraordinaire; son plumage est blanc, avec des taches oranges et d'un brun lustré, grandes, distinctes et très-brillantes chez les mâles. Nos matelots touvèrent beaucoup d'œufs; mais les oiseaux étoient si farouches, que l'on n'en put tuer un seul; il fallut nous contenter de les observer avec le télescope. Ils sont particuliers à cette portion de la côte; et il est très-singulier que, quoique toute la côte de Caramanie soit à peu près sous le même parallèle, plusieurs espèces d'oiseaux y semblent restreintes à des cantons particuliers. Les perdrix rouges, par exemple, qui se trouvent en quantité innombrable à Cacava, comme je l'ai déjà observé, se voient rarement à l'est d'Adalia; chaque fente de rocher à Khelindreh renferme une famille de pigeons ou de corneilles, qui disparoissent plus loin, pour faire place aux aigles; les gros goëlands même étoient devenus rares. Des nuées de mouettes criardes les remplaçoient.

A partir du point situé vis-à-vis de l'île Provençale, la côte est coupée de petites criques et de vallées; chacune a une rivière, et un amas de maisons ruinées de construction moderne, mais très-différentes de celles qui sont dispersées sur le rivage, à l'ouest du cap Anémour; elles

sont en pierres calcaires grises, disposées en assises régulières d'épaisseur égale, avec de très-petites jointures en ciment; tandis que les autres sont de toutes sortes de pierres irrégulières, jointes avec une grande quantité de mortier. Quelques rochers et de petites îles près de la côte offrent des ruines semblables. Sur les montagnes de l'intérieur, nous avons aperçu des châteaux de bonne apparence et beaucoup de tours carrées qui servoient pour découvrir ce qui se passoit au loin.

A l'est du cap Cavalière, les hautes montagnes s'éloignent de la côte; une suite de pointes basses succède à ces monts escarpés et âpres que nous suivions depuis si long-temps, et l'aspect général du pays change totalement.

CHAPITRE XI.

Aga-Liman.—Selefkeh.—Korghous.

Aga-Liman, ou le port de l'aga, est une petite baie abritée qui servoit de port à Séléfkéh quand cette ville en avoit besoin; il est commandé par un petit fort bâti près du rivage; c'est un octogone irrégulier dont les murs sont épais, avec un passage et un parapet autour de leur sommet; il est flanqué de tours à chaque angle, mais dépourvu d'artillerie. Un mur transversal le partage en deux cours; l'une est un espace ouvert, l'autre

est remplie de misérables cabanes qui étoient toutes vides; les habitans s'étant retirés dans les moutagnes pour y passer l'été.

L'histoire des Turcs par Knolles et Grimstone (1) donne une description très-exacte de cet endroit, sous le nom d'Agliman, et une relation curieuse de sa prise par les Florentins. Ces auteurs rapportent, on ne voit pas sur quelle autorité, qu'Agliman étoit autrefois une des principales stations des pirates ciliciens. « De ce port, disent-ils, sortit, dans les temps anciens, une puissante armée de pirates forte de mille voiles, si magnifiquement équipée, que plusieurs avoient des voiles de pourpre, le gréement en fil doér, et les avirons garnis d'argent; dépouilles de près de quatre cents villes que ces pirates avoient détruites. »

Les ruines de Séleucie, aujourd'hui Sélefkéh, quoique éloignées de neuf milles, se voyoient de la frégate : les habitans du pays nous firent un récit pompeux de leur grandeur. Strabon parle du style supérieur des édifices de cette ville. C'étoient de puissans motifs pour aller les examiner; mais mon temps se trouvoit tellement occupé, que je résistai à la tentation, et j'envoyai un détachement d'officiers instruits pour rendre visite à l'aga et prendre une vue générale du lieu.

(1) En anglois.—Londres, 1638.

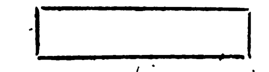
L'aga les reçut avec beaucoup de mauvaise humeur. Nous apprîmes plus tard qu'il venoit d'être alarmé par l'arrivée d'un message menaçant du pacha de Konieh; de plus, il ne se portoit pas bien : il demanda notre chirurgien, qui heureusement étoit de la partie; ce fut sans doute aux ordonnances données par le docteur au pacha, que les officiers durent la permission de se promener sans obstacle.

Les restes de Séleucie sont épars sur une grande étendue de terrain à la rive occidentale du Ghiouk-Souyou (fleuve céleste), le Calycadnus des anciens (1). Il a 180 pieds de largeur devant la ville, où l'on voit encore un pont de six arches assez bien conservé. Les autres antiquités que notre détachement observa furent les restes d'un théâtre en partie coupé dans le flanc d'une montagne et faisant face au sud-est, et vis-à-vis une longue suite de ruines avec des portiques et d'autres grands édifices; plus loin, un temple qui avoit été converti en église chrétienne, et plusieurs grandes colonnes corinthiennes de quatre pieds de diamètre; quelques-unes sont encore debout. A un quart de mille au sud du théâtre, près d'une carrière de marbre qui a

(1) On m'a dit qu'une branche de ce fleuve, dans le Taurus, porte encore le nom de Kalikad; elle se joint au Ghiouk, près de Moud, l'ancienne Philadelphia Isauri.

vraisemblablement fourni tous les matériaux des monumens de la ville, on voit un vaste cimetière contenant plusieurs sarcophages d'un travail grossier, et des catacombes creusées dans une veine de pierre tendre sur le flanc septentrional de la montagne : toutes ces sépultures étoient ouvertes et vides. On recueillit beaucoup d'inscriptions dans ces deux endroits ; la plupart ont une croix à chaque extrémité, et par conséquent ne peuvent pas être très-anciennes ; elles offrent quatre espèces différentes d'alphas employés indifféremment, de même que l'epsilon courbe et le carré. L'inscription suivante, consacrée à la mémoire de Marcus Aurelius Berenicianus, est au-dessus de la porte d'une catacombe : une ligne est effacée à la fin.

ΘΗΚΗΜ°ΑΥΡ°ΒΕΡΕΝΕΙΚΙΑΝΟΥΑΘΗΝΟΔΩΡΟΥ
ΕΝΗΒΟΥΛΕΤΑΙΤΕΘΗΝΑΙΚΑΙΜΗΔΕΝΑΥΤΩΕΤΕ
ΡΩΝΕΠΕΝΤΕΘΗΝΑΙΕΙΔΕΤΙϹΕΤΕΡΟϹΕΠΕΝΤΕΘΗΔΩϹΕ·Ω
ΦΙϹΚΩ.



Près des catacombes se trouve un immense réservoir creusé de même dans la pierre tendre ; il a 150 pieds de long, 75 de large et 35 de profondeur ; le comble est soutenu par des rangs

parallèles de piliers, le fond et les côtés sont enduits de stuc très-dur.

Sur une montagne, à l'ouest de la ville, s'élèvent les restes d'une citadelle de forme ovale, entourée d'un double fossé et d'un mur bien bâti flanqué de tours nombreuses. L'intérieur est rempli de maisons ruinées, parmi lesquelles on voit beaucoup de fragmens de colonnes. De Jauna raconte que Selefkeh fut donné aux chevaliers de Rhodes par le roi d'Arménie en récompense de leurs services; et, à l'appui de cette assertion, il cite un bref d'Innocent III, conservé au Vatican (1). Les murs de Boudroun nous avoient fourni des preuves sans nombre que cette place avoit autrefois été dans la possession des chevaliers, mais on ne découvrit rien de semblable, ni dans les murs, ni dans les tours de la citadelle de Selefkeh.

Deux inscriptions remarquables y furent trouvées, l'une dans l'intérieur, l'autre au-dessus de la porte extérieure; la première est gravée dans la pierre, et paroît être de l'arménien ordinaire, tel qu'on le voit dans les livres; mais nous n'avions à bord personne qui comprît ce langage; la seconde est sculptée en relief sur une tablette; les caractères ressemblent à ceux du second des

(1) Histoire d'Arménie, Liv. IX, c. 2.

alphabets donnés par Claude Duret, dans son *Trésor de l'histoire des langues de cet univers.*

La ville moderne est un assemblage de huttes en bois et en terre; la maison de l'aga ne vaut guère mieux que les autres.

En revenant à Aga-Liman, le soir, assez tard, les officiers furent un peu alarmés de ne pas trouver la frégate; nous avions levé l'ancre pour poursuivre un petit bâtiment armé qui avoit viré de bord et s'étoit éloigné de la côte en nous apercevant. Le capitaine d'un caïque, auquel ce bâtiment avoit donné la chasse, nous ayant dit qu'il croyoit que c'étoit un pirate, redoubla notre ardeur de nous en emparer. Par le terme de pirate on n'entend pas, dans ces parages, un corsaire barbaresque. Ceux-ci, malgré leur rapacité, ne font la guerre qu'à certaines nations; et, quoiqu'ils traitent inhumainement les esclaves, le prix qu'ils y attachent est une garantie pour la vie de ceux-ci. Mais les Maïnotes ont organisé un système de piraterie générale et absolue; le nombre de leurs bâtimens ou bateaux à rame armés est de vingt à trente : ils se tiennent en embuscade derrière les caps et les îlots innombrables de l'Archipel, courent sus à tous les pavillons, et n'épargnent la vie des hommes que lorsqu'il leur convient de ne pas les égorger. Les Turcs font seuls exception à cette règle; comme

les Maïnotes n'attendent d'eux nulle miséricorde, ils leur font rarement quartier.

L'année précédente nous avions trouvé un de ces pirates caché dans une petite crique d'Hermonissi, île aride à l'est de Stampalia. Lorsque nos canots approchèrent, les Maïnotes, grimpés sur les rochers, firent feu et roulèrent de grosses pierres qui, en tombant, blessèrent deux de nos gens. Nous détruisîmes le bâtiment et forçâmes la plus grande partie de l'équipage à se rendre; le reste se retira dans les hauteurs; mais nous nous mîmes à la poursuite d'un autre bâtiment qui, d'après ce que nous avions appris, se tenoit aux aguets entre les îles voisines; l'obscurité de la nuit, et les feux allumés sur les cimes de l'île pour l'avertir, facilitèrent sa fuite. A notre retour à Hermonissi, deux jours passés sans manger avoient rendu le reste des pirates plus traitable; ils s'empressèrent de descendre de leurs repaires et se rendirent. Rien de plus chétif que leur bâtiment, mais il étoit excellent voilier, avoit un pierrier et vingt-deux fusils; monté par les quarante brigands au regard farouche qui en composoient l'équipage, il étoit en état d'emporter le plus grand navire marchand de la Méditerranée. Deux de ces bâtimens, qui s'étoient mis à l'abri sous un rocher, avoient même défié depuis peu les attaques répétées d'une frégate

turque. Ayant mouillé le lendemain devant Stampalia, les primats ou magistrats vinrent nous exprimer leur reconnoissance de ce que nous les avions délivrés d'un de ces bâtimens de forbans qui avoient si souvent mis leur île à contribution. Ils nous montrèrent, près de la frégate, un îlot sur lequel, trois jours auparavant, deux pirates maïnotes s'étoient partagé la cargaison d'un navire turc et en avoient massacré l'équipage composé de cinq hommes, n'épargnant qu'un passager juif auquel ils avoient coupé une oreille. La vérité de ce récit nous fut confirmée par ce pauvre diable qui accourut à bord pour se faire panser, et un officier que j'envoyai à l'îlot me rapporta qu'il y avoit vu les cinq cadavres qui servoient de pâture aux oiseaux de proie. Interrogés ensuite par la cour de la vice-amirauté de Malte, ces descendans légitimes, mais pervers, des Spartiates, avouèrent hautement qu'ils étoient pirates.

Nous ne pûmes découvrir si le bâtiment, auquel nous donnions la chasse, étoit un de ces écumeurs de mer; car le temps devint si brumeux que nous le perdîmes de vue, ce qui nous fit revenir à notre mouillage vers le déclin du jour, à la grande satisfaction de divers détachemens qui, descendus à terre pour faire de l'eau, pour acheter des bœufs et pour voir les ruines de

Séleucie, avoient la triste perspective de passer la nuit au milieu de la vermine qui pulluloit dans les maisons vacantes du fort.

A l'est d'Aga-Liman, nous avons vu plusieurs châteaux ruinés; entre autres un qui dominoit sur une petite crique, et avoit une apparence de force et de magnificence, avec une terrasse du côté de la mer, un escalier taillé dans le roc, des tours, des meurtrières, des chambres et des donjons.

Plus loin, près du bord de la mer, nous avons trouvé les restes d'un édifice solide, long de 40 pieds, et large de 20. Ses murs, de marbre blanc, ont quatre pieds et demi d'épaisseur; une séparation intérieure soutient un toit plat, consistant en neuf pierres immenses et épaisses de huit pouces.

De ce point une vaste plaine de sable s'avance dans la mer. La pointe du sud-ouest se termine par une langue de terre basse et dangereuse qui porte le nom injurieux de Lissan-el-Kahpeh; expression arabe équivalant au Lingua-di-Bagascia des Italiens, nom que nos pilotes lui donnoient. Le Ghiouk-Souyou, qui a produit cet immense attérissement, sort de son angle oriental. Quoique nous fussions alors au mois de juin, et que les pluies eussent cessé depuis long-temps, le courant du fleuve étoit encore très-fort, et charrioit beaucoup de boue et de sable; ce qui fait deviner quels effets il doit produire en hiver quand

les torrens des montagnes lui apportent une plus grande quantité de matières. On peut expliquer d'une manière satisfaisante la cause de la forme de cette grande plaine, et de la situation de l'embouchure du fleuve à son extrémité orientale, par l'action du courant qui se dirige constamment à l'ouest, et qui, emportant le sable apporté par le fleuve, le dépose graduellement le long de la côte. Le vent exerce aussi une action puissante dans le changement et l'extension des limites de cette plaine. Vers le coucher du soleil, la brise de mer fraîchissoit tout-à-coup, et souffloit avec une force dont les effets se faisoient sentir à l'instant; elle enlevoit le sable de dessus la plaine en nuages assez épais, pour réfléchir les rayons rouge-foncés du soleil couchant, tandis que ses contours aigus présentoient l'apparence d'une chaîne de montagnes. C'étoit une masse uniforme, et non pas de ces colonnes de tourbillons, comme l'on dit qu'il s'en élève dans les déserts, et comme j'en ai vu en petit, sur la plaine sablonneuse, à l'embouchure de l'Hermus, dans le golfe de Smyrne.

Il est digne de remarque que le rivage oriental de la plaine est escarpé et libre d'écueils, tandis que l'occidental est obstrué de bancs de sable parallèles et de beaucoup de hauts-fonds isolés. L'action réunie des vents et du courant explique suffisamment ce phénomène. Le sable qui est

poussé à l'est par le vent est aussitôt entraîné en arrière par le courant; mais celui qui est chassé à l'ouest, étant hors de la portée du courant, reste où il tombe, et, par l'action de la lame, forme une suite de bancs étroits. Le milieu de la plaine est occupé par des étangs d'eau stagnante, et de hautes collines de sable qui produisent plusieurs espèces d'arbrisseaux épineux toujours verts. Dans le voisinage du fleuve, des herbages grossiers servent à la nourriture de nombreux troupeaux errans, qui, à force d'engraisser et de consolider la surface, la préparent à un accroissement progressif de verdure; les rives sont bordées de lauriers roses dont les semences cotonneuses sont emportées dans tous les endroits qu'un peu d'humidité rend propres à les recevoir.

D'Anville et les autres géographes modernes, n'ayant d'autres données pour les cartes de cette côte que les descriptions des anciens, placent l'embouchure du Calycadnus entre deux promontoires adjacens auxquels ils donnent les noms de *Sarpedon* et de *Zephyrium*; mais, en consultant la carte qui accompagne ma relation, on verra que ce fleuve arrive à la mer en traversant une plage basse et sablonneuse. Sa bouche est à plusieurs milles de tout promontoire ou cap élevé. Le passage de Strabon, qui se rapporte à cet endroit, peut être rendu ainsi: « L'embouchure du Calycadnus se voit dès qu'on a doublé la côte qui

forme le cap appelé Sarpedon; et le Zephyrium, qui est un autre cap, est près du Calycadnus. Ce fleuve est navigable jusqu'à la ville de Séleucie.»

D'après cette interprétation, le cap Cavalière semble correspondre d'une manière satisfaisante au Sarpedon; car, en doublant ce cap, la plaine que le fleuve traverse s'ouvre tout d'un coup à la vue. D'ailleurs les falaises majestueuses et proéminentes du cap Cavalière le rendent un des points les plus remarquables de toute la côte, de sorte qu'il n'est pas vraisemblable que Strabon n'en ait pas fait mention. Il faut observer, en outre, que le cap Sarpedon formoit la limite que le traité conclu entre les Romains et Antiochus défendoit à ce dernier de passer (1); c'étoit donc une pointe très-apparente, telle que le cap Cavalière. Le coude, qui, en cet endroit, interrompt la ligne décrite par la côte, est très-propre à marquer, dans la mer qui lui est contiguë, une division facile à reconnoître.

On a supposé que le cap Zephyrium étoit situé à la rive opposée ou orientale du Calycadnus; mais le passage de Strabon ne paroît pas l'impliquer nécessairement; il me semble que l'on en pourroit déduire une conséquence contraire, puisqu'il nomme le cap avant la rivière, et qu'il procède régulièrement de l'ouest à l'est. Cher-

(1) Tite-Live, Liv. XXXVIII, c. 38.

chant donc un cap qui convienne à la position du Zephyrium, je ne trouve que la longue pointe sablonneuse de Lissan-el-Kahpeh. De plus, comme il est sans doute permis de prendre en considération la signification des noms, j'observerai que *Nymphæum*, *Musæum* désignant des endroits consacrés aux nymphes et aux muses, on peut supposer que Zephyrium, appliqué aux pointes de terre ou aux caps, doit signifier un lieu fréquenté par les zéphirs, ou, en d'autres mots, sujet aux vents d'ouest (1). Or, cette définition convient singulièrement au Lissan, pointe de terre basse recevant tous les vents de mer qui, le long de cette côte, soufflent de l'ouest. Il est vrai, d'un autre côté, que, dans l'ordre suivi par Ptolémée, le fleuve est placé entre les deux caps; mais il faut observer aussi que ce géographe donne la même longitude au Zephyrium et à l'embouchure du fleuve, avec une différence de trente minutes en latitude, position évidemment incompatible avec la direction générale de la côte. Le Calycadnus peut avoir changé son cours, il peut avoir eu autrefois son embouchure près d'Aga-Liman; mais, dans ce cas, il ne pouvoit pas exister une pointe telle que le Lissan actuel, car elle est incontesta-

(1) Des six autres endroits de l'ancien monde qui portoient le nom de Zephyrium, l'un à l'est de Pompéiopolis, et un autre sur la côte de Carie, semblent avoir été des pointes basses et sablonneuses.

blement produite par un attérissement: et, sans supposer que le courant, qui aujourd'hui porte invariablement à l'ouest, couroit jadis à l'est, il est clair que les terres entraînées par la rivière, n'importe leur quantité, doivent avoir été déposées à l'ouest de son embouchure, en quelque endroit qu'elle ait été placée.

Au point où cette plaine se joint à l'est avec la ligne primitive de la côte, nous avons trouvé des ruines d'une grande ville fortifiée, avec des temples, des arcades, des aquéducs, des tombeaux. Elle étoit située autour d'une petite vallée plate qui semble avoir été un port, avec une ouverture étroite du côté de la mer. Beaucoup de huttes étoient éparses parmi les ruines; leurs habitans nous dirent que ce lieu se nommoit *Pershendy*.

Strabon ne place pas de ville en cet endroit; aucune inscription ne put nous en faire découvrir l'ancien nom: mais les lignes suivantes, gravées sur une tablette au-dessus de la porte orientale, semblent fixer l'origine de cette colonie vers le temps de Valentinien, de Valens et de Gratien.

ΕΠΙΤΗϹΒΑϹΙΛΙΑϹΤΩΝΔΕϹΠΟΤ·ΝΗΜΩΝ

ΟΥΑΛΕΝΤΙΝΙΑΝΟ·ΚΑΙΟΥΑΛΕΝΤΟϹΚΑΙΓΡΑΤΙΑΝΟΥ

ΤΩΝΑΙΩΝΙΩΝΑΥΓΟΥϹΤΩΝ

ΦΛΟΥΡΑΝΙΟϹΟΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟϹΑΡΧΩΝ

ΤΗϹΙϹΑΥΡΙΩΝΕΠΑΡΧΙΑϹΤΟΝΤΟΠΟΝ

ΚΑΙΕΡΗΜΟΝΟΝΤΑΕ · ΟΙΚΙΩΝΕΠΙΝΟΙΩΝ

ΕΙϹΤΟΥΤΟΤΟϹΧΗΜΗΙΓΑΓΕΝΙΚΘΗΙΔΙΩΝ

ΑΠΑΝΤΟΕΡΓΟΝΚΑΤΑϹΚΕΥΑϹΑ (1).

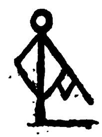
Les inscriptions que nous avons trouvées sur cette partie de la côte semblent généralement appartenir au temps du Bas-Empire. Beaucoup ne consistent qu'en monogrammes complexes,

(1) M. le Tronne observe que cette copie est tellement inexacte, qu'on n'en sauroit tirer un sens complet, et qu'il faut la lire ainsi :

> Ἐπὶ τῆς βασιλείας τῶν Δεσποτῶν ἡμῶν,
> Οὐαλεντινιανοῦ καὶ Οὐάλεντος καὶ Γρατιανοῦ,
> τῶν αἰωνίων Αὐγούστων,
> Φλουράνιος, ὁ λαμπρότατος ἄρχων
> τῆς Ἰσαυρίων ἐπαρχίας, τὸν τόπον
> καὶ ἔρημον ὄντα, ἐξ οἰκείων ἐπινοιῶν
> εἰς τοῦτο τὸ σχῆμα ἤγαγεν, ἐκ τῶν ἰδίων
> ἅπαν τὸ ἔργον κατασκευάσας.

Ce qui veut dire : « Sous le règne de nos maîtres Valentinien, Valens et Gratien, éternellement augustes, Floranius, l'illustre gouverneur de la province d'Isaurie, a mis dans l'état où vous le voyez, et d'après ses propres idées, un lieu jusqu'alors entièrement désert, ayant fait exécuter tous les travaux à ses frais. » Cette ville est Néapolis d'Isaurie. E.

qui sont quelquefois joints à des textes de l'écriture ; par exemple (1) :



ΤΟΥΚΥΡΙΟΥΗΓΗ
ΚΕΤΟΠΛΗΡΩ
ΜΑΑΥΤΗΣ (1).

Plusieurs petits bâtimens chargeoient du grain près de ce lieu ; le commandant de l'un d'eux me remit une lettre de l'aga de Selefkeh, qui se qualifioit d'aga et ayan, ou gouverneur et principal magistrat. Il me prioit de jeter un regard favorable sur le porteur qui étoit à son service. Nous payâmes un habitant de Pershendy pour porter à l'aga une réponse honnête, qui fut écrite en turc par notre interprète, et le chirurgien y joignit une nouvelle provision de médicamens.

Nous sommes ensuite arrivés à Korghous et Kalaler, deux châteaux en ruine et inhabités, l'un sur le continent et contigu aux ruines d'une ville ancienne, l'autre situé sur une petite île, tout près du rivage. Le premier a dû être très-fort, il est entouré de doubles murailles, chacune flanquée de tours et ceinte d'un fossé qui communique avec la mer par le moyen d'une excavation

(1) La terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur. (Première épître aux Corinthiens, ch. X, v. 26.)

de trente pieds de profondeur taillée dans le roc. Les murailles contiennent beaucoup de fragmens de colonnes, ce qui prouve qu'elles ont été construites avec des débris d'édifices anciens. Dans quelques parties, ces fûts brisés sont posés en suites régulières, et dans un endroit ils sont disposés symétriquement comme les boules des armes de Toscane. L'intérieur du fort renferme une église, plusieurs grands réservoirs souterrains, et une multitude de murs et de maisons qui ont été détruits exprès.

Une jetée, construite en pierres énormes et brutes, part d'un angle du fort et se prolonge à 300 pieds en travers de la baie; elle est terminée par un bâtiment massif de 20 pieds carrés, avec des pilastres aux angles. D'après les fragmens qui sont à son sommet, il paroît qu'il a porté une colonne, ou peut-être une statue; c'eût été un emplacement très-bien choisi pour un petit phare, mais on ne voit pas comment on pouvoit monter à cet édifice. Il est actuellement miné tout autour en-dessous, soit à dessein, soit par la mer, et a l'air d'être posé en balance sur une espèce de colonne composée de petites pierres de décombres unies par un ciment très-dur. On peut encore tracer l'enceinte des murs de la ville. Un grand nombre de tombeaux, de catacombes, de bains, d'églises et de maisons invitent à un examen détaillé que nous n'avons

pas eu le temps de faire. Plusieurs maisons sont construites sur le bord de la mer; des escaliers taillés dans le roc conduisent à leurs portes.

Strabon dit qu'après le Calycadnus vient la roche nommée *Pœcilæ;* il ajoute qu'on y voit une espèce d'échelle taillée dans le roc, et qui conduit à Séleucie. Mais je n'ai rien aperçu, au moins sur cette côte, qui répondît à l'aspect varié que ce nom semble impliquer, quoique, dans toutes ces petites baies, l'on voie une infinité d'escaliers taillés dans le roc. Au reste, tout annonce la propension des anciens habitans à creuser le roc; car ils y ont pratiqué non seulement leurs catacombes, leurs réservoirs et le fossé dont j'ai déjà parlé, mais aussi leurs maisons. Il en existe encore quelques-unes, qui offrent un mur extérieur, des murs pour les séparations intérieures, des couvertures pour les portes et les fenêtres, et même des mortaises pour recevoir les solives.

Nous avons copié en cet endroit un grand nombre d'inscriptions; mais, à l'exception d'une seule qui se rapportoit aux bains de Dionysius Christianus Cauricus, toutes sont sépulcrales, et la plupart sont précédées de la croix grecque. Nous avons aussi trouvé ce symbole au-dessus de la porte d'un petit mausolée, construit en grosses pierres irrégulières dans le style cyclopéen; circonstance qui, peut-être, montreroit que ce

mode de bâtisse n'est point une preuve de très-grande antiquité, à moins que l'imitation de l'antique n'ait été à la mode en ce temps comme elle l'est de nos jours.

La forteresse placée sur l'île paroît être de la même époque que celle qui a été décrite plus haut; mais, grâces à sa position isolée, elle s'est bien mieux conservée. Les murs ont à peu près 8 pieds d'épaisseur et 25 de hauteur; ils sont en si bon état, qu'avec bien peu de dépense, on feroit de ce fort un poste respectable; il est presque triangulaire; chacun de ses angles est muni de tours hautes de 60 pieds, indépendamment de cinq autres moins considérables. Des voûtes, le long de l'intérieur du mur, mettoient la garnison à couvert des traits de l'ennemi et des injures du temps, et deux vastes réservoirs creusés dans le roc au milieu du fort contenoient une quantité d'eau suffisante pour un long siége.

La clef d'une porte cintrée de la tour de l'est est ornée d'une croix décorée de riches sculptures, et surmontée de deux inscriptions arméniennes en relief, dont une est entourée de bordures ciselées, et toutes deux paroissent être de la même époque que le reste de la tour. Josaphat-Barbaro, qui, en allant en Perse, 1471, fut présent à la prise de ce fort par les Vénitiens, fait mention d'inscriptions semblables, dans la

relation de son voyage (1); mais il regarde les caractères dans lesquels elles sont écrites comme n'étant plus en usage, puisque les Arméniens qui l'accompagnoient ne purent les lire. Suivant son récit, elles étoient placées au-dessus de l'entrée principale qui est sur la côte nord-ouest de l'île ; et peut-être y en a-t-il d'autres que nous n'avons pas observées. En décrivant le grand château du continent, il parle de plusieurs autres inscriptions arméniennes qui sont au-dessus des portes, mais celles-ci ne sont plus que des monceaux de ruines (2).

Nous avons trouvé dans le château construit sur l'île des fragmens d'inscriptions grecques, avec des morceaux de sculpture, et d'autres indications prouvant qu'ils provenoient d'un édifice plus ancien. Mais rien ne nous intéressa autant que ces lettres initiales en caractères romains;

G. B. M. — M. A. B. et A ✝ G
16 | 63

(1) Viaggio in Persia, p. 28, verso. (E.)

(2) M. Beaufort fait ici une note pour annoncer que le nombre d'inscriptions qu'il a recueillies dans son voyage est trop considérable pour avoir pu être inséré en entier

elles sont légèrement gravées, ou plutôt tracées sur les murs. C'étoient, depuis que nous parcourions cette côte, les premières traces que nous apercevions de voyageurs européens qui nous y eussent précédés.

Les sinuosités de la côte en cet endroit sont si peu considérables, qu'il est difficile d'y trouver une pointe qui corresponde au second cap Anémurium de Strabon; mais la petite île fortifiée semble répondre à son Crambusa, ensuite vient son cap Corycus; c'est probablement une petite pointe de terre, vers laquelle s'étendent les ruines de la ville; et, dans le fait, Korghous est une corruption manifeste de ce nom.

C'est donc à moins de vingt stades de cet endroit que doivent se trouver l'antre Corycium où croît le meilleur safran, et la grotte d'où jaillit une source considérable qui forme un fleuve d'eau limpide; mais le petit nombre de personnes que nous avons rencontrées n'a pu nous donner le moindre renseignement sur ces particularités; et faire des recherches dans le pays sans quelque fil pour guider nos pas, eût été entreprendre une tâche ennuyeuse et peut-être inutile. De tous les objets intéressans de l'ancienne Cilicie, que le

dans son livre, et il offre obligeamment de les communiquer à toutes les personnes qui jugeroient qu'elles méritent d'être déchiffrées.

but plus important de notre mission nous obligea de passer sans les voir ou sans les examiner, il y en a peu qui m'aient causé autant de regrets que ce fameux antre Corycium. Mais le lecteur doit concevoir bien plus de déplaisir de ce que je n'ai pas découvert dans cette province la fontaine de Nus, qui, suivant le témoignage de Pline, a l'heureuse propriété d'aiguiser l'esprit de ceux qui en boivent (1).

CHAPITRE XII.

Ayasch.—Pompéiopolis.—Tersous.

De Korghous à Ayala et à plusieurs milles au-delà, le rivage n'offre qu'une scène continuelle de ruines, dont la blancheur, rehaussée par la teinte sombre des montagnes boisées qui sont par derrière, donne à ce pays un aspect de splendeur et de population nombreuse; apparence trompeuse qui, lorsqu'on le regarde de plus près, ne sert qu'à rendre plus frappant le contraste offert par son état de pauvreté et de dégradation.

Ayasch est le nom donné par les habitans actuels à un assemblage de misérables huttes entourées des ruines d'une ville qui a occupé une étendue considérable de terrain. Les plus remar-

(1) Hist. nat., Liv. XXXI, c. 2.

quables sont celles d'un temple situé sur le penchant d'une colline. Les colonnes sont d'ordre composite, cannelées, et d'environ 4 pieds de diamètre. Un petit nombre seulement est encore debout : il sembleroit que le reste a été renversé par un tremblement de terre. Cette conjecture est confirmée par le singulier déplacement des assises de deux des colonnes qui ne sont pas abattues; dans l'une, l'assise moyenne du fût a été poussée de côté en dehors, de sorte qu'elle forme une saillie de quelques pouces, quoique l'assise supérieure conserve sa position primitive; dans l'autre colonne, le bloc supérieur a, en tombant, pris une position transversale sur la portion inférieure du fût, et offre ainsi la figure d'un T.

Près du lieu de débarquement est un petit mausolée, isolé, carré, surmonté d'un toit pyramidal à douze faces; on voit au-dessus de la porte une inscription qui paroît être en caractères arabes, mais aucune des personnes auxquelles je l'ai montrée n'a pu la déchiffrer. Le reste des tombeaux est à l'autre extrémité de la ville; quelques-uns sont de grands édifices très-bien exécutés, ornés de pilastres corinthiens et très-bien conservés.

Nous avons aussi trouvé les restes d'un théâtre et une multitude d'autres ruines trop nombreuses pour les décrire; mais la preuve la plus frappante

de la grandeur et de l'opulence ancienne de ce lieu se voit dans les travaux entrepris à grands frais pour la conduite et la conservation des eaux. Indépendamment de plusieurs réservoirs très-vastes, il y avoit trois aquéducs, dont deux, soutenus sur deux rangs d'arcades, traversent un vallon à l'ouest de la ville, ils sont de peu d'étendue ; mais le troisième, serpentant autour des montagnes pour conserver une inclinaison régulière, et traversant les vallées sur un ou sur deux rangs d'arcades, communique avec le Lamas, rivière qui est au moins à six milles de distance en ligne droite.

Cette ville est certainement le Sébaste de Ptolémée. Strabon place une ville et le palais d'Archelaüs sur l'île Éleusa, qui, dit-il, est située tout près du continent. Aujourd'hui l'on n'aperçoit aucune île sur cette partie de la côte ; mais, à l'opposite de la ville, se trouve une petite péninsule couverte de ruines et réunie au rivage par un isthme bas formé de sable d'attérissement, ce qui peut faire présumer que cette presqu'île fut jadis l'île d'Éleusa, et que l'isthme est de formation récente.

La rivière de Ghioux, qui baigne les murs de Selefkeh, traverse au nord de cette ville deux à trois chaînes parallèles de montagnes, qui, près d'Alaya, se rapprochent obliquement de la côte, et y consistent en calcaire compacte et grenu. On

peut raisonnablement supposer que leur composition est partout la même. J'ai fait mention de cette circonstance, parce qu'elle peut rendre en partie raison des grands attérissemens calcaires formés par cette rivière.

Au-delà d'une pointe située à peu près à quatre milles à l'est d'Alaya, on voit une petite crique ou un enfoncement creusé dans le roc, et assez étendu pour recevoir une petite galère ; il paroît qu'il a été pratiqué pour faciliter l'aiguade, car il y aboutit un courant d'eau peu profond, que nous avons suivi en gravissant la montagne jusqu'à un bassin long de 100 pieds, large de 50, creusé à 28 pieds de profondeur, et couvert d'un toit en dos d'âne, soutenu sur deux rangs d'arcades. Tout près de ce bassin est un château ou palais en ruines, avec des voûtes, des balcons, des tourelles et des escaliers tournans ; il y avoit auprès une longue inscription grecque que nous avons malheureusement oublié de copier.

A deux milles au-delà de la pointe, nous sommes arrivés à une petite rivière nommée Lamas par les Turcs. La ressemblance des noms et la situation de cette rivière me font penser que c'est le *Lamus* qui, suivant Strabon, séparoit la Cilicie rude de la champêtre. Là, en effet, la côte cesse d'être escarpée ; il lui succède un rivage graveleux et de vastes plaines qui s'étendent jusqu'aux pieds des montagnes de l'intérieur.

Les habitans de quelques villages voisins se rassemblèrent à la hâte pour être témoins du spectacle tout-à-fait nouveau d'un canot européen qui remontoit la rivière à la rame : cette foule nous offrit un spectacle non moins nouveau; car, dans aucune partie de l'empire ottoman, nous n'avions vu les femmes turques sans voile, pêle-mêle avec les hommes. Il est vrai que, jeunes ou vieilles, elles n'avoient guère d'attraits à cacher; mais, comme toutes les femmes même des pays les plus barbares, elles avoient le visage moins rude et les manières moins repoussantes que les hommes. Leur curiosité ne le cédoit en rien à celle des femmes de la plupart des contrées de l'univers; quand le canot aborda, elles s'attroupèrent autour de nous, en se poussant l'une l'autre et riant aux éclats, peut-être de la singularité de notre mise, peut-être de leur propre simplicité.

L'eau de la rivière étoit excellente; ayant fait signal aux canots d'en prendre une provision, j'allai rendre visite à l'aga. C'étoit un vieillard d'une mine respectable; il étoit assis sur un tapis à l'ombre d'un arbre; d'un air aisé, poli et rempli de dignité qu'aucun peuple ne prend plus aisément que les Turcs, il me présenta sa pipe, m'offrit du café et entra volontiers en conversation sur le pays. Il consentit d'aussi bon cœur à ce que quelques officiers allassent jusqu'à la nais-

sance du grand aquéduc qui, ainsi que je l'ai déjà dit, va du Lamas à Sébaste. On n'avoit trouvé aucune inscription près des ruines de cette ville; mais, comme il n'étoit pas probable qu'un monument si magnifique ne portât aucun témoignage de l'époque de sa fondation et du nom de son fondateur, on espéroit en découvrir dans cet endroit. L'aga convint aussi de nous vendre des bœufs; les canots chargés de faire de l'eau étant arrivés, et chaque détachement s'étant mis en devoir de s'occuper de ce qu'il avoit à faire, nous quittâmes l'aga qui me sembla être de très-bonne humeur, et nous reprîmes nos opérations le long du rivage.

En revenant le soir à bord de la frégate, j'appris que tous nos plans avoient été dérangés. Un sujet quelconque avoit alarmé ou irrité l'aga; il refusa de livrer les bœufs, manifesta de l'inquiétude sur les canots qui faisoient de l'eau, et donna ordre de faire revenir les officiers qui s'étoient mis en route pour aller examiner l'aquéduc. Il ne voulut pas expliquer le motif d'un changement si brusque dans sa conduite, et nous ne pûmes pas les deviner. Le pilote supposa que peut-être nous avions montré un désir trop vif de connoître le pays; mais il est plus probable que le pacha étoit outré de ce que nous ne lui avions pas fait un présent comme il l'espéroit. Quoi qu'il en pût être, les officiers, pour éviter

une querelle sérieuse, abandonnèrent la partie et s'embarquèrent sans bœufs et sans inscriptions. Le retour de la frégate auroit pu produire un prompt changement dans les idées de ce capricieux aga; mais, indépendamment du délai qui en seroit résulté, nous aurions pu compromettre l'harmonie que je m'étois constamment efforcé de conserver.

La longue côte droite, qui s'étend du Lamus à Pompéiopolis, est composée de gravier mélangé, dans lequel le calcaire bleu et des cailloux de granite gris dominent; la présence de ces derniers sembleroit indiquer qu'il y a ou qu'il y a eu, dans le voisinage, des montagnes composées de cette sorte de roche, quoique l'on n'en aperçoive pas du tout le long de la côte.

En avançant à l'est, les montagnes continuent à s'éloigner davantage de la côte, et à laisser plus de largeur aux plaines. Celles-ci, qui sont arrosées par de petites rivières, l'emportent manifestement en population et en culture sur celles que nous avions aperçues jusqu'à present. A l'embouchure de chaque ruisseau l'on voit un bosquet d'arbres qui perdent leurs feuilles; chacun est occupé par une famille de corneilles. Les petits furent pris aisément par les équipages des canots qui cherchoient toujours quelque divertissement utile; pendant que les opérations du relèvement les retenoient dans un endroit, ils pêchoient entre

les rochers, cueilloient de la crête marine sur les écueils, ramassoient des œufs d'oiseaux dans les buissons, de la sauge sauvage pour leur thé, de l'herbe pour les chèvres, du myrthe pour les balais; chaque endroit leur fournissoit de l'occupation.

Enfin le théâtre majestueux et les hautes colonnes de Soli ou Pompéiopolis, s'élevant au-dessus de l'horizon, semblèrent justifier les descriptions que les pilotes nous avoient faites de la grandeur des monumens de ce lieu : quand nous les vîmes de près, notre espérance ne fut pas entièrement déçue. Le premier objet qui s'offrit à nous, lorsque nous mîmes pied à terre, fut un beau port artificiel ou bassin elliptique, entouré d'un quai continu, et terminé par deux jetées ou môles courbes, de 50 pieds d'épaisseur et de 7 de hauteur. Ce quai est construit en moelons liés par un ciment très-fort, revêtus et recouverts de blocs de calcaire coquillier jaune qui avoient été unis ensemble par des crampons de fer. Les coquilles de ce calcaire s'en détachent aisément et conservent leur lustre primitif. La tête des môles est actuellement renversée, et la partie intérieure du port est élevée au-dessus du niveau de la mer par l'accumulation du sable. Nous y avons fait des fouilles jusqu'à ce que l'eau nous ait forcés de renoncer à notre entreprise; mais nous n'y avons découvert que des tuiles, des dé-

bris de poterie et des morceaux de verre à demi-transparent.

L'eau pénètre encore à une petite distance en dedans des môles, où elle est arrêtée par une plage pétrifiée qui offre une masse de poudding semblable à celle que j'ai déjà décrite. Plusieurs blocs de pierre étoient tombés du môle dans cette croûte pierreuse; quoiqu'ils y fussent solidement fixés, on y reconnoissoit leur position primitive, et ils avoient un air de nouveauté qui prouvoit l'époque récente et la rapidité des progrès de la pétrification.

A l'extrémité intérieure du port, vis-à-vis de l'entrée, commence un long portique, qui, aligné avec ce port, et bordé d'un double rang de deux cents colonnes qui traversent toute la ville dans une longueur de 1470 pieds, aboutit à la porte principale du côté de la campagne; de cette porte, une route pavée se prolonge dans la même direction jusqu'à un pont sur une petite rivière. A l'extrémité du côté du port on reconnoît que les deux rangs de colonnes ont été unis par des arcades; il est possible que toute la colonnade ait été autrefois une avenue couverte qui, avec le portique et le port, devoit être d'un aspect majestueux. Dans son état actuel de dégradation, son effet est encore si imposant, que le plus illettré de nos matelots ne pouvait le contempler sans émotion. Cependant les colonnes perdoient à être

considérées isolément ; la pierre, dont elles sont faites, est trop grossière pour admettre une grande délicatesse de travail, et le goût de l'architecte semble n'avoir pas été plus pur que l'exécution de l'ouvrage. D'ailleurs nulle symétrie, quelques colonnes sont d'ordre corinthien, d'autres d'ordre composite ; le dessin des feuillages diffère dans les chapiteaux du même ordre; des bustes humains, des figures d'animaux et d'autres ornemens, tous d'un goût également dépravé, sont placés entre les volutes. On voit des consoles saillantes sur les fûts de plusieurs colonnes, peut-être ont-elles soutenu de petites statues ; la plupart portent des inscriptions courtes ; mais la corrosion de la pierre empêche de les déchiffrer correctement. Des deux cents colonnes, il n'y en a plus que quarante-quatre qui soient debout, les autres sont étendues à terre dans l'endroit où elles sont tombées au milieu de tas de décombres d'autres édifices ruinés qui étoient joints à la colonnade, et dont on peut aisément suivre les traces ainsi que celles de leurs portes et de leurs portiques particuliers.

Le théâtre est presque entièrement détruit. Nous n'avons pu déterminer ni ses dimensions précises, ni le nombre des siéges ; mais il nous a paru inférieur à ceux que nous avions vus ailleurs. La colline, contre laquelle il a été appuyé, a l'air artificiel ; peut-être l'excavation du port a-t-elle fourni les matériaux. Les murs, flanqués

de tours nombreuses, passoient sur cette colline et entouroient entièrement la ville, mais il n'en reste plus que les fondations.

On peut suivre la trace d'un aquéduc le long de la route pavée, et à travers la rivière, jusqu'à une montagne à deux milles de distance. Le niveau de cette rivière était probablement trop bas pour fournir de l'eau à la ville, ou plutôt l'eau, conduite par l'aquéduc depuis les montagnes, s'y obtenoit dans un plus grand état de pureté qu'après avoir coulé dans la plaine marécageuse.

Nous avons trouvé des ruines isolées, des tombeaux et des sarcophages épars dans les environs de la ville. Tout annonçoit que ce pays avoit jadis été occupé par une population nombreuse et active.

Quelquefois des Turcs, habitans des villages voisins, se joignaient familièrement à nos détachemens qui alloient à terre ; et, quoiqu'ils n'eussent probablement jamais vu d'Européens, ils ne se montroient ni très-alarmés ni très-surpris. Mon fusil à deux coups et la finesse de notre linge sembloient principalement exciter leur attention ; je leur permettois d'examiner librement mon arme, et cette marque de confiance éloigna toute défiance. Quoiqu'ils se fussent montrés passablement fins dans la vente de leur bétail, ils paroissoient très-simples et très-igno-

rans. Mais ce qui me fit grand plaisir fut de voir avec quel air libre de toute contrainte, et qui auroit honoré des hommes plus éclairés, ces pauvres gens s'agenouilloient sur le sable à l'heure fixée, récitoient leurs prières, et s'acquittoient de leurs devoirs religieux sans avoir l'air du tout embarrassés de la présence ou du sourire de tant d'étrangers.

Comme il n'y a pas d'habitans dans l'enceinte des murs de Pompéiopolis, nous eûmes beaucoup de difficulté à déterminer quel est proprement son nom moderne. On nous en donna trois différens, mais nous ne pûmes apprendre positivement s'ils appartenoient à ce lieu en particulier, ou au district ou à l'endroit habité par ceux à qui nous nous adressions. Quoi qu'il en soit, Mezetlou fut celui qui réunit le plus de suffrages.

L'aga ne se fit pas voir. Nous apprîmes qu'il est subordonné au pacha de Konieh ; le Sandjiacat, ou la province de Tersous, ne s'étendant pas au-delà du village de Karadouvar.

Entre le rivage et les montagnes, s'étend un espace considérable de terrains bas sur lequel paissoient des troupeaux innombrables de bêtes à cornes, de chevaux et de chameaux. Nous aperçûmes quelques ruines éparses, et, sur les hauteurs, les restes de plusieurs châteaux.

A l'est de Pompéiopolis, on voit de petites collines qui ressemblent à des tumulus ; et, plus

loin, près d'une petite rivière, nous sommes arrivés à Mersyn, nom donné par les habitans du pays à une réunion de quelques huttes sur le rivage. De grandes pierres et des tuiles antiques que l'on rencontre auprès de cet endroit semblent annoncer qu'il y avoit autrefois des bâtimens imposans. Deux canons de dix-huit, de fabrique françoise, étoient couchés sur la plage; on nous dit qu'un aga les avoit achetés, quand les Anglois évacuèrent l'Egypte, et avoit rassemblé des matériaux pour élever un fort près de Karadouvar; mais cette manifestation officieuse de zèle n'avoit reçu pour récompense de la Porte que le fatal cordon.

A quelques milles dans l'intérieur, deux grands villages sont situés sur les deux côtés opposés de la rivière; Kara-Hissar ou le fort Noir; l'un d'eux est habité par des Turcs; l'autre, Djaour-Kioy, ou le village infidèle, l'est par des Grecs. L'aga du premier village m'envoya un message très-poli, m'offrant son assistance dans le cas où je désirerois visiter de curieuses sources de bitumes à Bikhardy, qui, disoit-il, se trouve à six heures de route au nord-est; mais la distance m'empêcha d'accepter son offre. Ce sont probablement les fontaines de bitume que Pline place dans le voisinage de Soli (1).

(1) Liv. XXXI, ch. 8.

Plus à l'est, un château ruiné sur une petite colline ronde, à un mille de la mer, offroit une station convenable pour le théodolite; nous trouvâmes un édifice carré de 90 pieds de diamètre avec une tour ronde et deux grandes chambres; toutes ces constructions sont très-solides. En traversant la plaine pour arriver en cet endroit, nous avons passé devant un grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfans qui, à cette époque, au milieu de juin, finissoient la récolte du froment; l'orge étoit déjà entièrement enlevée, le froment étoit de la variété barbue et très-beau; on nous dit que l'on cultivoit aussi du riz et du coton excellens. Toute cette plaine a l'air d'être un bien communal, où chaque paysan possède une portion de terrain proportionnée à ses moyens, mais sans bornes ni haies; elle est très-peu élevée au-dessus de la mer dont elle est défendue par une large ceinture de dunes qui forment une levée naturelle, et qui sont si escarpées du côté de terre, qu'elles ressemblent à une digue artificielle.

Près du village de Karadouvar, nous avons trouvé quelques ruines anciennes, mais peu considérables; elles sont si près du bord de l'eau, qu'il sembloit que cette grande plaine, produite par les allusions, rendît actuellement à la mer ce qu'elle lui avoit enlevé. La position de ces ruines répondroit à celle d'Auchialé; mais elles sont trop peu considérables pour être les restes d'une ville

qui subsistoit encore du temps d'Arrien, et qu'il décrit comme très-étendues. Si elles n'ont pas été submergées par la mer ou détruites par les ravages du temps et ceux des Turcs, il faut les chercher dans l'intérieur à une plus grande distance que celle où la suite de nos opérations nous permettoit d'aller.

Plus loin, deux autres villages, Kézélou et Yeni-Kioy, situés sur le rivage, ne contiennent rien qui mérite d'être cité, si ce n'est que quelques cabanes étoient portées sur des pieux, comme le kiosk du bey d'Anemour. Kézélou est l'échelle ou le port de Tersous, l'ancienne ville de Tarse; plusieurs petits navires qui chargeoient du grain y étoient à l'ancre. J'avois à l'avance prié l'aga de nous procurer des chevaux de selle pour qu'un détachement d'officiers pût aller à Tersous. Le matin, en arrivant au village, nous les avons trouvés tout prêts sur le bord de la mer. L'aga lui-même avoit eu la politesse de s'y rendre, suivi de ses domestiques, avec du café.

Les mêmes raisons qui m'avoient empêché de visiter en personne les ruines de Séleucie et d'autres endroits éloignés de la côte, m'engagèrent aussi à renoncer au plaisir de faire partie de cette expédition; le sacrifice ne fut pas grand. Peu de cités de l'Asie-Mineure furent plus célèbres que Tarse : la ville moderne tient même un rang considérable dans l'empire turc; mais

la saison s'avançoit rapidement, nos vivres diminuoient, et l'état de délabrement de la frégate faisoit douter qu'elle pût être de nouveau employée au même service. Par conséquent plus j'avois réussi jusqu'à présent dans mes opérations, le long de la côte de la Caramanie, plus je désirois vivement les terminer, et ensuite continuer, s'il étoit possible, nos recherches sur certaines parties des rivages de Syrie et de Cypre. Les instructions de l'amirauté ne me laissoient pas douter de l'approbation du gouvernement, soit que mon expédition se bornât à la reconnoissance des côtes, soit que je fisse des recherches sur la géographie et les antiquités des pays voisins; mais j'avois pensé que le premier objet, quoique moins amusant pour moi, et dans le moment moins intéressant pour le public, étoit le plus essentiel. Les observations des voyageurs peuvent s'aider mutuellement par la comparaison des routes séparées qu'ils ont suivies et de leurs diverses manières de voir, mais des reconnoissances nautiques, faites partiellement par différentes personnes, ne peuvent, sans beaucoup de difficultés, être réunies pour former un tout bien suivi.

Les officiers mirent quatre heures à parcourir la route jusqu'à Tersous, ce qui fait douze milles à travers un pays uni et bien cultivé. A leur arrivée ils allèrent chez le mousellim, qui leur fit demander leur firman, le garda long-temps,

et, sous différens prétextes, chercha à ne pas leur accorder audience; enfin ils furent appelés devant lui. Après beaucoup de questions hautaines et impertinentes de sa part, et d'excuses de la leur, il offrit du café et leur permit de se promener dans la ville, mais leur refusa toute protection. Il les soupçonnoit, disoit-il, d'être des marchands qui auroient dû lui faire un présent; la véritable raison de cette conduite étoit que de chez lui il ne pouvoit apercevoir la frégate; sa vue eût été une introduction plus efficace que tous les firmans, les présens ou un janissaire d'escorte. En effet, nous avions toujours trouvé que la politesse de ces demi-barbares étoit exactement en raison inverse de leur distance de la frégate.

La permission de se promener ne fut pas d'un grand avantage pour les officiers, puisqu'ils furent harcelés par une foule de vauriens qui obstruèrent leur marche et les insultèrent. Ils purent seulement deviner que la longueur de la ville étoit à peu près d'un mille; et, quoique les maisons ne fussent pas contiguës, ils jugèrent que sa population étoit considérable. Il y a plusieurs mosquées de bonne apparence, et quelques minarets assez hauts; on en apercevoit un de la frégate. Toutes les maisons étoient petites et misérables, à l'exception de celle du moussellim; mais les bazars étoient bien pourvus, et les habitans avoient l'air occupés. A l'extrémité nord-ouest de la ville, ils trouvèrent

les restes d'une ancienne porte, et, auprès, un grand tertre qui paroissoit artificiel. De dessus son sommet qui étoit plat, ils découvrirent la plaine adjacente et le Cydnus qui baigne le côté oriental de la ville. La plaine leur offrit l'aspect d'une immense nappe de chaume parsemée de petits camps composés de tentes. Elles sont faites de tissus de poils, et les paysans y demeurent dans cette saison où l'on fait la récolte. Un Arménien apprit aux officiers que tous les restes d'antiquité avoient été détruits ou convertis en bâtimens modernes, à l'exception d'un théâtre situé près de la rivière, et enseveli dans les décombres et les buissons; en même temps il les dissuada d'aller l'examiner ou de faire un plus long séjour dans la ville, se fondant sur le caractère féroce du peuple et du gouverneur, et citant leurs physionomies à l'appui de son assertion.

L'Arménien ajouta qu'à douze heures de distance, au nord de Tersous, il y a, dans une chaîne de montagnes, un défilé remarquable qui ne laisse passage que pour huit chevaux de front, et semble avoir été taillé dans le roc à la profondeur de quarante pieds; les marques des outils étant encore visibles le long des parois (1).

(1) Il paroît que c'est le célèbre passage de Tyana par lequel Cyrus, Alexandre et Septime-Sévère entrèrent en Cilicie. Suivant Xénophon, il n'y peut passer qu'un chariot à la fois, et cependant il fut abandonné sans résis-

Les officiers revinrent par une route différente à Kézélou, et passèrent près de ce village au pied d'un autre grand tertre à sommet aplati, mais il étoit trop tard pour l'examiner. Vu de la frégate, il paroissoit artificiel; et, d'après l'habitude que nous nous étions permise d'appliquer des noms anciens, il reçut celui de *Tombeau de Sardanapale* (1).

La rivière de Tersous, le Cydnus des anciens qui jadis porta les somptueuses galères de Cléopâtre, n'est accessible à présent qu'aux plus petits canots, quoiqu'en dedans de la barre qui bouche son entrée, elle soit assez profonde et ait à peu près 160 pieds de largeur. Nous ne l'avons remontée qu'à peu de distance de son embouchure. Nous n'avons par conséquent rien vu du Rhegma ou lac que Strabon appelle le port de Tarsus. Je regrette de ne m'être pas avancé plus loin, les traces de ce lieu auroient établi la marche réelle de l'alluvion, qui, si l'on peut placer quelque confiance dans les récits décousus des croisés, a été très-rapide. Ils disent qu'étant en mer, ils aperçurent des bâtimens à trois milles des murs

tance aux deux premiers conquérans. Niger connoissoit mieux son importance; et, sans un accident extraordinaire, il y eût arrêté la marche victorieuse de Sévère. (*Voyez* Retraite des Dix-Mille, ch. III; Q. Curc., Liv. III; Hérodien, Liv. III.)

(1) Strabon, Arrien, etc.

de Tarse. Golius cite un passage d'un ancien géographe mahométan, duquel il résulte que cette ville étoit à six milles de l'embouchure du Cydnus (1); cependant le minaret que nous avons observé est à douze milles géographiques de la partie la plus proche de la côte.

On raconte que la fraîcheur excessive des eaux de cette rivière célèbre causa la mort de l'empereur Frédéric Barberousse, et faillit à être aussi fatale à Alexandre. Elle nous parut froide sans doute, mais pas beaucoup plus que celle des autres rivières qui proviennent des neiges fondues du mont Taurus, et nous nous y sommes baignés sans en ressentir aucun effet pernicieux.

Un peu plus loin nous sommes arrivés à l'embouchure d'une seconde rivière large de 170 pieds, et d'une entrée aussi difficile; comme il me paroissoit improbable que deux grandes rivières se jetassent dans la mer à aussi peu de distance l'une de l'autre, je conclus que cette dernière étoit une branche du Cydnus, et je la remontai en canot jusqu'à trois milles de la mer pour constater l'étendue du Delta; mais à ce point ayant grimpé sur une haute colline sablonneuse, nous n'aperçûmes aucun signe de jonction. Nous apprîmes ensuite que ce sont deux rivières distinctes; la plus orientale est le Seyhoun ou Seyhan

(1) Ad Almergan, p. 249.

qui traverse Adana ; et cette ville ayant conservé son ancien nom, il est clair que cette rivière est le *Sarus* des anciens. Ptolémée est, je crois, le premier des géographes anciens qui parle positivement de l'embouchure de cette rivière, qu'il place à moitié route entre le Cydnus et le Pyramus; mais Tite-Live et Appien l'ont évidemment en vue dans leur récit de la destruction de la flotte d'Antiochus par une tempête violente ; Pline semble aussi indiquer qu'elle se décharge séparément dans la mer, car il en parle dans les mêmes termes que des autres rivières de Cilicie. D'un autre côté il est remarquable que Strabon, en traitant de Cataonia, décrive le Sarus comme se jetant dans la mer de Cilicie, et cependant l'omette dans sa notice de cette province comme s'il se fût joint à une autre rivière. Aboulfeda dit expressément qu'il s'unit au Djyhân (Pyramus), entre Adana et la mer. La tendance constante de ces rivières à changer leurs cours dans ces plaines de sable peu stables est manifeste ; mais ce seroit réellement un exemple extraordinaire d'instabilité que le Sarus et le Pyramus eussent été distincts sous le règne d'Antiochus, réunis du temps de Strabon, séparés de nouveau quand Ptolémée écrivit sa géographie, unis encore une fois du temps d'Aboulfeda, et enfin par une quatrième révolution, fussent derechef indépendans l'un de l'autre. On pourroit même ajouter en-

core deux exemples à ceux de ces changemens supposés; car le Sarus est cité dans la Retraite des Dix-Mille, tandis que Quinte-Curce et Arrien n'en parlent pas.

Entre le Cydnus et le Sarus, la côte forme une longue pointe sablonneuse produite par les mêmes causes que celle de Lissan-el-Kahpeh à laquelle elle ressemble beaucoup. Les mêmes motifs que j'ai allégués pour regarder celle-ci comme le Zéphyrium des anciens, me font soupçonner que l'autre est le second Zéphyrium de Strabon. L'ordre de ces noms combat cette idée, car il place cette pointe à l'ouest d'Anchialé; mais, suivant Pline, elle étoit à l'est de cette ville. De plus Strabon rappelle au lecteur qu'elle porte le même nom que le Zéphyrium, près du Calycadnus; d'où l'on peut inférer que deux pointes si proches l'une de l'autre, et désignées par un même nom significatif, devoient avoir quelque ressemblance frappante. Toutefois il sembleroit, d'après Scylax et Pline, qu'il y avoit une ville de ce nom, et d'Anville met sur sa carte le cap et la ville de Zéphyrium.

Pomponius Mela, dans son exposé succinct de cette côte, place le promontoire d'Ammodes entre le Pyramus et le Cydnus; et, comme ce nom signifie sablonneux, il appartenoit probablement à la pointe en question.

CHAPITRE XIII.

Karadasch.—Ayas.

La chaleur augmentoit tous les jours, en même temps qu'une brume blanche et épaisse nous gênoit extrêmement dans nos opérations : depuis le moment où nous avions quitté le Seyhoun jusqu'à celui où nous arrivâmes aux rochers de Karadasch, ce qui fait une distance de vingt-six milles, elle ne s'éclaircit que deux fois assez pour laisser apercevoir momentanément l'intérieur montagneux du pays.

Dans cet intervalle, la côte offre une plage sablonneuse droite sur laquelle la mer brise avec tant de force, que les canots pouvoient rarement y aborder sans être à moitié inondés en remettant à l'eau ; ce qui est un des plaisirs attachés à la reconnoissance des côtes. Des habits mouillés n'étoient qu'un petit malheur pendant les étés brûlans de la Caramanie ; mais des instrumens mouillés occasionnoient fréquemment des inconvéniens sérieux.

Au-delà du rivage s'étend une plaine déserte entremêlée de sables et de lacs peu profonds. La position de ce désert marécageux explique en quelque sorte pourquoi Cyrus et Alexandre al-

lèrent de Tarse à Issus par des routes différentes ; le premier prit la plus directe, laissant à sa droite cette plaine insalubre ou le Campus Aleius (1) ; Alexandre, ayant déjà visité Anchialé et Soli, devoit continuer sa marche le long de la mer, en traversant, suivant Strabon, « la Mallotide pour gagner Issus. »

Un des lacs de cette plaine communique avec la mer par un canal étroit, où, au lieu d'un courant portant en dehors, nous avons trouvé que c'étoit l'eau de la mer qui couloit en dedans. Ce canal, long de trois quarts de mille, a deux cents pieds de largeur. Près de son extrémité interne, il y a un îlot avec un bâtiment ruiné. C'eût été une entreprise inutile d'examiner ce lac en détail, non seulement à cause de son peu de profondeur, mais aussi parce que ses contours doivent nécessairement varier avec chaque bouffée de vent qui agite les sables du désert environnant. J'envoyai en conséquence un officier avec deux canots, uniquement pour prendre en gros un aperçu de son étendue et de sa situation. Voici ce qu'il rapporta : Le lac a à peu près douze milles de long, et en général trois pieds de profondeur; l'eau en est partout salée ; il ne communique avec aucun

(1) Cependant Aboulféda vante la beauté et la fertilité de cette plaine ; sans doute sa partie intérieure a été graduellement fertilisée par des dépôts de terre végétale.

des autres, et il ne paroît pas qu'il reçoive aucune rivière; ses bords sont couverts de troupes innombrables d'oiseaux sauvages; il abonde en poissons de différentes sortes et en tortues excellentes. Nous en pûmes juger par les échantillons qui en furent apportés à bord.

La grande évaporation d'une si vaste étendue d'eau qui est entourée de sables brûlans, et qui n'est alimentée par aucune rivière, peut rendre en quelque sorte raison du courant qui vient de la mer; mais il se pourrait aussi qu'il fût causé par un vent d'ouest qui, soufflant au loin, élevait le niveau de la Méditerranée.

Nous aperçûmes près du rivage deux grands animaux qui s'enfuirent quand on s'approcha d'eux; on les prit pour des loups; c'étoient, à l'exception des chacals, les premières bêtes sauvages que nous eussions vues sur cette côte. Cependant il paroît, par plusieurs passages des lettres de M. Cælius à Cicéron, qu'autrefois les panthères étoient communes en Cilicie (1).

Nous avons trouvé en très-grande quantité, dans cet endroit, une espèce d'insecte qui a, je crois, reçu des entomologistes le nom de *Panorpa Coa*, parce qu'on l'a d'abord observé à l'île de Cos; il semble particulier au Levant. Les ailes supérieures sont d'un jaune brillant, bordées

(1) Ep. ad Fam. VIII.

et tachetées de brun et très-luisantes; mais les ailes inférieures forment le caractère le plus remarquable de ce bel insecte; elles sont de la même couleur que les autres et d'une substance analogue, mais deux fois aussi longues, roides, minces, et dilatées à leurs extrémités comme une plume."

Entre le Seyhoun et le goulet contigu au promontoire de Karadasch, on ne rencontre aujourd'hui aucune rivière ni grande ni petite; cependant tous les anciens écrivains placent le Pyramus à l'ouest de Mallos. Je vais bientôt exposer des raisons qui me font supposer que Mégarsus et Mallos doivent être cherchés sur les hauteurs qui forment ce promontoire; si cette conjecture étoit admise, il en résulteroit que le canal dont j'ai parlé précédemment étoit autrefois le lit du Pyramus (1); et il n'est pas impossible que l'extrémité intérieure de ce petit goulet ne soit le lieu où Alexandre jeta un pont en travers de ce fleuve (2).

Strabon donne une description intéressante du Pyramus (3); il dit que ce fleuve coule sous terre pendant un espace considérable; ensuite il jaillit d'un gouffre avec une telle force, qu'un trait qu'on y lanceroit s'y enfonceroit à peine. Son lit, très-

(1) *Voyez* la note à la fin.

(2) Q. Curce, Liv. III, c. 7.

(3) Liv. XII; de la Cataonie.

large et très-profond, parvenu au mont Taurus, se resserre d'une manière surprenante. On n'est pas moins étonné de la coupure de ce mont par lequel passe le fleuve; car les rochers présentent de chaque côté des cavités et des convexités correspondantes les unes aux autres jusqu'au sommet de la montagne, et au milieu est une crevasse si étroite qu'un chien ou un lièvre peut la franchir. La tortuosité, le prodigieux resserrement et la profondeur de la crevasse font que les eaux rendent un bruit semblable à celui du tonnerre. Sorti de la montagne, le fleuve entraîne et porte à la mer tant de limon, soit des plaines de la Cataonie, soit de celles de la Cilicie, qu'il a donné lieu à un oracle conçu en ces termes : « Un temps viendra où la postérité verra le vaste et rapide Pyramus atteindre l'île sacrée de Cypre, à force de reculer la côte de la Terre-Ferme. » L'oracle ne s'est pas accompli; mais le sable charrié par le fleuve a barré son ancien cours, et l'a forcé à chercher une autre issue à vingt-trois milles plus à l'est, où il se jette dans le golfe d'Iskenderoun, sous le nom de Geïhoun. Strabon dit aussi que le Carmalus a obstrué son ancien canal, et a inondé et ravagé quelques parties de la Cilicie près de Mallos.

Le cap Karadasch est un rocher escarpé de couleur blanche et haut de cent trente pieds. C'est la première interruption qu'éprouve le ri-

vage bas et sablonneux qui commence près du Lamas. Le calcaire arénacé dont il est composé est entremêlé de lits d'argile. Ces couches sont bizarrement ondulées, mais elles se relèvent généralement vers le sud jusqu'au point où, cessant brusquement, elles forment les falaises du cap. Des récifs ou bifurcations de peu de longueur s'avancent du bas du rocher sous l'eau; mais il n'y a ni bancs de sable ni hauts fonds, et la mer continue à baigner les pieds des falaises; circonstance étonnante, quand on songe aux vastes formations d'alluvion du voisinage et à la quantité de sable qui a été répandue sur tout le golfe adjacent.

Si, malgré le silence de Strabon et de Pomponius Mela, et le témoignage positif d'Aboulfeda, le Sarus a toujours été une rivière distincte, il est probable que la pointe basse et dangereuse déjà décrite qui se trouve entre son embouchure et celle du Cydnus, répond au lieu nommé *Sari Capita*, près duquel Tite-Live raconte que la flotte d'Antiochus fut détruite par une tempête (1). Mais, si nous supposons que ce fleuve a autrefois été uni au Pyramus et a pendant quelque temps conservé son nom depuis le confluent jusqu'à la mer, il s'ensuivrait que les rochers de Karadasch

(1) Liv. XXXIII, 41.

sont ces promontoires. Considérés sous un autre point de vue, ces rochers ont plus probablement été la scène du naufrage; l'on sait que les anciens redoutaient beaucoup plus un rivage de roches qu'un rivage de sable, parce qu'ils avoient la coutume de haler leurs vaisseaux sur ces derniers; et on peut aisément imaginer que, dans ces temps, le cap s'avançoit beaucoup plus loin en mer avant que les attérissemens eussent étendu la côte jusqu'à la ligne qu'elle décrit aujourd'hui.

A l'est de ce cap, on trouve deux îlots rocailleux qui s'élèvent à peine au-dessus de l'eau, et qui pourtant sont couverts de grandes pierres de taille, restes d'anciens bâtimens. Ces îlots offrent un assez bon abri à un petit mouillage, où nous avons trouvé deux brigs hydriotes qui attendoient les premiers produits de la moisson pour se charger. Un khan, c'est-à-dire une auberge, est situé sur le bord de la mer vis-à-vis de ce mouillage. La grande route de Constantinople en Arabie et en Syrie passe au bas de la côte, et il existe une communication régulière à travers le golfe avec Ayas et Iskenderoun.

Une rangée de collines basses qui fait suite au cap est revêtue de petits chênes dont la verdure gaie formoit un contraste agréable avec le triste feuillage des pins qui, jusqu'alors, avoient couvert le rivage. On nous dit que de vastes forêts de

chênes s'étendent jusqu'à Adana, et que, dans l'intérieur, ils fournissent des pièces de charpente des plus grandes dimensions.

Ce promontoire offre plusieurs restes de bâtimens appartenant à des époques différentes. Sur le revers septentrional, près d'un puits profond, nous avons trouvé les ruines d'une église chrétienne dont le chœur étoit séparé de la nef par quatre belles colonnes. A peu de distance, il y a des bains ; une partie de leurs murs est encore debout; les deux appartemens intérieurs sont entourés de tuyaux. Sur le revers méridional de la montagne, on voit un bâtiment carré bien construit et porté sur des arcades ; une des impostes offre un écu aux armes d'Espagne très-bien sculptées. Cette station aura peut-être été occupée par des croiseurs de cette nation, ou bien c'étoit un des postes nombreux que les chevaliers de Rhodes tenoient sur le continent ; car deux langues de l'ordre étaient affectées à l'Espagne. Ce lieu est près de la Syrie et de la Palestine ; il a un petit port ; enfin, il est presque entièrement entouré par la mer et le désert, ce qui en fait une excellente position militaire : tous ces avantages ont dû en rendre la possession désirable durant la lutte obstinée des croisades. Les restes d'un mur qui s'étend le long du bord des falaises et d'autres constructions plus an-

ciennes mettent hors de doute qu'il a toujours été une place d'importance.

Les géographes anciens parlent de deux villes sur cette partie de la côte, *Mallos* et *Megarsa* ou *Megarsum*. Selon Strabon, Mallos étoit située sur une éminence près du Pyramus; il paroît aussi, d'après Scylax et Pomponius Mela, que le fleuve passoit tout près de la ville, et étoit navigable jusque sous les murs; mais il n'est pas moins évident que Mallos étoit peu éloignée de la mer, puisque Pline et Ptolémée la comptent parmi les villes maritimes.

Strabon ne parle de Megarsa que pour dire que cette ville étoit dans le voisinage du Pyramus; mais on trouve, dans Lycophron, qu'elle étoit située sur une montagne rongée par la mer (1), expression qui fait image, et qui correspond parfaitement à l'aspect actuel des rochers de Karadasch. Tzetzes, commentateur de Lycophron, affirme que Megarsa étoit à l'embouchure du Pyramus. Arrien raconte qu'Alexandre, dans sa marche à l'est, offrit un sacrifice à Minerve Megarsienne avant d'entrer à Mallos, et Pline place également Megarsa à l'ouest de cette dernière ville.

On peut donc conclure raisonnablement que

(1) Cassandra, V, 444.

ces deux villes n'étoient pas éloignées l'une de l'autre; que les ruines trouvées sur le promontoire sont celles de Megarsa, et que Mallos étoit située sur le revers septentrional de la montagne, au bas de laquelle il est probable que le Pyramus serpentoit autrefois (1). Le nom de Mallotis, donné par Strabon au district adjacent, comprenoit peut-être toute la suite de collines basses qui s'étendent à peu près à dix milles au nord-est du cap; isolé par la mer et par le désert aléien, ce canton devoit naturellement tirer son nom de sa ville principale.

L'entrée du golfe d'Iskenderoun ou Scanderoun est située entre le cap Karadasch et le cap Hynzyr, le *Rhossicus scopulus* des anciens. La hauteur perpendiculaire du mont Pieria qui s'élève du dernier cap est de plus de 5400 pieds; et, dans les momens où la brume s'éclaircissoit, nous l'avions aperçu distinctement du mouillage devant Selefkeh, qui en est éloigné de 85 milles géographiques. C'est à cette montagne que commence la haute chaîne qui, plus au nord-est, prenoit le nom de mont Amanus. C'est la grande barrière qui séparoit la Cilicie de la Syrie.

A l'est de Karadasch, on trouve de nouveau le

(1) Je n'ai appris que depuis peu de temps que le fragment d'une inscription contenant le nom de Mallos avoit été trouvé sur le promontoire de Karadasch; mais je ne puis à présent déterminer le lieu précis (1818).

désert sablonneux entrecoupé de flaques d'eau qui s'étend jusqu'au Geyhoun et au Geyhân. Il n'y a pas de doute que le Geyhoun ne soit le Pyramus des anciens, n'importe dans quel endroit ce fleuve se sera jeté dans la mer; s'il a réellement changé son nom, comme je le soupçonne, la cause en est évidemment dans la grande quantité de terre et de sable qu'il continue toujours à entraîner de l'intérieur. Ces dépôts successifs ont produit la plaine de sable qui borde le golfe; elle est assez semblable par la forme et égale par la dimension à celle que le Ghiouk-Souyou a formée; mais le coude, dans l'endroit où le courant qui fait le tour du golfe le quitte, est obtus et libre de bancs de sable. La disparition du *Serrepolis* de Ptolémée ne pourroit-elle pas être attribuée à l'avancement progressif du rivage dans le golfe, qui a laissé les ruines de cette ville à quelques milles dans l'intérieur?

Le Geyhoun, à un demi-mille de son embouchure, a 490 pieds d'une rive à l'autre. C'est le plus large de tous les fleuves de la côte méridionale de l'Asie-Mineure. Xénophon lui donne un stade ou 600 pieds grecs de largeur à l'endroit où Cyrus le traversa (1). Il ne faut pourtant pas conclure de cette donnée qu'il ait éprouvé une diminution si considérable. Xénophon a pro-

(1) Expédition des Dix-Mille, Liv. I.

bablement employé des nombres ronds pour ce fleuve comme pour le Cydnus à Tarse, et pour le Sarus dans le lieu où l'armée le traversa; il leur donne à chacun une largeur de deux et trois plèthres, ou deux cents et trois cents pieds, tandis qu'ils n'ont, le premier, que cent soixante, et, le second, deux cent soixante-dix pieds de largeur près de leurs embouchures.

J'ai eu de fréquentes occasions d'observer les changemens qui, à une époque quelconque, ont eu lieu dans l'état navigable des fleuves de cette côte. Le Geyhoun est aujourd'hui aussi peu profond que les autres, à la barre près de son embouchure. Cependant il paroîtroit, d'après un passage de l'histoire d'Anne Comnène, que, jusqu'au commencement du douzième siècle, il étoit ouvert aux galères. Elle dit que Tancrède, étant parti d'Antioche, divisa son armée en deux, et en envoya une partie par terre à Mopsueste, et l'autre par mer, à l'embouchure du fleuve Sarus (1), qui, prenant sa source dans le mont Taurus, coule entre la ville ancienne de Mopsueste et la nouvelle, et se jette dans la mer de Syrie. Les galères étant entrées dans le fleuve, remontèrent jusqu'au port, et ainsi la ville se

(1) Ce nom est par erreur mis à la place du Pyramus, soit qu'à cette époque ils fussent ou ne fussent pas unis.

trouva investie de tous côtés (1). Il seroit possible d'inférer aussi de cette citation, qu'à cette époque le Pyramus n'avoit pas quitté son ancien cours, l'expression de mer de Syrie paroissant indiquer plutôt la mer à l'ouest de Mallos que le golfe d'Issus.

La pointe basse formée par le sable que le Geyhoun a charrié à la mer s'est déjà avancée à six milles au-delà de la ligne qui paroît avoir éte originairement décrite par le rivage, et, prenant une direction parallèle à la côte d'Ayas, a laissé entre elle et la côte un bras de mer étroit nommé baie d'Ayas. Jamais je n'ai vu réunis ensemble une aussi grande quantité de poissons et d'oiseaux aquatiques que dans ce long estuaire; chaque partie de sa plage étoit occupée par des compagnies de pélicans, de cygnes, d'oies, de canards et de goëlands; des myriades de poissons sautoient hors de l'eau, quand la quille de notre canot venoit les déranger dans leurs demeures vaseuses. Il y avoit aussi beaucoup de tortues, dont la chasse nous divertit beaucoup. Quand l'approche du canot les alarmoit, elles plongeoient; mais la direction qu'elles prenoient en fuyant étoit marquée par un petit mouvement à la surface de l'eau, qui avoit assez peu de pro-

(1) Alexiade, Liv. XII, c. 1.

fondeur pour que l'on pût les poursuivre à pied. Les plus grosses étoient si fortes, qu'elles pouvoient marcher ayant sur leur dos deux hommes très-lourds qui s'efforçoient vainement de les retourner avant qu'elles eussent gagné un endroit plus profond : toutefois, en moins d'une heure, nous en prîmes suffisamment pour charger le canot. Quelques-unes pesoient près de deux cents livres.

Le rivage septentrional de la baie d'Ayas est une plaine unie dont le sol ferme est élevé de dix à vingt pieds au-dessus de la mer ; elle étoit couverte d'herbes grossières avec quelques champs de blé épars.

A son extrémité orientale est Ayas-Kalassy, petit village compris dans les murs d'un château à demi-antique. Un accident m'empêcha d'y aller; mais quelques-uns de mes officiers me rapportèrent qu'ils y avoient observé les restes dégradés d'un port et d'un môle artificiels; c'étoient probablement les ruines d'*Ægæ*, dont le nom actuel d'Ayas semble être une corruption. Un peu à l'ouest, on voit une tour ronde avec une inscription arabe au-dessus de la porte. Plusieurs pierres de cette tour sont d'une lave noire et dure qui ressemble aux meules de Sicile formées par le mont Etna.

On ne découvrit pas de ruines importantes dans le voisinage; mais on reconnut des traces d'an-

ciens bâtimens, et beaucoup de petits fragmens épars dans la plaine. Un de ceux-ci nous offrit cette inscription :

ΘΕΩΣΕΒΑΣΤΩΚΑΙΣΑΡΙΚΑΙ
ΠΟΣΕΙΔΩΝΙΑΣΦΑΛΕΙΩΚΑΙ
ΑΦΡΟΔΕΙΤΗΕΥΠΛΟΙΑ (1).

Arrivés à quelques lieues des confins de la Syrie, nous allions entrer sur une partie de la côte bien plus intéressante que celle que nous avions parcourue. C'étoit dans les plaines d'Issus qu'Alexandre et Septime-Sévère avoient décidé de l'empire du monde. Quelle satisfaction de pouvoir, par un examen exact du champ de bataille, éclaircir les divers récits de ces faits mémorables ! Les autels érigés par le vainqueur de Darius auroient probablement échappé à nos recherches ; mais nous aurions peut-être reconnu encore le cours du Pinarus et l'aspect général du pays. Ce n'eût pas été non plus un service moins important à rendre à la géographie historique que de déterminer la position de *Myriandus* et la situation jusqu'à présent douteuse des fameuses portes amaniques que les Perses et les Macédoniens avoient passées sans se reconnoître.

(1) Aux dieux augustes César, Neptune, dieu de la sûreté, et à Vénus, déesse de la bonne navigation.

Toutes ces espérances flatteuses furent déçues. Le 20 juin, nous étions occupés à embarquer nos instrumens déposés sur le rivage d'une petite anse à l'ouest d'Ayas, et nous nous disposions à retourner à bord, lorsque nous aperçûmes une troupe de Turcs armés qui marchoient vers notre canot. Comme les Turcs portent toujours des armes, nous crûmes qu'ils s'avançoient uniquement par curiosité. Plusieurs de mes officiers, dispersés dans le voisinage, étoient accompagnés de villageois. Une heure auparavant, quelques-uns de ces derniers avoient montré beaucoup de gaîté et d'empressement à m'indiquer les inscriptions de la tour et d'autres endroits. La conduite qu'ils avoient tenue la veille au soir n'avoit donné aucun sujet de défiance.

Lorsque la troupe d'hommes armés fut plus près, nous vîmes un vieux derviche qui les haranguoit. Ses gestes d'énergumène, les cris répétés de : « Partez, infidèles, » et d'autres qualifications injurieuses, ne nous permirent pas de douter long-temps de leurs intentions hostiles. Notre interprète étoit absent avec les officiers, et ma petite provision d'expressions amicales fut bientôt épuisée sans aucun fruit. Abandonner la place sur-le-champ me sembla le parti le plus sûr pour prévenir une rixe ; le canot étoit prêt ; nous nous éloignâmes tranquillement. Alors les Turcs se mirent à nous coucher en joue ; leurs

voix prirent un ton plus aigre; et, excités par le vieux fanatique, ils se précipitèrent en avant. Le canot n'étoit pas encore sorti de l'anse, et, s'ils avoient réussi à en atteindre les points extrêmes, notre retraite auroit été coupée; il étoit temps d'arrêter leur marche. La vue inattendue de mon fusil de chasse produisit d'abord cet effet; mais, comme ils continuoient de s'avancer, je lâchai le coup par-dessus leurs têtes. Cet expédient nous sauva. Aussitôt ils firent halte; la plupart d'entre eux se jetèrent à terre; le vieux poltron de derviche s'enfuit à toutes jambes: déjà nous avions eu le temps de doubler la pointe et de débarrasser presque totalement le canot du milieu des roches, lorsqu'un de ces bandits, plus résolu que les autres, s'avança sur un rocher qui, couvrant entièrement son corps, lui permit de m'ajuster; sa balle m'entra près de l'aine, et, prenant une route oblique, elle brisa le grand trochanter. Si le reste avoit suivi cet exemple, c'en étoit fait de nous; mais heureusement ils avoient été si effrayés de mon coup de fusil, que nous fûmes hors de portée avant qu'ils se fussent relevés de terre. La pinasse étoit assez près de nous pour voir nos signaux; nous la hélâmes; et, avant que je me fusse évanoui par la perte de mon sang, j'eus la satisfaction de l'envoyer recueillir les officiers dispersés de côté et d'autre, et protéger le petit canot qui les attendoit à l'est du château; mais,

avant qu'elle pût y arriver, M. Olphert, midshipman, jeune homme plein de mérite, périt sous les coups de la même bande d'assassins.

La pinasse, montée de quatre-vingt-dix hommes et complétement armée, put sauver le reste de nos officiers et de nos matelots, grâce au sang froid et à la fermeté de M. E. Lane, lieutenant. Cet officier eut beaucoup de peine à réprimer la fureur des équipages des canots, qui, si on les avoit laissés faire, auroient bientôt donné une leçon salutaire à ces bandits en usant de représailles.

Sur ces entrefaites, la frégate étoit prise par les calmes à une certaine distance. Sa vue seule auroit prévenu notre catastrophe; car, lorsqu'elle vint mouiller près du château, sa présence fut le signal d'une terreur presque générale : tous les habitans fuyoient de leurs maisons, persuadés que l'heure du châtiment étoit arrivée. Mais il convenoit de prendre en considération le fanatisme et l'ignorance de ces pauvres misérables, et peut-être il falloit ajouter foi aux assurances données par les villageois, qu'aucun habitant d'Ayas n'avoit pris part à ce crime. Ils soutinrent qu'il avoit été uniquement commis par les montagnards, et qu'eux-mêmes étoient continuellement victimes des cruautés de ces hommes féroces. Enfin, ils avoient l'air intimement con-

vaincus que nous pouvions, si nous le voulions, leur infliger à l'instant même un châtiment sévère. Je me flattai donc que l'indulgence produiroit pour l'avenir plus d'avantages qu'il n'en pourroit résulter de l'emploi de nos forces pour nous venger. Ainsi, après avoir reçu les expressions de leur douleur et la promesse qu'ils firent volontairement de livrer les coupables, s'ils le pouvoient, à l'aga qui résidoit dans le voisinage, la frégate traversa le golfe pour aller à Iskenderoun rendre les derniers devoirs à mon jeune ami, objet de nos regrets. Il fut enterré dans le cimetière qui avoit auparavant appartenu au comptoir anglois.

Une correspondance s'entama sur cette affaire avec l'aga d'Iskenderoun; il dépêcha immédiatement un courrier au pacha d'Adana, dont dépend le district d'Ayas, et m'assura, au nom du pacha, qu'on ne négligeroit aucun moyen de faire justice des assassins. Ayant mis en mer, nous rencontrâmes le capitaine Hope, le plus ancien des officiers de la marine britannique dans l'Archipel; nous lui fîmes un rapport sur cette affaire : alors il se dirigea sur Iskenderoun, afin de prendre les mesures les plus propres à appuyer mes remontrances.

La frégate fut menée sans accident à Malte par M. S. W. Gammon, mon premier lieute-

nant, dont la conduite prudente et vigilante durant la traversée justifia entièrement ma confiance.

Ma blessure étoit extrêmement dangereuse ; le climat chaud du Levant m'étoit singulièrement contraire ; ma santé avoit déjà souffert de plusieurs blessures anciennes : il sembla, pendant quelque temps, que je succomberois dans la lutte actuelle ; mais, grâce à l'habileté du docteur Hugues Stewart, chirurgien de la frégate, dont les attentions infatigables méritent ma reconnoissance éternelle, je finis par me rétablir, mais ce ne fut qu'après avoir gardé le lit plusieurs mois et avoir cruellement souffert.

Pendant mon séjour à Malte, mon rétablissement étoit encore incertain : dans tous les cas, il n'étoit guère probable que je pusse reprendre le fil de mes opérations, qui avoient été si malheureusement interrompues ; de plus, la frégate étoit en mauvais état ; c'est pourquoi nous reçûmes l'ordre d'accompagner un convoi en Angleterre, où j'arrivai avant la fin de l'année.

E.

Restitution de l'inscription citée tome V, p. 98.

(ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ)ΚΑΙΣΑΡΙΘΕΟΥΤΡΑΙΑΝΟΥΠΑΡΘΙΚΟΥΥΙΩ(ΙΤΡΑΙΑΝΩΙ
(ΑΔΡΙΑΝΩΙΣΕΒΑ)ΣΤΩΙΟΛΥΜ(ΠΙ)ΩΙΑ(ΡΙΣΤΩΙ)ΜΕΡ(ΙΣΤ)ΩΙΔΗΜΑΡΧΙΧΗ(Σ)
(ΕΞΟΥΣΙΑΣ... Σ)ΩΤΗΡΙΤΗΣΟΙΚΟΥΜΕΝ(ΗΣΠΟΛΕΟΣ
Τ)ΗΣ(ΤΩΝΟΑΒΙΩΝ)ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ.

Note de la page 77, ligne 17.

Un seul fait est contraire à cette conclusion. Strabon compte 500 stades en ligne droite de Pyramus à Soli; mais, d'après ma mesure, il y a, de Soli au goulet dont j'ai parlé, 39 milles géographiques. Or, si ces 39 milles répondent à 500 stades, ceux-ci seroient de 769 au degré. Strabon dit, à la vérité (Livre II), qu'il fait usage de stades de 700 au degré, et une différence de 69 stades seroit insignifiante; mais la comparaison de ses mesures le long de cette côte et de celles qui résultent de notre reconnoissance, donne un résultat très-différent; le terme moyen de ses stades est de 529 au degré; ce qui ne s'accorde pas avec l'exemple cité, qui offre un excédant de 240. Il paroîtroit aussi que, pour la côte méridionale de l'Asie-Mineure, il n'a pas employé le même stade que pour la côte occidentale. En voici quelques exemples :

Côte méridionale.	Milles géographiques d'après nos opérations.	Distance en stades d'après Strabon.	Stades au degré.
Du promontorium sacrum à Olbia..............	43	367	512
Longueur de la côte de Pamphilie de Coracesium à Olbia..........	67	640	573
De Coracesium à Soli (autour de la côte).......	150	1320	528
Du cap Anemurium au cap Crommyon (île de Cypre).................	40	350	525
De Celenderis aux Pylæ amanicæ.............	148	1260	511
Stade moyen sur cette côte.	....	....	529
Côte occidentale.			
D'Éphèse à Smyrne, en ligne droite...........	31	320	619
D'Ephèse à Colophon.....	6,3	70	666
De Colophon à Lebedus..	12	120	600
De Lebedus à Téos.......	10,8	120	666
Terme moyen sur cette côte.................	....	....	638

MÉLANGES

SUR

L'INDOUSTAN,

EXTRAITS DE DIVERS RECUEILS ANGLOIS.

I.

NOTICE SUR LES SAADS,

SECTAIRES INDOUS.

Les Saads, c'est-à-dire les vertueux, se séparèrent des Indous il y a environ cent soixante ans. Voici le récit fabuleux qu'ils font sur leur fondateur. Djoghi-Das étoit fils de Gopal-Sing de Bindhir, qui commandoit les troupes au service du radjah de Doulpour. Il fut tué en combattant les ennemis de ce prince. Ses sectateurs prétendent que son corps ne resta pas sur le champ de bataille, mais qu'il fut rappelé à vie par un inconnu vêtu en mendiant, et dont la figure

sainte et respectable remplit l'esprit de Djoghi-Das des sentimens les plus profonds de vénération et de confiance. L'étranger emmena Djoghi-Das dans une solitude écartée au milieu des montagnes, et l'y retint en l'instruisant assidument des vérités saintes qu'il étoit destiné à répandre parmi le peuple, lorsqu'il retourneroit dans le monde. Quand son instituteur jugea qu'il étoit en état de remplir convenablement sa mission, il le renvoya au milieu des siens, en le chargeant de leur inculquer les doctrines qu'il avoit reçues. Les parens et les amis de Djoghi-Das furent étonnés de son retour inattendu, et l'entourèrent en lui exprimant leur surprise et leur joie, et en lui adressant la phrase ordinaire : Ram-Ram (1). — « Qu'est-ce que Ram, s'écria-t-il? Oh! comprenez et apprenez à vous connoître vous-mêmes : l'esprit qui est en moi, n'est plus celui de Djoghi-Das. Regardez ce témoignage à l'appui de ce que je vous dis. » — Alors, s'adressant à un arbre voisin, il lui fit prononcer des mots qui étoient familiers aux oreilles de ses proches, et répéter des expressions dont lui-même Das avoit coutume de faire usage. Ayant ainsi convaincu ses auditeurs du pouvoir extraordinaire dont il avoit été investi, il leur commu-

(1) Forme de salutation usitée chez les Indous et par laquelle on invoque Rama, le Bacchus du brahmisme.

niqua, par le discours suivant, l'objet principal de sa mission. « Je suis envoyé vers vous par le « Set-Gourou (le vrai pasteur), pour vous don- « ner l'intelligence nécessaire, et vous tirer « de cet océan d'erreur dans lequel vous vous « noyez. » — Alors ils se prosternèrent devant lui, et baisèrent ses pieds. — « Arrêtez, s'écria- « t-il, et écoutez-moi. Donnez tous votre cœur à « Dieu. Vous êtes tourmentés par l'ange de l'en- « fer. Oh ! pourquoi voulez-vous rester ainsi dans « l'aveuglement ! Recevez la lumière, et marchez « dorénavant dans la voie de Dieu. Le lieu du re- « pos est éloigné, et le sentier du monde est « difficile ; il n'y a que l'homme fort et fidèle qui « peut le parcourir. Eviter le mal est une tâche « pénible, c'est marcher sur le tranchant d'un « cimeterre : c'est pourquoi asseyez-vous dans le « vaisseau de la connoissance du saint maître, « et vous serez transportés au-delà des vagues « agitées. » Dès cette époque, Djoghi-Das gagna plusieurs prosélytes à son opinion parmi ses proches parens et ses amis ; il choisit l'un d'eux pour l'aider à tirer les peuples des ténèbres de l'idolâtrie, et à leur faire adorer Dieu de cœur et d'action comme pur esprit. Bhir-Ban fut celui sur lequel il jeta les yeux pour l'accompagner dans le voyage qu'il entreprit dans le dessein de propager sa doctrine. Partout où il obtenoit du succès, il confioit à un disciple fidèle le soin de

la communauté qui venoit de se former, le chargeoit d'y maintenir la discipline et de diriger sa conduite morale. Il désigna Scham-Das à Delhi, Bhouden-Das à Amir, Parisdji à Khamsli, Manadji à Meuerpour, Gokoul-Das à Bheunondo, et Sounder-Das à Dadari. Il continua pendant douze ans ses voyages pour répandre sa doctrine, et quitta ce monde terrestre à Bendi-Sou sans en prévenir ses disciples. Un soir, s'étant couché à terre pour se livrer au sommeil, suivant sa coutume, il se couvrit d'un grand drap; on supposa qu'il étoit endormi. Mais le lendemain, matin, en ôtant le drap, on ne trouva plus Djoghi-Das; l'espace que son corps avoit couvert étoit orné de fleurs d'une fraîcheur admirable et d'une odeur délicieuse.

Les Saadhs paroissent peu instruits; leurs doctrines spéculatives ne sont pas nombreuses; ils croient à un Dieu invisible qui gouverne tout, qui est présent partout, qui est bon et infiniment miséricordieux, et qui, dans sa clémence ineffable, envoya Set-Gourou pour instruire les hommes plongés dans l'ignorance. Ils regardent ce Set-Gourou qui instruisit Djoghi-Sing dans la connoissance de la vérité, comme le Khela ou le disciple immédiat de l'Etre-Suprême.

Ils excluent de leur système religieux toutes les divinités des Indous, rejettent avec horreur l'usage des images, et regardent les incarnations

de Vischnou comme des allégories relatives à des hommes qui ont été de grands conquérans ou des bienfaiteurs du genre humain, dont la reconnoissance les a élevés au siége de la divinité et leur a prodigué l'adoration. Ils estiment que les pèlerinages sont une folie, n'ont aucune foi à l'efficacité des ablutions, et ne pratiquent que celles qui sont nécessaires pour la propreté. Si on leur demande ce qu'ils pensent du Gange et du Djemnah, ils répondent que ce sont deux rivières très-utiles, et qu'on ne doit les considérer commc objets remarquables dans un sens spirituel, que parce qu'ils rappellent à l'esprit la bonté de Dieu. Ils n'admettent pas la doctrine de la transmigration des âmes, et ne prétendent pas avoir de connoissance authentique de la création du monde. Ils croient à un jugement à venir qui placera les hommes sages et vertueux dans un état de félicité non interrompue, et condamnera les méchans à des tourmens horribles par lesquels ils expieront les péchés dont ils se sont rendus coupables dans ce monde. Cependant la durée de la punition des méchans sera proportionnée à la nature de leurs crimes, et un bonheur éternel sera la fin de toutes choses. Le Set-Gourou sera visiblement présent au grand jour du jugement. Les Saads ne paroissent pas espérer un avantage quelconque de son intercession en leur faveur, ni avoir une idée d'une expiation autre que celle

de leurs propres souffrances. Leur temple, pour célébrer le service divin, est une simple hutte nommée Djoumlou-Ghour, et située dans le village où demeure l'ancien d'une communauté.

Djoghi-Das a ordonné à ses disciples de se réunir chaque samedi, de s'abstenir ce jour-là de toute espèce de travail, et de passer la nuit suivante à prier et à louer Dieu, et à méditer sur les choses célestes. Mais les Saads étant généralement des hommes pauvres à qui leur travail fournit à peine de quoi vivre, ont trouvé qu'ils ne pouvoient, sans éprouver un grand préjudice, se conformer à une interruption si fréquente des occupations nécessaires pour leur subsistance et pour celle de leurs familles. En conséquence, ils ont substitué une réunion par mois à celle qui auparavant avoit lieu toutes les semaines, et ne s'assemblent plus que chaque jour de pleine lune.

La simplicité de cette assemblée est frappante. Tous les Saads des deux sexes se réunissent dans le Djoumlou-Ghour le plus voisin : chacun apporte, suivant ses moyens, de la farine, du ghi (1), du lait ou du sucre. Une partie de l'assemblée emploie la journée à faire du pain avec ces ingrédiens ; les autres s'entretiennent des affaires de la commnnauté, ou examinent les

(1) Beurre fondu.

plaintes qui ont pu être portées contre quelqu'un de ses membres. Le soir, le pain est placé sur une petite élévation au milieu du Djoumlou-Ghour, et partagé entre les personnes présentes. On passe aussi à la ronde un vase contenant du sorbet ; on le nomme la coupe de la fraternité. Le reste de la nuit on chante des vers en l'honneur de Set-Gourou, et l'on écoute la lecture de la légende du fondateur de la religion, ainsi que des instructions morales.

Tout membre de la communauté, convaincu de mauvaise conduite, est exclu de la participation à la nourriture sainte et aux exercices religieux. Cette excommunication est le châtiment ordinaire ; sa durée dépend de la gravité de l'offense.

Indépendamment des réunions mensuelles des différentes divisions, il se tient annuellement, au mois de mars, une assemblée générale dont le local est déterminé par la convenance, et dont l'objet est le même que celui des autres réunions. On s'occupe des affaires morales de la secte, et on examine la conduite de ses membres.

Les Saads n'ont pas un ordre régulier de prêtrise. L'homme qui, dans chaque division, jouit de la plus grande considération, sait lire et répéter les hymnes, et possède à fond les traditions, est regardé comme le chef spirituel, mais toujours avec une autorité limitée.

Leurs préceptes moraux sont excellens ; ils dé-

fendent le mensonge, ainsi que toutes les actions déshonnêtes et criminelles; ils leur recommandent de gagner leur vie par un travail honnête, de ne pas manger le pain de la paresse et de ne pas recevoir de présens.

Les cérémonies du mariage sont simples, toute dépensé inutile étant scrupuleusement évitée. La polygamie est défendue. Il est interdit aux veuves de convoler à de secondes noces. Des personnes de professions différentes peuvent d'ailleurs se marier sans la moindre difficulté.

Leur doctrine leur enseignant à estimer l'âme comme la partie immortelle et la plus précieuse de l'homme, ils n'ont pas de mode déterminé de disposer de leurs morts. Jadis on déposoit les cadavres dans les djengles (1) pour y être dévorés par les bêtes féroces; ensuite on les a enterrés; aujourd'hui on les brûle, ou bien on les jette dans la rivière la plus voisine. Quand on porte le corps au bûcher ou à l'eau, au lieu de prononcer, comme les Indous, les mots de « Ram! Ram! Soula Hould! » on profère ceux-ci: « Soyez recueillis! » Ils ne pratiquent pas de cérémonies pour le repos de l'âme des défunts; ils pensent qu'elle est heureuse ou misérable, suivant la conduite qu'ils ont tenue, et qu'au grand jour du jugement futur elle sera réunie au corps.

(1) Broussailles.

Ils s'occupent beaucoup de tout ce qu'il faut faire pour se mettre en état de comparoître à ce jour terrible du jugement ; mais ils semblent dériver leur soutien dans ce monde de leurs exercices de dévotion. Quand leur conscience est tourmentée par l'idée des péchés qu'ils ont commis, ils tirent leurs consolations de la même source, pleins de confiance qu'ils se réconcilieront avec Dieu, s'ils joignent à ces pratiques religieuses la ferme résolution de s'abstenir de ce qu'ils ne doivent pas faire. Ils ont l'air d'être intimement persuadés que le stricte accomplissement de leurs devoirs assurera leur bonheur futur ; et néanmoins c'est avec la plus grande apparence d'humilité qu'ils s'avouent pécheurs.

Il paroît que les livres sont très-rares chez les Saads. Ceux qu'on leur connoît, et qui contiennent des légendes et des hymnes, sont mal écrits, en caractère nagary et en indoustany vulgaire, avec un petit nombre de mots arabes et persans. Ils ne prétendent pas que ces livres renferment les écrits de Djoghi-Das. Tout Saad qui se croit inspiré par le même esprit dont le fondateur étoit animé, a la faculté de présenter ses productions aux réunions religieuses, pour y être récitées pendant le service ; on ne les rejette pas quand la morale en est bonne, et qu'elles n'offrent rien de contraire aux opinions reçues.

Suivant une tradition en vogue parmi les

Saads, après un laps de treize siècles, leur religion prendra un accroissement rapide, et toute la population de l'Indoustan en embrassera les dogmes.

Quand un Indou, n'importe sa caste, veut se convertir à leur doctrine, il doit se soumettre, pendant long-temps, à la direction et aux instructions d'un Saad expérimenté. Si, dans le cours de son temps d'épreuve, sa conduite donne lieu de penser que sa vocation est sincère, on lui présente publiquement une coupe pleine d'eau froide; il en boit une gorgée, et devient ainsi membre de la communauté des Saads; il conserve son nom.

Les Saads ne mangent aucune espèce de nourriture animale, ne boivent aucune liqueur spiritueuse, et ne prennent de l'eau que de la main d'un autre Saad. Ils s'habillent comme les Indous : les hommes portent toujours un turban blanc.

Il paroît qu'en général les Indous ne savent que peu de chose de cette secte; quand on les questionne sur ce sujet, il semble qu'on leur parle d'un objet absolument nouveau. On a supposé à tort que les Saads sont une branche des Djoinés.

Ils occupent un certain nombre de villages dans le Douab; ils habitent aussi les villes; on en rencontre dans le Dékan; on n'en voit guère dans le Bengale au-dessous de Mirzapour.

Vers 1812, des Saads, qui étoient allés à la foire de Herdouar, en rapportèrent des exemplaires de l'Evangile imprimés à Sérampour; mais ce ne fut que vers le milieu de 1817 qu'on leur lut et qu'on leur expliqua plusieurs passages de ce livre saint. Ils montrèrent d'abord beaucoup de répugnance et de crainte à entendre parler de matières religieuses; ils s'imaginoient que, s'ils manifestoient la moindre disposition à écouter les instructions des missionnaires anglois, ceux-ci finiroient par avoir recours aux moyens employés par les mahométans pour propager leur doctrine. Mieux instruits, leurs préventions ont beaucoup diminué; de sorte qu'ils sont enclins à recevoir et à lire les livres que les missionnaires leur remettront et à écouter leurs explications. Leur croyance étant moins opposée aux dogmes du christianisme que celle des autres Indous, l'on peut espérer qu'ils ne tarderont pas à reconnoître ses vérités. Tous témoignent le plus vif désir d'apprendre à lire et à écrire quand l'occasion s'en présente et que leurs occupations le leur permettent, On a déjà établi une école pour les enfans qui, d'après l'indication donnée par un astrologue, fut ouverte le 27 décembre 1817.

II.

NOTICE

SUR

LA MINE DE CORNALINE

SITUÉE PRÈS DE BAROTCH;

PAR M. JOHN COPLAND, D. M.

Traduit de l'anglois.

J'ALLOIS avec un détachement de troupes européennes de Bombay à Bronda. Ayant fait halte pour quelques jours à Barotch, je profitai de notre séjour en ce lieu pour visiter l'arbre fameux connu sous le nom de *Kebir-beur*, ainsi que la mine de cornaline qui se trouve dans le territoire du radja de Radjpepli. Je regrette que le temps ne m'ait pas permis de donner à mes observations toute l'étendue convenable; mais étant, je crois, le premier qui ait décrit ces mines, j'espère que ma notice ajoutera quelque chose à nos connoissances sur l'orient.

Accompagné de trois personnes guidées, de même que moi, par la curiosité, je quittai, le 3 décembre 1814, Barotch, le Bargasa des anciens, le Brigou-Kheheto des Indous, et, vers cinq heures après midi, je m'embarquai à la marée montante sur le Reva, fleuve célèbre et sacré appelé ordinairement Nerbodda. Mais la masse d'eau qu'il roule est si considérable, que nous eûmes bientôt à combattre le courant. Vers minuit, nous attérîmes à l'île du Kebir-beur, qui est à peu près à douze milles au nord-est de Barotch. La clarté de la lune nous mit à même de nous former une idée assez exacte de l'arbre fameux, en même temps qu'elle laissait aux ombres une obscurité qui ajoutoit beaucoup à la grandeur et à la solennité du coup d'œil. La hauteur prodigieuse des arcades et des colonnades que formoient les branches de cet arbre, l'immense longueur des festons de racines qui pendoient à leurs extrémités, la vaste étendue du terrain qu'il couvroit, la grosseur énorme de ses troncs, annonçoient sa haute antiquité : l'impression qu'il produisit sur moi ressembloit à ce respect mêlé de crainte que l'on éprouve à la vue d'une belle cathédrale gothique. Cependant l'éclat de la verdure de son feuillage touffu prouvoit qu'il étoit encore dans toute sa vigueur. J'estimai à quatre acres la surface du terrain qu'il ombrageoit. Ses branches s'élèvent à une si grande hauteur, qu'à

plusieurs milles de distance, il s'offre à la vue comme une colline située à l'extrémité de l'île. Lès eaux du fleuve baignent son pied à l'est; des dunes de sable que les marées d'équinoxe recouvrent, se prolongent à l'ouest et au sud, et une plaine longue de trois milles, sablonneuse et susceptible de culture, s'étend au nord jusqu'à l'extrémité de l'île. Le fleuve change ici son cours, et, au lieu de continuer à couler du nord au sud, se dirige de l'est à l'ouest. A l'époque des plus grandes eaux, c'est-à-dire à la fin de la saison des pluies, l'île est inondée; alors les habitans, qui sont en petit nombre, sont obligés de suivre l'exemple des singes, avec lesquels ils vivent en société; ils se réfugient sur les branches du Kebirbeur, et y restent plusieurs jours, attendant que les eaux aient baissé, car le courant est trop rapide pour qu'ils puissent se servir de canots.

Suivant la tradition des Indous, un homme d'une grande sainteté, nommé *Kebir*, après s'être curé les dents avec un brin de bois, suivant l'usage du pays, le ficha en terre; ce brin de bois prit racine et donna naissance à l'arbre prodigieux que l'on voit aujourd'hui. Le saint homme fut ensuite canonisé; son image se voit encore dans un temple situé près d'un des troncs qui paroissoient les plus anciens; c'est son cure-dent métamorphosé. Le peuple vient de tous côtés

faire ses dévotions à ce temple; les cérémonies religieuses sont confiées aux fakirs mendians, nommés *Begraghis*; ils sont soumis à un chef qui réside près du temple. Les novices vont mendier sur le continent voisin; tous les autres vivent errans dans les différentes parties de l'Inde. Nous avions l'intention de passer la nuit sous la protection de ce saint; mais nos tentes n'étant pas encore arrivées, il fallut retourner à notre bateau et y dormir sous nos manteaux, au lieu de nous coucher à terre près d'un temple.

Au point du jour nous attérîmes vis-à-vis du village de Nimoudra, qui est à trois milles du fleuve, et au sud de Kebir-beur. Nos chevaux nous y attendaient, nous nous mîmes en route pour la mine située à douze milles à l'est de ce village. A cinq milles de Nimoudra, nous trouvâmes le Kaviri, ruisseau insignifiant dans la saison sèche, mais qui devient une rivière formidable durant celle des pluies. Son lit consiste principalement en cailloux de quartz et d'agathe; il y avait plusieurs variétés de cette dernière pierre, la plus remarquable était d'un bleu foncé avec des veines blanches. Une chaîne de rochers, dont la hauteur est tantôt de cinquante, tantôt de cent pieds, et dont les flancs sont sillonnés, est suspendue au-dessus de la rive gauche de cette rivière sur une longueur de plusieurs milles.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu le temps d'examiner ces rochers en détail; leur inclinaison, au sud-est, est environ de 45 degrés.

En quittant les bords de la rivière, nous avons gravi les rochers laissant à notre gauche Routounpour, petit village dans lequel réside un thanadar ou délégué du radja de Radjpepli. Sa juridiction, qui n'embrasse que les objets de police, s'étend uniquement sur le territoire dépendant de ce village. Nous suivions un sentier étroit pratiqué au travers des djengl; le terrain allait presque toujours en montant jusqu'aux mines. Le pays n'est cultivé que par intervalles; il produit diverses espèces de grains; mais, étant pierreux et peu fertile, il le cède pour la richesse à celui qui est situé de l'autre côté de la Nerbodda, où l'on croit se trouver au milieu d'un jardin, et dans la plus grande partie duquel on ne rencontre pas un caillou. Au reste, l'aspect varié de ce qui nous entouroit étoit assez pittoresque; c'étoient alternativement des montagnes, des vallées, des rivières qui couloient sur des lits pierreux, des plaines immenses couvertes de djengl. Le grand nombre de tigres qui infestent cette contrée est cause que l'on ne rencontre pas d'habitation humaine avant Routounpour, qui est à sept milles des mines. Les ouvriers demeurent à Nimoudra où l'on brûle les pierres.

Les mines sont très-nombreuses, et situées

dans la partie des djengl la plus sauvage. Ce sont des puits creusés perpendiculairement, de la largeur de quatre pieds. Le plus profond de ceux que nous vîmes avoit cinquante pieds; quelques-uns se prolongent au fond, dans une direction horizontale. La saison n'étoit pas encore assez avancée pour que l'on fût parvenu à la profondeur qui rendît nécessaire ce changement de direction; et, dans ceux où l'on avoit commencé à la suivre, on n'étoit pas arrivé à une grande distance. Je dis que la saison n'étoit pas encore avancée, parce que la nature du terrain, dans lequel les puits sont creusés, empêche qu'on y travaille deux années de suite. L'abondance des pluies, dans la saison humide, fait ébouler les parois des puits, de sorte qu'il faut en creuser de nouveaux à chaque renouvellement de la belle saison.

Nous arrivâmes aux mines à sept heures du matin. Il ne s'y trouvoit qu'un seul ouvrier qui nous avoit servi de guide depuis Nimoudra. On nous dit que les vapeurs de gaz hydrogène étoient assez fréquentes dans ces mines, et que les ouvriers n'y descendoient que lorsque le soleil étoit assez élevé sur l'horizon pour dissiper ces exhalaisons. Nous descendîmes dans un des puits profond de trente pieds, sans le secours de cordes ni d'échelles; nous nous aidions de petites niches creusées de chaque côté des parois pour y ap-

puyer nos pieds et nos mains; mais nous apprîmes que les ouvriers se soutiennent avec une corde qu'ils empoignent; nous ne pûmes en faire usage, parce qu'en terminant chaque jour leur ouvrage, ils emportent chez eux tous leurs outils avec les pierres qu'ils ont trouvées. Le terrain est graveleux, consistant principalement en sable quartzeux rougi par le fer, et un peu d'argile. Les rognons de cornaline pèsent, depuis un petit nombre d'onces jusqu'à deux et trois livres, et sont très-rapprochés les uns des autres; cependant isolés généralement, non pas disposés en couche, mais épars dans la masse, et extrêmement abondans. Je ne vis dans les mines aucune pierre de couleur rouge; quelques-unes étoient d'une couleur olive noirâtre, comme des pierres à fusil d'une teinte sombre; d'autres étoient un peu moins foncées, d'autres encore plus claires; d'autres enfin avoient une légère teinte laiteuse. Notre guide nous dit que, lorsque les premières auroient été brûlées, elles deviendroient noires, les secondes rouges, les troisièmes blanches. Il avoit peut-être raison pour celles-ci; mais je doute du fait pour les premières, car elles étoient beaucoup trop nombreuses, relativement à la rareté des cornalines noires qui est si bien connue. Je pense que la couleur de la pierre, quand elle sort de la mine, ne peut pas faire présumer celle qu'elle aura après avoir été brûlée, parce

que ce changement de couleur dépend en partie du degré de chaleur auquel elles sont exposées. Une cornaline rouge devient blanche par l'action du feu; mais, autant que j'ai pu l'observer, on n'en trouve dans la mine aucune qui ait la première de ces couleurs, à l'exception des jaspes; la plupart la prend à Nimoudra. Beaucoup de cornalines, après avoir été brûlées, montrent les deux couleurs, quelquefois distinctes, quelquefois mêlées, et aussi une teinte rose; tandis que la couleur de la plupart de celles que je vis aux mines étoit uniforme. Les pierres de la couleur la plus claire sortent du feu plus blanches et plus transparentes qu'auparavant, et sont souvent entourées d'un rebord rouge, sans qu'il y ait de ligne de séparation distincte entre les couleurs.

Nous ne fûmes pas heureux dans notre visite à Nimoudra, toutes les bonnes pierres avoient été enlevées, il ne restoit plus que des tas de rebut. Je n'en vis pas d'enfoncées dans le roc comme les silex le sont dans les pierres calcaires; ayant cassé quelques rognons, ils offrirent un mélange de quartz et d'agathe. D'autres, composés d'une écorce quartzeuse dont la surface intérieure étoit tapissée de petits cristaux, contenoient un oxide de fer noir d'une apparence pulvérulente, et dont nous trouvâmes beaucoup de fragmens dans le gravier. Des hématites, notamment brunes et vertes avec des taches rouges, des jaspes de

diverses couleurs, et d'autres pierres dures, sont très-communs dans ces puits. Cette dernière sorte de roche se trouvoit surtout dans presque toutes les parties de la province que traversoit notre route. On entame chaque pierre dans la mine pour reconnoître sa qualité, et on met de côté celles qui sont bonnes. L'ouverture de chaque puits est entourée de monceaux de pierres de rebut.

Je vais maintenant décrire la manière dont les cornalines subissent l'action du feu, telle qu'elle m'a été communiquée par un Indou d'un caractère très-recommandable; cet homme avoit fait le commerce de cornalines et avoit surveillé les travaux à Nimoudra. Son récit a d'ailleurs été confirmé par ce que nous avons observé et ce que nous avons appris sur les lieux. Tous les soirs les pierres sont apportées dans ce village, étalées à terre et exposées au soleil pour les préparer aux opérations subséquentes; on les retourne tous les quinze jours jusqu'à l'époque où on les brûle, ce qui a lieu une fois l'an, un mois avant le commencement de la mousson. Alors on les met dans des vases de terre de forme ronde et d'environ quatorze pouces de diamètre, dont on a ôté le fond, et qu'on pose sans dessus dessous; le fond que l'on a enlevé est placé dans l'intérieur dessus l'ouverture de chaque vase pour em-

et qui conduisent commodément jusqu'en bas. En examinant ces ouvrages de l'industrie humaine dans un lieu actuellement solitaire et éloigné de toute habitation humaine, ce pays couvert de djengl qui se prolongent à perte de vue et servent d'asile aux bêtes sauvages toujours en guerre avec l'homme, on ne peut s'empêcher d'être frappé des révolutions politiques et physiques qui arrivent continuellement sur la surface du globe; car on se dit que ce désert étoit couvert de villes florissantes.

Le 12 du mois rouyoub, du calendrier mahométan, les habitans des cantons voisins viennent faire leurs prières au tombeau de Baba-Ghor. On y voit arriver par milliers les fidèles qui s'empressent d'accomplir les vœux qu'ils ont faits à ce saint. Cette réunion porte le nom de *Mela* (foire sainte) qui désigne aussi toutes les fêtes mahométanes. Les pélerins, pour connoître si leurs souhaits seront exaucés, jettent douze cocos dans l'eau; si le saint leur est propice, il en surnage treize; dans le cas contraire, ils n'aperçoivent à la surface du réservoir que le nombre qu'ils y ont lancé. Baha-Ghor étoit un prince de la dynastie des Ghori, maison qui fournit quelques-uns des premiers empereurs après l'invasion de l'Indoustan par les Mahométans. L'empereur régnant, son père, dont il étoit l'héritier présomp-

tif, l'envoya combattre les infidèles, c'est-à-dire les Indous, à la tête d'une armée si nombreuse, que les militaires, attachés à sa personne, s'élevoient, selon la tradition, à trente mille. Cette armée si forte fut complétement défaite près de ces montagnes, et le prince fut tué avec toute sa suite. Ce tombeau lui a sans doute été élevé par les sectateurs de Mahomet après qu'ils eurent triomphé dans ce pays, afin d'éterniser le nom d'un martyr de leur cause.

Nous descendîmes de l'autre côté de la montagne par un chemin pavé, dans une étendue de près d'un mille, de débris de temples renversés par le fanatisme mahométan; nous allâmes ensuite à Nimoudra ; après y avoir recueilli les informations rapportées plus haut, nous retournâmes à notre bateau et nous prîmes terre à Choukelterouth à une heure, puis nous revînmes par eau à Barotch.

(Mémoires de la Société de Bombay.)

III.

DESCRIPTION

DU

KEMAON,

PAR UN VOYAGEUR ANGLOIS;

EXTRAITE DE L'ASIATIK MIROR (JOURNAL DE CALCUTTA), 5 août 1819.

Ce district, qui faisoit autrefois partie des états du radja de Népal, étoit par conséquent peu accessible aux Européens et peu connu. Les événemens de la guerre ayant rendu les Anglois maîtres des possessions de ce radja, ils peuvent aujourd'hui les parcourir avec une extrême facilité. Une petite excursion dans le Kemaon fut le fruit de ce nouvel ordre de choses. Des Anglois partirent d'Almorah, capitale du district du même nom, ainsi que du Kemaon, et située par 29° 35′ de latitude nord. Le voyage dura du 5 au 20 mars 1819, on parcourut à peu près

170 milles dans un pays montagneux. On alla au nord jusqu'à Pettorahgour, au-delà du Ramganga, puis on revint au sud par un autre chemin. La température moyenne fut de 7° le matin, 17° à midi, 8° le soir.

On suivit d'abord les rives du Cosillah, ruisseau qui coule sur un lit de rochers, au milieu de montagnes escarpées et pittoresques couvertes de sapins ; et, à mesure que l'on avançoit au nord, le pays devenoit plus âpre ; on y trouve cependant de belles vallées bien cultivées, couvertes de la plus riche verdure, et embaumées par le parfum des fleurs, mais que le ramage des oiseaux n'anime jamais : le silence n'est troublé que par le murmure des ruisseaux. « Dans toutes les parties de la montagne, qui laissoient une place suffisante, dit l'auteur anonyme de la relation, on voit des hameaux ombragés et à moitié cachés par des arbres touffus ; ils sont habités principalement par des djosseys ou bramines du plus haut rang qui tenoient leurs terres en djaghir ou fief du gouvernement gorkali. La compagnie des Indes a continué la concession. Ce fut par l'effet de leurs intrigues, et sur leur invitation, qu'il y a environ vingt-cinq ans, les Népaliens entreprirent la conquête de ce canton et s'y établirent. Ainsi la concession étoit, de la part du vainqueur, un acte de reconnoissance. On peut douter que cette conduite ait été conforme aux règles d'une sage

politique ; car ces hommes ont une influence beaucoup trop grande sur l'esprit du peuple, par l'ascendant que leur donne la religion, et les secours qu'ils reçoivent du gouvernement. Ils se réunissent continuellement pour tenir des assemblées secrètes dont il seroit difficile de déterminer le but et l'objet, parce qu'ils observent le plus grand secret, et, à la plus légère interruption, la réunion se dissout. »

Les montagnes au-delà de Boulgâng s'abaissent, leur escarpement diminue. Cependant on arrive à un défilé qui coupe une espèce d'isthme joignant deux chaînes de montagnes. La descente est d'abord si roide, que l'on a taillé des marches dans le roc; bientôt ces difficultés cessent, et l'on parvint par une pente douce au bord du Gometty, rivière très-rapide que l'on passe aisément à gué dans la saison sèche. On y a placé un petit sangha ou pont de planches soutenu par des pieux pour la commodité des piétons; mais il n'est pas assez fort pour porter les bestiaux ni les bêtes de somme. A l'extrémité d'une plaine unie on trouve Bhagaïsor, lieu de dévotion situé à l'angle formé par le confluent du Gometty et du Saardah ou Sourdjou; cette dernière rivière conserve seule son nom, et coule à l'est avec impétuosité.

Quoique Bagaïsor ne soit qu'un petit village très-sale, c'est un lieu important à cause de plu-

sieurs temples de construction chinoise, que les habitans des cantons voisins viennent visiter à des époques fixes. C'est aussi un marché fameux où, au temps des foires annuelles, les habitans de la plaine envoient des agens pour échanger leurs produits contre ceux des montagnards. Les habitans du Bhoutant sont constamment en route avec des marchandises que portent de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons; on charge ces animaux, de la même manière que les bœufs, avec de petits sacs doubles, pesant chacun cinq à dix seyras, suivant les forces de la bête. Ces Bhoutias sont en général forts et vigoureux; ils bravent toutes les incommodités des saisons, excepté la chaleur; elle les accable et anéantit si complétement leur énergie, qu'ils osent rarement s'y exposer. Leur figure ressemble à celle des Chinois. Une des incommodités auxquelles on est exposé dans les voyages que l'on entreprend au milieu de ces montagnes, est la désertion des khoussis ou porteurs; ils profitent de l'obscurité de la nuit pour se soustraire à la vigilance des sentinelles qui veillent sur eux lorsque l'on fait halte. Le pays est si peu habité, ajoute l'auteur de la relation, que la désertion d'un petit nombre de ces hommes entraîne de grands inconvéniens, surtout pour les troupes en marche, à cause de l'extrême difficulté de les remplacer. On paroît cependant y attacher si peu d'importance, qu'on

pense rarement à punir le délit, ce qui doit naturellement encourager les récidives. La probité de ces brutes (car ils semblent avoir à peine les facultés et les sentimens de l'homme) n'est pas équivoque, tout le bagage est à leur merci, et cependant jamais ils ne commettent de vol. Quelquefois ils jouent des tours au voyageur; si, par exemple, un khoussi marche seul et trouve son fardeau trop lourd, il l'allège en jetant, sans le moindre scrupule, au bas de la montagne, une partie de sa charge. Cependant, si on l'accuse de s'être rendu coupable de cette infidélité, il en convient, quoiqu'il sache que son aveu lui attirera une punition.

Après des alternatives de montées et de descentes, on gravit une montagne, et l'on se trouve à un quart de mille de Tombakha, où l'on voit des mines de cuivre, qui sont affermées par le gouvernement à un orfévre d'Almorah pour 1200 roupies par an. Le bail se renouvelle tous les ans par adjudication publique. Les puits de cette mine ne sont guère plus larges que le trou d'un renard; on y fait travailler des enfans qui sont relevés une fois par jour. On ne creuse pas de galeries horizontales, on leur donne au contraire une pente très-rapide, les Indous croyant que cette direction procure à l'air un accès plus facile dans l'intérieur. C'est ce qu'il est permis de révoquer en doute, car en principe la direc-

tion de la galerie doit être déterminée par celle du filon. Le minérai est très-pauvre; il est contenu dans une couche de pierres savonneuses de couleur de lait. On le broie, puis on le fait fondre à l'aide de soufflets qui se meuvent avec beaucoup de vitesse. Le fourneau est chauffé avec du bois. Quand le cuivre est purifié, on le convertit aussitôt en pics, qui sont de petites pièces de monnoie, dont il faut trois pour un amka.

Ce canton est infesté par les tigres que favorisent les halliers touffus dont le pays est couvert. On raconta aux voyageurs anglois que, deux jours avant leur arrivée, le chef d'un village avoit été enlevé pendant qu'il travailloit dans son champ; et, pour confirmer le fait, les villageois ajoutèrent que le corps de ce malheureux ayant été retrouvé, on l'avoit brûlé avec toute la solennité d'usage. De Tombakha, on jouit en plein de la vue de l'Himalaya et du pays d'alentour, ensuite l'on parcourt un canton triste et désert, et l'on entre à Gongouly, grand village en ruines. Les débris de ses temples, et des traces de culture qui s'étendoient au loin, annoncent que ce fut autrefois un lieu important : aujourd'hui il est abandonné, on dit que tout ce territoire a beaucoup souffert de l'oppression des Gorkiahs; les vexations étoient montées à un tel point, que les femmes et les enfans étoient enlevés comme

faisant partie de l'impôt, et que les hommes, quand ils se voyoient privés de toute ressource pour satisfaire leurs tyrans, étoient obligés de fuir leur pays pour sauver leur vie lorsqu'ils ne pouvoient pas payer les taxes. Les monstres faisoient si peu de cas de leurs misérables sujets, que l'on n'estimoit la liberté des enfans qu'à cinq ou dix roupies par tête; quand ils en avoient rassemblé un nombre suffisant, ils les envoyoient, sous bonne garde, aux foires qui se tiennent dans les pays de plaine, et ces petits malheureux y étoient vendus sans plus de cérémonie que des bestiaux.

Près de Gongouly s'élève un temple entouré de très-beaux mélèzes qui ont jusqu'à cent et cent quarante pieds de hauteur, et dont la circonférence est de dix à quinze pieds. Comme ce sont les premiers que l'on aperçoit dans ces montagnes, leur aspect est singulièrement imposant. Le Ram-Ganga, sur les bords duquel on descend, est une rivière profonde et rapide, resserrée dans son lit par les rochers qui s'élèvent de chaque côté à une hauteur prodigieuse. On le traverse sur un vieux pont (sangha) de forme chinoise, large de 109 pieds. Sa construction étoit réellement curieuse, dit le voyageur, elle avoit quelque chose d'aérien. Cependant, la forme de ses culées en pierre qui en supportent la charpente lui donnent une grande apparence de solidité. Il

est très-négligé, et tout le bois a besoin d'être renouvelé.

On conçoit qu'en quittant les bords du Ram-Ganga, il faut gravir une montagne très-roide. On s'avance ainsi péniblement, pendant cinq milles, jusqu'à un col qui conduit à la vallée de Schore, plateau de peu d'étendue, mais très-bien cultivé. Au milieu de ces monts il est agréable de rencontrer un ruisseau dont les rives sont bordées d'arbres à fruits, de lilas, de pensées, de fraises et de framboises. Cet aspect aide à gravir l'escarpement par lequel on atteint au sommet d'une montagne qui commande tout le pays et dont la vue est ravissante. « A la distance d'un mille et demi, continue le voyageur, on découvre le poste de Pettorah, situé sur un monticule verdoyant au centre d'une grande vallée très - bien cultivée. De hautes montagnes s'étendent au-delà à perte de vue. Les unes sont couvertes de bois; d'autres, nues et pelées, offrent des formes bizarres, âpres et brutes; contraste tellement frappant, qu'il produit dans l'esprit du spectateur une impression forte et durable. Cette scène, qui réunissoit tous les traits du sublime, fit taire les murmures qu'auroient pu occasionner les mauvais chemins. On ne regrette pas ses peines quand on en est si magnifiquement dédommagé. » Le fort de Pettorah est au milieu d'une chaîne dont la hauteur n'est que de mille pieds au-dessus des rivières qui

coulent au pied. La garnison est composée d'un bataillon de Cipayes. Pettorah est à peu près dans l'est-nord-est d'Almorah.

Ramaïsor est un petit village sur les bords du Ram-Ganga qui, en cet endroit, a trois pieds de profondeur sur cent cinquante de largeur, immédiatement au-dessus de son confluent avec le Saardah ou Sourdjou, qui lui apporte un grand volume d'eau, et, par sa rapidité, conserve son courant après sa jonction. Sa largeur est de quatre-vingt-dix pieds.

Au sortir d'un pays très-inégal, et à l'extrémité d'un bois de mélèzes touffus, on aperçoit tout-à-coup Lodou-Ghât et les environs qui ressemblent entièrement à un paysage anglois : toutes les hauteurs sont couvertes de pelouses verdoyantes coupées par des terrains cultivés; ces hauteurs s'unissent l'une à l'autre par des descentes en pentes douces, ce qui offre un mélange de monticules et de ravines que l'on prendrait pour un effet de l'art. On voit, à une certaine distance, le poste de Lodou-Ghât, placé sur un petit plateau, ayant en avant un ruisseau, dont la rive opposée est adossée à une haute montagne couverte de mélèzes et de pins. « Les traits de ce paysage, s'écrie le voyageur, font croire à ceux qui le parcourent qu'ils sont dans un pays chrétien. Quelques milles plus loin on rencontre un mûrier remarquable. Son tronc, plein et solide, a trente-

trois pieds de circonférence. Il porte de très-beaux fruits. Si l'on connoissoit avec certitude la croissance annuelle de cette espèce d'arbre, il seroit curieux de calculer l'âge de celui-ci d'après ses dimensions. »

« Nous avons assez souvent vu du gibier. Quelques animaux sont particuliers au pays. Les perdrix noires et grises, et les faisans de plusieurs espèces abondent partout; la plus commune ressemble beaucoup à une poule par la grosseur; elle a cependant la tête plus menue et couronnée d'une petite touffe de plumes. Tous ces faisans n'ont pas un beau plumage, mais leur chair est d'un goût délicat et d'un fumet exquis. En hiver on tue fréquemment à Lodou-Ghât des bécasses absolument semblables à celles d'Angleterre. C'est ici un oiseau de passage, car on n'en voit plus aux approches de la saison chaude. Les merles remplissent tous les bosquets, mais ils ne chantent pas, du moins nous n'avons jamais entendu leur ramage. Le mâle est d'un noir de jais, et la femelle grise comme un moineau. Diverses espèces de bêtes fauves sont communes sur toutes les hauteurs qui leur offrent un abri; mais il ne paroît pas que le porte-musc habite ce canton, quoique j'en aie vu et tué à l'ouest de l'Alikandrah. »

Le nouveau fort de Pettorah couronne le sommet d'un pic qui commande les hauteurs environ-

nantes. L'abord en est très-escarpé de tous côtés. La plupart des villages que l'on rencontre sur cette route sont abandonnés de leurs habitans depuis le mois de janvier jusqu'en avril à cause du froid. Les tigres répandent fréquemment l'alarme dans ce canton, et arrêtent la marche du voyageur qui n'est pas sur ses gardes.

Kemlake est situé au milieu d'épaisses forêts qui couronnent une chaîne élevée. Il faut ensuite descendre par un pays âpre et difficile pour arriver dans les plaines; et, avant d'entrer à Almorah, l'on parcourt un territoire sauvage et romantique, infesté de tigres : à peine y aperçoit-on quelques vestiges d'habitations. On suit une chaîne, fréquemment interrompue par des descentes, jusqu'à Bandany-Daby, haute montagne sur laquelle on a bâti un petit temple; elle est à cinq milles de l'extrémité de cette chaîne. De ce lieu on découvre Almorah au-delà d'une profonde vallée, traversée par le Soval, grand ruisseau que l'on passe à gué. La pente, tant en montant qu'en descendant, est assez rapide, mais le chemin est très-bon.

« Le lendemain de notre arrivée à Almorah, dit le narrateur, la ville fut dans les alarmes; elles étoient causées par un léopard. On l'avoit trouvé dans une maison où, pendant la nuit, il avoit dévoré une chèvre. Le maître de la maison l'ayant dérangé dans la matinée, il quitta ce gîte, se

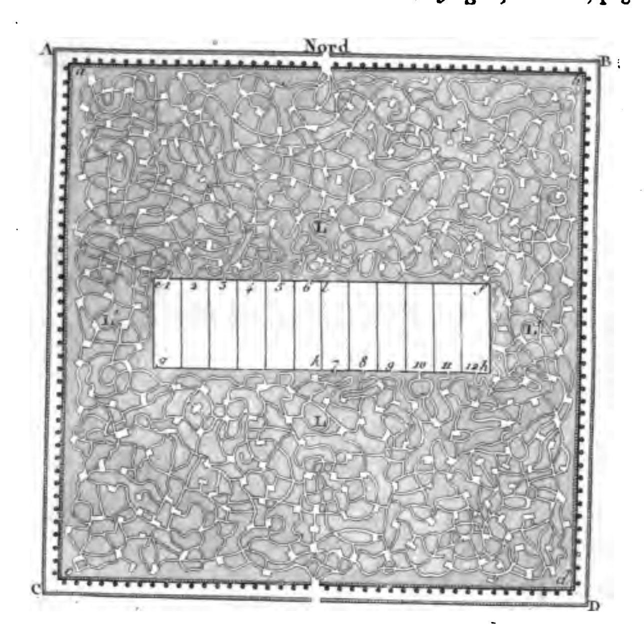
mit à courir dans les rues et se posta dans un trou qui se trouvoit sur le flanc de la montagne où la ville est située. J'allai aussitôt à son repaire et je lui tirai dans la tête un coup de fusil qui l'étendit roide mort : pour récompense on me donna sa peau.

« Nous étions tous très-satisfaits de notre voyage. La beauté de la contrée que nous avions parcourue nous avoit largement payé de nos peines et de nos fatigues. Mais une chose nous avoit profondément affligé, c'étoit la dépopulation graduelle du pays. Elle frappe à la première vue, et ne doit pas surprendre ; elle est due à la misère des habitans qui souffrent de tous les genres d'oppression.

« Le Kémaon est divisé en perganahs, dont chacun a un chef ou kémin ; ils perçoivent le tribut ; et, comme ils sont responsables de la conduite du peuple, on leur accorde une autorité absolue. L'on se saisit d'eux quand l'ordre public est troublé, et on les retient jusqu'à ce qu'on ait découvert les coupables. Mais ils savent bien se dédommager de cet inconvénient passager. Ils regardent leurs inférieurs comme des sujets sur lesquels ils exercent un pouvoir despotique ; ceux-ci obéissent et montrent la soumission la plus complète. Ils sont d'un caractère si timide, que la crainte leur fait endurer avec patience l'excès de l'oppression. Quoique doués d'intelligence, et

surtout d'une grande finesse, ils ont rarement assez de courage pour faire usage de ces facultés naturelles. Les kemins, abusant de leur autorité, dépouillent leurs malheureux subordonnés de la plus grande partie de l'argent qu'ils ont gagné à la sueur de leur front. Quand on voit la nourriture dont ceux-ci sont obligés de se contenter, on seroit tenté d'envier pour eux le sort des animaux.

P. E.



PLAN DU LABYRINTHE D'ÉGYPTE.

ESSAI

SUR

LE PLAN ET LA DISPOSITION GÉNÉRALE DU LABYRINTHE D'ÉGYPTE,

D'APRÈS HÉRODOTE, DIODORE DE SICILE ET STRABON (1);

PAR M. A. LETRONNE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES, etc.

Le labyrinthe est un de ces monumens mystérieux dont la destination, liée aux institutions civiles et religieuses de l'Egypte, n'a jamais été bien connue et sera peut-être toujours incertaine. Ce qui ne l'a pas été moins jusqu'ici, c'est la disposition générale de cet édifice, dont il est vrai

(1) Cette dissertation est le développement des idées exposées par l'auteur dans quelques-unes des notes du Tome V de la traduction de Strabon.

de dire que personne n'a pu se faire encore la moindre idée. Les recherches des savans françois en Egypte ont apporté bien peu de lumières à cet égard, attendu l'état de destruction presque absolue où ils ont trouvé les débris présumés du labyrinthe. On ne sauroit donc tirer aucun renseignement des ruines actuelles, et l'on en est réduit, comme auparavant, aux témoignages des anciens : malheureusement ils présentent de bien graves difficultés, des contradictions nombreuses, des absurdités palpables, du moins d'après la manière dont jusqu'à présent on s'est accordé à les entendre. Aussi vient-on de déclarer tout récemment dans le grand ouvrage de la *Commission d'Egypte*, *qu'il est impossible de restaurer seulement le plan du labyrinthe, sans être obligé de faire une multitude d'hypothèses* (1). Cette assertion décourageante peut paroître suffisamment autorisée dans l'état actuel de la question ; mais il n'en est pas moins fâcheux d'être réduit à croire qu'Hérodote, Strabon et Diodore de Sicile qui, tous trois ont vu le labyrinthe, n'ont su tous trois ce qu'ils vouloient dire.

Je me propose de faire voir que leurs descriptions ne sont pas si contradictoires qu'on l'a cru ;

(1) Jomard, *Descript. des antiq. du nome Arsinoïte*, §. 3, p. 40.

qu'elles n'ont semblé si obscures que parce qu'on a compté et non pesé les témoignages, et surtout parce que les deux auteurs, dont nous devons principalement invoquer ici l'autorité, Hérodote et Strabon, ont toujours été mal compris dans ce qu'ils disent du labyrinthe.

Commençons par distinguer, entre les auteurs qui ont parlé du labyrinthe, savoir, Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Pomponius-Mela, Pline, ceux qui l'ont vu, de ceux qui n'ont fait que copier ou peut-être dénaturer les descriptions des autres. Parmi ces cinq auteurs il n'y a que les trois premiers qui aient visité le labyrinthe : Hérodote et Strabon ont vu et décrit l'intérieur; Diodore de Sicile paroît n'en avoir vu que l'extérieur (1); Pomponius-Mela traduit visiblement Hérodote : quant à Pline, il brouille tout; il applique au labyrinthe des particularités absurdes, conséquemment fausses; telles que l'existence de pyramides de 40 orgyes ou de 240 pieds de haut, dans un édifice qui n'avoit qu'un étage et qui étoit entièrement couvert (2). On ne peut douter qu'il n'ait confondu ensemble plusieurs

(1) Diodore de Sicile ne dit pas expressément qu'il ait vu le labyrinthe; mais, comme il a remonté dans la Haute-Egypte et vu Thèbes de ses propres yeux, il est difficile de croire qu'il ait négligé de voir, en passant, un édifice aussi fameux que le labyrinthe.

(2) Plin. XXXVI, 14, p. 740.

édifices différens ou adopté les descriptions fabuleuses de gens qui, n'étant point entrés dans le labyrinthe, avoient écouté et recueilli tous les contes qu'on leur en avoit faits.

Ainsi les seuls auteurs, dont le témoignage peut et doit nous servir, se réduisent à trois. Puisqu'ils ont vu le même édifice, il est clair que leurs descriptions doivent se rencontrer sur les points principaux, ou du moins elles ne doivent présenter rien de formellement contradictoire. Quelque vagues, insuffisans, obscurs que l'on suppose les renseignemens qu'ils nous fournissent, on pourra les ramener à un petit nombre de notions communes; et si l'on parvient à tracer un plan du labyrinthe qui satisfasse aux conditions exigées par le texte de ces trois auteurs, *les seuls qui l'aient vu*, on pourra se flatter d'avoir reproduit au moins *l'ensemble et la disposition générale* d'un des édifices les plus singuliers qui soient sortis de la main des hommes.

Le témoignage de Diodore de Sicile se réduit à ces trois faits (1):

1.° *Le plan étoit un carré long d'un stade de côté*;

2.° *Il étoit péristyle* (περίστυλος) *avec 40 colonnes sur chaque face*;

3.° *Il étoit entouré d'une enceinte* (περίβολος).

(1) Diod. Sic. I, §. 66.

Le premier, et le principal de ces trois faits, se retrouve également dans Strabon. « Cet édifice, dit-il, occupe plus d'un stade en tout sens (1). Ainsi nulle difficulté sur la forme et l'étendue du labyrinthe. En prenant pour stade égyptien celui de 400 coudées du nilomètre d'Eléphantine (=0[mètre]527), on voit que le labyrinthe avoit de côté 210,8 mètres ou 649 pieds, et de surface 44,440 mètres ou 421,200 pieds.

La disposition intérieure est décrite dans un passage d'Hérodote (II, 148), dont voici la traduction littérale, celle de M. Larcher étant inexacte et même inintelligible en cet endroit :

« Le labyrinthe est plus étonnant que les py-
« ramides elles-mêmes : car il contient douze
« *aulæ* couvertes d'un toit (Αὐλαὶ κατάστεγοι); six
« [de ces *aulæ*] sont tournées au nord, six le sont
« au midi, ayant leurs portes opposées les unes
« aux autres (ἀντίπυλοι ἀλλήλῃσι), contiguës entre
« elles ; [ces *aulæ*] sont renfermées dans une
« même enceinte par un mur extérieur. (Τοῖχος
« δὲ ἔξωθεν ὁ αὐτός σφεας περιέργει).

« Il y a dans le labyrinthe des chambres doubles
« (οἰκήματα δ' ἔνεστι διπλᾶ), 1500 sous terre, 1500
« au-dessus, 3000 en tout. J'ai vu et parcouru ces
« chambres supérieures : ainsi j'en parle comme

(1) *Voyez* traduction de Strabon, Tome V, p. 410, et ma note.

« témoin oculaire. Quant aux chambres sou-
« terraines, les préposés du labyrinthe ne vou-
« lurent point me les montrer, prétendant qu'elles
« servoient à la sépulture des rois, fondateurs
« du labyrinthe et des crocodiles sacrés : ainsi
« je n'en parle que d'après ce qui m'en a été
« dit; mais j'ai vu de mes propres yeux les
« chambres supérieures : elles surpassent tous
« les autres ouvrages des hommes; car les issues
« des chambres et les détours pratiqués le long
« des *aulæ*, étant variés à l'infini, sont un sujet
« inépuisable d'étonnement pour ceux qui passent
« d'une des *aulæ* dans les chambres; de celles-ci,
« dans des *pastades ;* des pastades dans d'autres
« pièces (στέγαι); des chambres dans d'autres
« *aulæ* (1). »

(1) Ce dernier paragraphe présente plusieurs difficultés que je ne puis discuter en détail; je m'arrête aux deux principales. La première consiste dans le sens des mots *στέγαι, παστάδες* : le premier est synonyme ou à peu près de *οἰκήματα*, dont Hérodote se sert ensuite, et désigne également des *chambres*, des *pièces*. *Στέγη* signifie proprement un *lieu couvert;* et, par extension, il a plusieurs significations différentes, analogues cependant les unes aux autres. Hérodote s'en sert pour désigner un tombeau (II, 67, *ibi Schweigh.*); ailleurs, il emploie indifféremment les mots *στέγη* et *οἴκημα*, pour désigner le temple monolithe de Saïs (II, 175). Ainsi, dans le passage qui nous occupe, *στέγη* peut signifier également la même chose que *οἴκημα*, savoir, une *chambre*, une *pièce*. Quant

D'après ce texte d'Hérodote, on voit d'abord que le labyrinthe se composoit de deux parties, l'une sous terre, l'autre au-dessus. Tout ce que l'historien dit de la première, c'est qu'elle contenoit 1500 chambres; quant à sa distribution, il est impossible de s'en faire aucune idée, puisqu'il n'a pu les voir. Strabon n'en dit absolument rien; on croiroit même qu'il n'en soupçonnoit pas l'existence; et l'on pourroit conclure de ce silence absolu que la même cause qui empêcha Hérodote de visiter la partie souterraine subsistoit encore : les prêtres égyptiens, craignant alors que les Romains ne voulussent user d'autorité pour voir cette partie où ils avoient peut-être recelé les objets vénérés qu'ils vouloient soustraire aux yeux profanes de ces conquérans,

aux *pastades*, ce sont, je pense, les *cryptes* de Strabon. Les mots παστὰς et παστὰς désignent souvent des *édicules*, des *chapelles*, et s'entendent aussi des petits temples *portatifs* (ναΐδια, ναΐσκους) renfermant des idoles (*Sturz, de dial. Alexandr.*, p. 107-109); ces mots, selon Hésychius, signifient encore σκηνὴ, καλυβαί : ainsi, Hérodote peut avoir employé παστάς dans le sens de κρυπτή.

Comme il est prouvé plus bas que les *chambres* et *détours* sont en dehors des Αὐλαί, il s'ensuit que la préposition διὰ, dans les paroles d'Hérodote, διὰ τῶν Αὐλέων, a le sens de *propter, præter*, qu'on lui trouve quelquefois. (*Abresch, dilucid. Thucyd.*, p. 60.)

avoient sans doute adopté le moyen le plus sûr, celui de n'en point parler du tout.

Ainsi la seule partie sur laquelle la critique peut s'exercer, est la partie placée au-dessus du sol; mais c'est la principale : c'est celle qui nous fera comprendre le but et l'objet de ce singulier édifice.

La première observation à faire sur le texte d'Hérodote concerne la distinction qu'il établit entre les douze *aulæ* péristyles et les *chambres*, *stéges*, *pastades*. L'intelligence de ce texte tient en grande partie à savoir ce que l'historien a entendu par le mot Αὐλαί.

Gronovius et, après lui, M. Wyttenbach et M. Larcher, ont dit que ce mot désigne *une cour découverte* : cette interprétation les a forcés de donner à l'épithète κατάστεγος le sens de *fermé par des murs ;* quoiqu'elle ne puisse être susceptible que de celui de *couvert d'un toit*, καταστέγασμα, mot qu'Hérodote emploie ailleurs pour désigner la couverture du temple de *Buto* (1); c'est ce que l'habile critique, M. Wyttenbach, a tellement senti, qu'il hasarde la correction αὐλαί τε καὶ στέγαι, laquelle n'est point heureuse, puisqu'il en résulteroit l'impossibilité absolue de savoir ce qu'Hérodote a voulu dire.

(1) Hérod., II, 155.

Le dernier éditeur, M. Schweighaeuser, s'arrête à l'opinion des savans qui l'ont précédé; par la raison, dit-il (1), que Αὐλὴ désigne *un lieu à ciel ouvert* (*locus apertus*, *sub dio*); il est cependant certain que, dans aucun cas, les *aulæ* du labyrinthe ne peuvent avoir été un lieu découvert, puisque Strabon, qui s'est promené sur le toit de cet édifice, dit qu'il étoit *couvert entièrement et formoit comme une plaine de pierre*. D'ailleurs, à s'en tenir au sens grammatical de Αὐλὴ, il est reconnu depuis long-temps que ce mot se prend non seulement pour une *cour* (*sub dio*), mais encore par synecdoche pour *palais*, *édifice*, *maison* (2). On auroit dû remarquer en outre que Pomponius-Mela, qui suit pas à pas Hérodote, traduit ainsi le passage de cet historien : *labyrinthus*.... DOMOS *ter mille*, *et* REGIAS *duodecim perpetuo parietis ambitu amplexus* (3) : en sorte qu'aux yeux du géographe latin le mot Αὐλαί est synonyme de *regiæ* ou de Βασίλεια; ailleurs il a latinisé le mot *aulæ*, précisément dans le même sens : *Thebæ, quæ* (*ut Homero dictum est*) *centum portas*, *sive* (*ut alii dicunt*) *centum* AULAS *habent*, *totidem olim principum* DOMOS (4); mais

(1) SCHWEIGH. *ad Herod.*, II, 148.

(2) CASAUB. *ad Athen.*, p. 189, B.

(3) MEL., I, 9, 68.

(4) *Id.*, I, 9, 107.

ce qui achève de fixer le sens de *aulæ*, dans le passage d'Hérodote, c'est le texte où Strabon désigne le labyrinthe en ces termes : « Un vaste « palais (βασίλειον) composé d'autant de palais « (βασίλεια) qu'il y avoit jadis de nomes : car tel « est en effet le nombre des *aulæ* (Αὐλαί) qu'il « renferme. » D'où l'on voit que Strabon emploie le mot Αὐλαί comme synonyme du mot βασίλεια dont il se sert à la ligne précédente. On peut donc regarder, comme un fait prouvé, que les *aulæ* du labyrinthe étoient, non pas des *cours découvertes*, mais des *édifices complets* en eux-mêmes, entourés intérieurement de colonnes et couvertes d'un toit, comme le reste du labyrinthe.

Ce premier point une fois établi, le reste devient plus clair.

La seconde difficulté consiste dans les mots οἰκήματα δ' ἔνεστι. Pococke et M. Larcher les avoient rapportés à l'intérieur des *aulæ ;* or, il est absolument impossible de se figurer ce que peuvent être douze *cours découvertes, entourées de portiques et contenant* 1500 *pièces couvertes :* même avec le sens de βασίλειον que je donne au mot Αὐλή, cela ne seroit pas beaucoup plus facile à comprendre ; d'où nous devons conclure que le verbe ἔνεστι se rapporte au labyrinthe en général, et non aux douze *aulæ ;* il en résulte une idée claire, confirmée par le témoignage de

Strabon, comme on le verra bientôt. Hérodote distingue dans le labyrinthe deux choses tout-à-fait séparées :

1.° Les douze palais *péristyles;* 2.° les 1500 chambres et les pièces qu'il nomme *détours*, *issues*, *stéges*, *pastades*, et qui, par leur disposition en avant, en arrière, sur les côtés des *aulæ*, en rendoient l'approche impossible aux *étrangers*.

Le plan ci-joint me paroît satisfaire aux conditions exigées par les textes d'Hérodote et de Diodore de Sicile.

1.° Ce plan est carré et entouré d'une enceinte (Diodore);

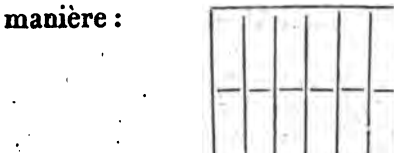
2.° Ses quatre côtés sont flanqués de 40 colonnes (*idem*).

3.° Les douze *aulæ* sont placées au milieu, et entourées des chambres et des détours qui en défendoient l'approche; il est inutile de dire que le figuré de ces détours est entièrement de fantaisie : il n'en pouvoit être autrement.

4.° Les *aulæ* sont contiguës (συνεχέες) les unes aux autres.

5.° De ces douze *aulæ*, six sont tournées au midi, six le sont au nord : ainsi les portes des unes sont dans un sens opposé à celui des autres. Ce passage d'Hérodote peut, je le sais, s'entendre de deux manières; car on peut concevoir les

aulæ comme formant un carré parfait, de cette manière :



et je conviendrai que cette disposition seroit dans la réalité plus conforme à la lettre du texte. Mais Strabon est tout-à-fait contraire à cette interprétation. Il dit formellement que TOUTES *ces aulæ sont sur une* SEULE *file* (πᾶσαι ἐφ' ἕνα στίχον) : il faut donc interpréter Hérodote en ce seul sens.

6.° Toutes les *aulæ* sont entourées par le même mur extérieur ; car, d'après leur contiguité, l'enceinte *e f g h* est commune à toutes. A la rigueur, on pourroit encore concevoir un mur en dehors de l'enceinte *e f g h*, ce qui formeroit une séparation entre les *aulæ* et les détours : il est possible que la disposition ait été telle.

En donnant par hypothèse 100 pieds de long à chaque *aulæ* et une largeur du tiers environ, y compris l'épaisseur des murs, on a, pour ces douze *aulæ* réunies, un parallélogramme de 400 pieds de long sur 100 de large ; ainsi il reste encore une surface de 380,000 pieds pour y placer les 1500 chambres et les détours.

Avant d'aller plus loin, je rappellerai que,

selon la tradition répandue généralement, Dédale avoit pris en Egypte l'idée et le modèle du labyrinthe de Crète (1). Or, sur les médailles de Cnosse, la forme du labyrinthe est analogue à celle du plan ci-joint; il est carré; les détours conduisent au centre, où se trouve un espace de forme parallélogramme semblable à celle des douze *aulæ*. Certes je ne prétends tirer aucune preuve de ce rapprochement, j'ai seulement cru qu'il n'étoit pas inutile de montrer qu'un monument authentique qui peut nous avoir conservé une idée de la figure du labyrinthe de Crète et peut-être de celui d'Egypte, si toutefois la tradition est fondée, loin de contrarier le témoignage d'Hérodote et de Diodore de Sicile, tendroit plutôt à le confirmer.

Mais ce qui achève de prouver que le labyrinthe avoit la forme représentée dans le plan ci-joint, c'est la description qu'en a faite Strabon; il est remarquable que toutes les circonstances de cette description vont s'appliquer au plan dressé d'après les textes d'Hérodote et de Diodore de Sicile. Voici comme Strabon s'exprime:

« On trouve en outre (dans le nome Arsinoïte)
« le labyrinthe... Après avoir dépassé la pre-
« mière des deux entrées du canal, on voit, à la

(1) Diod. Sic., I, 61, 97. Plin., XXXVI, 13.

« distance de 30 ou 40 stades (1), un terrain « plat (2) comme une table, sur lequel sont si- « tués un bourg et un vaste palais composé d'au- « tant de *palais* qu'il y avoit jadis de nomes; car « tel est le nombre des *aulæ* qu'il renferme; elles « sont entourées de colonnes et contiguës entre « elles, toutes sur une même ligne, et entourées « d'un même mur; en sorte qu'elles sont placées « en avant d'un long mur, à l'opposite duquel est « située l'entrée de chaque *aula*.

(1) Ainsi Strabon fixe d'une manière assez précise la position du labyrinthe. Pline le place *dans le lac de Mœris*, *in Mœridis lacu* (Plin., V, 10, p. 258, *l.* 3), leçon que plusieurs savans ont proposé de changer en *ad Mœridis lacum*; mais elle est bien de Pline, et provient de ce que, selon toute apparence, il n'a pas bien compris le texte grec qu'il avoit sous les yeux. On sait que les Grecs emploient très-souvent ἐν dans le sens de ἐπί, πρός. (Voy. *la note dans Strabon, trad.*, T. V, p. 392.) Ainsi, dans Etienne de Byzance, nous lisons κροκοδείλων πόλις, πόλις ἘΝ τῇ Μοιρίδι (l. Μοιρίδος) λίμνῃ, c'est-à-dire *près du lac de Mœris*, ce qui n'auroit point dû embarrasser les savans. Ce passage fait soupçonner que le texte grec, consulté par Pline, portoit λαβύρινθος, τόπος ἐν τῇ Μοιρίδος λίμνῃ, et que cet auteur n'ayant pas fait attention au sens particulier de ἐν, a traduit, d'après le sens général, *in Mœridis lacu*, au lieu de *ad Mœridis lacum*, qui est la vraie traduction.

(2) Pour la discussion du texte, *voyez* les notes de la traduction de Strabon, T. V.

« C'est en avant des entrées (des *aulæ*) qu'on « trouve des cryptes (κρυπταί), longues et nom« breuses, qui communiquent entre elles par des « chemins tortueux (1), en sorte qu'un étranger « ne pourroit, sans guide, *parvenir à aucune « des aulæ, ni en sortir une fois qu'il y seroit « entré.*

« Ce qu'il y a de surprenant, c'est que le « toit de chacune des chambres (2) est mo« nolithe, et que les cryptes, dans leur lar« geur (3), sont couvertes d'autant de dalles « d'un seul morceau (μονολίθοις πλαξίν (4), sans « mélange de bois ou d'aucune autre matière.

(1) Σκολιαὶ ὁδοί. Ce sont les ἔξοδοι et les ἑλιγμοί d'Hérodote.

(2) Οἶκοι. Ce sont les οἰκήματα d'Hérodote.

(3) Il faut remarquer cette distinction entre les chambres et les *cryptes*; le toit des premières étoit entièrement monolithe; celui des autres ne l'étoit que dans la largeur; preuve qu'elles étoient beaucoup plus longues que larges.

(4) Diodore de Sicile dit que *le toit* du labyrinthe étoit d'une *seule pierre* : καὶ τούτου μονόλιθος ἦν ὀροφή (I, 66), ce qui est absurde : il faut lire ὁλόλιθος, *tout de pierre* : c'est précisément ce que dit Strabon; ou bien, avec un moindre changement, on lira μονολίθοις ἦν ὀροφή, comme le même auteur s'exprime en un endroit, ψαλίδες διὰ μονολίθων (Voy. *la trad. fr.*, T. V, p. 414, n. 2.) Il y auroit de sous-entendu κατεσκευασμένη. Strabon

« Aussi, quand on est monté sur le toit, qui « n'est pas très-élevé, l'édifice n'ayant qu'un « étage, on voit une plaine formée de ces « énormes pierres; en redescendant de là dans « les *aulæ*, on peut voir qu'elles sont placées à « la file, et soutenues chacune par vingt-sept « colonnes monolithes. »

Appliquons les différens traits de cette description à notre plan.

1.° *Les douze* AULÆ *sont contiguës entre elles*. En effet, elles se touchent par le fond et par les côtés.

2.° *Elles sont entourées toutes par un même mur* (πᾶσαι ἐφ' ἑνὸς τοίχου); c'est le fait qu'Hérodote a exprimé en d'autres termes; *de manière*, continue Strabon, *qu'elles sont toutes placées en avant d'un long mur*. Ne sont-elles pas en effet toutes rangées devant le mur *i k*, dont la longueur est six fois plus considérable que la largeur de chacune d'elles?

3.° *L'entrée de chacune des aulæ est à l'opposite de ce mur* (αἱ δ' εἰς αὐτὰς ὁδοὶ καταντικρὺ τοῦ τείχους εἰσί). Quoi de plus clair?

4.° Enfin c'étoit *en avant de ces aulæ que se*

a des phrases analogues: ainsi οἱ δὲ ὑπόνομοι συννόμῳ λίθῳ (VI, p. 235), ou, sans l'ellipse: τὸ Νειλομέτριον συννόμῳ λίθῳ κατεσκευασμένον (XVII, p. 817).

trouvoient les cryptes, chambres, etc., qu'il falloit traverser pour arriver aux *aulæ*, conséquemment elles ne pouvoient être placées qu'en *L L L' L'*, comme l'indique le plan.

Ainsi, les textes de Strabon et d'Hérodote, *les deux seuls auteurs qui aient vu l'intérieur du labyrinthe*, non seulement ne se contredisent point, mais se servent mutuellement de commentaire ; comme aucun de ces deux auteurs n'étoit architecte, ils n'ont pu donner à leurs expressions cette précision et cette justesse techniques qui peuvent seules exclure toute équivoque ; mais si on les rapproche l'un de l'autre, ce que leurs descriptions prises isolément pouvoient offrir d'obscur ou d'incertain, devient clair et satisfaisant.

Il résulte donc de cette restauration du plan du labyrinthe, que cet édifice contenoit deux parties distinctes qui jusqu'ici avoient été confondues : 1.° les *détours ;* 2.° les *aulæ* placées au centre.

Les *détours* ou le labyrinthe proprement dit, se composoient de chambres (*οἰκήματα, στέγαι* ou *οἶκοι*), de corridors tortueux (*σκολιαὶ ὁδοί* ou *ἑλιγμοί*), de pièces de différentes formes (*κρυπταί, παστάδες*). Hérodote dit *qu'on entroit des* AULÆ *dans les chambres, et réciproquement ;* ceci fait entendre qu'il n'y avoit point de communication entre les

aulæ ; que leurs entrées étoient séparées les unes des autres par des *détours ;* quelqu'un qui seroit parvenu à entrer dans une des *aulæ*, auroit trouvé de grandes et nouvelles difficultés à pénétrer de là dans les autres.

Ces *aulæ* étoient au nombre de douze, selon le texte formel d'Hérodote. Strabon n'en exprime pas le nombre ; car la traduction donnée ci-dessus a fait disparoître une difficulté très-grande que présentoit son texte, et qui a beaucoup contribué à empêcher qu'on ne se formât une idée du labyrinthe. Tout le monde avoit entendu les mots : ἑξῆς ὁρᾶν (αὐλὰς) κειμένας ὑπὸ μονολίθων κιόνων ὑπερεισμένας ἑπτὰ καὶ εἴκοσι, de cette manière : ... *Les aulæ, au nombre de 27, soutenues par des colonnes monolithes*. Or, le moyen de comprendre comment Strabon a pu compter 27 *aulæ*, quand Hérodote, qui a vu en détail tout le labyrinthe, n'en a compté que douze? Comment expliquer d'ailleurs, avec ce nombre 27, les détails que Strabon donne sur la disposition des *aulæ?* Tous ces embarras disparoissent, si l'on observe que le nombre 27 se rapporte aux colonnes de chaque *aulæ* qui étoit, comme on sait, péristyle ; en sorte qu'il faut traduire : ... *Les aulæ soutenues par 27 colonnes monolithes :* car la construction est ὑπερεισμένας ὑπὸ μονολίθων κιόνων ἑπτὰ καὶ εἴκοσι. Ainsi se trouve expliqué le nombre des *aulæ*, ce

qu'il y avoit de plus difficile *et de plus curieux à examiner* (1).

Il ne reste plus qu'à savoir pourquoi *certains auteurs*, selon Strabon, *disoient qu'il y avoit autant d'aulæ que jadis de nomes* (2). On doit observer qu'outre la division en 36 nomes établie par Sésostris (3), les auteurs anciens parlent d'une autre division créée à l'époque où les Égyptiens élurent *douze* rois, et divisèrent l'Égypte en *douze* parties (4); ce furent ces *douze* rois qui, au témoignage d'Hérodote, construisirent le labyrinthe, et y élevèrent les *douze palais* ou *aulæ*, dont chacun étoit destiné à recevoir la députation d'un des douze nomes ou provinces (5). Il est clair que c'est de cette division que vouloient parler les auteurs dont Strabon a rapporté l'opinion sur l'identité du nombre des *aulæ* et de celui des *nomes* (6); on voit seulement que ces auteurs avoient pris le mot νομὸς dans le sens général et propre de *province*, *division*; et c'est ainsi que le prophète Isaïe, parlant des querelles qui s'élevèrent entre les douze princes, dit : πόλις

(1) Jomard, *Descript. du nome Arsinoïte*, §. 3.

(2) Strab., XVII, p. 787.

(3) Diod. Sic., I, §. 66.

(4) Hérodot., II, §. 148.

(5) Strab., XVII, p. 811.

(6) Isaias, XIX, v. 2.

ἐπὶ πόλιν, νομὸς ἐπὶ νομόν (1) ; et ici le mot *νομός* désigne une des *douze* provinces de la dodécarchie (1). Au reste, il est assez singulier que Strabon ait ignoré le fait historique auquel tient l'opinion qu'il rapporte, car il attribue plus bas la fondation du labyrinthe à un seul roi, et ne parle en aucun lieu du règne collatéral des douze princes dont ce monument étoit l'ouvrage.

Selon Pline, le nombre des palais étoit de 16, égal à celui des nomes ; *Positionem operis ejus singulasque partes enarrare non est, cum sit in regiones divisum, atque in præfecturas (quas vocavi* nomos) *sedecim nominibus earum, totidem vastis domibus attributis*. Ce qui vient d'être dit explique ce passage où Pline confond ensemble plusieurs données : il savoit que le nombre des *aulæ* égaloit celui des nomes ; il savoit, d'une autre part, que l'Egypte moyenne étoit divisée en 16 nomes ; réunissant ensemble ces deux données, il aura cru qu'il ne s'agissoit que des nomes de l'Egypte moyenne dans laquelle le labyrinthe étoit situé, et aura porté les palais du labyrinthe au nombre de 16.

On voit qu'en dégageant les textes des anciens des erreurs provenant de la confusion de données justes, en les expliquant l'une par l'autre, leurs

(1) Marsham, *canon chronicus*, p. 539.

(2) Plin., XXXVI, 13, 739, 29.

témoignages n'ont plus rien de contradictoire, et l'on commence à entrevoir la vérité jusques alors tant obscurcie.

Ni Hérodote ni Strabon ne disent par où l'on entroit dans le labyrinthe; selon Pomponius Mela, il n'y auroit eu qu'une seule entrée; mais probablement il y en avoit deux, l'une au midi pour les *aulæ* exposés au nord, l'autre au sud pour les six autres.

Strabon dit que le labyrinthe n'avoit qu'un étage (il ne parle point de la partie souterraine), et qu'il étoit couvert d'énormes dalles de pierre; on parvenoit sur le toit, selon ce que fait entendre cet auteur, par des soupiraux qui peut-être se fermoient, comme l'ouverture de la grande pyramide (1) et celle du trésor de Rampsinit (2), par des pierres mobiles, en sorte que tout l'intérieur devoit être dans l'obscurité la plus complète; on devoit n'y pénétrer qu'à la lueur des flambeaux, de même que dans les hypogées.

Telle est l'idée qu'on peut se faire du labyrinthe; et il me semble que, d'après le plan que j'en ai donné, soit qu'on s'attache à la disposition des douze *aulæ* de suite, d'après Strabon, soit qu'on les place en carré, il ne seroit pas difficile, en observant le style connu des monumens

(1) Strab., XVII, p. 808.

(2) Hérodot., II, §. 121.

égyptiens, de faire un dessin de l'élévation de cet édifice.

La question qu'on ne se lasse jamais de faire à l'aspect des monumens de l'Egypte, *à quoi bon?* ne peut manquer de se présenter ici. Ayant prouvé, ce qui étoit le point principal, que les chambres et détours avoient pour objet d'empêcher de pénétrer dans les douze palais, je crois avoir montré par là que le but des fondateurs a été de mettre à l'abri de la violence ou de la profanation les douze palais qui renfermoient les archives des douze provinces et les objets de leur culte particulier. Mais, pour arriver à ce but, les Egyptiens ont pris le plus long, comme ils l'ont fait dans tous leurs ouvrages, où ils ont employé des moyens si disproportionnés avec la fin qu'ils se proposoient. Quand on songe qu'ils ont amoncelé cinq millions de mètres cubes de pierre pour enterrer trois hommes, on cesse d'être étonné de la dépense énorme qu'a dû entraîner la construction du labyrinthe. Quant à la disposition générale, telle que je l'ai reproduite, il me paroît qu'elle est tout-à-fait dans le génie des Egyptiens, et qu'elle offre ce caractère solennel, sombre et mystérieux, empreint sur tous leurs monumens.

MÉMOIRE

SUR

LES DIFFÉRENS PEUPLES

QUI HABITENT LA TURQUIE D'EUROPE;

PAR M. P[illegible],

NATIF DE CE PAYS.

Les Alpes, après avoir séparé l'Autriche héréditaire de l'Italie septentrionale, se prolongent au sud-est en suivant la côte nord-est du golfe Adriatique, et, en s'enfonçant dans la Turquie d'Europe, traversent ce pays de l'ouest à l'est jusqu'aux rives de la mer Noire. Cette chaîne de montagnes qui reçoit dans sa partie orientale le nom de mont Hémus, peut servir de ligne de séparation pour tracer une limite naturelle entre les provinces de Servie et de Bulgarie au nord, et celles de Thrace, de Macédoine et d'Albanie au sud. Elle donne naissance, au nord, aux rivières

qui se jettent dans le Danube; au sud, à celles qui se déchargent dans la mer Egée, et à une seule qui se jette dans l'Adriatique. De cette chaîne centrale il se détache vers le nord une branche qui sépare la Servie de la Bulgarie, et, qui, au-dessus de Vidin, traversant le Danube, va de l'autre côté du fleuve se joindre aux montagnes de la Transilvanie. Du même point de départ, mais au midi de l'Hémus, une autre branche se dirige au sud-est en s'abaissant jusqu'à la côte de l'Archipel, vis-à-vis de l'île de Thasos. Les anciens ont désigné, sous le nom de *Rhodope*, cette branche qui sert de démarcation entre la Thrace et la Macédoine. Ce dernier pays est borné à l'ouest par une autre chaîne de montagnes qui, partant de l'Hémus occidental, en face de la Servie et de la Bosnie, traverse toute la Grèce du nord au sud, et ne s'abaisse que près de l'isthme de Corinthe. Cette chaîne court entre la Thessalie et l'Epire sous le nom de Pinde, et divise toutes les eaux de la Grèce en rivières orientales, occidentales et méridionales. Celles de l'orient se jettent toutes dans la mer Egée, celles de l'occident dans la mer Adriatique, et enfin celles du midi dans la mer Ionienne. La chaîne du Pinde est croisée vers son centre par deux branches latérales, dont l'une va d'orient en occident, et finit aux monts Acrocérauniens en face de l'Italie; l'autre branche, qui part du même point à peu

près, se termine au mont Olympe, et divise ainsi la Macédoine de la Thessalie. Cette dernière province a pour limites, à l'oüest et au midi, la chaîne du Pinde qui fait un détour à l'est en se rapprochant de la mer au défilé des Thermopyles. Les limites et la topographie de la moderne Livadie, qui comprend l'Attique, la Phocide, l'Etolie et l'Acarnanie, sont si généralement connues, que je m'empresse de passer à la Grèce occidentale qui, par la nature du terrain même, par l'état moral de ses habitans, est divisée en deux provinces bien distinctes, et que les géographes confondent ordinairement. Ces deux provinces sont l'Albanie et l'Epire. La première est comprise entre la mer Adriatique, les monts Acrocérauniens, le Pinde, la partie de l'Hémus la plus occidentale et le Monte-Negro. L'Epire a, pour limites à l'oüest, les monts Acrocérauniens; au nord, le Pinde; à l'est, une chaîne collatérale du Pinde, et le golfe d'Arta, anciennement d'Ambracie, et au midi la mer Ionienne. Il ne nous reste plus à parler que de la Morée à l'extrémité méridionale de la Grèce, et de la Valaquie à l'extrémité opposée; mais ces deux provinces ont des limites si naturelles qu'il n'est pas nécessaire de les indiquer.

Les divisions que je viens de proposer ne sont pas toutes d'égale étendue, et ma classification paroît un peu arbitraire. Cependant elle est

basée, non seulement sur les meilleures limites naturelles, mais encore sur l'état actuel des habitans ; et je la crois très-propre à donner une idée nette de l'ensemble et des diverses parties de ce beau pays. Le nom de Valaquie désigne la contrée où le noyau de la population est composé de Valaques ; celui de Bulgarie, la demeure ordinaire des Bulgares ; et l'Albanie, la patrie des Albanois. Ces limites posées, je vais entrer dans quelques détails sur l'origine et l'état actuel des habitans de ces provinces. Je commencerai par les Albanois qui habitent le pays le plus voisin de l'Europe civilisée, et qui cependant me paroissent très-peu connus de l'Europe savante ; je passerai ensuite aux Valaques, aux Bulgares et aux peuples étrangers qui vivent dans la Turquie d'Europe, et je finirai par quelques considérations sur les Grecs.

L'Albanie est une des provinces de la Turquie d'Europe qui a les limites naturelles les mieux marquées. La mer Adriatique, la chaîne des Acrocérauniens, le Pinde, les chaînes des montagnes qui circonscrivent au midi la Bosnie, et à l'orient la Dalmatie, lui forment des barrières naturelles. L'Albanie répond à ce qu'on appeloit anciennement Illyrie grecque, Illyrie méridionale, ou Macédoine, Epire occidentale. C'est dans l'Albanie que se trouvoit l'ancienne Epidamnus, le Dyrrachium des Romains, le Durazzo

des peuples modernes, qu'étoit située la fameuse ville d'Apollonie, et que subsiste encore Croya, résidence du fameux Scandeberg. Toutes les rivières y prennent leurs sources à l'est dans le Pinde et se jettent dans l'Adriatique. Le pays est hérissé de montagnes entrecoupées de vallées pittoresques et très-fertiles. Les habitans ont tous une origine commune et parlent tous la même langue, qui n'est ni caucasienne ni slave. Elle contient beaucoup de mots tirés de l'esclavon; mais il paroît que les mots, dont la racine est latine ou grecque, y dominent. Au reste, l'albanien est encore une langue sans alphabet, et en conséquence barbare. Une particularité qui m'a singulièrement frappé, est la ressemblance qu'elle offre par son ton et son accent avec le françois, de sorte que de loin je croyois entendre parler françois : en effet l'accent tombe toujours sur la dernière syllabe; de plus cette langue prononce comme le françois l'*u* et le *j*, enfin elle a presque les mêmes noms et le même système arithmétique. Je suis cependant bien éloigné de donner à l'albanois une origine françoise. Voici, au reste, les observations que j'ai recueillies sur celles qu'on peut lui attribuer. J'ai dit plus haut que l'Albanie est un pays très-montueux; son âpreté n'a pas pu attirer la cupidité de ses voisins; et, d'un autre côté, l'histoire ne fournit aucune donnée de laquelle il soit possible de s'étayer

pour assigner une origine étrangère aux habitans actuels de cette contrée. La conformité de leur nom avec celui de l'Albanie dans le Caucase, ne peut servir de preuve sur ce point, puisque le nom d'Albanois par lequel nous désignons ces peuples leur est inconnu. Ils se donnent eux-mêmes celui de Schipitace, et ils appellent leur langue Skip. Le nom d'Arnautes, que les Turcs emploient en parlant des Albanois, est dérivé du grec populaire Arvanitis (Ἀρβανίτης), qui change souvent le l, λ en r, ρ : les anciens Grecs ont connu les habitans du pays sous le nom de Barbares ; mais on sait qu'ils l'étendoient même à des peuples d'origine grecque, qui prononçoient la langue d'une manière différente, et qui ne faisoient point partie de la confédération amphictyonique. Les conquêtes des Macédoniens, celles des rois d'Epire, quoiqu'ils eussent tiré une grande partie de leurs soldats de l'Albanie, ne dépeuplèrent pas tout-à-fait le pays, et les Romains continuèrent à y trouver la même population indigène. A l'époque de l'irruption des Barbares, nous ne voyons nulle part que l'Albanie ait été envahie par des hordes étrangères. Ce pays servit long-temps de moyen de communication entre l'Italie et la Grèce. Les Croisés le trouvèrent très-peuplé. Qu'est devenue cette ancienne population du pays ? comment a-t-elle disparu, et comment a-t-elle été remplacée ? Jusqu'à ce que ces

questions soient résolues d'une manière satisfaisante, on peut penser, et je crois que les Albanois sont les descendans des anciens habitans du pays, qui se mélangèrent dans la suite des siècles avec les Grecs civilisés, les Romains et d'autres peuples qui ont traversé leurs montagnes; mais ces antiques habitans sont-ils d'origine grecque, ou d'origine illyrienne? Comme nous ne connoissons que très-peu les différens patois de l'ancienne Grèce, et pas du tout les langues des peuples illyriens qui n'existent plus, nous ne pouvons porter sur ce sujet une décision définitive; il faudroit, pour y réussir, réunir à une connoissance approfondie des différens dialectes et patois dérivés du latin et du slave, celle des antiquités de la Grèce et de l'Italie. Je la laisse donc, et je passe à d'autres objets plus intéressans.

Les Albanois, après la chute du Scanderbeg, ont changé de religion; la plupart ont embrassé le mahométisme, mais plutôt par politique que par conviction; ils continuent, même aujourd'hui, à être aussi mauvais mahométans, qu'ils ont été jadis mauvais chrétiens. Les usages, les habitudes, les institutions, offrent une analogie parfaite avec ceux des Grecs, leurs voisins. Le peu de chrétiens qui se trouvent encore parmi eux, jouissent des mêmes droits que les mahométans; et les exceptions, si elles existent, ne se trouvent que dans les grandes villes où des écoles mahomé-

tanes sont établies. C'est ce changement de religion qui, avec le caractère belliqueux des Albanois, les a préservés d'être entièrement asservis par les Ottomans. La plus grande partie se gouverne encore démocratiquement et aristocratiquement; forme de gouvernement que les Turcs ne peuvent pas même concevoir. Il est vrai que divers pachaliks ont été établis parmi les Albanois; mais ils sont bien loin d'être régis avec le même despotisme que les autres pachaliks de la Turquie. Au reste, les pachas de l'Albanie ne sont pas amovibles; bien plus ils sont héréditaires, et la Porte-Ottomane n'exerce sur eux qu'une simple suzeraineté. Dans ces derniers temps, le fameux Ali-Pacha d'Ianina a beaucoup changé le système de gouvernement et l'état des Albanois méridionaux; mais il s'en faut beaucoup qu'il exerce sur eux la même autorité que sur les Grecs et les Mahométans.

Les Albanois sont tous guerriers, ils ne connoissent aucune autre profession que celle des armes. Ils ressemblent aux Suisses qui, indépendans chez eux, vont servir les princes voisins, et reçoivent leur argent sans s'informer de la justice de leur cause. Ce sont les Albanois dont on a formé les bandes qui ont désolé la Turquie d'Europe pendant ces dernières années; ce sont eux qui composent à présent l'élite des soldats du pacha d'Egypte, à peu près indépendant, et c'est en

Albanie que différens pachas de Syrie, de la Haute-Asie turque et les gouvernemens barbaresques, recrutent leurs satellites. Une vie sobre, un vif amour du gain contribuent à enrichir l'Albanois; son attachement à son pays l'y fait retourner pour y finir ses jours. Ainsi cette absence purement temporaire ne tend pas à diminuer la population qui est d'ailleurs entretenue par la fécondité des femmes dont on vante la chasteté, et favorisée par la sûreté personnelle dont on jouit en Albanie; aussi est-ce le pays le plus peuplé de toute la Turquie. En portant le nombre des Albanois à un million, je crois être plutôt au-dessous qu'au-delà de la vérité. En considérant que tous sont guerriers, qu'ils ne connoissent d'autre métier que celui des armes; en considérant qu'ils habitent un pays inexpugnable; en considérant enfin l'état de décadence de l'empire ottoman, on peut dire hardiment que si les Albanois étoient commandés par un autre Scanderbeg, ils seroient capables de conquérir toute la Turquie d'Europe, ils en ont été maîtres pendant quelques momens; ils l'auroient été pour toujours, si Ali-Pacha d'Ianina eût été moins avare, moins perfide, moins cruel, si ses qualités brillantes n'étoient pas gâtées par un caractère emporté, qui ne lui permet ni d'attendre ni de ménager les événemens. Pour peindre d'un seul trait le caractère des Albanois, il me suffira de dire que le

premier don d'un Albanois à son fils est toujours un pistolet ou un petit sabre.

Les Albanois, depuis un siècle et demi, sont sortis de leur pays, et ont occupé une partie de l'Epire dans le parallèle compris entre le centre de ce pays et la mer Ionienne, c'est-à-dire tout le nord de l'ancienne Chaonie; mais le reste de l'Epire est principalement habité par les Grecs, et c'est à tort qu'on a étendu le nom d'Albanie à toute l'Epire.

J'ai dit plus haut que la langue albanoise est sans alphabet; en conséquence, elle n'a ni livres ni littérature. La langue grecque sert pour toutes les affaires de la vie publique et privée; c'est pourquoi les Albanois sont bien éloignés de la stupide ignorance des autres mahométans et de leur profond mépris pour la langue grecque. L'Albanois, Ali-Pacha, qui étend à présent sa domination sur toute l'Albanie méridionale, sur l'Epire entière, grâce à la cession de Parga, qu'il a obtenue par les Anglois, sur l'ancienne Acarnanie et l'Etolie, sur la plus grande partie de la Livadie, de la Thessalie et de la Macédoine occidentale; Ali-Pacha, dis-je, ce pacha presque indépendant et souverain de ce beau pays, n'emploie, pour les affaires de son gouvernement, que la langue grecque: tous ses secrétaires et ses écrivains sont Grecs; il ne fait usage de la langue turque que pour sa correspondance avec les mi-

nistres de Constantinople. La langue grecque est si dominante dans l'Epire, que les habitans mahométans d'Ianina ne savent d'autre langue que le patois grec du pays, et que même les Juifs qui demeurent dans cette ville, ainsi que les zingaris vagabonds (ou bohémiens) ne connoissent pas d'autre idiome, de manière que l'Epire est éminemment grecque; c'est donc à tort, et en faisant une injure à ses habitans, que l'on appelle ce pays Albanie.

Pour compléter l'histoire, ou, pour mieux dire, la description de ce peuple, il nous reste à parler d'une fraction assez nombreuse d'Albanois qui se trouvent épars dans le centre de la véritable Grèce, et qui sont tous chrétiens.

Les environs d'Argos, une partie même de ses habitans, les environs de Corinthe, la ville et les environs de Mégare, presque tout le peuple de la campagne d'Athènes, même une partie des habitans de cette célèbre ville, les environs et la ville de Thèbes, quelques villages de Négrepont, et d'autres petites îles voisines du promontoire d'Epidaurus en Péloponèse, toutes ces contrées, dis-je, sont habitées par des Albanois qui conservent encore leur langue. Leur origine n'est pas douteuse; mais quand et comment se sont-ils établis dans le cœur de la Grèce? Pendant l'occupation de Constantinople par les croisés, un auteur françois en par-

lant d'Athènes, a dit que ses habitans parloient une langue très-voisine du françois. Je crois qu'il faut ici entendre l'albanois qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, a même à présent beaucoup d'analogie avec le françois. Cependant, quoique je n'aie pas encore sur ce point une opinion bien formée, je crois que les Albanois datent, en Grèce, du temps des Croisés. Il paroît en effet assez probable que les princes croisés qui, s'étant partagés la Grèce, l'ont peuplée d'Albanois faute d'habitans grecs, ou peut-être, pour renforcer leurs troupes, ont enrôlé les premiers sous leurs drapeaux et les ont ainsi établis dans ce pays. Sans attacher aucune importance à cette dernière assertion, je me borne à poser le fait de leur existence actuelle au milieu de la Grèce. Passons maintenant à un autre peuple.

Une grande partie de la population actuelle des montagnes situées entre la Macédoine et l'Albanie, et entre la Thessalie et l'Epire, est composée de Valaques, nom commun des peuples occupant l'ancienne Dacie, ou le pays compris entre le Danube, le Niestr et la Hongrie. L'histoire comme l'affinité de langage démontrent que les Valaques de la Grèce sont originaires des Valaques de la Dacie; mais ce nom leur est inconnu à tous; ils se donnent celui de Romoun, c'est-à-dire Romains, et ils appellent leur langue roumniasti. Cependant les habitans de la

Moldavie prennent le nom de Moldovani. L'origine du nom de Valaque n'est pas bien connue; on croit généralement qu'en esclavon il signifie berger ou pâtre; en effet, comme une grande partie des Græco-Valaques s'occupe particulièrement du soin d'élever et de garder des troupeaux; que pendant l'hiver ils descendent vers la mer, et pendant l'été se transportent au milieu des montagnes, leur nom est devenu, dans la Grèce méridionale, synonyme de pâtre et de nomade, quoiqu'il n'ait aucune étymologie grecque. Du temps du Bas-Empire, les Valaques étoient tous pasteurs et scénites, c'est-à-dire voyageoient continuellement avec leurs familles et leurs troupeaux, et n'avoient pas de demeure fixe; mais après la conquête des Turcs, voyant que la beauté de leurs femmes les exposoit souvent à devenir la proie de la brutalité musulmane, ils ont pris le parti de laisser leurs familles au milieu des montagnes pendant l'hiver. De cette manière ils ont pris des demeures fixes, et se sont transformés en peuple sédentaire et civilisé. Toutefois on en voit encore qui n'ont pas, à proprement parler, de patrie, et changent continuellement de demeure pendant l'hiver comme pendant l'été.

Les Valaques sédentaires ont joint, au soin des troupeaux, la culture des arts et le commerce; ils bâtirent même une ville assez floris-

sante. Viscopolis, ville célèbre dans l'occident de la Macédoine, étoit entièrement peuplée de Valaques et une des mieux policées de la Grèce. C'est dans son sein que fut établie la première imprimerie grecque, et de son école sortirent beaucoup d'hommes instruits; mais cette célèbre ville n'existe plus. Elle a été détruite par les Albanois et les dissentions intestines. Une grande partie de ses anciens habitans a émigré en Hongrie, où ils sont les sujets de l'Autriche les plus actifs et les plus commerçans.

A l'exception de cette ville, les Græco-Valaques n'ont élevé aucune autre ville importante. Ils habitent dans des bourgades et des villages.

Leur langue, originairement valaque, mais circonscrite dans les besoins très-bornés d'un peuple pasteur, s'est enrichie de mots grecs, turcs, albanois et boulgares, de manière qu'elle offre un assemblage indigeste et barbare, et c'est par cette raison qu'elle est appelée langue boiteuse, κουτσοβλαχική. Comme elle n'a point d'alphabet, et que les peuples qui la parlent sont tous de l'église grecque, les Græco-Valaques étudient la langue grecque, et peu à peu le valaque s'oublie; de manière que, dans peu de temps, il sera tout-à-fait perdu et remplacé par le grec moderne.

Un pareil peuple ne peut avoir ni une histoire

ni une littérature; l'une et l'autre se confondent avec celles des Grecs, leurs voisins, leurs coreligionnaires et leurs compagnons d'infortune.

C'est une race très-belle. On voit quelquefois, parmi les Valaques errans, des hommes et des femmes dignes de servir de modèle. Leurs mœurs ressemblent à celles des Grecs. Ils sont actifs, doux, hospitaliers; ils sont pacifiques comme les Grecs, et jamais on n'entend parler parmi eux ni d'assassinat, ni de viol, ni de suicide.

Une colonie très-peu nombreuse de ces Valaques habite au pied du mont Olympe, elle a les mêmes mœurs et tend aussi à se gréciser.

L'affinité de ces Græco-Valaques, avec les habitans de la Valaquie et de la Moldavie, nous force de passer à la partie septentrionale de la Turquie d'Europe, et de laisser les Boulgares et les autres peuples d'origine slave, auxquels nous reviendrons plus tard.

La Valaquie, la Moldavie et la Transilvanie, ont été connues anciennement sous les noms de Gétie et de Dacie. C'est à l'époque où les Romains ont combattu et soumis les habitans de ces contrées que leur véritable histoire commence.

On sait que les Romains y établirent des colonies; et, si l'on en juge par la grande ressemblance de la langue actuelle avec la langue latine, on est fondé à croire que ces colonies ne tardèrent pas à prospérer. Sans doute le latin a

été mélangé de beaucoup de mots daciques; mais, comme les anciens Daces étoient très-peu civilisés, le latin l'a beaucoup emporté sur leur idiome inculte.

Dans la suite des temps, ce beau pays a été le théâtre de la fureur et la proie des Barbares : il paroît que ce sont les Boulgares surtout qui l'ont ravagé; alors une partie des Valaques a passé le Danube, et, toujours poussée par les Boulgares, a pénétré jusque dans la Grèce.

Les autres Daces se sont retirés et fortifiés dans les montagnes inaccessibles de la Transilvanie, où, ayant retrempé leur caractère, ils sont descendus dans les plaines et y ont établi les vaivodies ou principautés de Valaquie et de Moldavie. La première capitale de la Valaquie a été une ville située dans un district qui s'appelle à présent encore *Vliasca;* et l'on peut croire, avec raison, que c'est du nom de cette province que leur a été donné celui de Valaques. En Transilvanie aussi, le fond de la population est composé de Valaques, quoique les Saxons, les Esclavons et les Hongrois aient commencé à y prédominer depuis que ce pays a été annexé aux possessions de la maison d'Autriche. Les habitans valaques de la Transilvanie, comme ceux de la Valaquie, se désignent par le nom de Roumouni, et ils appellent leur langue roumniasti, comme ceux de la Grèce. Le fond du langage est latin; mais,

ayant eu beaucoup de relations avec des peuples slaves, ayant emprunté leur alphabet, professant la même religion grecque avec les Esclavons de l'Autriche et de la Turquie, et peut-être aussi par une suite de l'affinité originaire de l'ancien dacique avec le slave, le valaque est un mélange de latin et d'esclavon. Les noms ecclésiastiques et politiques sont presque tous tirés de l'esclavon. La langue est douce et assez riche; et, si elle étoit cultivée, elle pourroit tirer de grands secours des deux sources abondantes dont elle est dérivée, surtout du latin, et devenir ainsi la quatrième fille de la langue latine.

La littérature valaque ne consiste guère que dans des livres de liturgie et de piété; elle a fait très-peu d'incursions dans le domaine profane; au reste, elle date depuis très-peu de temps. Avant que la possession définitive de la souveraineté des deux principautés eût été exclusivement attribuée aux Grecs de Fanari à Constantinople, on n'employoit que la langue slave dans l'office de l'église. Quoique ces princes grecs aient aboli le servage, les Daces continuent à n'être divisés qu'en deux classes, celle des campagnards et celle des boyars, c'est-à-dire des nobles, qui jouissent de beaucoup de priviléges, et concourent avec les étrangers à maltraiter leurs compatriotes. Si l'on ajoute à ce triste état de choses que ces pays ont toujours été le théâtre de guerres

presque continuelles, on conçoit facilement pourquoi leur civilisation est si peu avancée.

On trouve en Valaquie et en Moldavie beaucoup de Grecs et de Boulgares. Les premiers sont tous fermiers ou négocians ; les seconds sont la plupart cultivateurs. On y rencontre en outre des juifs polonois, quelques Arméniens et beaucoup de Zingaris (Bohémiens). Nous parlerons de ces derniers dans un article spécial.

Sans les Grecs et les autres étrangers, les Daces modernes seroient encore le peuple le plus sauvage et le plus ignorant de l'Europe, quoiqu'ils ne manquent pas d'esprit naturel et qu'ils habitent un pays qui ressemble singulièrement à la Lombardie. La raison de cette abjection se trouve dans l'ancien esclavage et dans les restes du gouvernement féodal.

La topographie de ces contrées est assez bien connue pour ne pas exiger que nous entrions dans de grands détails sur ce point. Le climat, à cause de la position du pays à l'orient, et du peu de progrès de la culture de la terre, est plus froid que ne le comporte sa latitude ; une autre cause tient aussi sans doute à ce qu'il est entièrement ouvert du côté des plaines immenses de la Russie, d'où les vents du nord-est arrivent sans obstacle. Cependant le sol est fertile et bien arrosé; les montagnes sont très-riches en différens minéraux ; mais on n'exploite que les mines de sel gemme.

La population est peu considérable, et je crois qu'elle diminue graduellement. La Valaquie peut avoir de 700,000 à 1,000,000 d'âmes; celle de la Moldavie est de moitié moins forte; la Transilvanie est un pays montagneux, mais assez bien peuplé, grâce au gouvernement éclairé sous lequel vivent ses habitans. Toutefois le nombre des Valaques y décroît, parce qu'ils prennent la langue et les habitudes germaniques. La Valaquie et la Moldavie pourroient nourrir ensemble jusqu'à sept et même huit millions d'habitans; la position de ces pays entre le Danube et la mer Noire pourroit les faire devenir la Hollande de l'orient de l'Europe. Réunie à la Transilvanie, la Dacie entière seroit une puissance respectable du second ordre, et un boulevard imposant situé entre les trois empires contigus; mais, d'après la marche de la politique, la Dacie finira par disparoître, et ses habitans deviendront Russes, Autrichiens ou Turcs, peut-être Grecs.

La race dacique se recommande par sa beauté, sa force et sa douceur, et elle n'attend qu'une bonne législation pour reparoître sur l'horizon politique avec le caractère de ses ancêtres, Daces et Romains.

(La suite de cet article dans une autre livraison.)

RELATION
DES FUNÉRAILLES
D'UN PRÊTRE BIRMAN,
PAR M. G. CAREY.

(Extraite du Tome XII des Recherches asiatiques et traduite de l'anglois.)

Tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'homme, ont considéré comme un objet qui méritoit d'être pris en considération la manière dont les différentes nations disposent de leurs morts, parce qu'elle est presque toujours liée avec l'idée que l'on se forme d'un état futur.

Les nations qui croient à la résurrection enterrent leurs morts; les Indous et les autres peuples qui croient à la métempsychose, et qui regardent le feu comme l'élément par lequel tout est purifié, ont coutume de brûler les corps avec des cérémonies qui diffèrent suivant les idées re-

ligieuses de chaque secte. Les habitans du Tibet s'écartant en ce point de toutes les autres nations, ou abandonnent les cadavres dans des lieux écartés, ou les traitent d'une manière qui nous semble extrêmement barbare.

Les Birmans, de même que les Indous, brûlent les corps; mais c'est avec des cérémonies particulières. Le bois du cercueil, qui est plus grand et plus fort qu'on ne les fait en Europe, est à peu près la seule matière combustible que l'on emploie pour consumer les corps des gens du commun. Les prêtres ou pounghis sont aussi brûlés avec le bois de leurs cercueils; mais le feu y prend par le moyen de fusées. Cette pratique étant peu connue, je vais la rapporter telle que me l'a décrite mon fils, qui a été témoin de la cérémonie à Rangoun, où il réside.

« Le prêtre dont je vais raconter les funérailles, me mande mon fils, étoit mort depuis deux ans. Dès qu'un pounghi a les yeux fermés, on embaume son corps : on en retire les entrailles, on le remplit de diverses sortes d'aromates, puis on coud l'ouverture; on enduit ensuite le cadavre d'une couche de cire pour le préserver du contact de l'air; on couvre cette enveloppe d'une couche de laque et d'autres ingrédiens, et le tout est revêtu d'une feuille d'or. Le corps de ce prêtre étoit étendu dans toute sa longueur, les bras

posés sur la poitrine. Le corps est préparé de cette manière dans la maison où le défunt a terminé ses jours. Au bout d'un an, on le transporte dans un bâtiment construit à cet effet, et on le garde encore un an ou deux, jusqu'à ce que les pounghis donnent ordre de le brûler. Je vis le corps du prêtre dont il est question dans un de ces bâtimens, environ un mois avant qu'on l'en retirât pour la dernière cérémonie. Il étoit posé sur un échafaudage placé dans une maison qui ressembloit à celle de leurs konims (1), s'élevant en forme conique et haute d'environ trente pieds. L'échafaudage étoit en bambou et en bois. La maison qui le renfermoit étoit couverte en papier revêtu de feuilles d'or. A côté de l'échafaudage on voyoit le cercueil dans lequel le corps alloit être déposé; il était aussi doré et orné de différentes figures qui représentoient la mort sous toutes sortes de formes. On préparoit dans la cour deux grands charriots, l'un pour transporter le cercueil, l'autre l'échafaudage. Le premier

(1) Nom donné aux bâtimens occupés par les prêtres birmans qui vivent dans une communauté soumise au chef du konims; celui-ci est toujours un prêtre distingué par son âge ou sa science. Les konims sont des espèces de colléges dans lesquels on instruit tous ceux qui le désirent; les membres en sont soumis à une discipline qui ne diffère pas beaucoup de celle d'un couvent.

étoit surmonté d'un échafaudage semblable à celui de la maison, mais plus large et fixé sur un éléphant représenté à genoux.

Le temps de la cérémonie approchant, les principaux habitans de chaque rue reçurent l'ordre de préparer une fusée et une figure d'un animal quelconque à laquelle la fusée étoit fixée. Indépendamment de ces grandes fusées, on en prépara un grand nombre de petites, ainsi que beaucoup d'artifices. L'année birmane commença le 13 ou 14 d'avril; je ne puis pas me rappeler exactement la date précise : la fête fut célébrée par l'aspersion de l'eau; elle eût duré six à sept jours, si le vice-roi ne l'eût pas interrompue pour que l'on pût brûler le talapoin. Le 17, on promena processionnellement autour de la ville les figures auxquelles on devoit attacher les fusées; et, depuis ce jour-là jusqu'à la fin de la cérémonie, tous les habitans de la ville et du voisinage, n'importe leur sexe, furent obligés d'y assister. Les figures furent traînées en procession, l'une après l'autre, dans l'ordre suivant : D'abord marchoient six à huit drapeaux; ils étoient suivis par un grand nombre de jeunes filles dansant; ensuite venoient les chariots avec les figures, les uns traînés par de jeunes garçons, d'autres par des bœufs, puis une grande troupe de jeunes femmes dansant et chantant; une vieille femme séparoit chaque file pour y maintenir l'ordre.

Jamais les femmes n'avoient assisté à ces sortes de processions; mais cette nouveauté eut lieu en conséquence d'un ordre du vice-roi. Dans cette occasion, les femmes et les filles des principaux officiers du gouvernement furent elles-mêmes obligées de danser, quelques-unes sous des parasols qu'on tenoit au-dessus de leur tête, d'autres sous un tendelet assez grand pour ombrager quarante à cinquante personnes, et soutenu par huit hommes. La marche étoit fermée par les hommes qui chantoient, claquoient des mains et dansoient; deux hommes placés entre chaque file y maintenoient le bon ordre.

Les habitans de chaque rue suivoient leurs chariots. On fit ainsi le tour de la ville en procession. Les figures d'animaux étoient beaucoup plus grandes que nature; elles représentoient des buffles, des taureaux, des lions, des ours, des éléphans, des chevaux et aussi des hommes; il y en avoit environ trente qui avoient huit pieds de haut, et un grand nombre de plus petites.

Le lendemain se passa à traîner le chariot qui portoit le cercueil; ce qui se fit d'une manière singulière. Tout le peuple étoit partagé en deux bandes, et traîna le corps depuis le lieu où il étoit jusque dans une grande vallée près de la colline sur laquelle on devoit le brûler. Quatre câbles étoient attachés à l'essieu du chariot, deux dans un sens, deux dans un sens opposé. Les hommes,

qui tenoient ces câbles poussoient de temps en temps un grand cri, et tiroient chacun de leur côté en même temps, faisant ainsi alternativement avancer et reculer le chariot. Ce ne fut que dans la soirée qu'une des deux troupes l'emporta sur l'autre, un câble de celle-ci ayant cassé. Les adversaires firent rouler le chariot de leur côté.

Le lendemain, les grandes fusées furent expédiées au lieu où étoit le corps. Dans la matinée, on emporta hors de la ville toutes les figures et leurs fusées; chaque figure étoit placée sur un chariot à quatre roues, et les fusées étoient attachées par des nœuds coulans en rotin à de fortes cordes qui passoient entre les pieds de l'animal; de sorte que, lorsqu'elles partoient, elles glissoient le long des cordes et couroient à terre. Quelques-unes de ces fusées avoient sept à huit pieds de long et trois à quatre de circonférence; elles étoient faites avec de gros morceaux de bois serrés par des cercles en fer et des liens de rotin. Une de celles-ci passa, en partant, sur le corps d'un enfant de dix à douze ans, qui mourut en quelques minutes; d'autres personnes furent grièvement blessées. Vers le soir, on fit partir une grande quantité de feux d'artifices; ce qui produisit un très-bel effet.

Le jour suivant fut consacré au brûlement du corps. Une querelle s'éleva à cette occasion entre les deux troupes qui l'avoient précédemment

traîné, celle qui avoit succombé soutenoit que son câble avoit été coupé par les adversaires, et non rompu par accident. Elle présenta en conséquence une requête au vice-roi, pour le prier d'ordonner qu'il fût fait un autre essai. Cette demande accordée, les deux troupes se procurèrent quatre câbles d'Europe tout neufs, pris à bord d'un navire qui étoit dans le port, et l'on recommença l'épreuve des forces. La victoire se déclara pour le même parti, qui rompit encore les câbles de ses antagonistes. Le parti vaincu ne voulut pas encore céder, et demanda un nouvel essai pour le jour suivant. Ce jour-là, l'avantage ne fut pour personne : alors le vice-roi ordonna de terminer la contestation, et de brûler le talapoin le lendemain.

La cérémonie se fit dans une maison élevée à cet effet; elle avoit la forme d'un konim, et renfermoit un échafaud sur lequel on plaça le cercueil. De petites fusées nouées à des cordes avec des liens de rotin partirent du sommet d'une colline, glissèrent le long de ces cordes tendues par-dessus une vallée, et allèrent à la colline opposée mettre le feu à l'échafaudage et au cercueil, qui ne tarda pas à être réduit en cendres avec tout ce qu'il contenoit.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie ; par M. J. SAINT-MARTIN, 2 vol. in-8°, grand-raisin. Prix, brochés, 24 fr.; papier vélin, 48 fr. — Paris, de l'Imprimerie royale; et se trouve chez Tilliard frères, libraires de S. M. le roi de Prusse, rue Hautefeuille, n° 22.—1819.

Quoique le nom de l'Arménie soit extrêmement familier à quiconque possède la moindre teinture d'instruction, cependant tout ce qui concerne l'histoire, la géographie et la littérature arméniennes est resté très-peu connu jusqu'à ce jour. Peu de littérateurs européens se sont occupés d'étudier l'arménien, et moins encore de compulser le petit nombre de livres écrits dans cette langue que nos bibliothèques possèdent. Cette indifférence avoit probablement pour cause le défaut de dictionnaires et de livres élémentaires; probablement aussi l'on ne supposoit pas qu'un peuple dont la plus grande partie étoit soumise au joug des musulmans, et l'autre errante et dispersée dans toutes les parties de l'ancien monde, s'occupât de belles-lettres, qu'il possédât une langue savante fixée depuis fort long-temps, et polie par un grand nombre d'ouvrages de tous les genres.

Animé de ce zèle ardent devant lequel les obstacles s'aplanissent, M. Saint-Martin s'est livré à des études auxquelles le monde littéraire est redevable de l'ouvrage que nous annonçons. Il remplira une lacune considérable dans l'histoire et la géographie; car nous n'avons en françois aucune histoire spéciale de l'Arménie; et, quant aux voyageurs qui ont parlé de ce pays avec quelque détail, ils se réduisent à deux missionnaires, dont l'un s'est principalement occupé des matières religieuses. On doit donc savoir gré à M. Saint-Martin de ne s'être pas laissé rebuter par les difficultés qu'il a rencontrées à chaque pas dans la composition de son livre, et certes elles ont dû être grandes. D'une part, tous les matériaux en ont été pris dans des auteurs qui n'avoient pas été traduits; de l'autre, il a fallu qu'il consultât une foule d'ouvrages qui se rapportoient à son plan, pour y puiser les élémens des discussions profondes auxquelles il se livre. Le résultat de son travail est d'autant plus précieux, qu'il offre un grand nombre de faits absolument neufs et qui piquent vivement la curiosité. Pour donner une idée de ce que M. Saint-Martin a fait, nous allons présenter à nos lecteurs l'exposé du contenu de son livre.

Après un mémoire sur la géographie de l'Arménie, dans lequel sont tracées ses divisions actuelles, l'auteur passe à la description du pays; elle est suivie d'un mémoire sur l'origine des différens noms de l'Arménie et de quelques-unes de ses provinces, d'un précis de son histoire, de tables chronologiques qui s'y rapportent, de la liste des patriarches d'Arménie et de ceux de Sis.

On trouve dans le second volume un mémoire sur la vie et les écrits d'Etienne Orpélian, archevêque de Siounie; une dissertation sur l'origine de la famille des Orpélians et de plusieurs colonies chinoises établies en Arménie et en

Géorgie; l'histoire des Orpélians, suivie de notes; un mémoire sur l'époque de la composition de la géographie attribuée à Moïse de Khoren; cette géographie est accompagnée de notes; l'itinéraire de Tovin, capitale de l'Arménie, jusqu'à plusieurs autres villes du même pays et de quelques autres régions; enfin, plusieurs autres morceaux d'une moindre étendue.

Ce simple énoncé suffit pour faire apprécier l'importance du travail de M. Saint-Martin. La description de l'Arménie est de la plus grande utilité pour la géographie de cette contrée, qui ne laisse pas que d'offrir d'assez grandes difficultés. En effet, la différence de noms donnés au même lieu par les divers auteurs qui en ont parlé, cause nécessairement de la confusion, puisque chacun le désigne d'après la dénomination qui étoit reçue dans sa propre langue à l'époque dont il en parle; il est vrai que cet inconvénient existe pour beaucoup de pays; mais nous ne croyons pas qu'il y en ait pour lequel il soit plus sensible que pour l'Arménie, si souvent conquise par des nations qui n'avoient entre elles rien de commun. Les géographes ne liront pas sans fruit ce qui concerne Amid ou Diarbekr: cette ville ne se trouve citée sous son premier nom dans aucun des écrivains antérieurs au quatrième siècle de notre ère; ce qui a fait conclure un peu légèrement à quelques géographes qu'elle n'existoit pas avant cette époque; d'Anville, sans tomber dans cette erreur, en a commis une autre en confondant cette ville avec celle qui portoit chez les anciens le nom de Carcathiocerta. M. Saint-Martin pense que celle-ci répondoit à celle de Miafarékin, située à 240 stades au nord d'Amid, sur le Nymphæus, petite rivière qui, auprès d'Amid, se joignoit au Tigre, et avec lequel il paroît qu'elle a été confondue quelquefois. Assemani, et avant lui Ortélius, ont mal à propos confondu

Amid avec l'Ammæa de Ptolémée. Les recherches de M. Saint-Martin lui ont fourni l'occasion de démontrer que, si elle n'a pas succédé sans interruption à Tigranocerte, elle en occupe au moins à peu près l'emplacement. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut voir les preuves sur lesquelles l'auteur établit son opinion; elle avoit déjà été regardée comme probable par quelques géographes; mais M. Saint-Martin lui a donné un degré d'évidence auquel il est difficile de ne pas se rendre.

La famille des Orpélians dont M. Saint-Martin donne l'histoire traduite de l'arménien, avec le texte imprimé en regard de sa version, est établie en Arménie depuis le temps d'Alexandre-le-Grand; elle y existe encore. Elle habita d'abord en Géorgie, où elle étoit venue de l'orient en faisant le tour de la mer Caspienne. Dans son pays, elle appartenoit au sang royal. A la mort du chef de leur maison, les princes se firent la guerre; le triomphe d'un parti contraignit l'autre de prendre la fuite. Celui qui commandoit ce dernier étoit un jeune homme vaillant, audacieux, doué d'une force et d'une habileté extraordinaires. Il réunit sa famille, s'empara des trésors royaux; puis, montant à cheval, ils traversèrent une grande étendue de pays, et arrivèrent dans le pays de Kharthel au moment où il étoit opprimé par les Persans. Ils offrirent leurs services contre les oppresseurs; on accepta leur proposition, et on leur donna pour habitation le fort imprenable d'Orpeth, avec d'autres bourgs et des forteresses. C'est du nom d'Orpeth qu'ils furent appelés Orpélians. Cependant ils réunirent les troupes géorgiennes, marchèrent contre les Persans, les vainquirent, les mirent en pièces, et rétablirent la paix dans le pays. Pour les récompenser de ce service éminent, on nomma leur chef généralissime des armées. Ils furent ensuite comblés de plus d'honneur encore; de sorte qu'ex-

cepté le roi, il n'y avoit personne dans tout le pays qui fût leur égal ou qui pût leur être comparé.

Mais la mémoire des services signalés n'est pas impérissable. Un roi de Géorgie devint jaloux des Orpélians, qui cependant continuoient à se distinguer contre les ennemis du dehors; ils furent presque entièrement détruits dans le royaume; l'on fit même disparoître leur nom dans l'histoire, dans tous les livres, jusque dans les églises. Cette famille fut ensuite rétablie dans une partie de ses dignités, et ses chefs parvinrent même à tenir sous le roi les rênes de l'état. Les Mongols arrivèrent; tout céda devant eux; les Orpélians s'attachèrent à leur fortune; ils obtinrent l'agrandissement de leurs possessions, qui comprirent bientôt presque toute la partie septentrionale de l'Arménie. Ils se trouvèrent ainsi les plus puissans des princes arméniens et géorgiens, et rétablirent leur famille dans le rang glorieux qu'elle avoit tenu autrefois. De nouvelles révolutions leur firent perdre la plus grande partie de ce qu'ils possédoient, et ils ne sont plus maîtres que de quelques petites villes en Géorgie. Les princes Démétrius et Jean Orpélian ont rendu de grands services à la Russie dans la guerre qu'elle a soutenue dans ce pays en 1803. M. Klaproth parle du prince Orpélian, avec lequel il fit des excursions dans les montagnes du Caucase. On ne peut nier que cette famille ne soit une des plus anciennes qui existent.

Les notes dont M. Saint-Martin a enrichi l'histoire des Orpélians sont plus étendues que l'ouvrage même. On y trouve des renseignemens précieux sur l'histoire générale de l'Asie, sur les conquêtes des Mongols, et en particulier sur l'histoire de la Géorgie, le seul royaume chrétien qui ait subsisté dans ces régions jusqu'à nos jours. Ces notes jettent aussi beaucoup de lumière sur la géographie de ces contrées. Il suffit de lire celle qui concerne Karako-

roum, capitale de l'empire des Mongols et résidence des premiers successeurs de Djinghiz-Khan. La véritable position de cette ville, nommée en arménien Gharaghour-houm, a été jusqu'à présent fort mal connue. M. Abel Rémusat avoit enfin, après toutes les discussions qui s'étoient élevées sur ce point, fixé d'une manière incontestable sa position sur la rive gauche de l'Orgoun, du côté du nord et non loin de sa réunion avec la Selinga. M. Saint-Martin a trouvé dans Raschid-Eddin un passage que M. Abel Rémusat n'a point connu, et qui confirme pleinement son opinion. Ainsi, ce point important pour la géographie et l'histoire de la Haute-Asie est maintenant déterminé.

Mais de quel pays à l'orient de la Géorgie étoient venus les Orpélians? M. Saint-Martin pense que c'est de la Chine; et il fonde son assertion sur ce que les traditions géorgiennes attestent que les Orpélians étoient arrivés d'un pays appelé Djen, qui est la Chine, et sur ce que le nom d'Orpélian, qui fut donné à cette famille lorsqu'elle eut obtenu la cession du fort d'Orpeth, n'a pas fait oublier ceux qui rappellent son origine. On les nomme encore, selon la différence des langues, en géorgien Djénévout, et en arménien Djénasti, c'est-à-dire Chinois. Les développemens dans lesquels M. Saint-Martin est entré pour offrir sous leur véritable point de vue les résultats que ses recherches lui ont fournis sur ce sujet, l'ont mis à même de montrer que les Grecs, les Arméniens, les Arabes, les Perses, ont toujours eu une connoissance positive de la Chine. Les Chinois, par leurs conquêtes dans la Haute-Asie centrale, étant venus à diverses époques très-près des pays habités par les Grecs et les Romains, et s'étant procuré sur eux, comme on le voit dans leurs livres, des relations fort exactes et fort circonstanciées, il n'est

pas possible que ceux-ci ne les aient pas connus; mais les écrivains grecs et latins ne nous ont rien conservé de détaillé sur les Chinois; ils ne nous ont transmis, faute de connoissances positives et d'itinéraires exacts, que des notions tellement vagues, que les Sinæ des géographes anciens ont donné lieu, parmi les modernes, à des discussions sans fin. M. Saint-Martin pense que les Sinæ ne sont autres que les Chinois, et fonde cette opinion sur tant de preuves plausibles, qu'elle nous paroît pouvoir être admise sans blesser la vraisemblance. Cependant nous ne pouvons considérer les Orpélians comme des Chinois; ils venoient sans doute d'un pays soumis à la Chine; mais ils appartenoient probablement à une des nombreuses hordes qui ont toujours erré sur le plateau de l'Asie centrale, et ne faisoient point partie de la nation qui a, de toute antiquité, habité le pays compris actuellement à l'est de la grande muraille.

La géographie, attribuée à Moïse de Khoren, ne peut avoir eu pour auteur ce célèbre historien arménien qui florissoit vers le milieu du cinquième siècle de l'ère vulgaire. Cet ouvrage n'est qu'une traduction très-abrégée du traité de géographie de Pappus d'Alexandrie qui vivoit à la fin du quatrième siècle. Le traducteur a supprimé tous les détails relatifs aux pays éloignés de l'Arménie, et a remplacé ce qui le concerne, ainsi que les contrées limitrophes, par des renseignemens plus étendus. Ce mélange de matériaux, tirés de lieux différens, lui a fait commettre de doubles emplois qui ont jeté une assez grande confusion dans plusieurs parties de son travail. La citation des Russes, de la Crimée, du Schirvan et d'autres lieux nommés dans cette compilation, la renvoie au dixième siècle. «Si l'on pouvoit penser, dit avec raison M. Saint-Martin, que cette géographie ne fût qu'un ouvrage de Moïse de Khoren

interpelé, le résultat seroit toujours à peu près le même; il resteroit peu de chose à son véritable auteur; et, dans l'impossibilité où nous sommes de bien distinguer ce qui lui appartient, il en résulteroit qu'il ne pourroit faire autorité que comme un ouvrage composé dans le dixième siècle qui renfermeroit les renseignemens précieux sur des temps plus anciens.

Cette géographie fut imprimée, pour la première fois, à Marseille, en 1683, en arménien seulement avec quelques autres fragmens géographiques. Cette édition faite avec peu de soin, et sans doute sur un mauvais manuscrit, est remplie de fautes dans les noms de pays. Le texte est aujourd'hui rétabli dans sa pureté.

« L'Arménie, dit M. Saint-Martin, n'a jamais joué un rôle bien marquant au milieu des révolutions de l'Asie : presque toujours placée dans un rang secondaire, elle partagea le destin des puissans empires qui se succédèrent dans cette belle partie du monde; aussi les noms des rois qui la gouvernèrent, des généraux et des écrivains qui s'y distinguèrent, sont-ils à peu près ignorés au-delà des limites du pays qui les vit naître. Les hommes en général se laissent séduire par les grands noms; la Perse, l'Arabie et l'Inde, sont depuis long-temps les seules parties de l'Asie qui fixent notre attention. Ces pays nous rappellent de grands souvenirs historiques : leur antique civilisation, la grandeur et la puissance des empires qui y subsistèrent, leurs étonnantes révolutions, les législateurs, les grands écrivains, les ministres habiles, les rois, les généraux qui s'y illustrèrent, le caractère particulier des peuples qui les habitent, leurs religions, leurs institutions et les magnifiques débris de leurs cités et de leurs monumens, qui nous attestent leur antique splendeur; tout justifie la préférence que nous leur accordons. L'Arménie est bien loin de jouir

de tels avantages : située entre des grands empires, perdue pour ainsi dire au milieu d'eux, gouvernée par des princes peu puissans, ravagée par des guerres intestines, perpétuellement en proie au fer de l'étranger, elle fut toujours déchirée, divisée ou asservie. C'est sans doute à cause de cet état politique que les annales de l'Arménie, et les ouvrages de ses écrivains, n'ont été que fort peu connus des nations étrangères, malgré l'intérêt réel qu'ils pouvoient présenter. En effet, comment penser que des dominateurs victorieux et puissans daignassent s'abaisser jusqu'à lire les livres de misérables vaincus, et à rechercher les annales d'un peuple qui n'avoit jamais su conserver son indépendance, et qui n'avoit pas même pu s'illustrer en succombant sous les coups de ses vainqueurs!

« Quoique l'histoire de la nation arménienne ne soit pas aussi importante et aussi intéressante que celle de la plupart des autres nations orientales; comme elle remplit un vide assez considérable dans l'histoire générale de l'Asie, il est indispensable de la connoître pour avoir un tableau complet des peuples qui se partagent cette vaste partie du monde. Les fréquentes relations politiques des rois et des princes arméniens avec les nations étrangères, et les guerres presque continuelles dont leurs états ont été le théâtre, soit quand ils défendoient leur indépendance contre les Persans, les Grecs, les Arabes ou d'autres, ou bien lorsqu'ils étoient spectateurs passifs des combats et des démêlés qui devoient décider de l'empire de l'Asie, font que l'histoire d'Arménie doit nécessairement être étudiée pour éclaircir un grand nombre de points de celle des autres peuples de l'Orient qui, sans cela, seroient enveloppés d'une obscurité presque impénétrable. »

Depuis la destruction complète des divers royaumes et principautés de la Grande-Arménie, par les empereurs

grecs et les sultans turcs de la dynastie des Seldjoukides, les divisions territoriales de ce pays ont éprouvé beaucoup de changemens, et il ne reste presque aucune trace des dénominations nationales qui y étoient autrefois en usage et que l'on retrouve dans les anciens livres arméniens. La totalité du royaume est actuellement partagée entre l'empire ottoman, le royaume de Perse, l'empire de Russie et quelques princes kourdes indépendans.

Nous en avons dit assez pour faire connoître l'importance et le mérite du travail de M. Saint-Martin. Nous aurions voulu nous étendre davantage sur plusieurs parties qui sont dignes de fixer plus particulièrement l'attention. Notre insuffisance ne nous l'a pas permis. Au reste, M. Saint-Martin a trouvé un juste appréciateur de son ouvrage dans le savant illustre auquel il l'a dédié. La sanction que M. le baron Silvestre de Sacy a donnée à ce livre en consentant que l'on mît son nom en tête, lui garantit un succès auquel le monde littéraire applaudira.

Revue encyclopédique, ou *Analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature et dans les sciences, par une réunion de membres de l'institut et d'autres hommes de lettres*; 2e année.

Nous devons faire mention, dans nos Annales, de ce recueil intéressant, qui paroît depuis le 1er janvier 1819; car on peut le considérer comme un grand et continuel voyage dans toutes les parties des connoissances humaines, et dans toutes les contrées du monde civilisé, pour les comparer et les rapprocher entre elles sous les rapports des produits littéraires, scientifiques et industriels les plus remarquables. Il entre donc dans notre plan d'entretenir nos lecteurs de cet ouvrage, l'un des plus utiles

et des plus importans qui aient été entrepris dans l'intérêt des sciences. Nous ne nous arrêterons pas sur les morceaux de littérature et de philosophie, parce qu'il ne nous appartient pas de faire des excursions au-delà des limites que nous nous sommes prescrites; nous nous bornerons à appeler l'attention sur ce qui se rapporte à notre but.

On lit dans la quinzième livraison une *Notice sur l'état actuel de la Grèce*, ce pays qui offre encore maintenant un spectacle digne de fixer les regards du vrai philosophe. « Sous un gouvernement de fer, dit l'auteur, la Grèce a conservé inviolable son caractère national; toute attachée à le garder comme le seul des biens qui lui restoit, elle rejetoit ce qui s'en éloignoit. Ainsi, encore aujourd'hui, langue, mœurs, usage, ne diffèrent que peu de ceux que les Turcs ont trouvés dans le pays en y entrant. ».

L'auteur observe avec raison que certains voyageurs, en parlant des Grecs, entendent les habitans de trois ou quatre grandes villes qu'ils ont vues, ce qui est une manière très-inexacte de juger; quant à lui, il parle de la masse entière de la nation qui est en minorité dans la capitale et dans les grandes villes d'où les Grecs se sont retirés, pour éviter de se trouver trop rapprochés de leurs maîtres dont ils ne peuvent attendre que de mauvais traitemens. Ceux qui sont restés, sont en effet la partie la plus dégénérée, et les autres Grecs les appellent avec mépris *Turco-mélangés*.

Au reste, l'auteur, bien éloigné d'une prévention aveugle en faveur des Grecs, juge très-impartialement les voyageurs qui ont parlé de cette nation. Choiseul-Gouffier et William Eton sont ceux qui lui semblent l'avoir le mieux connue. La langue des Grecs modernes n'a pas été appréciée plus

sensément que leur caractère. Beaucoup de voyageurs, au lieu de l'apprendre, seul moyen de bien observer une nation, l'ont décriée. Il lui manque d'être fixée et de posséder des auteurs qui la portent à un haut degré de perfection; plus d'une langue de l'Europe est défectueuse sur le premier point. . . . . . .

L'auteur espère la régénération des Grecs. Peut-on l'en blâmer? ce seroit une bien triste manie que de s'obstiner à ne vouloir trouver, dans une nation malheureuse, que des défauts et des vices, à la regarder comme incapable de se réformer, à crier anathème contre quiconque attend qu'elle reprendra une place honorable parmi celles qui se distinguent par leurs vertus, leurs talens, leurs exploits? Il faut convenir, au reste, que l'on ne trouve guère, parmi les François, de ces gens qui s'acharnent à déprécier les Grecs. Ce n'est pas nous non plus qui donnons à la Porte l'odieux conseil de les priver de leurs propriétés, de les réduire à la condition de serfs, de leur interdire tous les métiers, surtout de détruire leur marine. On a peine à croire de semblables infamies possibles, et cependant elles sont réelles. Les Grecs connoissent la générosité qui distingue éminemment la nation françoise; ils savent que chez elle on ne salarie pas des écrivains pour les calomnier dans des écrits périodiques; nous ne leur avons jamais causé le moindre tort, nous n'avons donc pas besoin de les faire injurier; manière très-commode de chercher à noircir, aux yeux de l'Europe, ceux qu'on dépouille.

Parmi les analyses qui contiennent des faits nouveaux, nous remarquerons celle que M. le comte Alexandre de la Borde a faite des *Nouveaux principes d'économie politique* de M. Simonde de Sismondi. Ce dernier, en parlant du danger qui menace les pays où l'on se livre à l'exploitation des grandes fermes, cite l'état où elles ont réduit la Cam-

pagne de Rome : cette province, de quatre-vingt-dix milles de longueur sur vingt-cinq de large, ne compte plus, dit M. de Sismondi, qu'environ quarante fermiers; leur manière de faire valoir les terres est d'épargner en toutes choses sur le travail de l'homme, de se contenter des produits naturels du sol, de n'avoir en vue que le pâturage, et d'écarter successivement tout ce qui reste de population.

M. le comte de la Borde trouve l'exemple mal choisi; et, pour réfuter l'opinion de M. Sismondi, il s'appuie des observations de M. le comte de Tournon, qui a administré le pays où se trouve l'immense territoire dont il est question. Nous allons citer ces observations, parce qu'elles tiennent à la géographie positive.

Culture de la Campagne de Rome.

« Cet immense territoire, qui comprend les vastes bassins des environs de Rome et les marais Pontins, est, à la vérité, presque sans habitans; mais il n'est pas cependant livré à quarante fermiers : la partie seule des maremmes, qui s'appelle l'*Agro-Romano*, se divise en plus de trois cents fermes; les territoires adjacens, jusqu'à Montalto, sont divisés en quarante fermes. Ce pays, surtout les maremmes, qui occupent la plus belle partie de l'Etrurie et du Latium, nourrissoit en effet une population forte et nombreuse; mais ces plaines, plus facilement conquises que les lieux élevés, furent le théâtre des dévastations qui marquèrent la décadence de l'empire romain. La population succomba plus facilement que celle des montagnes. Leur sol, abandonné par la charrue, se couvrit de plantes parasites; les canaux et les lits des rivières s'encombrèrent de végétaux et de terres éboulées; les lacs s'élevèrent, leurs rives de-

vinrent autant de marais infects. L'air se vicia d'autant plus facilement, que, dès les temps anciens, cette plage, remuée par les feux souterrains, avoit fréquemment développé des maladies endémiques; alors la population de Rome, réduite par les guerres et les maladies à trente mille ames, luttoit contre une destruction totale. C'est alors que les maremmes furent divisées en grandes fermes, non par suite d'un système quelconque, mais parce que, vides d'habitans, l'agriculture pastorale y étoit seule praticable. Il arriva dans les maremmes ce qui arrive dans tout pays désert, où l'on adopte le mode de jouissance des terres qui exige le moins de bras.

« A mesure que la population de Rome et des coteaux qui bordent les maremmes s'accrut, vers le quatorzième siècle, les propriétaires des grandes fermes accrurent la culture des céréales qui avoit d'abord été très-bornée. Le pâturage resta en première ligne, parce que la culture avoit pour bornes le nombre de bras disponibles, tandis que rien n'empêchoit de laisser aux bestiaux une plus grande étendue de terres; mais le gouvernement et les propriétaires eux-mêmes ont toujours cherché à étendre la culture aussi loin que le permettoient et l'emploi des grains et le nombre des bras.

« Maintenant il sera facile de prouver qu'il n'a pas été possible de changer ce mode, et qu'il est encore en harmonie avec la situation des choses. Les maremmes sont sans habitans indigènes; c'est une triste vérité, évidente pour quiconque parcourt la plage littorale de l'embouchure de l'Arno aux marais Pontins. Par conséquent il faut nécessairement importer chaque année les cultivateurs des pays qui ont un superflu d'habitans. La population des coteaux qu'encadrent les maremmes, quoique considérable, n'excède pas les besoins de l'agriculture. On ne

peut y chercher des bras oisifs; il faut recourir aux montagnes apennines et à leurs appendices, pays surchargés de population; mais leurs habitans ne se louent qu'à un haut prix, car ils quittent leurs foyers, et ils échangent l'air pur de leurs montagnes contre les miasmes malfaisans de la plaine. Il faut en outre leur faire des avances, entretenir parmi eux les agens qui les enrôlent et les conduisent. On ne sauroit donc, sans de grands frais, pourvoir à la culture, et par conséquent, sans des capitaux considérables, se charger d'une exploitation. Mais la culture ne peut s'étendre qu'autant que le permettent les bras disponibles des montagnards. Or, quelque considérable qu'elle soit, cette population ne suffiroit pas à la culture indigène et à la culture de l'étranger, si cette dernière prenoit plus de développement; dès-lors, il faut qu'une portion notable du sol soit abandonnée au pâturage. L'herbe la plus épaisse croît sur ce sol dès que les pluies d'automne l'humectent, et pour la consommation il faut des bestiaux, et par conséquent de grands capitaux pour les acheter. Seconde nécessité des grandes fermes et de riches fermiers.

« Ainsi, quoiqu'il soit désirable que les fermes se subdivisent par l'augmentation de la population, il n'est pas possible d'y parvenir spontanément, et le vœu des propriétaires et du gouvernement à cet égard ne peut que se réaliser avec le temps.

« La preuve la plus certaine que le défaut de population ne vient pas du genre de culture, mais de la nature du climat, c'est que partout où le sol s'est exhaussé et a défendu la population contre le mauvais air, la population s'est rétablie, et avec elle la petite culture; il est peu de pays mieux cultivés que les coteaux qui bordent les maremnes, et ce sont cependant les mêmes lois qui régissent les mêmes expositions. »

En énonçant le vœu que l'on puisse voir un jour traduire en françois les morceaux les plus remarquables contenus dans les dix derniers volumes des *Recherches asiatiques*, les auteurs de la *Revue* donnent la liste de ces morceaux parmi lesquels se trouve le *Voyage aux sources du Gange*; nous leur rappellerons que nous avons inséré, dans le premier numéro de nos Annales, la traduction de cette pièce intéressante qui est accompagnée d'une carte.

Nous finirons cet article par adresser une réclamation à MM. les rédacteurs de la *Revue*. En annonçant les *nouvelles Annales des Voyages*, ils ont bien voulu donner des louanges à la *Notice historique et géographique sur Parga*, qui se trouve dans notre troisième volume; mais ils attribuent cette notice à un Grec qui réside à Paris et dont ils font un éloge mérité.

La vérité nous oblige à déclarer que cette notice a pour auteur le soussigné qui l'a rédigée d'après diverses sources qu'il a indiquées. J. B. B. EYRIÈS.

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait en 1818, *par ordre du gouvernement françois, par M. G. Mollien, avec cartes et vues.* — Paris, veuve Courcier, 1820; 2 vol. in-8°.

Ayant donné dans le second volume des *nouvelles Annales des Voyages* l'itinéraire de M. Mollien, nous n'y reviendrons pas. Nous nous bornerons à dire que l'on trouve dans sa relation des détails nouveaux sur les maures du désert, ainsi que sur les nègres qui vivent entre le Sénégal et la Gambie. Comme l'auteur a vécu au milieu d'eux, il a été plus à même de les observer que ne le peuvent faire les voyageurs qui ne les voient que le long des côtes, et qui souvent ne publient que le résultat de ce qui leur a été raconté.

On ne se doute pas que les états nègres ont chez eux une administration régulière. On y trouve une police qui exige des passe-ports. M. Mollien, qui avoit négligé de s'en munir dans le Fouta-Toro, fut arrêté par des agens de l'autorité, et enfermé jusqu'au retour des ordres du chef du pays. Les renseignemens que le voyage fournit sur les variations que la forme de gouvernement a subies dans quelques pays nègres, et sur les révolutions qu'ils ont subies, sont extrêmement curieux. Mais ce qui rend surtout le voyage de M. Mollien intéressant pour la géographie, c'est la découverte des sources du Sénégal, de la Gambie, de la Falème et du Rio-Grande.

Le voyage de M. Mollien a paru assez intéressant à nos voisins d'au-delà de la Manche pour lui mériter l'honneur d'être traduit dans leur langue; mais, comme il faut qu'ici-bas il n'y ait pas de bonheur sans mélange, tandis que M. Mollien voyoit son voyage imprimé à Londres en un beau volume in-4.°, il pouvoit lire les remarques injustes écrites par un journaliste aveuglé par la prévention.

Ce dernier prétend que M. Mollien ne peut être mis sur le rang des voyageurs qui ont agrandi le cercle étroit de nos connoissances sur l'Afrique. Il fonde cette assertion sur ce que M. Mollien n'a pas appuyé ses découvertes sur des observations astronomiques. Lorsque nous avons rendu compte du voyage de M. Mollien, nous avons exprimé le regret qu'il n'eût pas été à même de faire des observations de ce genre; mais nous n'avons pas pensé que ce fût un motif de se défier de l'exactitude du récit de notre compatriote. En raisonnant comme le journaliste anglois, l'Europe entière auroit refusé d'ajouter foi au premier voyage de Mungo-Park; car ce martyr de la géographie n'avoit pas fait d'observation astronomique,

et n'avoit décrit sa route que d'après la durée et la direction de sa marche ; son récit ne fut cependant pas révoqué en doute, et l'on ne trouva pas mauvais qu'il eût rapporté avec quelques détails les événemens qui lui étoient arrivés. Le savant major Rennel enrichit sa relation d'observations pour rattacher les découvertes à la géographie de l'Afrique, le monde savant applaudit au zèle de Mungo-Park ; on le felicita de son courage, et on annonça hautement le vœu que des observations ultérieures vinssent confirmer ce qu'il avoit raconté. Espérons aussi que les voyageurs qui visiteront les mêmes contrées que M. Mollien a parcourues, constateront la réalité de ce qu'il a vu.

Peut-être que si M. Mollien, au lieu d'être né au sud, fût né au nord de la Manche, il eût trouvé grâce aux yeux du critique. Le ton âpre de celui-ci, et c'est l'épithète la plus douce dont on puisse le qualifier, prouve qu'il ne voit pas sans mauvaise humeur qu'un autre qu'un Anglois se permette de découvrir quelque chose en Afrique. On ne peut que le plaindre d'un travers si fâcheux. Au reste, il doit naturellement trouver fort désagréable que des expéditions qui ont coûté près de cinquante mille livres sterling n'aient rien produit, tandis que celle de M. Mollien, dont il est résulté des découvertes importantes, n'a pas coûté douze cents francs ou cinquante livres sterling.

II.

MÉLANGES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

Education des pauvres en France, en Angleterre, en Ecosse.

Dans la séance de la chambre des communes, du 28 juin 1820, M. Brougham a demandé qu'il lui fût permis de présenter un bill relatif à l'éducation des pauvres. Les argumens sur lesquels il a fondé sa demande ont pour base une infinité de faits curieux qui prouvent les profondes recherches auxquelles son caractère bienfaisant l'a porté à se livrer, pour bien connoître l'objet important sur lequel il vouloit attirer l'attention de ses collègues. Nous avons pensé que le résultat des recherches de M. Brougham étoit assez intéressant pour être offert aux lecteurs des Annales : nous allons laisser parler l'orateur anglois :

« Le nombre des enfans élevés dans les écoles non dotées par le gouvernement est de 480,000, auxquels il en faut ajouter environ 11,000 pour 150 paroisses dont il ne m'est pas encore parvenu d'état; 165,432 enfans sont élevés dans les écoles dotées, ce qui, déduisant les 11,000 cités plus haut, forme un total de 655,432 enfans qui reçoivent de l'éducation. Il paroît qu'en Angleterre un quatorzième ou un quinzième de toute la population jouit de ce bienfait. Les tables de Breslaw, d'après lesquelles les calculs ont été faits en France, comprennent les enfans de l'âge de sept à treize ans; mais j'ai entrepris la tâche pénible de corriger ces tables d'après des règles qui sont en ce moment

devant la chambre; et qui ont été dressées en conformité des états envoyés par les recteurs des paroisses sur la connoissance qu'ils ont de leurs communautés respectives; or, le résultat que j'ai obtenu prouve que, le nombre des enfans ayant besoin d'éducation, comparé avec l'ensemble de la population, au lieu d'être du neuvième, est de près du dixième; mais le nombre des enfans qui reçoivent actuellement de l'éducation n'est que du quatorzième ou du quinzième; il paroît donc qu'il y a sur ce point une lacune considérable. Toutefois il faut faire une autre déduction pour les écoles de bonnes femmes non dotées (dame-schools), dans lesquelles 53,000 enfans sont élevés, ou plutôt ne sont pas élevés, car que peuvent-ils y apprendre? puisqu'on les y envoie généralement trop jeunes, et qu'on les retire précisément au moment où ils sont en état de s'instruire. Je veux bien pourtant reconnoître que ces écoles de bonnes femmes sont très-utiles, à raison des principes d'ordre et de régularité que l'on y inculque aux enfans.

Le nombre des enfans qui reçoivent de l'éducation en Angleterre n'est donc réellement que du seizième de la population, et cependant cette proportion si faible n'existe que depuis l'année 1803, époque à laquelle on a établi ce qu'on appelle les nouvelles écoles, ou celles dans lesquelles on suit le système du docteur Bell et de M. Lancaster. Elles sont au nombre de 1,520, et l'on y reçoit environ 200,000 enfans. Ainsi, avant 1803, il n'y avait qu'un vingt-unième de la population qui jouît du bienfait de l'éducation; et, à cette époque, on pouvoit, sans exagération, regarder le peuple anglois comme le plus mal élevé de l'Europe.

Combien le tableau de l'Ecosse est différent! Le nombre des enfans auxquels on donne de l'éducation est du neu-

vième ou entre le neuvième et le dixième. Le pays de Galles est dans un état encore plus misérable que l'Angleterre; la proportion y est aujourd'hui du vingtième, et, avant 1803, elle étoit du vingt-sixième.

J'ai pensé qu'il pouvoit être utile de comparer sous ce rapport notre situation avec celle de trois pays étrangers; et j'ai eu le bonheur de m'en procurer les moyens, non d'après des livres, mais d'après les renseignemens que m'ont obligeamment fournis plusieurs personnages distingués, parmi lesquels je puis nommer M. le duc de Broglie, M. le baron de Staël, M. le baron Cuvier qui m'a communiqué tout ce qui concernoit la Hollande, et M. le comte Alex. La Borde, membre du conseil d'administration des écoles d'enseignement mutuel. En France, la proportion est du vingt-huitième; quoique faible, elle n'a pourtant lieu que depuis les améliorations récemment introduites. En 1819, on ne comptoit que 1,070,000 enfans qui fréquentassent les écoles, et ce nombre étoit plus fort de 200,000 qu'en 1817. Ce royaume est, à cet égard, aussi mal partagé que le comté de Middlesex qui est le plus peuplé de l'Angleterre, et en même temps la portion de toute la chrétienté où la jeunesse est, sans contredit, la plus mal élevée. En France, on ne s'est pas plus tôt aperçu de tout ce qui manquoit sous ce rapport que l'on s'est occupé de remédier au mal. Grâces au zèle que l'on y a mis, 7,120 écoles nouvelles ont été ouvertes, et 204,000 enfans, c'est-à-dire les enfans de deux millions de la masse de la population totale, reçoivent de l'éducation, exemple bien digne d'admiration et d'imitation.

J'ai reçu de la Suisse d'excellens renseignemens de mon ami M. Dumont, dans une lettre de son domestique, natif du canton de Vaud, qui a une très-belle écriture et qui n'a reçu de leçon que dans une école de paroisse. Je

trouve, d'après ces sources et d'autres encore, qu'en Suisse il y a douze fois autant d'éducation qu'en Angleterre.

En 1812, il y avait, en Hollande, d'après M. le baron Cuvier, 4,451 écoles dans lesquelles on élevoit 190,000 enfans, ou un dixième de la population.

Telles sont les données générales dont j'ai voulu faire précéder mon plan; mais maintenant je vais considérer mon sujet sous un point de vue différent et non moins intéressant. Le nombre des enfans qui, en Angleterre, reçoivent de l'éducation, est, comme je l'ai déjà dit, de 600,000; en déduisant ceux qui sont placés dans des écoles de bonnes femmes, et y ajoutant 50,000 pour les enfans élevés chez leurs parens par des précepteurs, il convient d'y en ajouter aussi 100,000 qui fréquentent les écoles des dimanche, où ils reçoivent une petite portion d'éducation, mais où ils ne prennent aucune de ces utiles habitudes inculquées par la discipline des écoles sous la surveillance d'un maître qui est bien plus profitable à un enfant que celle des parens. Ainsi le nombre total des enfans est de 750,000, et, suivant ce calcul, 2,000,000 d'individus de la population de l'Angleterre restent absolument négligés sous ce rapport, ou, en d'autres termes, une personne sur cinq est dépourvue des moyens d'éducation; de sorte que la Suisse est, à cet égard, dans une position douze fois meilleure que la nôtre.

Le dernier rapport sous lequel je veux traiter ce sujet est fondé sur un état comparé des paroisses et des districts ecclésiastiques, qui ont et qui n'ont pas d'écoles. L'Angleterre renferme environ 12,000 districts ecclésiastiques; sur ce nombre il y en a 3,500 où l'on n'aperçoit pas de trace d'école, dotée ou non dotée, ni même de bonnes femmes; il n'y existe pas plus de moyens de recevoir de l'éducation que chez les Hottentots. Sur les 8,500 autres,

3000 ont des écoles dotées, le reste a des écoles dont l'entretien repose entièrement sur des dons volontaires; il est par conséquent précaire et incertain.

On sait qu'en Ecosse, chaque paroisse, grande ou petite, a une école, et même que quelques-unes en ont plusieurs: beaucoup sont dotées, et c'est sur celles-là que repose la masse de celles où la plus grande partie de la population est élevée.

Si je ne craignois de fatiguer la chambre, je lui montrerois, comme sur une carte, de qu'elle manière l'éducation est répartie en Angleterre. La proportion qui est du quinzième pour tout le royaume n'est que du vingt-quatrième pour le Middlesex; et, en déduisant ce comté de la somme totale, on réduit la proportion à un terme assez bas pour prouver évidemment que, dans le Middlesex, on est trois fois plus mal élevé que dans le reste de l'Angleterre. Le Lancashire vient ensuite; la proportion y est du vingt-unième: il est donc à peu près de moitié plus mal élevé que le reste du royaume. Dans les quatre comtés du nord pris en masse, la proportion est du dixième de la population; mais j'éprouve une satisfaction réelle à pouvoir déclarer que, dans le Westmoreland seul, elle est du septième. Loin de moi l'intention de dire quelque chose de désagréable aux autres comtés; mais il est de mon devoir, dans cette occasion, d'observer que la proportion diffère extrêmement dans plusieurs provinces. Dans les six comtés du milieu, Buckinghamshire, Bedfordshire, Cambridgeshire, Northamptonshire, Hertfordshire et Huntingdonshire, où la fabrication de la dentelle, la plus grande ennemie de l'éducation et de la morale, est l'occupation ordinaire; la proportion est du vingt-quatrième: il faut donc regarder comme une conséquence de cette occupation, la forte déduction à faire sur le

nombre de ceux qui fréquentent les écoles journalières. Dans les comtés orientaux, la proportion est du vingt-unième ; dans le Sommerset et le Wilts, elle est du vingt-quatrième.

Si je voulois établir un système sur la liaison qui existe entre l'éducation et la masse de la pauvreté et des crimes, j'énumérerois d'abord toutes les circonstances et toutes les causes de dérangement qui forment un élément si essentiel d'un calcul de ce genre. Il faut mettre de ce nombre le voisinage des villes maritimes, la densité comparative de la population et les habitudes de la vie de manufacture. En ayant égard à ces obstacles, le résultat confirmera encore ma théorie. La quantité relative des pauvres dans toute l'Angleterre est d'un douzième, à l'exception des provinces du nord où elle est d'un quinzième. En Westmoreland et en Cumberland, où le peuple est deux fois aussi bien élevé que dans le reste du royaume, le nombre des pauvres est de la moitié moins considérable qu'ailleurs. Je tiens en main un état des emprisonnemens comparés à la population de chaque comté depuis dix ans. Leur quantité, calculée pour toute l'Angleterre, est d'un sur 1400 personnes; mais, dans les provinces du nord, il est d'un sur 4200, et dans celles du milieu d'un sur 2100. Or je dois observer que le système d'éducation du Westmoreland est aujourd'hui ce qu'il étoit il y a vingt ans. Ses effets ont été constans et invariables : cependant on ne peut pas espérer que l'éducation opère subitement des miracles; elle ne produit de bons effets que lorsque les habitudes d'ordre et de discipline sont devenues générales, et qu'elle a converti et éclairé ceux auxquels on la participe.

Le nombre de ceux qui reçoivent de l'éducation gratuitement varie étonnamment dans les différentes provinces ;

mais il est considérable dans toutes. En Ecosse, pays qui tient le premier rang sous ce rapport, quoique tous les enfans reçoivent de l'éducation, à peine en compte-t-on un dont les parens ou les amis ne payent pas quelque chose pour le faire élever. Les paysans même s'occupent de se procurer les moyens nécessaires pour cet objet. Dans la partie de l'empire britannique où nous vivons, ne devons-nous pas envier à l'Ecosse de tels paysans! Soyons bien assurés qu'il n'est pas possible de se débarrasser des lois des pauvres et de leur mauvais effet toujours croissant, à moins de rétablir ces sentimens salutaires que l'Angleterre avoit autrefois, que l'Ecosse a encore, mais qu'elle ne conserveroit pas si on introduisoit chez elle les lois des pauvres. Je saisis cette occasion de recommander à l'attention de la chambre un résumé des rapports du clergé d'Ecosse sur ce sujet, comme un des documens les plus admirables et les plus satisfaisans qui aient jamais été soumis à sa considération. Elle peut y puiser une connoissance exacte du peuple, et y voir des preuves innombrables et manifestes du zèle et de la sollicitude des parens pour procurer de l'instruction à leurs enfans. Ceux de la classe la plus pauvre emploient la moitié de leur temps à travailler, et leur gain forme un fonds, non pas sans désignation comme dans d'autres pays, où la sueur de leur front est taxée pour soutenir la dissipation ou gratifier les désirs impurs de leurs parens, non pas destiné à être dissipé dans l'ivrognerie et la débauche, mais mis soigneusement en réserve comme un moyen de recevoir de l'éducation. Il est vrai que l'Ecosse n'est pas un pays sentimental. On n'y trouve ni visionnaires ni spéculatifs. Quelque inclination que montrent plusieurs habitans de ce pays pour la métaphysique, ils ont un souverain mépris pour ce qui ne contribue pas à leur avantage réel et ma-

tériel. C'est ce dont je les loue; la jeunesse d'Ecosse n'est pas élevée dans le vice et la paresse, on la forme au travail et à la persévérance. Les quinze ou vingt shillings que les enfans gagnent durant l'été, les mettent en état d'aller à l'école pendant l'hiver. Quelques paroisses d'Ecosse ont une étendue de quinze milles de long sur six de large; il est plus aisé, en ce cas, à un adulte d'aller à l'église qu'à un enfant d'aller à l'école. Mais quel expédient leur zèle et leur esprit ingénieux leur ont-ils suggéré? Chaque maison prend successivement le maître d'école, le loge et le nourrit pour la peine qu'il se donne d'instruire les enfans. L'Ecosse n'est pas un pays remarquable par l'abondance de la nourriture animale; c'est pourquoi les parens donnent au maître une nourriture qui est plutôt suivant leurs moyens que suivant son appétit. On observe à cet égard une singulière ressemblance entre l'Ecosse et le midi de la France. Les commissaires de ce pays observent, dans leur rapport, « que la condition du maître d'école qui demeure dans les âpres contrées des Pyrénées est heureuse, puisqu'il est sûr au moins de ne pas y mourir de faim; car les habitans qui n'ont pas d'argent le nourrissent chacun à son tour. » Combien notre position n'est-elle pas plus heureuse, et quels moyens immenses n'avons-nous pas de répandre l'instruction dans toutes les classes! L'argent que l'on a prodigué pour le canal calédonien auroit servi à donner de l'éducation à la moitié de l'Angleterre et à toute l'Ecosse.

Découverte d'Acræ, ancienne ville de Sicile.

Le baron de Judica, amateur éclairé de l'antiquité, a fait exécuter des fouilles considérables à Pallazuolo, petit

village à 18 milles de Noto, pour découvrir les restes d'une ville ancienne que l'on croit être Acræ, sur la situation de laquelle les géographes n'étoient pas d'accord. La plus grande partie des ruines mises au jour jusqu'à ce moment, consiste en tombeaux et en catacombes; celles-ci sont creusées dans des rochers calcaires, et se subdivisent en différens passages, sur les parois desquels les fosses ou sépultures sont placées parallèlement comme dans les catacombes de Syracuse. On y a trouvé peu d'inscriptions païennes, et un grand nombre de chrétiennes; ce qui donne lieu de présumer que les chrétiens se sont servis des sépulcres des païens et en ont effacé les inscriptions pour leur en substituer d'autres. J'ai vu dans une de ces chambres souterraines une inscription grecque dans laquelle le baron de Judica croit avoir reconnu la date de l'an 1060 ou 1070 de notre ère; le monogramme du Christ est aussi gravé à côté de cette inscription, et l'on y lit le mot IXΘΥC ; cependant je doute beaucoup que ce chiffre fût en usage sur les pierres tumulaires après l'an 1000.

On a trouvé dans ces catacombes des antiquités de divers genres, sacrées et profanes, mais ces dernières en petit nombre; on n'a d'ailleurs aperçu aucun de ces vases nommés *étrusques*. Ceux-ci se rencontrent en grand nombre dans des tombeaux d'une autre sorte qui sont taillés, comme à Nola, sur le terrain plat dans des rochers.

Parmi les ouvrages des temps anciens, un des plus remarquables est un puits profond, creusé dans le roc, et où l'on puise de l'eau excellente. On y arrive par trois passages souterrains qui partent de divers endroits, et se terminent au puits à des points différens; l'un a 56 cannes de Sicile de longueur, l'autre 42, le troisième 38. Ils suivent la ligne droite, à l'exception d'une courbure qui

est à leur extrémité, et qui paroît provenir de ce que l'on ne connoissoit pas le moyen de s'approcher du puits en suivant une ligne parfaitement droite; ce qui n'est pas surprenant, puisque l'on ignoroit l'usage de la boussole; on a plutôt sujet d'être surpris de ce que, dépourvus de cet instrument, les ouvriers aient pu creuser les passages dans une direction si peu éloignée de la ligne droite. On en peut conclure que c'est une nouvelle preuve des progrès immenses des anciens dans la géométrie souterraine.

Les fouilles ont procuré au baron de Judica une grande quantité d'objets remarquables. Ils remplissent les chambres de son muséum qui est le plus riche de la Sicile. Indépendamment de bas-reliefs et d'inscriptions la plupart grecques, on y trouve des ustensiles en cuivre et en terre, des verres colorés de toutes espèces, des vases, des lampes, des jattes, des médailles, des ouvrages en argiles, et enfin les formes dans lesquelles on a modelé les vases de terre enrichis d'ornemens en relief, comme on en a trouvé en Toscane que l'on conserve dans le muséum Venuti à Cortone. Parmi les nombreux ouvrages en terre brune, j'ai distingué surtout deux bustes de femme avec le modius sur la tête, et semblables aux figures que l'on voit sur les monnoies d'Hybla. Un bas-relief antique sculpté sur les parois de la montagne voisine d'Acræ, et qui représente une suite de figures plus grandes que nature, parmi lesquelles on voit deux femmes ayant aussi le modius sur la tête, fait paroître ces deux bustes encore plus remarquables. Il est probable que ce sujet a rapport à la mythologie.

Les vases de verre sont très-nombreux, on y admire l'art avec lequel les anciens savoient donner à cette substance les couleurs les plus vives et les plus variées. Le fond de plusieurs vases est d'une couleur bleu d'azur et

orné de cercles verts et dorés, et d'une infinité de lignes qui s'entre-croisent. J'ai vu quelques boules de terre bleue et des morceaux de terre rose ou couleur de chair qui servoient à la peinture à fresque, pareilles à celle que l'on a trouvée à Pompéïa et dans les bains de Titus, et dont on faisoit le même usage.

Ce qui a surtout fixé mon attention est l'abondance de vases étrusques trouvés, comme je l'ai dit, dans le terrain plat. Ils offrent en général des dessins incorrects et peu intéressans. On en a découvert dans lesquels il se trouvoit des morceaux de succin.

Observations sur le voyage du Bengale à la mer Rouge, et de là en Angleterre par l'Egypte et la Méditerranée.

Il est trois principales considérations qui se présentent quand on se propose d'entreprendre ce voyage : premièrement, l'époque de l'année à laquelle on peut le faire avec le plus de célérité; secondement, la saison à laquelle il seroit le plus agréable d'arriver en Égypte; et, en troisième lieu, la saison propre pour éviter la peste et toutes les conséquences désagréables de la quarantaine.

Combinant toutes ces considérations, et donnant à chacune d'elles le degré d'importance qu'elle mérite, nous pensons qu'il seroit préférable de partir du Bengale au commencement de la mousson du nord-est ou dans le mois d'octobre, au moyen de quoi on pourroit avoir une bonne traversée, arriver en Egypte dans la saison la plus agréable, qui est au commencement de l'hiver, et éviter la peste aussi bien que la quarantaine, appelée *quarantaine de santé*, laquelle se borne à quatre jours.

Il est si difficile de se procurer sur les lieux les objets nécessaires pour le voyage de terre, qu'il convient d'en

faire l'acquisition dans l'Inde. Les articles les plus indispensables sont une tente avec ses cordes, piquets, etc.; des ustensiles de cuisine, un service de table, une table et un siége de camp, un bon lit, quelques vêtemens chauds et un bon manteau de nuit. Il seroit bon aussi d'avoir une petite provision de drogues médicinales, et en outre une quantité suffisante de vin, d'eau-de-vie, de thé et de sucre. Si on tenoit particulièrement à un certain régime alimentaire, il faudroit se pourvoir de biscuit, vu que le pain du pays est toujours mauvais; d'un sac ou deux de bon riz, etc. Partout, avant d'arriver au Nil, l'eau est amère et saumâtre : on pourroit donc faire provision de trois ou quatre douzaines de bouteilles d'eau potable.

A ce moyen, l'approvisionnement pourroit être regardé comme complet, attendu que l'on peut se procurer, dans toutes les parties du pays, du bœuf, du mouton et de la volaille.

Un vaisseau qui se rend dans la mer Rouge doit être muni de toutes les espèces de provisions dont il peut avoir besoin dans le voyage, vu qu'on ne sauroit en trouver sur les lieux : une bonne provision d'eau est la plus importante de toutes.

On a reconnu que les relâches aux ports intermédiaires, à moins qu'on n'ait d'avance quelque objet en vue, sont gênantes par les retards qui en résultent, et onéreuses à cause des fortes dépenses auxquelles sont assujétis les vaisseaux qui mouillent dans des ports d'Arabie.

La navigation de la mer Rouge est sûre, si l'on tient le milieu du canal. Les cartes de ce passage sont en général exactes, quoique les côtes, de chaque côté, soient tracées peu fidèlement. Le voyage du Bengale à l'entrée du golfe ne prendroit pas plus de deux mois, à telle époque de la saison que ce fût, depuis octobre jusqu'en février. En dé-

tembre, le trajet se feroit en quatre ou cinq jours de moins; mais, vers la fin de cette saison, la peste règne en Egypte. Le mois d'octobre est par conséquent le plus sûr et le meilleur, comme le plus agréable, pour se rendre de l'Inde dans ce pays.

Si on se détermine pour la route de Cosseir à Keneh, sur le Nil, on y trouvera deux avantages évidens, d'abord celui d'entrer dans la partie la plus intéressante de la Haute-Egypte, et, en second lieu, celui d'abréger de dix à douze jours le voyage par mer. A cela il faut opposer la plus grande distance du voyage par terre, laquelle seroit ici près du double de celle de Suez au Caire, et les risques beaucoup plus grands de la première de ces voies. Un voyageur courroit de grands dangers en prenant cette route en habit européen; le costume arabe, au contraire, le soustrairoit à une foule de vexations et d'avanies, et probablement à des périls plus sérieux. Le chameau et le dromadaire sont les seules bêtes de somme et de monture dont on se serve sur cette route : on peut bien, à la faveur des gouverneurs ou par achat, se procurer aussi des chevaux; mais il faut de même des chameaux pour porter l'eau qui est nécessaire aux premiers, parce qu'il ne se trouve pas sur la route des puits à des distances assez rapprochées. Ce chemin est absolument impraticable pour les voitures; mais on peut se servir d'une tahteravan ou litière portée entre deux chameaux, meuble aussi commode qu'un palanquin indien. Le gouverneur de Cosseir ne pourroit guère protéger un voyageur sur toute l'étendue de la route, à moins d'une escorte de quarante à cinquante hommes : c'est pourquoi le plus sûr est de passer un engagement avec le cheik des Arabes du désert par l'entremise de son agent à Cosseir; et, dans un cas semblable, il suffirait d'un guide pour garantir du pillage de la part des tribus

situées sur la route. A Cosseir, l'arabe et le turc sont les seules langues en usage, la dernière par les agens du gouvernement et la troupe, et la première par les autres habitans du pays ; c'est pourquoi il seroit indispensable à ceux qui ne connoissent pas ces langues de se procurer un interprète.

Il est en général préférable, tant pour les voyageurs que pour leurs montures, de marcher de nuit et de faire halte durant le jour ; il seroit inutile de vouloir contrarier les guides, tant sur ce point que sur la plupart des autres détails du voyage. Arrivé à Keneh, le voyageur doit reprendre le costume anglois, qui est indubitablement le meilleur passe-port en Egypte. Dans les mois de novembre et de décembre, le pays est sain, agréable et abondamment pourvu de toutes sortes de fruits. A cette époque, l'eau du Nil est assez haute pour rendre la navigation plus sûre et plus aisée que dans les autres temps ; et, comme il se fait alors un grand commerce par bateau sur le Nil, le voyageur pourra se procurer à un prix modéré des bâtimens de toute espèce pour le transporter, soit, en remontant la rivière, à Thèbes ou aux cataractes d'Assouan, soit, en descendant, à Tentyra, Abydos, Antinoüs, Hermopolis et au Caire, à son choix. Les bateaux les plus commodes pour le voyage sont ceux appelés *Muesh* ou *March*, et les plus expéditifs, *Candjey*. Les premiers pourront contenir en même temps tout le bagage des voyageurs, s'il n'est pas très-volumineux ; on peut joindre à chacun d'eux un candjey en guise de galère, propre à naviguer au besoin dans les basses eaux d'une rive à l'autre du fleuve ou dans les canaux. Il est bon de voir en passant les chefs des villes et villages, parce qu'ils peuvent beaucoup pour la protection du voyageur, et que leur appui est nécessaire. Il suffira, dans ce cas, pour les chefs inférieurs, de petits présens

consistant en canifs, ciseaux, rasoirs, lunettes, tabatières avec du tabac, mouchoirs de poche en soie d'une qualité commune, etc. Pour ceux des grandes villes, les présens les plus agréables et en même temps les plus économiques sont des montres ordinaires et des télescopes. En s'arrêtant pour examiner les lieux remarquables, le voyage de Keneh aux cataractes seroit de dix jours, et celui de Keneh au Caire d'environ vingt jours.

La route de Suez au Caire est praticable en toutes saisons. La distance n'est que de soixante milles. Le sol est une terre glaise mêlée de gravier, de cailloux et d'un peu de sable; il est assez uni pour les voitures, et il suffiroit de deux chevaux pour chacune. On peut se procurer en peu de temps des chevaux, des ânes, des dromadaires et des chameaux, et l'étranger peut régler lui-même et à son choix sa manière de voyager, la nécessité de se conformer à cet égard à la volonté des guides n'étant pas sur cette route la même que sur celle de Cosseir. A Suez, il y a un aga turc ayant rang de gouverneur, qui s'est toujours montré très-poli envers les Européens; il s'y trouve aussi une famille arabe native d'Egypte, mais de la religion grecque. Le chef de cette famille, appelé *Mallim Michaello*, ayant toujours été employé comme facteur par les capitaines de vaisseaux anglois qui arrivent dans ce port, prend le titre de consul anglois, et se fait un devoir de se présenter auprès de tous les individus de cette nation qui passent par Suez, et de les servir de son mieux. Ce vieillard parle un peu l'anglois et l'indoustani; mais on trouve parfois dans cette ville des personnes auxquelles le françois et l'italien sont familiers.

Par cette route, comme par celle de Cosseir, le voyage doit être fait de nuit; il ne faut pas oublier qu'elles sont l'une et l'autre totalement dépourvues de verdure et de

nourriture pour toute espèce de bête de somme, que l'eau y est rare et mauvaise, et qu'on n'y trouve aucune sorte de vivres.

La voie ordinaire pour se rendre du Caire à Alexandrie est de descendre le Nil en bateaux jusqu'à Rosette, et de faire le reste du voyage par mer. La grandeur de ces embarcations varie de dix à quarante tonneaux. Les plus convenables de tous, sous le rapport de la commodité et de la célérité, sont les *march* pour les domestiques, le gros du bagage, la cuisine, etc., et les *candjeys* pour aller avec peu d'attirail dans les endroits où l'eau manque de profondeur. Le prix du loyer est modéré. Les matelots sont en général doux, obligeans; mais, bien différens des hommes de cette profession, ils endurent impatiemment les mauvais traitemens et les injures. Les bords du Nil, en descendant, sont pleins d'intérêt : on y trouve en abondance des vivres de toute espèce; et la navigation sur ce fleuve, au-dessous du Caire, n'éprouve pas plus d'obstacle que n'en rencontre celle de la Tamise ou de la Seine près de Londres ou de Paris. De Rosette à Alexandrie, le voyage se fait, suivant les cas, en majeure partie par eau. Après avoir passé la barre du Nil, qui est la moins dangereuse en octobre et en novembre, le trajet jusqu'à cette dernière ville peut se faire en quatre ou cinq heures. Il existe un chemin par terre; mais, comme il comprend le passage des lacs Etho et Maadie, il n'est pas moins dangereux qu'incommode, et prend plus de temps.

D'Alexandrie, on peut voir en deux ou trois jours la colonne de Dioclétien, appelée *la colonne de Pompée;* l'obélisque de Cléopâtre, les bains, les catacombes, les citernes, etc. Cette ville contient présentement tant d'habitans européens, qu'un voyageur n'a plus sujet de craindre l'ennui durant son séjour : on trouve dans ce port des vais-

seaux de toutes les nations destinés pour les principaux ports de l'Europe, en sorte que l'on n'a que l'embarras du choix.

D'Alexandrie à Constantinople, aux îles de l'Archipel ou au continent de la Grèce, le trajet est sûr et prompt; mais l'hiver n'est pas la saison favorable pour voyager dans ces pays. La route par Venise et Vienne, à travers l'Autriche et l'Allemagne, resteroit ouverte; celle de Malte, de la Sicile, de l'Italie, de la Suisse, etc., se feroit dans la saison la plus propice; et le voyage à tout port de France, et directement à travers ce pays, ne seroit pas moins agréable; mais, en Espagne et en Portugal, ce seroit à cette époque la saison des fortes pluies.

Les langues requises de la part d'un interprète, pour ce voyage d'Egypte, sont l'arabe et le turc. La première seule pourroit suffire, mais non l'autre; la connoissance de toutes deux seroit très-utile. La plupart des Francs ou Européens de l'Egypte sont Italiens, et leur langue y est la plus répandue des idiomes européens; il n'y a que les Anglois qui parlent leur langue, et il s'en trouve très-peu dans ce pays. En général, quand un indigène sait une langue européenne, c'est presque toujours l'italien.

Voici la liste des ouvrages et cartes qu'il seroit très-utile d'avoir pour ce voyage:

Carte de la mer Rouge, par le capitaine Court;
Voyage de découvertes aux sources du Nil, par Bruce;
Relation de la vie et des écrits de Bruce, par Murray;
Voyages d'Irwin dans la mer Rouge;
— de Norden en Egypte, avec planches;
— de Pococke en Egypte, avec planches;
— de Denon dans la Haute-Egypte;
— de Hamilton aux cataractes d'Assouan;
— de Brown en Afrique, 2e édition;

— de Legh en Nubie;

Carte de la Haute-Egypte, par Arrowsmith;

— de la Basse-Egypte et du Delta, par le même.

Tels sont en ce genre les seuls livres modernes dont on puisse faire cas, ceux de Savari et de Sonnini, parmi les voyageurs françois, et de Wals et de lord Valentia, parmi les Anglois, étant de peu d'utilité. L'ouvrage de Volney sur l'Egypte, bien qu'il entre dans très-peu de détails, est peut-être le meilleur qui ait été écrit, considéré comme une suite d'observations générales; nul voyageur ne sauroit s'en passer.

Parmi les auteurs anciens, Hérodote, Strabon et Diodore de Sicile contiennent presque tout ce qu'on peut désirer sur ce point, et la *Géographie ancienne* de d'Anville en offre la meilleure explication. Les commentaires de la *Géographie* de Rennell sont aussi un excellent ouvrage; il contient des matières d'un grand intérêt local; et la lecture de quelques-uns des auteurs arabes traduits en françois, particulièrement Abd-el-Atif, est à la fois utile et agréable.

Il est aussi des ouvrages de littérature qui offrent plus d'intérêt dans ce pays-là que dans tout autre : tels sont l'Odyssée d'Homère, les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes, et la Pharsale de Lucain parmi les anciens; les Nuits arabes parmi les livres du moyen âge, et le Télémaque parmi les modernes.

La durée du voyage de Calcutta à Londres par cette voie, pour peu que le voyageur consacre une partie de son temps à l'observation, sera au moins de six mois, et sa dépense, si elle est faite avec économie sans parcimonie, sera de 500 liv. sterl.

On finira par observer que l'ignorance a fait exagérer les dangers attachés à cette voie pour revenir en Europe,

et que les peuples de ces contrées ont été peints sous les plus fausses couleurs. Un peu de persévérance fera éviter les uns; l'indulgence et la tolérance feront trouver parmi les autres des hommes dignes de l'amitié du voyageur. Ainsi l'entreprise ne présente aucun obstacle qui ne puisse être surmonté. (*The Courrier.*)

Observations sur l'état actuel des phares de la côte de Russie dans la mer Baltique, et sur les améliorations qu'ils ont éprouvées depuis l'année 1802; par M. Spatarieff, amiral des armées navales de Russie; abrégées et traduites par M. Krusentern, commodore.

Le grand nombre d'écueils, de bancs, d'îlots et de bas-fonds répandus dans toute la Baltique, et notamment dans le golfe de Finlande, joint à l'irrégularité des courans, la rendent peut-être la plus dangereuse de toutes les mers connues. Cependant on ne prenoit aucun moyen pour diminuer les périls de sa navigation, et beaucoup de navires périssoient tous les ans dans cette mer. Un exposé sommaire de l'état de ses phares, avant l'année 1802, montrera l'immense amélioration dont ils avoient besoin et dont ils ont été l'objet depuis cette époque.

D'abord il n'y avoit qu'un très-petit nombre de phares sur les côtes de la Russie dans la Baltique, et on ne les allumoit que pendant quatre mois, savoir, depuis le 1er septembre jusqu'au 1er décembre; et cependant les navires entroient dans les ports de la Baltique dès le mois de mars, et quelquefois même dès le mois de février. L'usage de ne pas allumer les feux pendant huit mois avoit probablement pris son origine dans un temps où la navigation des ports russes, surtout celle du port de Riga, n'étoit pas aussi active qu'elle l'est aujourd'hui. En effet, dans toute la période

que la baie de Riga est ouverte, l'on a vu des années où elle n'avoit pas du tout été fermée par les glaces; il ne se passe pas un mois d'hiver sans qu'il y entre des bâtimens. Etoit-il donc bien étonnant que tant de naufrages y arrivassent, lorsque les navires parcouroient ces mers étroites, durant les longues nuits d'hiver, sans le secours des phares, et entourés, comme c'est ordinaire dans cette saison, de glaces flottantes? La nécessité de tenir les phares allumés pendant tout le temps que la navigation étoit praticable, devint trop évidente pour ne pas frapper un gouvernement sage.

Secondement, la manière dont on éclairoit les phares étoit extrêmement défectueuse; on y entretenoit le feu avec de grosses bûches: or, non seulement le vent le dérangeoit et par conséquent en diminuoit l'éclat, mais souvent la pluie l'éteignoit entièrement. La méthode de brûler du bois en plein air entraînoit aussi un autre grand désavantage, qui étoit de ne pas pouvoir toujours distinguer ce feu de ceux de même nature que les habitans des côtes allumoient pour d'autres motifs. L'erreur qui faisoit prendre ce feu pour celui d'un phare a causé fréquemment la perte des malheureux bâtimens qui s'étoient fiés à cette apparence trompeuse. Une autre grande incommodité de brûler du bois étoit la peine qu'il falloit se donner pour le préparer et le traîner aux endroits où sont situés les phares. Il n'y avoit pas moins de quarante hommes envoyés annuellement du port de Rohtensalm pour fournir de bois le phare supérieur de l'île d'Hogland.

Autrefois plusieurs phares étoient entretenus par les propriétaires des terres sur lesquelles on les avoit bâtis. D'après un ancien privilége connu sous le nom de *stranda*, dans les provinces baignées par la Baltique, les propriétaires des terres situées sur le bord de la mer avoient le

droit de prendre une part dans les marchandises sauvées du naufrage. Cette loi avoit eu sans doute pour objet d'encourager les habitans des côtes à venir au secours des naufragés, et à sauver, s'il étoit possible, une partie de la cargaison; mais ces intentions humaines avoient donné naissance au plus horrible brigandage. Les riverains, trompés dans leur cruel espoir de voir des navires échouer sur les côtes, allumoient souvent des feux vis-à-vis les endroits où étoient les écueils les plus dangereux, et, par ce moyen atroce, surprenoient la confiance du navigateur qui croyoit suivre une route où il se trouvoit en sûreté contre tous les périls. Les plaintes fréquentes des commerçans, et surtout des compagnies d'assurances étrangères, révélèrent ces abus nombreux. L'on prit aussitôt des mesures nouvelles et efficaces pour la sûreté des navires qui parcouroient les mers de la Russie. Le témoignage des bureaux d'assurance de Londres est la meilleure preuve que l'on puisse fournir du succès que ces mesures ont obtenu, puisque l'on sait que, de toutes les nations commerçantes, les Anglois sont celle qui prend la part la plus considérable au commerce de la Baltique. On a reconnu publiquement à Lloyds l'importance des améliorations adoptées par la Russie dans ses phares, et l'accroissement de la navigation angloise dans la Baltique qui en a été la suite. En conséquence les commerçans et les assureurs, pour témoigner leur gratitude à l'amiral Spatarieff, lui ont offert en don une pièce d'argenterie de grande valeur.

Ce fut en 1804 que cet amiral, alors capitaine de vaisseau, présenta à l'amirauté russe un mémoire contenant des observations sur l'imperfection du système des phares russes, avec la proposition d'en élever de nouveaux et de les éclairer tous par des lampes à réflecteur. Le défaut des phares éclairés par le feu de bois ou de houille qui brû-

loient en plein air avoit été si généralement reconnu, que, dans tous les pays maritimes, on avoit introduit la nouvelle méthode d'employer les lampes d'Argand. L'effet de ces lumières est encore augmenté par des réflecteurs paraboliques argentés qui donnent une lumière forte et constante éclairant toute l'étendue de l'horizon, vers lequel le phare est élevé, et à une distance proportionnée à sa hauteur. Afin de distinguer les feux placés à peu de distance l'un de l'autre, quelques phares sont munis d'un mécanisme qui fait tourner le corps des lampes à certains intervalles. La Russie a fait établir, en 1817, trois de ces feux tournans dans la Baltique et un dans la mer Noire. Les phares organisés d'après la nouvelle méthode sont, d'ailleurs, bien moins dispendieux que les anciens, et le gouvernement a déjà fait à cet égard une économie considérable, ainsi que le prouvera l'exposé suivant. Il n'y avoit autrefois dans la Baltique que onze phares, dont l'entretien annuel consumoit trois mille cordes de bois : or, depuis que l'on a augmenté le nombre des phares de neuf, qu'ils sont tous allumés constamment, aussi long-temps du moins que les glaces n'interrompent pas la navigation, leur entretien auroit exigé une quantité de bois au moins double, c'est-à-dire six mille cordes. Indépendamment de la dépense que cause l'achat de cette énorme quantité de combustible, qui n'est nullement proportionnée à la consommation de l'huile, on évite la dévastation des forêts qui doivent fournir annuellement les six mille cordes de bois, la corvée pénible de transporter le bois dans les endroits qui n'en produisent pas, et celle de le hisser aux lieux élevés sur lesquels les phares sont généralement placés. Un objet qui ne mérite pas moins d'être pris en considération est la conservation de la santé des hommes que l'on emploie en hiver, en plein air, à cette besogne fatigante.

Quant à l'économie qui résulte pour le gouvernement de l'usage de l'huile, on a calculé qu'elle est des trois quarts. En effet, on ne consomme qu'un poud d'huile (trente-six livres) pour obtenir le résultat qui exigeoit cinq cordes de bois.

Cependant l'introduction de ce nouveau système n'a pas été exempte de difficultés. Non seulement la construction des réflecteurs, mais aussi la manière de se servir des lampes, a demandé une exactitude et un soin extrêmes; il n'en a fallu pas moins pour les tenir dans un état de propreté complète; car la plus petite négligence sur ce point auroit nui essentiellement au système et l'auroit discrédité. Il étoit non seulement nécessaire de choisir convenablement les hommes qui devoient être employés au service de ces phares; il étoit même indispensable de les y attacher par tous les moyens possibles; car on ne pouvoit, sans un désavantage extrême, les changer fréquemment.

Plusieurs officiers de la marine ont craint que des marins enfermés sur des îles inhabitées et sur des points isolés n'exécutassent assez mal leur devoir et n'eussent pas la stricte attention requise pour un service si important: l'expérience a heureusement prouvé que ces appréhensions n'étoient nullement fondées. En peu d'années ces hommes, après avoir été sous l'inspection immédiate de l'amiral Spatarieff, étoient si familiarisés avec les parties les plus minutieuses de leur service, que l'on a confié à des matelots des places auxquelles on n'auroit dû nommer que des officiers non brevetés et même brevetés.

En 1807, l'empereur honora de sa présence la fabrique de fer de Saint-Pétersbourg, où il vit un modèle exact du nouveau système d'éclairage. Bientôt après un nouveau réglement pour l'administration des phares fut présenté à Sa Majesté Impériale par l'amiral Tchitchagoff, ministre de

la marine, auquel les armées navales de la Russie ont de si grandes obligations, et dont les marins de tous les rangs se rappelleront toujours le nom avec gratitude et affection.

La sûreté de la navigation du golfe de Riga étant d'une si grande conséquence pour le commerce de cette ville intéressante, l'amiral Spatarieff jugea avec raison qu'il étoit de la plus haute importance de rebâtir les deux phares de Domesness, et d'en construire un nouveau à l'embouchure de la Düna, dans un lieu appelé Damba. Avec l'aide de ces phares, un navire peut, par la nuit la plus obscure, entrer avec la plus grande sûreté dans le golfe de Riga; car, lorsqu'il arrive de la mer et qu'il voit ces feux, comme il sait à quelle distance on peut les apercevoir, il est en état de diriger sa course avec une entière sécurité; objet d'autant plus grave, que, dans toute l'étendue de la baie, il n'y a pas un seul endroit où un bâtiment puisse trouver à se mettre à l'abri durant les longues nuits d'automne.

Phares de la côte de Russie dans la mer Baltique.

1.—Tolboukhin,—ancien.
2.—Seskær,—*idem*.
3.—Sonimert,—nouveau.
4-5.—Ile de Hogland,—anciens.
6.—Rodskær,—feu tournant.
7.—A l'entrée de la Néva,—nouveau.
8.—Eckholm,—*idem*.
9.—Kocuskær,—ancien.
10.—Pointe nord de l'île....—feu tournant.
11.—Catharinendahl, près de Reval,—nouveau.
12.—Surop,—ancien.
13.—Packerort,—*idem*.
14.—Odensholm,—*idem*.

15.—Ile Filsand,—feu tournant.

16.—Zirlickh, à la pointe méridionale d'Oesel, jadis haut de 45 pieds, aujourd'hui de 110.

17 et 18.—Domessuess. Ils avoient autrefois 45 pieds de hauteur; celle du phare méridional est aujourd'hui de 75 pieds.

19.—Runo, autrefois haut de 40 pieds, aujourd'hui de 70.

21 et 21.—Phares de Riga: le supérieur a 110 pieds de haut, l'inférieur 25. On a le projet de placer un télégraphe sur ce dernier.

Volcans brûlans dans la Tartarie orientale.

M. Abel Rémusat, pour répondre aux vœux de M. Louis Cordier, qui désiroit savoir précisément où les Kalmouks recueillent le sel ammoniac qu'ils portent dans différentes contrées de l'Asie, et dont ces peuples faisoient autrefois un commerce considérable, lui mande que l'édition japonoise de l'Encyclopédie chinoise, qui est à la bibliothèque du roi, contient la réponse à cette question. Cet excellent ouvrage renferme un grand nombre de détails sur les productions, les arts et la géographie de la plus grande partie de l'Asie orientale, et on pourroit souvent le consulter avec fruit dans diverses questions qui intéressent les sciences, et en particulier l'histoire naturelle.

« Le sel nommé (en chinois) *nao-cha*, et aussi *sel de Tartarie, sel volatil*, se tire de deux montagnes volcaniques de la Tartarie centrale : l'une est le volcan de Tourfan (1), qui a donné à cette ville (ou, pour mieux dire, à une ville qui est située à trois lieues de Tourfan, du côté de l'est) le

(1) Lat. 43° 30′; long. 87° 11′, suivant le P. Gaubil.

nom de Ho-Tcheou, ville de feu ; l'autre est la montagne Blanche, dans le pays de Bisch-Balikh (1). Ces deux montagnes jettent continuellement des flammes et de la fumée ; il y a des cavités dans lesquelles se ramasse un liquide verdâtre ; exposé à l'air, ce liquide se change en sel, qui est le nao-cha. Les gens du pays le recueillent pour s'en servir dans la préparation des cuirs.

« Quant à la montagne de Tourfan, on en voit continuellement sortir une colonne de fumée ; cette fumée est remplacée le soir par une flamme semblable à celle d'un flambeau. Les oiseaux et les autres animaux qui en sont éclairés paroissent de couleur rouge. On appelle cette montagne le *Mont-de-Feu*. Pour aller chercher le nao-cha, on met des sabots ; car des semelles de cuir seroient trop vite brûlées.

« Les gens du pays recueillent aussi les eaux mères, qu'ils font bouillir dans des chaudières, et ils en retirent le sel ammoniac sous la forme de pains semblables à ceux de sel commun. Le nao-cha le plus blanc est réputé le meilleur. La nature de ce sel est très-pénétrante : on le tient suspendu dans une poêle au-dessus du feu pour le rendre bien sec, et on y ajoute du gingembre pour le conserver : exposé au froid ou à l'humidité, il tombe en déliquescence et se perd. »

Voilà ce que M. Abel Rémusat a trouvé de plus intéressant sur ce sujet dans un livre qui n'est, à la vérité, ni un traité de géographie, ni un ouvrage d'histoire naturelle, mais qui contient seulement une suite d'extraits nécessairement un peu superficiels sur toutes sortes de matières.

(1) Ville située sur le fleuve Ili, au S. O. du lac de Balgasch, que les Chinois nomment aussi la *mer chaude*. Lat. du lac de Balgasch, suivant le P. Gaubil, 46° 0′ ; long. 76° 11′.

C'est un fait curieux et assez peu connu que celui de deux volcans actuellement en ignition dans les régions centrales de l'Asie, à quatre cents lieues de la mer Caspienne, qui est la mer la plus voisine. Il y a encore quelques autres lieux où les Chinois placent des volcans dont les Européens n'ont pas une connoissance précise: bien des contrées que ceux-ci n'ont pu visiter encore ont été soigneusement décrites par ceux-là. En attendant que le génie des sciences y conduise des Pallas et des Humboldt, on ne sauroit mieux faire que de tirer des livres des Chinois ce que ces livres contiennent de relatif aux sciences naturelles. Peut-être la moisson seroit-elle plus abondante qu'on est en général porté à le supposer.

L'existence de deux volcans brûlans au milieu de cet immense plateau qui est circonscrit par les monts Ourals, les monts Altaïs, les frontières de la Chine et la puissante chaîne de l'Himalâ, paroît, avec raison, à M. Cordier, un fait digne de toute l'attention des géologues. Tous les motifs lui semblent se réunir pour faire regarder ce fait comme parfaitement avéré. On n'auroit vraiment aucune bonne raison de contester la véracité des encyclopédistes chinois. M. Cordier pense que l'on ne pourra refuser une entière conviction à ce témoignage, si on se donne la peine d'en étudier et d'en peser les détails, et de les comparer aux notions du même genre que nous possédons depuis longtemps.

« Je rappellerai d'abord, continue M. Cordier, que le sel ammoniac (hydrochlorate d'ammoniaque), dont il se fait une si grande consommation en Europe, est presque toujours un produit de l'art. Une partie vient d'Egypte, où on l'extrait de la suie qui tapisse les huttes en terre des habitans des campagnes; l'autre est fournie par des ateliers chimiques établis depuis plusieurs années en France,

en Belgique et en Angleterre, et dans lesquels on fabrique le sel de toutes pièces.

« Les mines de houille embrasées ne produisent jamais de sel ammoniac, et il est évident qu'elles n'en pourroient produire.

« Ce sel n'existe à l'état natif dans aucun terrain, si ce n'est dans les volcans brûlans.

« On l'a plus particulièrement observé au Vésuve et à l'Etna, où, par son abondance, il est devenu à diverses époques un objet d'exploitation et de commerce. Il joue un très-grand rôle dans les vapeurs qui s'exhalent des cratères et des courans de lave de ces deux volcans. Facile à volatiliser, il se dissipe promptement dans l'air, ou, s'il se condense à la surface des scories et dans leurs fissures, la moindre pluie suffit pour l'entraîner; car on sait qu'il est extrêmement soluble. On ne peut recueillir ses efflorescenses, ou même constater sa présence, que lorsque les éruptions se font par un beau temps, ou lorsqu'elles ne sont point accompagnées d'averses trop fréquentes.

« On jugera aisément que les circonstances favorables ne doivent pas être très-communes. Cependant Carrera rapporte que la lave vomie en 1635 par l'Etna en a fourni des chargemens considérables dont l'expédition à l'étranger a donné de grands bénéfices. Boccone et Borelli, qui étoient témoins de la fameuse éruption de 1669, et qui l'ont décrite, font mention de la prodigieuse quantité de sel ammoniac qui en est résultée et de son embarquement pour différens ports d'Italie. Si on veut se reporter à des temps plus modernes, et si l'on consulte le savant géologue, M. Ferrara, on trouve que la lave de 1763 en a produit fort abondamment; qu'il en a été recueilli plus de mille livres sur celle de 1780; que la lave de 1792 en a donné quelque peu, malgré les pluies qui ont accompagné

son refroidissement; et que celle de 1811 en a assez fourni pour approvisionner amplement les ateliers et les apothicaireries de la Sicile.

« Quoique le sel ammoniac n'ait jamais été aussi abondant au Vésuve qu'à l'Etna, il n'est pas d'éruption cependant où sa présence n'ait été constatée. En revanche, il s'en exhale sans cesse par les nombreux soupiraux de la fameuse solfatare de Pouzzoles.

« Nous ferons observer qu'il faut que les vapeurs ammoniacales de cette solfatare soient produites en bien grande quantité par le foyer volcanique, pour qu'elles arrivent ainsi jusqu'à la surface : en effet, elles traversent un sol dont la surface est peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et dont la masse, ameublie par une décomposition générale, est incessamment abreuvée d'humidité et pénétrée de sels en déliquescence, au milieu desquels les sulfates prédominent. On sait qu'une des deux grandes fumeroles de la solfatare a été exploitée pendant plusieurs années pour en extraire le sel ammoniac. Le célèbre géologue, M. Breislak, auteur du procédé qu'on suivoit, a donné une excellente description de l'ensemble des lieux dans ses *Voyages physiques et lithologiques dans la Campanie*, vol. II, p. 69. Je ne puis qu'y renvoyer à tous égards. Si l'on veut se donner la peine de parcourir cette description, on restera convaincu que les deux foyers volcaniques dont M. Abel Rémusat vient de nous révéler l'existence, constituent deux solfatares analogues à celle de Pouzzoles, qui offrent probablement des dimensions encore plus vastes, et dans lesquelles le sel ammoniac est infiniment plus abondant.

« Je terminerai, en faisant remarquer que la découverte de M. Abel Rémusat porte les derniers coups à cette hypothèse, qui avoit pour objet d'expliquer tous les phéno-

l'intérieur, par M. le chevalier Jomard, membre de l'Académie des belles-lettres, etc.

Persécution des chrétiens en Chine. — Extrait d'une lettre de Macao, du 1er avril 1819.

Tout prêtre européen que l'on découvre est arrêté et mis à mort sur-le-champ; le même sort est réservé aux Chinois qui sont prêtres chrétiens. Les chrétiens laïques qui ne veulent pas apostasier, souffrent les tourmens les plus cruels, et sont ensuite bannis en Tartarie. Il y a actuellement, dans les prisons de la province de Sé-tchuen, 200 chrétiens qui attendent le moment de l'exil. Un prêtre chinois a été étranglé, et deux autres doivent périr de la même manière. Il n'y a, dans tout l'empire, que dix missionnaires, dont cinq sont à Pékin, et ne peuvent communiquer avec les habitans qu'en secret. L'empereur a déclaré qu'il ne vouloit plus avoir ni peintres, ni horlogers, ni même mathématiciens européens. L'évêque de Pékin a essayé vainement de s'introduire dans son diocèse sous ce titre. Le seul moyen qui reste aux missionnaires de pénétrer dans le pays, est de gagner les courriers qui vont de Macao à Pékin; mais si la chose est découverte, le missionnaire et le courrier sont mis à mort sans rémission. En dépit de toutes ces persécutions, la religion catholique s'étend au milieu des tourmens des fidèles. Il y a cinquante ans l'on comptoit 6000 chrétiens dans la province de Sé-tchuen, il y en a aujourd'hui 60,000. Ainsi s'accomplissent les paroles de Tertullien : « Le sang des martyrs est la semence du christianisme. » (*Asiatick-Journal*, — 1820.)

III.

NOUVELLES.

Naufrage de la corvette l'Uranie.

Le capitaine de frégate, M. Louis de Freycinet, avoit terminé son expédition dans le Grand-Océan. Parti de Port-Jackson le 25 décembre dernier, il se dirigea tout de suite pour passer entre la terre de Diémen et la Nouvelle-Zélande. Les vents le favorisèrent ; il s'avança au sud jusqu'à 59° de latitude, il rencontra des glaces flottantes par une latitude moindre de 5 à 6 degrés ; elles le quittèrent lorsqu'il alla au sud.

Le 5 février, il fit son attérissage à la Terre du Feu ; le temps étoit affreux. Il doubla le cap Horn dans la nuit du 5 au 6. La journée fut très-belle ; à peine avoit-il laissé tomber l'ancre dans la baie du Bon-Succès, que des rafales horribles du S. O. descendirent des montagnes, et firent aller la corvette en dérive. Obligé de couper son câble et de mettre à la cape, M. de Freycinet parvint à sortir du détroit de Le Maire. La bourrasque dura deux jours. Le bâtiment avoit été tellement poussé au nord, que c'eût été perdre son temps que de chercher à revenir au sud dans la baie du Bon-Succès. M. de Freycinet préféra donc relâcher à la baie Françoise dans les îles Malouines, dont Bougainville et Pernetti font un si grand éloge, parce qu'il jugea ce lieu parfaitement propre à l'exécution des travaux qu'il avoit à faire. Il eut connoissance de ces îles le 12 février ; mais les cartes qu'il avoit entre les mains étoient tellement

inexactes, qu'il lui fut très-difficile de se reconnoître sur aucun point. On arriva cependant à l'entrée de la baie Françoise, le 14, dans l'après-midi; le temps étoit beau, la mer magnifique et le vent favorable. On avoit pris toutes les précautions usitées pour éviter les dangers, lorsqu'à l'instant où l'on ne croyoit plus avoir qu'à faire route dans un havre spacieux, le bâtiment resta tout-à-coup arrêté par un choc assez fort sur une roche sous marine. La corvette fut cependant remise à flot; mais bientôt une voie d'eau se déclara; il fut impossible de la franchir. Résolu de chercher un endroit pour faire côte, afin de sauver du moins l'équipage et les travaux de l'expédition, M. de Freycinet louvoya une partie de la nuit pour s'avancer dans le fond de la baie. Le vent manqua; on jeta l'ancre; les embarcations furent mises à la mer; la corvette étoit déjà plus qu'à moitié sous l'eau. Une brise s'éleva; on en profita pour échouer la corvette, le 15, à trois heures du matin, sur une plage de sable. Toutes les tentatives de relever la corvette furent infructueuses. On mit à terre, sous des tentes, tout ce qu'il fut possible de sauver.

La chaloupe étoit déjà pontée et alloit partir pour chercher du secours au Rio-de-la-Plata, quand un navire américain, que de fortes avaries forçoient de relâcher aux Malouines, s'est chargé de conduire l'équipage à Rio-Janéiro.—(*Extrait d'une lettre de M. de Freycinet, insérée dans le* Moniteur *du* 28 *juillet* 1820.)

Nouvelles expéditions russes dans la mer Glaciale.

Nous recevons une lettre du célèbre navigateur, M. de Krusenstern, dont voici un extrait:

« Je désire être le premier à vous annoncer les deux

expéditions qu'on prépare actuellement pour fixer, par des observations astronomiques, les limites précises de la Russie asiatique. Dans un mémoire que j'ai publié sur les îles, dites *nouvelle Sibérie*, dans le journal anglois, le *Naval chronicle*, octobre 1814, j'ai démontré la nécessité de cette recherche, vu le manque absolu d'observations astronomiques. C'est un fait que, pendant le soi-disant voyage astronomique, si bien tracé par Pallas, mais si mal exécuté par Billings; on n'a observé sur les côtes de la mer Glaciale qu'une seule latitude; quant aux observations de longitude, on n'en a pas fait du tout. »

« Les deux expéditions seront commandées par les lieutenans de la marine, le baron de Wrangel et M. d'Anjou. Le premier tâchera de doubler le cap Nord-est de l'Asie, et reconnoîtra en même temps si le continent d'Amérique ou quelques îles américaines s'approchent de cette partie de la côte asiatique. Le second fera une nouvelle reconnoissance des grandes îles, situées au nord de l'embouchure de l'Iana, et déterminera si au-delà de ces îles il se trouve d'autres terres arctiques. »

« Chaque expédition sera accompagnée d'un médecin versé dans l'histoire naturelle. »

En nous réjouissant d'apprendre ces nouvelles preuves de la munificence éclairée du gouvernement russe, nous regrettons de ne plus entendre parler de l'exécution du projet conçu par l'illustre comte de Romanzow, d'envoyer des voyageurs dans l'Amérique russe qui, en allant tantôt en traîneaux et tantôt en baydares, auroient essayé d'explorer l'étendue de cette partie vers le nord.

— Des journaux allemands donnent l'extrait du journal inédit d'un voyage fait en Orient, par M. F. G. Sieber, en 1817 et 1818. Le but de M. Sieber étoit de recueillir des plantes et des objets d'histoire naturelle. Après avoir visité

les monumens antiques de l'Égypte, et remonté le Nil jusqu'à l'île d'Eléphantine, M. Sieber revint au Caire, puis gagna Jérusalem en passant par Damiette, Jaffa et Rama. Il nous apprend que M. Banks, voyageur anglois, a réussi à pénétrer dans le temple actuel de Salomon qui sert de mosquée aux Turcs, et dont l'entrée est interdite aux chrétiens sous peine de mort. M. Banks étoit accompagné de son mamelouk du Caire, et déguisé, ainsi que lui, en soldat albanois; il a eu le temps de tout voir et de tout observer, et a heureusement échappé aux regards curieux des surveillans. M. Sieber est allé à la mer Morte et à Nazareth, s'est embarqué par l'île de Cypre, a revu Damiette et le Caire, a pris la mer à Alexandrie, et a débarqué à Trieste, remportant de ses courses une riche collection d'objets d'art et d'histoire naturelle.

IV.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Reise in Brasilien in dem Jahren 1815-1817, *etc. Voyage au Brésil en* 1815-1817, *par le prince Maximilien de Wied-Neuwied.* — Francfort-sur-le-Mein, 2 vol. in-4°, avec un atlas.

Le premier volume de ce voyage, attendu depuis si long-temps, vient de paroître. On aime à voir, parmi les hommes qui parcourent le globe pour ouvrir de nouveaux champs à l'observation et agrandir le domaine des sciences, un prince qui préfère aux délices du repos les fatigues et les dangers attachés à ces entreprises lointaines. Le défaut

d'espace nous empêche de donner aujourd'hui une analyse raisonnée de ce voyage; nous en entretiendrons plus tard nos lecteurs; et, en attendant, nous leur annonçons que M. Eyriès s'est chargé de traduire cette intéressante relation.

Mappemonde en deux hémisphères, présentant l'état actuel de la géographie; par A. H. Bruè.—A Paris, chez l'auteur, rue des Maçons-Sorbonne, n° 9.

Cette belle mappemonde, en quatre feuilles, est digne de fixer les regards des personnes qui s'intéressent aux progrès de la géographie. Nous donnerons, dans une prochaine livraison des Annales, une analyse détaillée de cette nouvelle production de M. Bruè, dont le talent se développe chaque jour davantage.

Carte des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, comprenant aussi les territoires à l'ouest du Mississipi jusqu'au Grand-Océan, le Canada et une partie de la Nouvelle-Espagne; par A. R. Frémin.— A Paris, chez l'auteur, rue des Fossés-Saint-Jacques, n° 34, et chez Piquet, quai Conti, n° 17, etc. — Une feuille grand-aigle; prix, 6 fr.

Cette carte, rédigée d'après les renseignemens les plus authentiques et les plus récens, notamment d'après la carte de Mellish, publiée à Philadelphie en 1816, est faite avec soin. Les Etats-Unis de l'Amérique prennent chaque jour de si grands et si prompts développemens, que les géographes ont en quelque sorte beaucoup de peine à les suivre. M. Frémin a conformé sa carte à la situation actuelle de l'Union. On y voit les limites des états, telles

qu'elles ont été tracées d'après les dernières démarcations. Nous avons aperçu, il est vrai, quelques divisions politiques qui ne nous semblent pas encore bien constatées. C'est à l'avenir à décider sur ce point.

NOTICE SUR M. RITCHIE.

M. Ritchie, que l'Europe savante accompagnoit de ses vœux lorsqu'il partit pour visiter l'intérieur de l'Afrique, et qui nous avoit promis de nous tenir au courant de ses découvertes dans cette vaste contrée où il reste encore tant à connoître, vient de succomber presque à son entrée dans la carrière. Le monde littéraire étoit d'autant plus fondé à espérer un résultat satisfaisant de l'entreprise de M. Ritchie, que ses connoissances étoient très-variées. Il possédoit bien l'astronomie, et savoit mettre en pratique tous les procédés de cette science; il étoit de même versé dans l'usage des instrumens de physique et de mathématique. Enfin il n'ignoroit pas la médecine. A la fin de la dernière guerre, il vint à Paris comme secrétaire particulier de sir Charles Stuart, et profita de son séjour dans cette capitale pour suivre les cours de l'école polytechnique; les progrès qu'il fit en histoire naturelle, en chimie, dans les sciences mathématiques et physiques, et sa place auprès de la légation angloise, le mirent en rapport avec les personnages les plus distingués. Entre autres personnes éminentes par leur savoir, il attira particulièrement l'attention de M. le baron A. de Humboldt; et, lorsque le bruit courut que le gouvernement anglois étoit dans l'intention de profiter des dispositions favorables du dey de Tripoli pour encourager la poursuite des découvertes dans l'inté-

rieur de l'Afrique, cet illustre voyageur, qui étoit alors en Angleterre, saisit l'occasion de recommander M. Ritchie comme une personne possédant toutes les qualités requises pour une semblable entreprise.

Dès le premier avis du dessein dont il étoit l'objet, M. Ritchie donna sa démission de la place qu'il occupoit auprès de l'ambassadeur, et se rendit en Angleterre. Lord Bathurst lui prodigua les encouragemens les plus généreux; pour donner plus de poids à la mission de M. Ritchie, en même temps que pour contribuer, comme on s'en flattoit, à sa sûreté personnelle, il le fit investir du caractère de vice-consul de la Grande-Bretagne à Morzouk, capitale du Fezzan, et lui accorda une somme considérable pour sa dépense, pour l'achat des instrumens qui lui étoient nécessaires, et pour les présens à faire tant aux chefs qu'aux habitans de l'intérieur de l'Afrique. Au printemps de 1818, M. Ritchie revint à Paris où il séjourna environ six mois étudiant la langue arabe, sous un maître arabe qu'il rencontra dans cette ville, et allant tous les jours à l'observatoire pour acquérir la facilité de se servir des instrumens astronomiques.

Quoique le principal objet de la mission de M. Ritchie fût de déterminer les points les plus essentiels de la géographie de l'intérieur de l'Afrique, cependant le désir de rendre son voyage aussi utile qu'il seroit possible aux progrès des sciences en général, lui fit engager un jeune homme, nommé Dupont, attaché au jardin du roi, à l'accompagner et à se charger de recueillir les divers objets d'histoire naturelle que l'on rencontreroit. On ne sait par quel motif Dupont quitta Ritchie à Tripoli.

Ritchie atterit à Malte en septembre 1818. M. Lyon, lieutenant de la marine royale d'Angleterre, lui offrit de se joindre à lui; et cet exemple fut suivi par un charpen-

tier de l'arsenal de l'Ile. L'amiral fit conduire M. Ritchie par un bâtiment de guerre à Tripoli; arrivé en septembre dans cette ville où il reçut l'accueil le plus flatteur, le pacha lui accorda tous les priviléges des consuls britanniques, et lui garantit pour l'avenir une sécurité entière dans toute l'étendue de ses états.

Ritchie visita plusieurs parties de la Régence, et recueillit une quantité considérable de plantes, de minéraux et d'insectes. Il n'éprouva des habitans de toutes les classes que politesse et bienveillance, et telle fut l'impression favorable produite sur son esprit par leur conduite uniformément obligeante et respectueuse, que dans une de ses lettres il s'exprime ainsi : «Je suis persuadé que, lorsque je rencontre un Tripolitain dans l'intérieur du pays, je puis espérer de trouver un ami..»

Pendant qu'il attendoit à Tripoli une occasion de partir, Mohammed-el-Meckné, bey de Fezzan, y arriva avec une grande caravane d'esclaves qu'il avoit enlevés dans une de ses incursions annuelles en Soudan. Ritchie fut présenté et recommandé par le pacha à ce chef qui se montra pour lui, alors et par la suite, rempli de bonté et d'attention. Il partit avec lui, en mars 1819, pour Mourzouk où ils arrivèrent le 3 mai suivant. On assigna pour demeure à Ritchie la meilleure maison de Mourzouk, où l'on vit flotter pour la première fois le pavillon anglois, et le voyageur ne tarda pas à ressentir l'avantage important d'être reconnu comme agent du gouvernement britannique. Il fut traité avec tous les égards possibles par les Fezzaniens de toutes les classes, et sa maison devint le rendez-vous des principaux habitans de la ville.

Il n'étoit que depuis peu de temps à Mourzouk, lorsqu'il apprit qu'il se préparoit une expédition contre les Tibbous orientaux de la tribu de Bourgous, et que le bey

devoit la commander en personne; il résolut de l'accompagner. Tandis qu'il faisoit ses préparatifs, il fut attaqué d'une fièvre qui le retint au lit pendant deux mois, et il eut fréquemment le délire. Il ne se rétablit que lentement, mais non pas entièrement de cette attaque. La fièvre revint par intervalles, et finit par le réduire à un tel état de foiblesse qu'il expira doucement le 20 octobre 1819. Depuis quelques mois il avoit refusé de prendre toute espèce de nourriture qui se trouvoit à Mourzouk, et qui vraisemblablement étoit assez chétive; ainsi l'on peut dire qu'il a, durant ce temps, vécu presque entièrement de quinquina. La mort de ce jeune homme a été une grande perte pour la poursuite des découvertes en Afrique. Il est indubitable que s'il eût vécu, il eût, par sa conduite judicieuse, et par l'estime générale dont il jouissoit, terminé heureusement l'entreprise dans laquelle il s'étoit engagé. Tous ceux qui l'ont connu en Angleterre et en Afrique se réunissent pour rendre justice à ses excellentes qualités.

Quoique la carrière de M. Ritchie ait été de si peu de durée, on peut dire avec vérité qu'elle n'a pas été entièrement inutile. Dès le moment où il mit le pied en Afrique, il commença ses recherches et recueillit beaucoup de renseignemens importans et intéressans sur la nature du commerce des nègres dans l'intérieur, et sur les moyens abominables employés par ceux qui l'exercent. Il fut convaincu que les pratiques mises en usage pour faire des prisonniers sont le principal et presque le seul obstacle qui empêche les Européens de pénétrer dans le Soudan.» Si ce trafic est jamais aboli, dit le voyageur, la route du Fezzan en Guinée seroit aussi facile que celle de Londres à Edimbourg. L'activité que ce commerce a acquise depuis quelques années dans les parties septentrionales de l'Afrique, a jeté le Soudan entier dans un état

de confusion et de trouble extrêmes. Chaque tribu s'efforce de s'emparer de ses voisins et de les enlever, et commet des atrocités épouvantables. Le nombre des victimes amenées de l'est et du sud à Mourzouk, dans le courant de l'année 1819, s'est monté à cinq mille.

Il paroît que M. Ritchie avoit le projet de passer un an à examiner le Fezzan et les tribus voisines, et au mois de novembre, époque à laquelle commence la saison de voyager, de partir pour Bournou. Il avoit trouvé le moyen d'instruire de ce projet le sultan de Bournou, et le cheik de Kanem par un hadji ou pélerin, nommé Hamet, dont la femme étoit fille du dernier. Elle avoit été enlevée dans une des incursions du bey de Fezzan dans le Kanem, et menée par lui à Tripoli où le pacha, instruit de son rang, ordonna de la mettre en liberté. M. Ritchie reçut de ces deux souverains l'assurance d'une réception amicale. Il comptoit séjourner quelques mois à Bournou, et aller ensuite à Cachna, où il se proposoit de rester un certain temps, dans l'espérance de s'y procurer des renseignemens précis sur le commerce du Niger, et sur la possibilité d'arriver en Egypte en s'embarquant sur ce fleuve; ou bien s'il n'obtenoit pas sur ce point des informations encourageantes, de visiter Nysse, ville située sur le Bahr-el-Soudan, et où Hornemann étoit mort. Ensuite il devoit aller au sud du Niger par le chemin de Dagomba en Achantie, et s'embarquer au cap Corse pour l'Angleterre.

Le gouvernement britannique a si bien reconnu l'utilité d'un vice-consul à Mourzouk, qu'il a l'intention d'y placer M. Lyon pour succéder en cette qualité à son compagnon de voyage. On ne peut douter qu'il n'en résulte les plus grands avantages pour l'avancement de la géographie.

TABLEAU DE LA NUBIE,

D'après les Voyages de M. BURCKHARDT, publiés à Londres en 1819, précédé de remarques sur l'histoire des découvertes faites dans ce pays et sur son état ancien;

PAR M. MALTE-BRUN.

(SUITE ET FIN) (1).

SECTION III.

La Nubie dans son état moderne, d'après M. Burckhardt, comparée avec Poncet *et* Bruce.

(SUITE ET FIN.)

§. IV.

Observations faites dans le canton de Berber.

Le voyage à travers le grand désert de Nubie avoit tellement fatigué M. Burckhardt, qu'il étoit disposé à trouver fort aimables les premiers hommes chez qui il rencontreroit de l'hospitalité; mais cette douce illusion des voyageurs ne sau-

(1) *Voyez* Tome V, pag. 446. Il nous reste à traduire les

roit pas même naître le plus souvent parmi les peuplades féroces et brutales de l'Afrique.

« La tribu, dit notre voyageur, qui habite le canton de *Berber*, n'a, pour se recommander, qu'un seul titre, c'est la beauté des formes. Les *Meyrefabs*, c'est leur nom, ont le teint rouge-brun qui devient extrêmement foncé, si la mère est une esclave venue du pays de Sennaar ou de Darfour, mais qui s'éclaircit lorsqu'elle est une esclave abyssinienne. Plus grands que les Egyptiens, les hommes ont aussi les membres plus musculeux, et en général plus de force et plus d'adresse. Leurs traits diffèrent entièrement de ceux des nègres. La figure des *Meyrefabs* est généralement ovale; leur nez a le profil grec et les os des joues ne sont pas proéminens. La lèvre supérieure, sans avoir la grosseur de celle des nègres, dépasse les proportions, regardées en Europe comme les plus belles; ils ont les pieds et les jambes bien formés, ce qui est si rare parmi les nègres. Leurs joues se garnissent rarement de poils; mais ils ont une barbe courte sous le menton, ainsi que des moustaches peu épaisses, et coupées très-court. Leur chevelure est forte et se forme en boucles, ou se réunit en touffes,

notices sur le *Bornou* et autres pays de l'intérieur de l'Afrique, recueillies par M. Burckhardt. La carte, comprenant la *Nubie*, le *Bornou*, etc., sera donnée avec ces notices.

selon qu'on la laisse plus ou moins cro
elle ne participe pas à la nature de la la
sommes Arabes, disent-ils avec fiert
pas nègres. » Ils se disent originaires d
(*el scherk*); mais leur nom *Meyrefab*
caractère arabe; il semble plutôt tenir
des Bischariens; ils parlent arabe. Ils ma
même avec soin la pureté de leur sa
prenant pour épouses légitimes que de
leur propre tribu ou de quelque autre
arabe. Les enfans, nés d'une esclave, r
considérés comme véritables memb
nation. »

D'après ce portrait, et d'après la po
graphique, les *Meyrefabs* sont les mêm
Barbarins de Bruce, les *Barabras* de
les *Barauras* de Poncet et les *Berberi*
au roi de Dongola, dont parle Théve
aucun de ces auteurs n'a expliqué pou
tribu arabe ou négro-arabe a conserv
qui semble rappeler une grande race
originaires du mont Atlas. Si on veu
l'opinion de M. le baron Costaz, le no
rabras seroit commun à toutes les tribu
tent le long du Nil nubien. C'est une di
laquelle nous reviendrons. Suivons notre

Le pays de *Berber* n'a que six à huit
marche le long de la rivière, et ne
que quatre villages; savoir: *El-Hassa*,

qui est le chef-lieu et qu'on nomme quelquefois simplement *Ouady-Berber*, *Goz-el-Souk* ou Goz-le-Marché et *Goz-el-Funnye ;* ce dernier étoit le chef-lieu du temps de Bruce. Les habitans disent qu'ils peuvent mettre sur pied 1000 hommes libres et 500 esclaves ; mais, dans leurs guerres, ils ne paroissent qu'avec un corps de 4 à 500 hommes; ils sont soumis à un chef qui prend le titre de *Mék*, abréviation de *Melek*, roi, et qui est choisi dans la famille *Temsah* par le roi de Sennaar qui exerce la suprématie sur toutes ces petites principautés, et même, avant l'arrivée des Mameloucks, sur le royaume de Dongola. Ce monarque donne la couronne à celui des membres de la famille régnante qui lui paye la plus forte somme ; il laisse ensuite le *mék* exercer librement son pouvoir tour à tour foible et tyrannique; seulement, tous les deux ou trois ans, il envoie un officier ou délégué pour ramasser un tribut consistant en or, chameaux et chevaux.

Le pays de Berber est une plaine sablonneuse ; il n'y a de verdure constante que sur les bords du Nil, qui, étant plus élevés que dans la Haute-Egypte, empêchent les inondations de s'étendre à tous les champs susceptibles de culture. Les habitans n'emploient presque aucun moyen d'irrigation artificielle, et ne font qu'une récolte par an. Le dourrah, qui, avec l'orge, est leur seule plante céréale, s'élève à seize et même à vingt

pieds; ils n'ont aucun arbre fruitier, si ce ne sont quelques *lotus* ou *nebbek* sauvages. Les dattes leur viennent de Mahass et sont un article de luxe; ils n'ont d'autres légumes que les oignons et les haricots. Après la saison des pluies, le Meyrefab fait paître les troupeaux, qui sont d'une bonne espèce, dans les montagnes des Bichariens, entre le Nil et la mer Rouge. Les vaches de Berber ont une bosse sur le garrot, comme celles de Sennaar et de l'Abyssinie. Les chameaux sont excellens, et les dromadaires surpassent tous ceux que M. Burckhardt a vus dans les déserts de Syrie et d'Arabie. Les ânes ont plus d'apparence et de vigueur qu'en aucun autre pays d'Afrique; les chevaux, provenant de la race du Dongola, réputée la plus belle du monde, sont nourris, au printemps, d'orge en herbe; mais ils ne mangent que des feuilles et tiges du kourra le reste de l'année.

Les quatre villages du Meyrefab, situés, à une demi-heure de marche du Nil, sur les confins du désert et du sol labourable, se composent chacun d'une douzaine de quartiers ou petits hameaux (*nezle*), séparés par des intervalles peu considérables. Les maisons qui ne forment nulle part des rues régulières, sont bâties en terre ou en briques cuites au soleil, et ont pour le moins autant d'apparence que celles de la Haute-Egypte. On traverse, avant d'y arriver, une grande cour

divisée en extérieure et en intérieure. Autour de celle-ci sont les logemens, tous au rez-de-chausée. M. Burckhardt n'a jamais vu dans ce pays de second étage ni d'escalier. Le toit est formé de poutres mises en travers des murs; on y étend des nattes et puis des roseaux; le tout est recouvert d'une couche de terre glaise. Une pente sert à l'écoulement des eaux pluviales, conduites par des dalots dans la cour qui devient ainsi un étang bourbeux durant la saison des pluies. La famille occupe en général deux pièces; une troisième sert de magasin, une quatrième pour les étrangers, la cinquième et dernière pour les femmes publiques dont nous parlerons dans la suite.

La cour extérieure contient le plus souvent un puits d'eau saumâtre, qui n'est bonne que pour les bestiaux. Dans la saison chaude, les hommes de la maison et les étrangers dorment dans cette cour; c'est là qu'on donne à manger au cheval favori du maître; en un mot, que se fait généralement tout en plein air. Les femmes couchent dans les logemens intérieurs qui environnent cette cour. Les bestiaux sont placés dans la cour intérieure où sont aussi les provisions en paille de dourrah pour la saison sèche.

« Le seul meuble que j'aie vu, dit M. Burckhardt, est une espèce de châssis oblong en bois de quatre pieds qui sert de sofa le jour et de lit la nuit. Le siége est ou en tissu de roseaux, et alors

on l'appelle *serir;* ou en minces lanières de cuir de bœuf croisées, et alors il se nomme *angareyg*. Aussitôt qu'un étranger honoré entre dans une maison, on lui offre un *angareyg*. »

Ce sont ces *angareygs*, munis d'un abri contre le soleil, qui servent de bancs de repos dans les jardins d'Egypte, et que la mode parisienne vient d'adopter et d'embellir.

Les femmes même du plus haut rang ne portent pas de voile, et l'on voit de jeunes filles sans autre vêtement qu'une ceinture en courtes lanières de cuir. La coutume de se noircir les paupières avec du *kohel* ou antimoine n'est pas aussi générale à Berber qu'en Égypte. Les courtisanes les plus élégantes ont, par-dessus leur robe, un manteau blanc doublé en rouge de manufacture égyptienne, qui se fabrique à Mahalla-el-Kebir, dans le Delta; ce luxe appartient aussi aux femmes des premières classes. Les deux sexes ont l'habitude presque journalière de s'enduire le corps de beurre frais; ils prétendent que cela rafraîchit, empêche les maladies cutanées et donne à la peau plus de douceur. En effet, les maladies cutanées sont ici moins fréquentes qu'en Egypte. Les hommes, eu égard à leurs fréquentes querelles, ajoutent que la peau devient, par ces frictions, plus ferme, plus dure, et en conséquence moins pénétrable par le couteau. « Pour ma part, « dit notre voyageur, j'avoue que j'ai éprouvé

« un grand soulagement à m'être frotté de beurre,
« dans la chaleur du midi, la poitrine, les bras,
« les jambes et les pieds quand je me sentois
« fatigué. »

La petite vérole venoit de causer d'effroyables ravages parmi cette peuplade. On la redoute ici bien plus que la peste qui n'est connue que de nom. M. Burckhardt ne vit qu'un seul exemple d'ophtalmie, tandis que Bruce trouva ce fléau endémique au village de Gooz-el-Funnye, où il s'arrêta.

Suivant l'usage musulman, un père, en mariant sa fille, reçoit pour elle une somme de son gendre; elle est plus forte à Berber que dans les autres pays habités par les Arabes. Les filles du *mek* sont payées jusqu'à trois et quatre cents écus d'Espagne, somme qu'il garde pour leur servir de douaire en cas de veuvage.

Peu d'hommes, parmi les Meyrefabs, ont plus d'une femme; mais quiconque a des moyens suffisans, entretient en outre, soit chez lui, soit au-dehors, une esclave ou une maîtresse appelée compagne. Le nombre de ces femmes est plus considérable à Berber, proportion gardée, que dans aucune capitale de l'Europe. La plupart des marchands qui s'y arrêtent, ne fût-ce que pour peu de jours, en prennent une, et imitent ainsi un peuple qui semble n'exister que pour l'ivrognerie et la débauche.

« J'ai parlé, dit notre voyageur, d'un logement pour les femmes publiques; il est en effet peu de « *gens comme il faut* » de Berber, chez lesquels de telles femmes n'habitent soit la cour, soit une petite pièce y attenante, et qui n'a point de porte. Ce sont des esclaves, jadis concubines de leurs maîtres qui, las d'elles ou près de se marier, les ont affranchies. Ces femmes n'ont alors d'autres moyens d'existence que la prostitution et la vente du *bouza*, espèce de bière enivrante.

« Quatre de ces femmes occupoient, dans la maison où je logeois, l'une l'enceinte extérieure, les trois autres des chambres contiguës. Il leur est permis de trafiquer de leurs charmes avant d'avoir leur liberté, pour qu'elles puissent la payer. Lorsqu'elles l'ont obtenue, leurs anciens maîtres ont soin d'exiger d'elles un loyer; quelques-uns participent, dit-on, aux bénéfices qu'elles font, et les protègent ouvertement dans les querelles que très-souvent elles occasionnent.

« Le soir de notre arrivée, après que nous eûmes soupé, et que tous les voisins qui étoient venus nous saluer se furent retirés, nous vîmes paroître trois ou quatre de ces courtisanes, qui furent reçues aux acclamations de mes compagnons, tous anciennes connoissances de ces dames. On apporta dans la cour des *angareygs*, sur lesquels les principaux de notre société s'étant étendus, les courtisanes s'apprêtèrent à leur

donner ce qu'elles appellent la bienvenue. Déshabillés jusqu'aux reins, il furent frottés d'une espèce de pommade, ainsi que cela se pratique en d'autres pays à la sortie du bain. Ce cosmétique, d'une odeur agréable, se compose de graisse de mouton, de savon de musc, de bois sandal en poudre, de *Sembal* et de *Mahleb* (1). Les Meyrefabs prétendent que c'est un aphrodisiaque puissant.

« Après cette opération, qui dura peut-être une demi-heure, les couples respectifs passèrent ensemble la nuit, sans s'embarrasser le moins du monde des personnes couchées dans la cour autour d'eux. Durant notre séjour à Berber, nous eûmes presque tous les soirs des courtisanes à notre logement; et celui qu'elles occupoient dans les maisons où il y avoit des voyageurs ne désemplissoit pas. L'ivrognerie entre pour beaucoup dans ces visites. Les courtisanes préparent le *bouza* comme j'ai dit, et les amateurs de cette boisson qui ne pourroient se livrer à ce goût dans leur propre maison, sans être aussitôt assiégés d'un grand nombre de connoissances, trouvent plus commode d'aller en boire chez des femmes publiques où ils n'ont pas à craindre les importuns. Quelques-unes d'entre elles sont Abyssiniennes; mais la plupart sont nées à Berber, de parens esclaves en général; elles m'ont paru jolies,

(1) *Voyez* l'explication de ces mots, p. 286.

et je pense que plusieurs passeroient pour bien faites dans tous les pays.

A ce tableau des débauches habituelles, qui fait de Berber un grand b....., notre voyageur ajoute des traits plus sombres encore. « Le caractère de ce peuple offre un composé de tout ce qui avilit la nature humaine; mais l'avidité et la perfidie dominent sur les autres vices. Dès qu'il s'agit d'intérêt, le Meyrefab ne connoît plus de frein; il oublie toutes les lois; il rompt les liens et les engagemens les plus solennels. La fourberie, le vol et l'ingratitude sont à Berber le patrimoine ordinaire des familles; et je suis convaincu qu'il en est peu, soit parmi les indigènes, soit parmi les voyageurs venus avec moi d'Egypte, qui eussent donné un écu pour sauver la vie d'un homme, ou qui n'eussent pas consenti à sa mort pour en gagner un.

« Il faut avoir grand soin de ne pas se laisser séduire par la politesse affectée de ces Arabes, par les protestations de bienveillance, d'attachement, de volonté d'obliger, qu'ils multiplient dans les pays étrangers, où ils représentent le leur comme habité par des hommes d'une bonté et d'une vertu supérieures. Pour moi, je déclare n'avoir jamais vu une aussi mauvaise race, si ce n'est peut-être le peuple de Souaquin. Tout point litigieux se règle entre eux d'après la loi du plus fort. Rien de ce qui est sorti une fois des mains du

légitime propriétaire, n'y rentre s'il a le malheur d'être foible. Lorsque même le *mek* essaie de poursuivre un voleur, son autorité est bravée par les plus riches habitans, dont l'influence rivalise avec la sienne et très-souvent en triomphe.

« Pendant les quinze jours que j'ai passés à Berber, j'ai entendu parler d'une douzaine de querelles entre les buveurs de bouza, qui toutes avoient fini par des coups de sabre et de couteau. Nul ne se rend sans armes dans une maison de bouza; et les femmes qui débitent cette boisson, sont souvent les premières victimes des excès qu'elle fait naître.

« Les Meyrefabs eux-mêmes vantent tous les crimes qui composent le train ordinaire de leur vie. Le soir, la maison de notre voyageur étoit remplie de jeunes gens qui racontoient leurs prouesses; l'un se glorifioit d'avoir exécuté un vol heureux, l'autre d'avoir tué et dépouillé un voyageur; les exploits de débauche et d'ivrognerie n'étoient pas oubliés. »

Les héros de cette peuplade sont les plus courageux brigands. « On m'a raconté, dit notre voyageur, qu'un parent éloigné du *mek* actuel fut, il y a quelques années, la terreur du pays. Il tua plusieurs personnes de sa propre main, sous le moindre prétexte. Sa force et sa brutalité faisoient redouter à tout le monde de le rencontrer en rase campagne; il fut enfin surpris chez une courti-

sane dans un état d'ivresse qui lui ôtoit tout moyen de défense, et on le massacra. Un jour ayant pillé une caravane entière qui venoit de Daraou, il en avoit distribué les dépouilles à ses concubines aux applaudissemens de tous ses compatriotes.

« Un des tours favoris des habitans de Berber est de mettre quelque étranger, sans expérience, en relation avec une femme facile, bientôt réclamée comme parente par quelque Meyrefab, qui jure de venger l'outrage fait, en elle, à toute sa famille. Après des difficultés apparentes de la part du prétendu offensé, l'affaire s'arrange au moyen de présens considérables que l'étranger est obligé de faire. En 1812, un envoyé d'Ibrahim-Pacha, près du roi de Sennaar, tomba dans un piége de ce genre. Ayant séjourné à Berber, au retour de sa mission, il fut présenté un soir chez une femme peu cruelle avec laquelle il passa la nuit. Le *mek* lui-même vint la réclamer le lendemain comme parente éloignée; il manda l'envoyé, et lui dit avec l'accent de la fureur : « *Tu as corrompu mon propre sang!* » Le Turc, effrayé, remit au *mek*, avec six cents piastres d'Espagne (3150 fr.), tout ce qu'il avoit de plus beau, soit en armes, soit en autres effets. Je fus invité plusieurs fois, le soir, à des parties de bouza, mais je n'en acceptai aucune. Un étranger, surtout dénué de protection comme je l'étois, ne sauroit, à Berber,

mettre trop de mesure et de prudence dans ses démarches. »

Cette corruption, cet avilissement des habitans de Berber s'expliquent pourtant d'une manière très-naturelle. Berber est un entrepôt de commerce, un rendez-vous de caravanes, une grande auberge où viennent se reposer les marchands d'esclaves. Ces marchands sont la lie du genre humain; la brutalité, l'avidité, l'insensibilité qui doivent accompagner leur métier, se communiquent à leurs hôtes qui, étant eux-mêmes livrés à de petites spéculations commerciales, ont facilement perdu cette simplicité et cette bonté pastorale qui se trouvent chez les Arabes pasteurs. La débauche est en même temps une source de profit pour les habitans de Berber. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à retrouver ici tous les vices de nos plus sales auberges? Mais les Meyrefabs, avec le talent et l'adresse que possèdent tous les Arabes, savent donner à leurs manières un vernis qui trompe d'abord le voyageur imprudent. Rien de plus poli, de plus empressé que leurs manières de saluer. « *Fort?* » est la formule commune; cela veut dire : vous va-t-il bien? Une autre formule est : la plante de vos pieds se porte-t-elle bien? Question naturelle entre des marchands de caravane. « Le peuple de Berber, dit notre voyageur, me parut d'abord très-hospitalier; on nous adres-

soit, des différens quartiers, plus de pain, de viande et de lait qu'il n'en falloit pour notre consommation; mais, au bout de cinq ou six jours, ceux qui avoient fait ces envois, vinrent solliciter de nous *quelques gages d'amitié*. Nous comprîmes qu'on s'attendoit au paiement des provisions que nous avions reçues, et nous fûmes contraints d'en donner dix fois la valeur. En général, les marchands étrangers sont regardés comme des *bons morceaux*, suivant l'expression des Arabes, où chacun mord et dont il emporte le plus qu'il peut. Nous étions sans cesse obsédés de gens qui nous demandoient des présens. Mes compagnons, par bonheur, étoient de vieux routiers qui savoient bien quand un refus de leur part seroit imprudent ou périlleux; ils ne donnoient pas la moindre chose hors le cas de nécessité, et je suivois leur exemple. J'eus tout un jour, à ma suite, des gens qui me supplioient de les gratifier d'un morceau de savon pour laver leur chemise. Si je les avois contentés, j'aurois essuyé le lendemain dix fois plus de demandes semblables. Le voyageur doit prendre pour règle invariable, dans ce pays, de ne faire aucun présent sans en être sollicité, et de ne donner que la moitié de ce qu'on lui demande; un renom de parcimonie servira mieux ses desseins que celui d'une grande générosité. Le même avis ne conviendroit pas en Syrie ni en Egypte; et c'est ici le lieu d'observer que, de toutes les

obligations du voyageur, celle de faire ou de refuser des présens à propos est la plus embarrassante et la plus difficile, non seulement chez les nègres, mais dans toutes les contrées de l'Orient que je connois, et dont les peuples le cèdent aux seuls Meyrefabs en corruption et en immoralité. »

El-Ghazali, dans son *Traité sur les physionomies*, a parfaitement dépeint les habitans de Berber dans ces lignes : « Les Nubiens sont un « peuple gai, fou, léger, avare, traître et mali- « cieux, ignorant, vil et plein de bassesse. » Mais nous avons déjà vu que ce portrait ne doit pas s'appliquer aux *Noubas* proprement dits.

Nous ajouterons à ces observations sur le peuple de Berber quelques remarques sur les différentes significations données à la dénomination de *Berbers*, *Barabras* ou *Baraberas*.

On sait que nous connoissons aujourd'hui une chaîne de nations, qui s'étend depuis la frontière occidentale de l'Egypte jusqu'au rivage opposé aux îles Canaries, et qui parle des dialectes d'une même langue-mère. Les *Schillak's* dans le Maroc, les *Kabyles* dans les montagnes d'Alger, les *Touaryk* au sud de Tripoli et au sud-ouest de Fezzan, les *Tibbo* entre le Fezzan, l'Egypte et le Bornou, forment les quatre divisions les plus connues de cette grande race d'hommes qui n'offre aucun trait de ressemblance physique avec les nègres, et qui diffère des Arabes par l'usage d'une

langue particulière comme par la plupart de ses coutumes. Cette race, observée successivement par Hœst et Jackson dans le Maroc, par Shaw et Venture dans l'Alger, et par Hornemann daus les environs du Fezzan, est évidemment la race humaine la plus anciennement établie sur le mont Atlas et sur les côtes septentrionales de l'Afrique. Elle paroît, d'après sa position géographique, devoir renfermer les restes des anciens Mauritaniens, Numides, Gétules et Garamantes, connus des anciens et divisés par Ptolémée en tant de petites tribus. C'étoit probablement aussi à elle qu'appartenoient toutes les nations que Léon-l'Africain distingue des Arabes et des nègres, sous le nom de peuples de couleur foncée (*subfusci coloris*), et qu'il place dans le désert depuis le cap Blanc jusqu'aux confins de l'Egypte : telles sont les *Azenaghi* ou *Senegas*, les *Targa*, qui sont peut-être les Touaryk et d'autres qu'on ne retrouve plus.

Les Arabes donnent à cette race d'hommes le nom de *Berbery*, au pluriel *Berabera*. Les géographes arabes donnent particulièrement le nom de terre des Berbers ou Barbars à la partie intérieure du Maroc (1) ; mais ils l'appliquent aussi à tout le Biledulghérid (2), et même ceux des habitans de Siouah, qui ne sont pas Arabes, sont, selon

(1) Edrisi, de Hartmann, p. 145.

(2) Bakoui, notices et extraits des MM., II, p. 28.

eux, des Berbers (1). De là, le nom même de *Barbarie* donné à la côte septentrionale d'Afrique par les Européens depuis quatre ou cinq siècles (2). Mais les géographes arabes donnent encore le nom de *Berberah* à une contrée située à l'est du détroit de Bab-el-Mandeb sur la mer d'Oman; ils y placent une nation des Berbers et une ville du même nom (3). Cette tradition unanime des Arabes remonte même au siècle de Ptolémée, puisque ce géographe, qui ne connoît pas de Barbarie sur les rivages de la Méditerranée, en connut une sur la partie de la mer d'Oman, qu'il nomme golfe barbarique. Il est impossible de méconnoître l'identité ou du moins la parenté de ces noms avec celui de *Barbares* appliqué par les Grecs et les Romains à tout ce qui n'étoit pas eux-mêmes. Il semble probable que ce nom, commun à plusieurs langues très-anciennes, remonte à des siècles antérieurs même à l'introduction de l'idiome arabe en Afrique; il est inconnu aux nations même auxquelles aujourd'hui on l'applique, et qu'on feroit mieux d'appeler *nations atlantiques*.

(1) Ibn-al-Ouardi, notices et extraits des MM., II, p. 27.

(2) Marmol, etc., etc. Ortelius croit que déjà, dans Lampridius, le mot *Barbaria* désigne une région de l'Afrique septentrionale.

(3) Edrisi, Aboulfeda, etc.

Il paroît également inconnu aux peuplades de la côte septentrionale du pays d'Ajan, entre le détroit de Bab-el-Maudeb et le cap Guardafui, quoique nos géographes, d'après les Arabes, y conservent une ville ou un port de Berbera. Aucune ressemblance ne s'offre entre les mots connus de l'idiome des Gallas ou de celui des Somauli, habitans actuels de cette côte, et les idiomes des Berbers ou des Schillous.

Tout-à-coup cependant il se présente une circonstance qui, au premier abord, sembleroit lier les Berbers du mont Atlas à ceux de la côte de Berberah, près le cap Guardafui. Tous les Nubiens qui viennent gagner leur vie en Egypte, comme domestiques, ouvriers, etc., sont désignés sous le nom de *Barabras*, *Berbers* ou *Barberins*. Tous les anciens voyageurs les nomment ainsi, et les François, pendant leur dernier séjour, ont cru observer que les Nubiens se donnent eux-mêmes ce nom. M. Costaz, en décrivant leurs mœurs (1), M. Denon, en fixant d'ailleurs avec précision leur différence absolue d'avec les Egyptiens, les Arabes et les nègres, répètent ce fait comme une chose convenue (2).

M. Lapanouse est le seul qui circonscrit le sens

(1) Mémoire sur les Nubiens ou Barabras.

(2) Description de l'Egypte, état moderne, Mém. XI, p. 699.

du mot Berber, ou, comme il l'écrit, *Bârbar*, au petit canton que nous venons de décrire d'après M. Burckhardt, et, à son chef-lieu, le village d'Ankheyre (1).

D'après le témoignage positif de M. Burckhardt, les *Nouba* et les *Kennous* ignorent entièrement l'usage de ce nom de Berbery, au pluriel Barabera, qui leur est donné par les Arabes et les Egyptiens. Les Meyrefabs même ne donnent le nom de Berber ou Bârbar qu'à leur pays, et non pas à leur tribu. Il ne se trouve, dans le vocabulaire des idiomes *nubiens* et *kennous ou kensy*, donné par Burckhardt, qu'un seul mot (*amanga*, eau) qui ait du rapport avec les idiomes des Kabyles, des Tibbos et des autres peuples atlantiques.

Ainsi disparoît tout ce que l'extension du nom de Berbers, depuis les bords de l'Océan atlantique jusqu'aux rivages de la mer des Indes, paroissoit offrir d'imposant. Cette dénomination doit être rangée parmi celles de *Cafre*, de *Franc*, d'*Indien*, et d'autres semblables, que l'usage populaire applique à des nations et à des régions, souvent très-différentes les unes des autres. On devroit le bannir de la géographie, en abandonnant aux philologues à en chercher l'origine dans le copte ou dans quelque autre ancien idiome.

(1) Mémoires sur l'Egypte, IV, p. 90, 120.

§. V.

Séjour à Damer. Détails sur cet état.

Comme un mince buisson interrompt la monotonie du désert et soulage l'imagination du voyageur, ainsi un petit canton civilisé au milieu de cette affreuse barbarie africaine console notre esprit fatigué de tant de spectacles dégoûtans. Tel se présente l'état théocratique de Damer; marchons-y sur les traces de M. Burckhardt.

La caravane, en quittant Berber, étoit réduite aux deux tiers de son monde. Quelques marchands étoient retournés en Egypte, d'autres restaient à Berber. Ceux de Daraou, sous la protection desquels marchoit notre voyageur, étoient convaincus que sa société ne leur seroit d'aucun profit, attendu son obstination à se battre pour chaque poignée de dourrah qu'on essayoit de lui enlever, et attendu sa vigilance contre les efforts qu'ils faisoient pour le tromper; ils résolurent de l'abandonner entièrement à sa destinée. Voici comment ils lui signifièrent cette détermination :

« Nous avions fait halte pour quelques minutes près d'un étang, en avant de Berber. Au moment de partir, les Allouein me dirent d'un ton méprisant de m'éloigner d'eux et de ne plus les approcher désormais. Les jeunes gens accompagnoient ce

singulier ordre d'un cri semblable à celui que l'on fait en chassant les chiens; et, frappant mon âne du manche de leurs lances, ils le poussoient dans le désert. Heureusement, je m'étois maintenu en assez bonne intelligence avec nos guides les Ababdes, qui, tout méchans qu'ils étoient, valoient mieux que les gens de Daraou. Je leur demandai alors s'ils m'abandonneroient à la merci des brigands Meyrefabs, ou s'ils m'admettroient dans leur société; ils me reçurent parmi eux, et ma situation se trouva sensiblement améliorée. »

Ce fut le 7 avril que la caravane quitta Berber; et elle arriva le 10 à Damer, après s'être arrêtée à *Ras-al-Ouady*, principal village des domaines d'un *mek* qui retint les voyageurs du matin au soir sans leur envoyer de vivres; pendant ce temps, on négocioit sur la rançon à payer. Les voyageurs, malgré la faim, n'osoient toucher aux leurs, étant regardés comme les hôtes du *mek*, qui devoit les défrayer. Il accepta à la longue les offrandes en argent et en marchandises; mais son fils vint en vain demander, en son nom particulier, quelques présens à la caravane. Le lendemain, le *mek* se montra sans autre vêtement qu'une espèce de serviette autour des reins, accompagné de six ou huit esclaves, dont l'un portoit sa bouteille d'eau, l'autre son épée, un troisième son bouclier. Ayant aperçu un bel âne, il enjoignit à son fils de le monter; et, malgré la

résistance du propriétaire, l'animal fut conduit au trot à l'écurie du *mek*. Cet âne étoit celui qui avoit porté M. Burckhardt à travers le désert de Nubie. Instruit que les *meks* aiment à enlever les beaux ânes, il l'avoit vendu à un autre membre de la caravane qui se réjouissoit de l'avoir trompé sur le prix, mais qui se trouva dupe de ce bon marché; alors la caravane eut permission de se remettre en route.

Le territoire de Raz-el-Ouady se termine aux bords du fleuve *Mogren*, faussement nommé *Mareb* par Bruce. Le lit de cette rivière, large d'un mille anglois, étoit à sec; on n'y voyoit que par-ci par-là quelques mares d'eau stagnante. D'après des marques observées par M. Burckhardt, il paroît que, lorsque les pluies des montagnes voisines de la mer Rouge ont rempli ce vaste lit, l'eau monte à une élévation de vingt pieds, à peu près les deux tiers de l'élévation du rivage. Ce fleuve n'inonde donc aucune partie de ses rivages dans cet endroit. Les buissons et les herbages entourent le lit du fleuve d'une bordure verdoyante.

Damer, situé au bord oriental du Nil, un peu au sud du confluent du Mogren, est un grand et joli bourg d'environ cinq cents maisons, qui forme un petit état indépendant, respecté, et même redouté des peuplades voisines. Il doit cet avantage à la grande idée qu'on se fait de la puissance

magique des hommes consacrés à la religion dont elle est peuplée.

La nécromancie est réputée héréditaire dans la famille du chef du gouvernement qui exerce une grande influence, non seulement sur ses propres sujets, mais encore sur tous les pays circonvoisins. Marchant sans armes, les religieux de Damer conduisent les caravanes à travers des hordes de brigands qui viennent avec respect leur baiser la main.

« Damer, dit M. Burckhardt, est plus propre et mieux tenu que Berber; on y voit beaucoup de bâtimens neufs, et nulle part des ruines; les maisons, construites sur un plan uniforme, donnent aux rues une régularité, dont l'agrément est doublé, sur quelque point, par la verdure des arbres et par l'ombrage qu'ils offrent. Les habitans de la tribu *Medja-Ydin*, qui se dit originaire d'Arabie, sont pour la plupart des *Fakih*, ou hommes consacrés à la religion. On les appelle indistinctement *Fakih*, au pluriel *Fokaha*, « hommes versés dans la loi, » et *Fakir*, au pluriel *Fokara*, « hommes pauvres devant Dieu. » On leur donne aussi le titre de Cheyk. Un pontife appelé *El-Fakih-el-Kebir* (le grand Fakih) est leur chef, et prononce dans toutes leurs contestations. La famille de *Medjdoule*, revêtue de cette dignité, a la réputation de produire des person-

nages doués de pouvoirs surnaturels, pour qui rien n'est caché, et aux enchantemens desquels rien ne résiste. L'efficacité de leur magie s'appuie sur une foule de faits que tout le monde cite, et dont voici un échantillon : « Abdallab, père du « Fakih actuel, fit bêler un agneau dans l'estomac « de l'homme qui l'avoit dérobé et mangé. » (Ainsi l'art du ventriloque continue à servir les supercheries religieuses.) On s'adresse au grand Fakih dans tous les cas de vol; et, comme sa prétendue science universelle excite une grande terreur, il lui est facile d'opérer des prodiges. La crainte de son pouvoir maintient le meilleur ordre dans sa ville; partout on est en sûreté et logé à bon compte. De plus, il a le bon esprit de n'exiger aucun tribut des caravanes, et de se contenter de leurs offrandes volontaires. Aussi les caravanes s'arrêtent avec plaisir à Damer, et, par le commerce qu'elles y font, animent et enrichissent cette ville privilégiée. La dignité de grand Fakih, si je ne me trompe pas, est héréditaire. D'autres Fakihs, d'un rang inférieur, jouissent d'un crédit proportionné à leur savoir et à la régularité de leur vie. La ville entière a, sous ces deux rapports, une grande réputation; elle possède plusieurs écoles où les jeunes gens de Darfour, Sennaar, Kordofan et autres parties du Soudan, viennent acquérir des lumières suffisantes pour les mettre à même de figurer comme grands Fakihs

dans leurs pays respectifs. J'en ai vu qui savaient tout le Koran par cœur. Les savans de Damer ont beaucoup de livres, mais qui traitent exclusivement de matières religieuses et judiciaires. J'ai vu, entre autres, une copie du Koran qui vaut au moins quatre cents piastres, et les commentaires complets de Bokari sur ce livre sacré, qui se vendroient le double dans les librairies du Caire. Ces ouvrages ont été apportés de cette capitale par les jeunes Fakihs de Damer, dont plusieurs y vont étudier dans la mosquée d'El-Azher. D'autres se rendent, pour le même objet, à la grande mosquée de la Mecque, et y restent trois ou quatre ans, durant lesquels ils vivent principalement d'aumônes. Les professeurs de Damer enseignent la vraie manière de lire le Koran; ils commentent les *Tessyn* ou les explications, et le *Touhyd* ou la droiture de la nature de Dieu et de ses attributs; ils ont une mosquée spacieuse, bien bâtie et voûtée en brique, mais sans minarets, et dont le pavé est couvert d'un sable fin. C'est l'endroit le plus frais de Damer, et les étrangers y vont goûter quelques heures de sommeil après les prières du milieu du jour. Autour d'une place attenante à la mosquée, sont les classes des écoles. Beaucoup de Fakihs ont de petites chapelles près de leurs maisons, mais les prières du vendredi se font toujours à la mosquée. Les principaux Fakihs vivent avec une grande ostentation de sainteté, et le Fakih-el-

Kebir mène la vie d'un ermite; il occupe un petit bâtiment, situé au milieu d'une place, et partagé en deux; d'un côté est une chapelle, et de l'autre une cellule d'environ dix pieds carrés, où ce pontife se tient presque continuellement sans suite, loin de sa famille, et occupé de la lecture des livres religieux. Ses deux repas, le déjeûner et le souper, se composent de ce que ses amis ou ses disciples lui envoient. Vers trois heures de l'après-midi, il quitte sa cellule, et vient s'asseoir sur un grand banc de pierre qui est en face. Là, toute la confrérie des Fakihs se range autour de lui, et les affaires publiques se traitent jusque long-temps après le coucher du soleil. J'allai une fois lui baiser les mains, et je le trouvai enveloppé, de la tête aux pieds, d'un grand manteau blanc. Sa figure me parut vénérable; il me demanda d'où je venois, dans quelle école j'avois appris à lire, et quels livres j'avais lus, et se montra satisfait de mes réponses. Près de lui étoit un cheyk moggrebin, natif de Méquinez, qui étoit venu de la Mecque pour lui servir de secrétaire, et sur lequel rouloient toutes les affaires publiques. On me dit que ce saint homme avoit trouvé le moyen d'amasser une somme considérable. »

L'administration de ce petit état paroît aussi douce que sage. Partout l'usage des roues pour tirer de l'eau du Nil; et les canaux destinés à répandre ces irrigations artificielles attestent le

caractère laborieux du peuple et la sûreté dont ses propriétés jouissent. On tire ici deux récoltes d'un sol médiocre. Damer fabrique des toiles de coton et des nattes. Les Fakihs commercent avec Dongola, avec Schendy et même avec Souaquin. Les voisins respectent leurs caravanes. Même les Arabes Bischariens, malgré leur caractère violent et rapace, n'ont jamais molesté aucun des habitans de Damer, qui vont au travers des montagnes à Souaquin; ils redoutent surtout le pouvoir que les Fakihs sont censés avoir de les priver de pluie et de faire ainsi périr leurs troupeaux.

Les Fakihs, malgré leur austérité, tolèrent des lieux de débauche et des boutiques pour débiter du *bouza;* ils ne paroissent pas ennemis des réunions sociales. « Un après-midi, dit M. Burckhardt, je fus abordé par un Fakih qui me demanda si je savois lire, et, sur ma réponse affirmative, me dit de l'accompagner dans un lieu où je ferois un bon dîner. J'y consentis, et il me conduisit à une maison où je trouvois un grand nombre de personnes réunies pour honorer la mémoire d'un parent mort depuis peu. Quelques Fakihs lisoient le Koran à voix basse, et cette lecture continua jusqu'à l'arrivée d'un Fakih supérieur, qui fut comme un signal pour chanter les versets de ce livre, ainsi que cela se pratique dans l'Orient. Je me joignis à ces chants qui durèrent environ une demi-heure, après quoi le dîner fut servi. La chère

étoit copieuse, une vache ayant été tuée à cette occasion. Quand nous eûmes bien mangé, nous reprîmes nos lectures. Un des cheyks apporta un panier plein de cailloux blancs, sur lesquels furent récitées différentes prières. Ces cailloux devoient être semés sur la tombe du défunt, comme j'en avois vu sur plusieurs tombeaux récens. M'étant informé du motif de cette coutume, que je n'avois vu pratiquer en aucun pays de l'Orient, le Fakih me répondit que c'étoit un acte méritoire, mais non d'une nécessité absolue; qu'on pensoit que l'ame du défunt, lorsqu'elle viendroit visiter sa tombe, seroit bien aise de trouver des cailloux pour s'en servir comme de grains de chapelet dans ses prières. Quand la lecture fut finie, les femmes se mirent à chanter et à jeter des cris qui ressembloient à des hurlemens. Je pensai alors à me retirer; et, comme je sortois, mon hôte généreux me mit, pour mon souper, quelques restes du dîner dans la main. »

§ VI.

Séjour à Schendy. Tableau du commerce d'esclaves.

Entrée sur le territoire de Schendy, la caravane n'eut plus d'avanies à craindre; car le *mek* de cette ville, comprimé par la plus grande

proximité de la capitale de Sennaar, n'ose pas se livrer à ces pratiques d'extorsion, si communes dans les cantons plus indépendans. Le *mek* de Schendy se conduit comme un gouverneur responsable, et maintient le bon ordre entre les diverses nations qui fréquentent cette ville commerçante. Il lui prit pourtant fantaisie d'enlever à notre voyageur son fusil, en donnant en paiement quatre écus d'Espagne; à cela près, M. Burckhardt ne se vit pas molesté; il alla tous les jours s'asseoir au marché pour vendre sa petite pacotille, et fit semblant de chercher un prétendu parent, qui avoit dû demeurer à Schendy. Pendant un séjour d'un mois, personne ne soupçonna le *cheyk Ibrahim* d'être un infidèle, et il auroit pu aller librement à Sennaar, peut-être à Gondar; mais il préféra de traverser encore la Nubie dans une direction nouvelle.

Schendy (Shendy, Chendi, Chandi) est situé à 16 deg. 38 min. 35 sec. de latitude N., et à 33 deg. 24 min. 45 sec. longitude E. de Greenwich, selon Bruce; mais du temps de ce voyageur, ce n'étoit qu'une bourgade de 250 maisons; c'est aujourd'hui la ville la plus commerçante et la plus considérable de cette partie de l'Afrique; elle contient de 800 à 1000 maisons, qui, étant éparses sans ordre et éloignées les unes des autres, couvrent une grande surface. Le gouvernement étant plus doux et plus régulier, il en est résulté

pour le commerce un degré de sécurité qui, joint à l'exception de tous droits, a rendu la ville très-marchande. Les mœurs et habitudes du peuple ressemblent pourtant à celles des habitans de Berber. L'ivrognerie et la débauche remplissent la soirée; le reste de la journée est consacré aux affaires commerciales. Il faut être bien sur ses gardes pour ne pas être volé ou trompé; les marchands ont si peu de confiance dans leur probité mutuelle, qu'ils ne se font presque jamais crédit. Les chants qui retentissent constamment dans les maisons, ne sont accompagnés que de sons rauques d'une pipe, faite de tuyaux de dourrah et de la *tamboura* ou lyre égyptienne; mais le *mek* fait battre tous les soirs la timbale, le *nogâra*, devant sa demeure, c'est une marque de sa grandeur; il condescendoit pourtant à jouer avec les esclaves et les gens du peuple à un jeu appelé *syredje* et qui ressemble au jeu de dames.

La chaleur, pendant la durée du vent *Khamsin* même, parut plus supportable à M. Burckhardt ici qu'au Caire; mais ce voyageur se plaint de l'incommodité que lui causoient les rats; ces animaux y ont tellement multiplié et sont devenus si hardis, que l'on ne sauroit dormir dans les maisons ni en plein air, sans être bientôt troublé par leur dégoûtante visite. Souvent, étendu par terre, avec une simple chemise, pour reposer à l'ombre, M. Burckhardt en sentoit qui lui par-

couroient le corps dans tous les sens, et le mordoient jusqu'à le réveiller.

Parmi les marchands de Schendy, ceux de Dongola jouent, par leur activité infatigable, mais dénuée de probité, le rôle abject et lucratif de nos juifs. Il existe en outre, dans cette ville, une population arabe nombreuse, et qui n'est contenue dans l'obéissance que par le défaut d'accord entre les tribus qui la composent. Les principales sont les *Nimrab*, les *Nayfab* et les *Djaalein*; cette dernière tribu occupe un terrain considérable hors du territoire cultivé de la ville et où elle mène la vie pastorale des autres Bédouins. Parmi les Djaalein, le prix du sang étoit alors fixé à environ la valeur de quatre cents écus d'Espagne; les familles s'arrangeoient assez généralement avec le meurtrier, et lui accordoient des termes pour le paiement. Leurs cérémonies funèbres rappellent celles de l'Égypte et de la Grèce ancienne. A la mort d'un chef Djaaly, les parens du défunt parcouroient toutes les rues principales en hurlant d'une manière effrayante. La moitié de leurs corps étoit tout-à-fait nue, et le peu de vêtemens qui couvroit le reste, en lambeaux; ils avoient la tête, la figure et la poitrine entièrement couvertes de cendres, ce qui leur donnoit un aspect hideux.

Il existe en outre dans les environs de la ville une tribu des *Ababdes*, qui sont, comme ceux

d'Egypte, de la grande tribu de *Beni-Helal* qui, peu après la mort de Mahomet, émigra en Afrique et pénétra jusqu'aux environs de Tunis. Preuve remarquable de la facilité avec laquelle les peuples nomades se transportent, preuve aussi de la possibilité de traverser l'Afrique avec un corps armé, organisé en tribu! Les *el-Hamdyé* sont en parenté avec une tribu du même nom fixée en Egypte. Les *Battakhayn* sont sans doute les *Battahin* dont Bruce trouva une bande établie non loin d'Halifoun. Les Macabrabs du voyageur écossois sont certainement les *Mekaberabs* du nôtre, puisqu'ils demeurent encore à Daoua ou Dooua.

Tous ces Arabes, établis sous la protection du *mek* de Schendy, ont pour ennemis mortels les deux tribus des *Kouahel* et de *Schukorye*, qui demeurent plus à l'est et au sud, vers l'Abyssinie (1).

Le royaume de Sennaar, dont Schendy est une dépendance, commence à Damer, et même en quelque sorte à Berber, puisque ce petit état en est tributaire; il s'étend, selon le dire des habitans, à dix ou douze journées au sud et au sud-est de la ville de Sennaar. La masse des habi-

(1) Les renseignemens que M. Burckhardt s'est procurés sur les pays voisins du royaume de Sennaar, se trouvent dans ses *Notices sur Bornou*, que nous traduirons plus tard.

tans indigènes paroît être des *Noubas;* du moins M. Burckhardt dit qu'on donne ce nom à tous les esclaves tirés du royaume même de Sennaar, et que ces *Noubas* tiennent le milieu entre les Abyssiniens et les véritables nègres. La tribu dominante est toujours celle des nègres, surnommés *Funnyes*, qui ont bâti la capitale actuelle. Il y a même, au-delà de Sennaar, beaucoup de tribus arabes vivant dans une espèce de liberté. Le roi de Sennaar a reçu l'ambassadeur de Mohamed-Ali-Pacha avec beaucoup de hauteur; et, en échange des riches présens du vizir d'Égypte, il lui a renvoyé quatre laides négresses, une civette, un lion, deux singes, et quelques peaux de léopard. L'envoyé égyptien raconte qu'un jour le roi de Sennaar l'ayant fait assister à une revue de sa cavalerie, qu'il croyoit très-formidable, il lui demanda la permission de lui faire voir à son tour l'exercice de l'artillerie turque. L'envoyé avoit amené avec lui deux petites pièces de campagne, montées sur des chameaux; à peine le premier coup étoit-il tiré, la cavalerie, l'infanterie, la cour et le peuple entier prirent la fuite.

Le commerce de Schendy a été le sujet d'observations très-intéressantes pour M. Burckhardt. Outre le marché de chaque jour, il y en a un grand par semaine. Les moyens ordinaires d'échange sont, comme ailleurs, le dhourra et le dammour, espèce de toile; mais les esclaves et

les chameaux sont aussi des objets en circulation qui représentent le numéraire, et passent par plusieurs mains un jour de marché. Ces deux articles, les principaux sous le rapport du nombre et de la valeur, sont rassemblés de tous les districts environnans, à Schendy, pour former une caravane qui va en Égypte, et revient seulement une fois par an. Durant le séjour de notre voyageur dans ce lieu, on y achetoit, dix ou douze piastres d'Espagne, des chameaux qui se revendoient cinquante au Caire. Les esclaves, divisés en trois classes, suivant l'âge et le sexe, coûtoient, à Schendy, de dix à quinze piastres, et l'on en tiroit de quatre-vingts à cent vingt au Caire. Ceux de Sennaar et d'Abyssinie sont préférés à ceux de Darfour qui vont généralement en caravane par une autre route, traversant la grande Oasis, et qui ont leur rendez-vous à Siout, dans la Haute-Égypte. Aucune taxe n'est levée en chemin sur les chameaux; mais, à chaque nouveau district, par où passent les caravanes, il faut payer pour les esclaves un droit en conséquence duquel le profit sur l'un et sur l'autre article est à peu près égal; de sorte que la valeur définitive d'un bon esclave et d'un bon chameau se trouve la même pour le marchand arrivé en Egypte. Les caravanes portent aussi au Caire une grande quantité de gomme, de tamarins, des dents d'éléphant, d'or en lingots, jamais en poudre, et des plumes d'autruche; ces

deux derniers objets présentent un bénéfice certain : l'or de 30, et les plumes de plus de 150 pour cent.

La qualité des esclaves diffère beaucoup d'après leur contrée natale. Les Abyssiniens sont les plus doux, les plus fidèles et les plus attachés à leurs maîtres, lorsque ceux-ci les traitent bien; mais ils ne sont pas propres aux travaux rudes. Ces éloges s'appliquent surtout aux *Amhara's* ou Abyssiniens du sud-est; ceux des provinces septentrionales, nommés les *Kostanis*, sont accusés d'avoir un caractère perfide. On recherche pour les *harems* des grands les Abyssiennes qui, à leur teint près, sont de véritables beautés; mais avec quelle douleur, avec quelle honte ne devons-nous pas apprendre que souvent ces infortunées éprouvent les plus cruelles persécutions, parce qu'elles refusent d'abjurer la religion chrétienne dans laquelle elles ont été élevées! Quand rougira-t-on de laisser l'Abyssinie chrétienne abandonnée à de féroces païens, dont quatre pièces de six mettroient les innombrables hordes en fuite?

Les *Noubas* participent aux bonnes qualités des Abyssiniens, et ont beaucoup plus de forces physiques.

Parmi les nègres, les plus estimés viennent de *Benda*, pays d'idolâtres au sud-ouest de Darfour, dont il est éloigné de vingt à vingt-cinq journées. D'autres contrées, telles que *Baadja* et *Fetigo*,

fournissent des esclaves moins estimés; quelques-uns viennent de la distance de quarante journées au sud-est de Darfour, par conséquent des pays peu éloignés du golfe de Guinée. Une contrée, nommée *Fertit*, remplie de montagnes, et éloignée de vingt journées au sud de Darfour, donne aussi beaucoup d'esclaves, mais d'un caractère féroce et vindicatif. Ce peuple ignore entièrement l'agriculture; mais ayant pris du goût pour le *dourrah* et le *dokhen*, il vend aujourd'hui ses enfans pour une poignée de ces grains. Les esclaves de ce pays sont très-sujets au ver de Guinée, qu'on appelle même, après eux, le *Fertit*. Les marchands d'esclaves de Darfour et ceux de Kordofan ne paroissent pas étendre leur traite bien loin dans l'ouest, vers les régions du Niger; est-ce une haute chaîne de montagnes, est-ce un vaste désert, est-ce un grand lac, est-ce enfin un obstacle politique qui les arrête? Dans tous les cas, cette circonstance est bien contraire à l'hypothèse de l'identité du Nil et du Niger; car pourquoi les caravanes d'esclaves ne suivroient-elles pas le cours du fleuve? Le commerce des noirs n'embrasse, à l'ouest, que le *Borgho*, nommé aussi *Dar-Saley*, contrée plus orientale que le Bornou, et dont les habitans mahométans donnent la chasse à leurs propres compatriotes idolâtres pour les vendre comme esclaves. C'est aussi le seul pays nègre où l'on mutile les esclaves pour

en faire des eunuques; la grande manufacture d'eunuques est à présent en Egypte, à *Zawyet-ed-Deyr*, village voisin de Siout, où ce noble art est exercé par deux moines coptes, dont l'adresse est telle, que sur soixante jeunes garçons soumis à l'opération, en 1813, il n'en mourut que deux. Mais l'usage d'entretenir des eunuques diminue en Egypte et en Syrie. Le bénéfice qui résulte pour le marchand est énorme; un esclave qui a coûté en tout 300 piastres, en vaut mille, après cette opération, qui est payée 60 à 70 piastres à l'infâme moine (1).

« Tant que les caravanes d'esclaves marchent à travers le pays de Sennaar, dit notre voyageur, les marchands traitent leurs victimes avec quelque douceur; ils leur parlent avec bonté et leur font rarement sentir le fouet; mais ce n'est pas leur humanité, c'est la crainte de voir les esclaves s'enfuir, qui leur inspire cette conduite. Une fois dans le désert de Nubie, ces hommes barbares donnent pleine carrière à leur férocité; je les entendis dire, lorsqu'ils étoient mécontens d'un esclave : laissez-le passer Berber, et le *kor-*

(1) L'opération, dans presque tous les détails, ne répond pas aux conjectures que le docteur Frank a faites dans les *Mémoires sur l'Egypte*, tome IV, page 133. On lie le scrotum et la verge avec un cordon de soie. On arrête l'hémorrhagie avec de la poussière et du sable chaud; après quelques jours, on met de l'huile chaude sur la

badgi lui apprendra l'obéissance (1). Cependant on fait toujours attention à la santé de l'esclave; on le nourrit régulièrement; on lui donne sa portion d'eau; les plus jeunes et les plus délicates, parmi les filles, ont la permission de monter sur les chameaux. Les esclaves mâles sont assez souvent enchaînés avec plus ou moins de sévérité. La moindre faute est punie de coups de fouet; les marchands regardent les esclaves comme un troupeau de bestiaux; ils les comptent par *têtes* (*raz*) comme les bœufs; mais ils craignent leurs vengeances, et, avant de les fouetter, ils ont toujours soin de les enchaîner. Leur proverbe ordinaire est : « Ne vous fiez jamais à un noir; fouettez-« le bien, nourrissez-le bien, et il fera son ou-« vrage. » (Ne croiroit-on pas entendre le langage délicat d'un de nos colons?) Ils empêchent avec soin les liaisons entre les deux sexes, crainte de voir les négresses devenir enceintes, ce qui diminueroit leur valeur. Cependant les négresses élu-

plaie; enfin, on traite la plaie pendant quarante jours avec un certain emplâtre qui est un *secret* parmi les Coptes; mais le trait essentiel, c'est-à-dire l'abscission totale des parties génitales, est confirmée par M. Burckhardt. L'opération ne peut réussir que sur des enfans, et encore les eunuques conservent-ils, parmi d'autres marques de foiblesse, un visage cadavéreux et décharné.

(1) Le *Korbadgi* est une cravache faite de peau de rhinocéros.

dent souvent leur surveillance; alors les moyens les plus barbares et les plus dangereux sont employés pour les faire avorter. Eux-mêmes, les marchands prennent en public toutes les libertés possibles avec ces malheureuses; ils en amènent, le soir, les plus jolies à leurs parties de *bouza*, où c'est un de leurs plus grands amusemens de les enivrer. Ils prétendent, il est vrai, respecter la chasteté de quelques-unes pour leur conserver un prix plus élevé; mais je puis affirmer que rarement une fille esclave, âgée de plus de dix ans, arrive en Egypte dans un état de virginité. Aussi les amateurs les achètent-ils dans l'âge de l'enfance. »

Il y a, selon notre voyageur, trois classes d'esclaves d'après l'âge : les *Khomasy*, de 10 à 11 ans; les *Sedasy*, de 11 à 14 ou 15; et les *Balegh*, au-dessus de 15; ceux-ci ont moins de valeur, à moins qu'ils ne possèdent quelque talent particulier.

Il est une classe d'esclaves femelles qu'on nomme *Cousues*, en arabe *Moukhaeyt*, parce qu'elles ont subi une opération qu'il est bien difficile de décrire en termes décens. Cependant, comme Buffon et Valmont de Bomare ont rapporté que les nations nègres conservoient l'usage des anciens Ethiopiens, de fermer les parties sexuelles de la femme par une couture faite avec un fil d'amiante, il faut bien que nous disions que

M. Burckhardt, en partie confirme cette tradition, et en partie l'explique d'une manière différente. Il est sur ce point d'accord avec M. Browne (1), mais non pas entièrement avec le savant docteur Franck (2). La chaleur du climat fait alonger le clitoris et les grandes lèvres d'une manière incommode et contraire à la propreté; de là la nécessité de la circoncision des femmes, qu'on devroit plutôt nommer l'*excision*, et dont Strabon, Aëtius et d'autres anciens ont déjà parlé. La plaie qui résulte de cette opération, surtout lorsque le clitoris est enlevé, se cicatrise de manière à ne laisser qu'une ouverture pour uriner. Lors du mariage, une matrone exécute avec un rasoir une opération en sens contraire, et cette opération prouve au futur époux, qui y est présent, la chasteté de la nouvelle mariée. Cet usage existe parmi les Arabes Ababdé et autres. C'est celle que le docteur Franck a décrite; mais notre voyageur a vérifié, de ses propres yeux, que des filles nègres avoient subi une autre opération qui étoit simplement exécutée avec du fil ordinaire, et qui cependant nécessite quelquefois les secours d'un rasoir. Ainsi Buffon ne s'est trompé que de peu, et la dame du Caire, qui avoit une servante *bien cousue*, n'a pas raconté une fable à M. Franck.

(1) Browne, Travels in Africa, p. 347.

(2) Mémoires sur l'Egypte, IV, p. 140.

Tirons de ces faits la leçon que, moins les nations ont un sentiment moral profond et délicat, plus elles attachent du prix à ces signes de la chasteté matérielle, chasteté souvent séparée de la véritable pudeur. Cette observation peut même s'appliquer aux peuples européens. En Angleterre, en Allemagne, dans le Nord, les jeunes filles marchent en liberté sous la seule garde de l'honneur et de la sagesse. La Russie et la France (sous l'ancien régime) nous présentent la réclusion des filles dans un couvent jusques à leur mariage. L'Italie, enfin, nous offre l'infibulation qui se rapproche évidemment des usages de l'Egypte et de la Nubie.

Reprenons l'histoire du commerce des esclaves à Schendy. Ces infortunés Africains ont assez de motifs réels pour déplorer leur sort; mais ils y ajoutent encore des craintes chimériques; ils sont persuadés que l'*Oulad-el-Rif*, le peuple d'Egypte, ne les achète que pour les dévorer. Un riche Egyptien avait acheté à Siout deux jeunes filles; il veut faire une partie de plaisir avec quelques amis dans les grottes fraîches qui se trouvent dans une montagne voisine; il ordonne aux deux esclaves de lui apporter des viandes et de le servir; arrivées à l'entrée de la caverne, ces deux Africaines pensent que c'est le lieu où l'on va les immoler; elles tremblent, elles pleurent; tout-à-coup on tire les couteaux pour couper les viandes; alors elles croient voir leur dernière heure; l'une

se sauve parmi les rochers, l'autre se jette à genoux et demande grâce de sa vie. Ce trait, dont M. Burckhardt fut témoin, ne prouve-t-il pas que l'anthropophagie existe parmi quelques peuples nègres?

Le nombre de nègres vendus annuellement à Schendy est évalué, par M. Burckhardt, à cinq mille, dont deux mille cinq cents pour l'Arabie, quatre cents pour l'Egypte, mille pour Dongola et les Bédouins des montagnes entre Schendy et la mer Rouge. La plupart de ces esclaves sont d'un âge au-dessous de quinze ans. Une fois placés chez des maîtres égyptiens ou arabes, leur condition dans l'Orient n'a rien d'effrayant, si ce n'est le mot qui l'exprime; ils sont regardés comme les enfans de la famille à laquelle ils appartiennent, et la vente de celui qui y a long-temps demeuré est une honte pour le maître qui se la permet. Tel esclave se croit au-dessus de tous les membres de cette famille, excepté du chef; il est admis dans les conseils qu'elle tient sur les événemens qui la concernent; il trafique pour son propre compte; il ne fait, en un mot, que ce qui lui plaît, pourvu qu'il soit courageux et sache manier une arme dans l'occasion. L'esclave a d'ailleurs le droit de demander à un maître qui le maltraiteroit d'être ramené sur le marché public pour y être vendu de nouveau. C'est une mesure parmi plusieurs autres, que l'humanité

de la loi musulmane a dictées; elle ordonne aussi de circoncire les esclaves et de leur apprendre à prier; ce qui les rend, aux yeux d'un bon Mahométan, ses égaux et des êtres fort supérieurs aux chrétiens. Ceux-ci ne sont jamais, dans l'Orient, traités avec plus d'insolence que par les esclaves.

M. Burckhardt croit que, d'après un calcul modéré, le nombre des esclaves en Egypte peut être porté à quarante mille. Ses propres observations lui en ont fait présumer douze mille sur les bords du Nil, depuis Berber jusqu'à Sennaar, et deux mille dans le Darfour. Les renseignemens qu'il a recueillis lui ont démontré que la proportion ne diminuoit pas en avançant vers l'ouest dans les pays très-peuplés de Dar-Saley, Bornou, Baghermé, Afnou et Haoussa; il en conclut que, quelque louables que soient les efforts de l'Angleterre pour abolir cet infâme trafic dans l'ouest et le sud-ouest de l'Afrique, on se flatteroit vainement de voir la suppression totale de l'esclavage dans toute cette partie du monde opérée par les nations étrangères; elle ne pourroit être l'ouvrage que des seuls nègres, le fruit de l'éducation qu'ils recevroient dans leur pays, le résultat de la civilisation plus avancée qui s'établiroit parmi eux; mais d'où viendra cette civilisation? Des communications paisibles avec les Européens, des goûts et des besoins nouveaux, un peu de

luxe, et, par suite, une industrie régulière ; il est très-vrai de dire que le commerce de calicots peut seul abolir le commerce des esclaves.

Retournons avec M. Burckhardt au marché de Schendy ; c'est là qu'assis dans sa petite boutique, il apprit, en vendant et achetant, à connoître plusieurs détails sur les productions des contrées voisines.

Les articles de consommation, qui se vendent habituellement aux marchés de Schendy, sont la viande de boucherie (vache et chameau, rarement mouton) ; du lait, apporté par les filles bédouines qui l'échangent contre du grain de dourrah, en guise de monnoie ; toutes sortes d'épiceries ; des fruits, entre autres des pâtes de tamarins venant de Darfour, et qui, étant dissoutes dans de l'eau, forment un breuvage agréable ; du savon, du corail, des grains de verre, du tabac, dont le meilleur vient de Sennaar ; du natron, qu'on mêle avec le tabac en poudre et avec celui que l'on mâche ; du sel des mines de Boyedda, de l'antimoine pour noircir les sourcils, du *schism*, petite graine noire et luisante qui donne une huile propre à calmer les maux d'yeux, et qu'on tire du Darfour ; du bois de sandal, de la gomme arabique et différentes espèces de drogues, parmi lesquelles nous devons surtout remarquer le *Kerfé*, écorce jaunâtre assez épaisse, et dont la décoction amère a une vertu astringente, et sert comme

remède contre la fièvre et la dyssenterie. Cette écorce provient d'un arbuste qui croît dans les montagnes du côté de l'Abyssinie, dans le pays de Schukorys.

Les jours de grand marché, la ville est fréquentée par des milliers d'habitans des pays voisins, dont plusieurs marchent trois ou quatre jours pour y arriver, et qui sont tous, en apparence, de la même race. Environ cinq cents vaches, autant de chameaux, cent ânes et vingt ou trente chevaux étaient en vente à la fois.

Voici les principales marchandises importées d'Egypte à Schendy : Le *sembil*, c'est la *valeriana celtica* ou la *spiga* des Italiens, *speik* des Autrichiens; on tire cette plante de Trieste et de Venise; elle est portée jusqu'en Abyssinie. Le *mehleb;* c'est le fruit d'une espèce de tilleul, il vient de l'Arménie, de la Perse, de l'Asie-Mineure. Du *savon*, fabriqué à Gaza, Jaffa, Hébron et Jérusalem; c'est un article très-recherché de toutes les classes, depuis le *mek* jusqu'au mendiant. Du *sucre;* il se revend à Schendy six fois le prix qu'il coûte en Egypte; c'est un des présens les plus agréables qu'on puisse faire aux grands et aux belles; les premières beautés de Schendy ont fixé à un pain de sucre le prix de leurs plus chères faveurs. On mange le sucre tout seul; il n'entre dans aucun mélange. Diverses *étoffes* de coton; des *peaux de mouton*, couvertes de la laine, quelquefois teintes en di-

verses couleurs; elles servent de coussins et de dessus de selle; on sait que les moutons du Soudan et de Nubie n'ont point de laine. Des *grains de chapelet* de diverses substances; ceux de verroterie vont jusqu'en Abyssinie et en Darfour. Les *reysch* sont des grains d'agate colorée qui viennent de l'Inde; pour mille *reysch* on achète à Kordofan six esclaves femelles qui, à Schendy, valent cent vingt écus d'Espagne. Du *papier* de Gênes et de Livourne. De mauvais *rasoirs*, *limes*, *ciseaux* d'Allemagne. Des *lames d'épée;* il s'en vend au Caire, pour le commerce des pays au sud de l'Egypte, trois mille par an, venant de Sohlingen, dans le duché de Berg.

Daraou est la principale place de commerce en Egypte qui fasse des affaires avec Schendy; il seroit facile de régulariser et de multiplier le passage des caravanes.

Le commerce avec Sennaar offre encore plus d'intérêt pour la géographie. Voici les principales marchandises exportées de ce pays à Schendy:

Dammour, ou étoffe de coton fabriquée à Sennaar; article très-demandé, puisqu'on ne porte guère d'autre étoffe dans la Nubie au sud de Dongola, et à l'est du Nil, dans une partie de l'Abyssynie et du Darfour et dans le Kordofan. Les manufactures de Sennaar et celles de Bagharmé, à l'ouest du Darfour, fournissent du *dammour* pour

la consommation de presque tout le nord-est de l'Afrique.

Or; les marchands de Sennaar l'achètent de ceux d'Abyssinie; le marché principal est à *Raz-el-Fil*, sur la route de Sennaar à Gondar, à quatre journées de la première de ces villes. Cette route, fréquentée par les marchands d'or et d'esclaves d'Abyssinie, nommés *Djebert* (1), paroît sûre en temps de paix; cependant les Egyptiens n'osent la suivre. L'or n'est pas un article très-profitable; il est emporté par les marchands de Souaquin, qui s'en servent à Djedda pour payer les marchandises de l'Inde.

Esclaves; nous en avons parlé.

Dents d'éléphant; l'exportation de l'ivoire a diminué, peut-être parce que l'Europe ne tire plus cette matière de l'Egypte, mais des côtes occidentales de l'Afrique. Les nègres de Sennaar, dit-on, mangent la chair de l'éléphant. Cet animal ne descend pas les rivages du Nil plus bas que le district d'*Abou-Heraze*, à deux ou trois journées de marche au nord de Sennaar, où une chaîne de montagnes, large de six à huit heures de marche,

(1) Ce sont les *Gibberty* des autres voyageurs. On sait que ce sont des musulmans établis en Abyssinie. Bruce croit que le nom *Gibberty* signifie *orthodoxes*. Poncet l'explique de *Gebra*, un esclave. *Voyez* aussi *Bruns's Africa*, II, p. 178.

atteint de près le lit de la rivière. Probablement, la végétation change à cette limite.

Korbadji ou cravaches de cuir d'hippopotame. Cet animal, qui se montre quelquefois aux environs de Schendy, abonde à Sennaar; on le prend dans des fossés, couverts de joncs, dans lesquels il tombe en faisant ses excursions nocturnes pour ravager les champs de dourrah. Les cravaches sont de longues lanières, découpées dans la peau encore fraîche de l'hippopotame, séchées au soleil et qu'on frotte avec du beurre ou de la graisse pour les rendre souples. Dans les climats plus froids que celui d'Egypte, par exemple, en Syrie, les *Korbadji* perdent leur élasticité et deviennent cassantes; elles coûtent, en Egypte, jusqu'à une piastre d'Espagne la pièce.

Boucliers de peau de girafes. Cet animal ne se montre qu'à six ou huit journées de Schendy, dans les montagnes de Dender, où les Arabes Schukorys et Kowahel lui donnent la chasse.

Corne de rhinocéros. Cette matière, employée à faire des poignées d'épées et des manches de poignards, se vend au Caire à un très-haut prix. Le rhinocéros, nommé par les Arabes *Om-Korn*, (mère de la corne unique), paroît à M. Burckhardt être le type de l'animal fabuleux, nommé *monoceros* ou licorne; il ne monte pas plus au nord que l'éléphant. La chaîne d'Abou-Heraze doit

donc être considérée comme une limite importante en géographie physique.

Musc, provenant d'un animal que notre voyageur appelle civette.

Ebène. On l'apporte en petits morceaux; il est fort cher, et paroît venir de loin. Il croît, dit-on, au sud de Sennaar, et dans cette ville on en fait des manches de fourchette; il croît aussi dans le désert, à l'ouest de Darfour. L'Egypte n'en est fournie que par les marchands de Djidda.

Café. Cette graine croît dans les parties occidentales de l'Abyssinie et du pays des Gallas; elle n'est pas abondante à Schendy.

Cuir. Le cuir, préparé à Sennaar, est supérieur à tout ce qu'on fait en Egypte ou en Syrie; il égale presque le cuir de Russie. On en fait des selles de chameaux, d'un travail aussi élégant que durable, des sacs et des sandales, parfaitement cousus et travaillés avec le plus grand soin.

On apporte aussi des chameaux, du dourrah en grande quantité, des fruits, et du miel recueilli dans les forêts.

La caravane du pays de Kordofan, dont la capitale s'appelle *Obeydh*, et non pas *Ibeit*, comme Browne écrit, amène avec elle des marchands de *Kobbe*, capitale de Darfour, et il paroît que les communications entre ces villes sont fré-

quentes et sûres; mais aux limites occidentales de Darfour commencent des contrées ou désertes ou d'un accès difficile. M. Burckhardt n'a jamais vu de marchand venu de plus loin que Bagherme. Les hommes de Bornou, qui arrivent à Darfour, et de là à Schendy, sont presque tous des pèlerins qui vivent d'aumônes. Les esclaves forment le principal objet d'importation; les marchands d'esclaves ont des femmes et des enfans à Kobbe, à Obeydt et à Schendy. Les autres marchandises sont des plumes d'autruches, des sacs de cuirs de bœuf, très-bien faits, des outres de peau de mouton, des plats et des jattes faits de la racine d'un arbre et travaillés avec beaucoup d'art. On assure que, dans le Kordofan, de petites pièces de fer servent en guise de monnoie; on en a pourtant assez pour en faire des haches et des fers de lance. Il paroît qu'il ne vient pas d'or, soit en lingots, soit en poudre, du Kordofan et du Darfour; preuve qu'ils n'ont pas de liaison avec Tombouctou et Haoussa.

Les caravanes de Souaquin sont les mieux vues à Schendy, attendu qu'elles se composent d'individus riches; elles n'y viennent en général que pour vendre des étoffes de l'Inde et pour acheter du tabac et des esclaves. Les négocians de Souaquin sont tous des Arabes libres, originaires de la province d'Hadramat, et que par cette raison l'on nomme des *Hudharebi* ou *Hadhareme*. Ils regar-

dent avec un égal dédain les marchands nègres et les marchands égyptiens qui sont en général des paysans ; ils donnent des présens considérables au *mek*, et vengent promptement eux-mêmes toute injure qui seroit faite à quelqu'un de leur compagnie.

Les artisans, vus à Schendy par M. Burckhardt, sont des forgerons, des orfévres qui fabriquent des ornemens à l'usage des femmes, des tanneurs, des potiers et des charpentiers.

« Je me suis étendu sur le commerce, dit notre voyageur, parce que c'est la vie de ces contrées ; il n'y a pas une famille qui n'y prenne part d'une manière plus ou moins directe ; le peuple de Berber et celui de Schendy semblent n'être qu'une nation des marchands... » Mais nous allons rentrer dans le monde nomade et sauvage.

§. VII.

Voyage de Schendy à Souaquin par le pays de Taka et les montagnes des Bischaries.

« J'étois resté près de trois semaines à Schendy ; l'inimitié des marchands égyptiens me faisoit de jour en jour éprouver des inquiétudes plus fortes ; ces scélérats répandoient que j'avois obtenu par fraude le peu d'objets que je possédois, et qu'il seroit de toute justice de m'en dépouiller ; ils au-

roient pu finir par me traîner devant le *mek* qui, déjà, d'après leur instigation secrète, m'avoit enlevé mon fusil. Je résolus de joindre la caravane de Souaquin, afin de parcourir l'espace inconnu qui sépare cette ville de Schendy, et de faire ensuite le pélerinage de la Mecque, persuadé que le titre d'*hadji* ou pélerin initié me seroit de la plus grande utilité dans la suite. Mais je tins ce projet caché, et je fis accroire à tout le monde que je m'en retournois en Egypte avec mes amis, les Ababdes; j'achetai, avec le reste de mes fonds, un jeune esclave et un chameau.

« Les gens de Daraou changèrent alors de ton à mon égard; leur chef, qui m'avoit battu à Damas, m'accabla de politesses et de visites; il m'envoyoit souvent quelque bon plat; en un mot, ces coquins craignoient évidemment que, de retour en Egypte, je ne les fisse punir par Ibrahim-Bey; ils ignoroient cependant combien j'étois considéré de ce fils du pacha, et par conséquent combien plus de moyens j'aurois eu de me venger qu'ils ne m'en soupçonnoient.

« Deux jours avant le départ de la caravane de Souaquin, je m'ouvris au chef des Ababdes; et, l'ayant flatté par un petit présent, j'obtins de lui de m'introduire auprès du chef de cette caravane; introduction au surplus très-facile, car les caravanes aiment à recevoir du renfort. »

Ce fut le 17 mai que M. Burckhardt partit de

Schendy. Les gens de Daraou essayèrent de lui faire un mauvais parti ; un esclave bien armé du *mek* le guettoit pour lui arracher un pistolet qui lui restoit ; mais les fidèles Ababdes l'avoient suivi et le protégèrent contre toute insulte. Il joignit la caravane dont il trace une peinture intéressante :

« Elle se composoit de deux cents chameaux chargés, vingt à trente dromadaires servant uniquement de monture aux marchands les plus riches, trente chevaux conduits à la main par les esclaves, environ cent cinquante marchands et trois cents esclaves. Les charges consistoient principalement en tabac et en *dammour*. La caravane étoit sous bonne conduite ; le chef étoit un des principaux habitans de Souaquin, allié par mariage aux principales tribus des Bischaryes et des Hadendoa, dont nous avions à traverser le pays. On apercevoit néanmoins beaucoup d'inquiétude au sujet de ces Bédouins. Les gens de la caravane n'obéissent qu'avec peine aux ordres du chef. Il y avoit un petit parti d'étrangers qui avoit joint la caravane et qui se composoit de cinq marchands pélerins, nègres, appelés *Tekayrne*, avec dix chameaux et trente esclaves (1). Je joignis cette petite troupe, et,

(1) « Le nom de *Tekayrne*, dit M. Burckhardt, fait au singulier *Tekroury*, et ne vient pas de la contrée de Te-

grâce à une conduite sévère et ferme, j'obtins de vivre en paix; car, pour de l'amitié, personne,

krour, sur le Joliba, comme même les géographes arabes le supposent à tort : cette ville est même inconnue à tous ces pélerins; leur nom vient du verbe *takorror*, multiplier, renouveler, renforcer, appliqué aux sentimens religieux et aux connoissances sacrées. C'est le nom qu'on donne à tous les nègres mahométans qui viennent, soit pour faire le pélerinage de la Mecque (le *Hadj*), soit pour chercher seulement de la science. Ils ont tous quelque instruction qu'ils ont reçue dans les écoles de leur pays; il y en a une, entre autres, dans le Darfour, à *Kondjara*, non loin de Kobbé. Ils vivent en *fakih's* ou hommes religieux, et portent tous un costume simple et même misérable; mais il se trouve quelquefois parmi eux des princes ou chefs de peuplades; et, comme ils portent sur eux un peu d'or, ils sont souvent attaqués et massacrés par les Arabes Bédouins. Ceux qui périssent ainsi passent pour martyrs, et le nombre en est très-considérable. Ils voyagent en compagnie de dix à douze, et demandent l'aumône tout le long de la route. Les hommes pieux se font un devoir de nourrir les pauvres *fakih's*, et même les Arabes Scheygia les traitent bien; les Bédouins seuls ne les respectent pas. Souvent ils font de longs détours pour trouver des peuples hospitaliers, plutôt que de traverser les déserts. Ceux qui traversent la mer Rouge viennent presque tous de Darfour par la route de Kordofan; les uns se dirigent sur Siout et Kosseir, les autres sur Schendy et Souaquin; la troisième route est par Sennaar, Gondar et Massouah; mais le détail de leurs routes varie selon les circonstances, selon leurs moyens et la disposition des peuplades dont ils traversent les contrées. Ceux qui passent par Schendy et

même parmi les nègres, ne pense jamais à en montrer à un homme pauvre. »

« Le principal personnage des Tekayrne étoit un homme de Bornou qui avoit été à la Mecque, à

Souaquin peuvent être estimés à cinq cents par an. En Egypte, ils trouvent un assez mauvais accueil du gouvernement, qui les a soumis à un droit de passe; ils ont cependant un logement qui leur est assigné dans la mosquée El-Asher; et, arrivés à la grande caravane turque de Damas, l'émir el-Hadj a les ordres les plus stricts du sultan de leur fournir de l'eau et de la nourriture. Une partie d'entre eux passent par l'Abyssinie pour s'embarquer à Massouah; ils se plaignent d'être traités avec hauteur par les chrétiens, et d'être nourris devant le seuil de la maison comme des chiens; cependant ils conviennent qu'ils trouvent partout un souper abondant. La plupart d'entre eux sont de jeunes gens; cependant on en voit qui sont suivis de leurs femmes; j'en ai vu à Schendy un qui étoit aveugle et qui avoit été conduit par un autre depuis le pays de Borgho, d'où il étoit natif: je le revis à Médine, assis sur le seuil du temple, où il ne cessoit de crier: « Je suis aveugle; mais la « lumière de la parole de Dieu a éclairé mon ame et a été « mon guide depuis le Soudan jusqu'à cette tombe sa« crée! »

Nous avons placé ici ces détails, que M. Burckhardt donne dans un autre endroit de son journal. Ils réduisent à leur juste valeur les espérances de découvertes géographiques qu'on avoit fondées sur les caravanes des pélerins venant du Soudan à la Mecque par la Nubie. Tous les *Tekayrne* ou pélerins de Tombouctou, de Haoussa, etc., et presque tous ceux de Bornou, suivent la route des caravanes de Fezzan.

Constantinople, au Caire, et qui portoit le titre sacré de *Hadgi;* mais, quoique affectant les manières d'un dévot, quoique occupé constamment de la lecture du Koran, *Hadgi-Ali-el-Bornaouy* étoit un bon vivant, et même tant soit peu un fripon. Ses sacs étoient remplis de tout ce que le marché de Schendy avoit pu fournir de plus délicat en vivres, entre autres en sucre et en dattes; ses dîners étoient les meilleurs de toute la caravane. Il amenoit avec lui une esclave favorite, native de Borgho; il avoit eu cette maîtresse pendant trois ans, et elle avoit un chameau à elle seule. L'année précédente, Hadji-Ali avoit vendu sa propre cousine dans le marché d'esclaves de Médine, après l'avoir récemment épousée à la Mecque. Elle étoit venue en pélerinage de Bornou par la route de Fezzan et du Caire; il la reconnut, et, conformément à la loi musulmane, réclama le droit d'être son époux; mais peu de temps après il éprouva un besoin d'argent, et il l'exposa en vente comme esclave. Cette infortunée, n'ayant personne dont elle pût invoquer le témoignage pour prouver sa condition libre, fut obligée de subir sa destinée, et de suivre, comme esclave, un marchand égyptien. Ce trait étoit connu dans la caravane; il n'empêchoit pas le hadji de jouir de la considération attachée à son titre. Les hadjis forment un corps, et personne n'ose en attaquer

un membre, crainte de se les mettre tous sur le bras. »

Le premier objet remarquable que présenta la route fut la rivière d'*Atbara*, qui paroît conserver son nom jusqu'à l'endroit où elle est jointe par le rapide et large torrent, le *Mogren*, qui vient du nord-est, tandis que l'Atbara vient du sud-est. Le nom de Mareb ou Mogreb, donné par Bruce, est inconnu dans le pays. Les bords de ce fleuve, à présent rempli d'eau, offroient l'aspect le plus agréable et un sol en apparence plus fertile que celui de la vallée du Nil en Egypte. Les branches croisées des grands arbres arrêtoient souvent les chameaux. Les fruits du *doum*, suspendus en grappe, excitoient les désirs des esclaves. Non seulement les mimosa, mais les *nebek*, l'*alobé* et d'autres arbres fruitiers croissoient sans culture ; une magnifique forêt de dattiers bordoit la rivière. Partout, des oiseaux inconnus étaloient leur plumage varié ; et, loin d'être privés du don de chanter, ils faisoient entendre des sons doux et variés, parmi lesquels dominoit le roucoulement amoureux des tourterelles. Le cœur de marbre des marchands d'esclaves même parut touché, et un d'eux, comparant ce tableau au désert qu'il venoit de quitter, s'écria : Après la mort, le paradis !

Le village d'Atbara renferme deux cents fa-

milles de Bischaryes, dans des cabanes bâties en pieux et recouvertes des nattes de feuilles de *doum*. Deux ou trois *angareyg* occupent presque tout l'intérieur d'une semblable cabane; il ne reste plus d'espace pour se tenir debout, et cela n'est pas non plus nécessaire, puisque les Bischaryes passent leur journée étalés sur leurs grossiers sofas. Ceux de la tribu *Hammadeb*, qui occupent Atbara, se livrent tour à tour aux travaux agricoles et aux soins des troupeaux; après l'inondation, ils sèment du dourrah, ils en attendent la récolte; puis ils se retirent dans les montagnes désertes avec leurs bestiaux et leurs cabanes mobiles. Dès que les pâturages des montagnes sont desséchés, ils ramènent leurs troupeaux le long de la rivière. Quelques-uns font le commerce avec Schendy et Berber; ceux-là savent parler arabe; le reste de la population parle un dialecte de l'idiome *bichary*, qui, d'après les échantillons recueillis par M. Burckhardt, n'a aucun rapport fondamental, soit avec l'arabe et l'abyssin, soit avec le nouba (faussement nommé *barabra*), soit enfin avec le berbère-atlantique. Cet idiome très-remarquable, qui probablement s'étend depuis Massouah jusqu'à Souaquin, et plus au nord vers Kosseir, est sans doute une des anciennes langues de la *Troglodytique*, et pourtant elle ne ressemble ni au *danakil* ni à l'*adayel*, dont M. Salt nous a fait

connoître quelques mots; mais aussi les peuplades de la Troglodytique ont dû autrefois, comme aujourd'hui, parler presque autant de langues qu'il y avoit de tribus. Le dialecte de Souaquin, quoique dérivé du bichary, en diffère beaucoup, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Les habitans d'Atbara sont, comme tous les Bichariens, une race aussi courageuse que bien faite, mais livrée à tous les vices qu'entraîne une liberté sauvage. Ils sont cruels, avides, traîtres et avares. L'ivrognerie, les querelles qui s'ensuivent, les vols de bestiaux et de tout ce qui tombe sous leurs mains, les excursions pour piller les caravanes, les meurtres et les massacres comptent parmi leurs occupations; ils observent cependant entre eux certaines règles d'hospitalité et de justice. Les femmes et les jeunes filles jouoient librement avec les étrangers; leur coquetterie paroissoit annoncer les dispositions les plus voluptueuses; leurs beaux yeux brilloient de gaîté; leur bouche, en riant, découvroit des dents superbes; tout sembloit inviter nos voyageurs à enlacer le bras autour de leur taille svelte et élégante; mais toutes ces agaceries n'avoient pour but que de mieux vendre leur lait et leur dourrah. Les Bischaryes ne sont pas jaloux de leurs femmes à la manière des Orientaux; ils les verroient embrasser un étranger et ils n'en feroient que rire,

mais la mort seroit la peine inévitable de celle contre laquelle on auroit des preuves d'adultère. Les Bichariens, quoique Musulmans pour la forme, observent mal les préceptes de leur religion, au grand scandale de notre savant *cheyk Ibrahim*, et des pieux pélerins nègres.

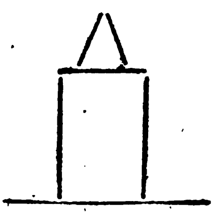
La caravane se divisa en deux parties; l'une prit la route directe de Souaquin, par le puits de Gangherab; l'autre résolut de visiter la fertile contrée de *Taka*. On suivit le cours de l'Atbara, qui, n'ayant, dans cette saison (au mois de juin) que peu d'eau, couloit lentement dans un lit, large de quatre à cinq cents pas, à travers une immense plaine à l'ombre des arbres *doum*, *oshour* et autres. A *Om-Daoud*, les femmes des *Beni-Kerb*, tribu bischaryenne, élevèrent un cri d'horreur en apercevant la peau blanche de M. Burckhardt. « Les peuples noirs, dit notre voyageur, sont persuadés que la blancheur de la peau est l'effet d'une maladie, et un symptôme de foiblesse; et il n'y a pas le moindre doute qu'un homme blanc ne leur soit très-inférieur à leurs propres yeux. Les habitans de Schendy étoient plus accoutumés à voir, sinon des Européens, au moins des Arabes d'un teint brun-clair; et, comme le mien étoit très-halé par le soleil, j'y avois excité peu de surprise. Toutefois, les jours de marché, j'entendois crier autour de moi : Dieu nous préserve du diable!

Un jour, une fille de campagne, à laquelle j'avois acheté des oignons, me dit qu'elle m'en donneroit davantage si je voulois me décoiffer et lui montrer ma tête. J'en exigeai huit, qu'elle me livra sur-le-champ. Quand elle vit mon turban ôté, une tête blanche et tout-à-fait rasée, elle recula d'horreur, et, sur ce que je lui demandai, par plaisanterie, si elle voudroit d'un mari qui eût une tête semblable, elle exprima le plus grand dégoût, et jura qu'elle préféreroit le plus laid des esclaves amenés de Darfour. »

En marchant vers *Goz-Radjeb*, la caravane passa en ligne droite à travers une partie du désert où l'on vit un très-beau *mirage;* on rencontra beaucoup d'oiseaux; les Bichariens qui ne paroissent pas en distinguer les espèces par des noms particuliers, regardent comme une infamie d'en manger. On donna la chasse à un animal nommé *Homar-al-Ouahsch*, c'est-à-dire l'âne du désert; il ne doit avoir que la taille d'une hyène. On a parlé à M. Burckhardt, en Arabie, d'un animal du même nom, mais il n'a pu le voir de près. La forme des collines de sable et la courbure des arbres prouvent qu'il règne ici des vents d'est très-violens.

Un peu avant Goz-Radjeb, notre voyageur éprouva le chagrin de voir, à une demi-heure de marche de distance, un grand édifice que ses compagnons de voyage lui dirent être une *kenise*,

c'est-à-dire une église ou un temple, car le mot signifie l'un et l'autre; il couroit le visiter pendant une halte, mais un cri unanime lui défendit d'aller plus loin. « Tout est plein de brigands dans ces environs! Tu ne peux faire cent pas en avant sans être attaqué. » Il fallut retenir sa curiosité; il y passa cependant de très-près la nuit suivante, mais ne put rien voir; il avoit, pendant le jour, observé la figure de l'édifice que voici:



Il est probablement bâti en granite qui est commun dans les environs. Les murs paroissent avoir trente à quarante pieds de haut. Il borde la rivière à trente *yards* de distance. Est-ce un temple égyptien? n'est-ce pas plutôt un monument de l'empire d'Axoum? C'est ce qu'un voyageur, placé dans des circonstances plus heureuses, décidera un jour.

Le village de Goz Radjeb est habité par un mélange de toutes sortes de tribus, réunies pour faire le commerce. On peut aller de ce village en ligne droite à Sennaar à travers une plaine dénuée d'arbres, et où, dans la saison sèche, on ne trouve pas

d'eau. La route est de six journées de marche. On ne la fait pas dans l'hiver, quoiqu'alors on trouveroit partout des mares d'eau parmi les sables; mais les Bédouins Schekorys occupent le pays avec leurs troupeaux pendant cette saison. Ce voyage mériteroit d'être fait.

Les plaines du Nil présentoient quelquefois le phénomène de plantes sauvages, croissant ensemble par famille; c'est une circonstance qui, selon M. de Humboldt, n'appartient qu'à certaines plantes pour ainsi dire sociales. D'autres fois, la plaine était si uniforme et si nue que la caravane s'égaroit; enfin, elle s'arrêta à *Filik*, grand camp des *Hadendoa*, dans le fameux pays de *Taka* qu'on nomme aussi *El-Gasch*.

C'est une plaine longue de trois grandes journées de marche et qui en a une en largeur. Régulièrement couverte d'eau par la crue d'une foule de petites rivières, à la fin du mois de juin ou au commencement de juillet, elle doit, au limon que les eaux laissent, une fertilité étonnante. On en vante l'excellent dourrah; il se vend à Djidda à vingt pour cent plus cher que le meilleur d'Egypte; et M. Burckhardt en a mangé du pain qui égaloit presque celui de froment. Le Taka en fournit à tous les peuples voisins, et pourtant les habitans ne cultivent que très-mal une cinquième partie de leur sol. Ces habitans sont d'abord, en venant du nord, les Hadendoa, tribu de

Bichariens, qui, comme ceux des bords de l'Atbara, sont traîtres, vindicatifs et adonnés au vol. Les hommes passent leur temps à fumer du tabac et à s'enivrer de *bouza ;* les travaux sont abandonnés aux femmes et aux enfans. Les Hadendoa possèdent des villages aux bords du désert qu'ils habitent pendant la saison pluvieuse ou l'inondation ; ils en ont d'autres dans le pays bas, placés sur des élévations qui forment comme des îles. Quoiqu'ils aient parmi eux des *hadjis* et des *fakihs*, ils négligent les cérémonies du culte mahométan ; au mépris des préceptes de l'*islam*, ils mangent le sang des animaux coagulé sur le feu, le foie et les rognons tout crus ; mais le lait de chameau et le dourrah sont leur principale nourriture.

Un Hadendoa se fait rarement scrupule de tuer son compagnon de voyage, pour s'emparer de tout objet d'un peu de valeur que possède celui-ci, s'il croit commettre ce crime impunément ; mais une revanche terrible est prise par la famille du défunt, si elle vient à connoître le genre et l'auteur de la mort. Ce peuple, inhospitalier et sanguinaire, tolère la corruption des femmes. Les prostituées, quoique nombreuses, paroissent pourtant moins effrontées qu'à Schendy et à Berber ; mais les femmes honnêtes, ou réputées telles, viennent avec impudence mendier les présens des voyageurs. La cousine d'un cheyk poursuivoit

particulièrement notre voyageur ; elle faisoit semblant de lui offrir toutes ses faveurs, mais il crut qu'elle ne vouloit que lui arracher quelque cadeau ; d'ailleurs, il jouoit le rôle d'un saint *fakih*.

Une coutume singulière des Hadendoa rappelle presque les combats singuliers des anciens Norvégiens. Un jeune homme veut-il mettre à l'épreuve le courage d'un autre, il prend son couteau, et se fait, en présence des témoins, des blessures aux bras, aux épaules et dans les côtes; ensuite l'autre doit, ou se donner des coups encore plus profonds, ou céder le prix de la bravoure. En Norvège, les paysans s'attachoient l'un à l'autre avec leurs ceintures; puis le provocateur demandoit à son antagoniste : Combien de pouces de fer peux-tu supporter ?

Les *Melikinab* et les *Segollo* viennent après les Hadendoa, en allant au sud-est; ces tribus sont moins fortes.

Tout-à-fait à l'extrémité méridionale du pays de Taka, demeurent les *Hallenga* qu'on dit originaires d'Abyssinie. Parmi eux, des coutumes horribles accompagnent la vengeance du sang. « Lorsque les parens du mort ont saisi le meurtrier, on annonce une fête de famille au milieu de laquelle il est apporté, lié sur un angareyg ; et, tandis qu'on lui coupe lentement la gorge avec un rasoir, son sang est recueilli dans une jatte et passe de main en main à chacun des convives,

qui tous sont tenus d'en boire jusqu'au moment où la victime rend le dernier soupir. »

Il est vrai que notre voyageur qui n'a pas pénétré parmi les Hallenga, ne garantit ce trait que comme lui ayant été raconté par les Hadendoa, mais on voit qu'il le croit vrai.

Le pays de Taka nourrit beaucoup d'animaux sauvages. Le lion, d'après les assurances des habitans, y atteint la grosseur d'une vache ; ceux dont les dépouilles étoient suspendues chez les cheiks des Hadendoa, étoient d'une taille bien moindre ; mais il paroît que ces peuples n'ont pas les moyens de se mesurer avec un lion très-fort; ils n'ont pour toute arme qu'un sabre et une lance, ils sont souvent dévorés par le roi des forêts. On parle aussi des tigres, mais ce sont probablement des léopards ou des panthères. Les loups, les gazelles et les lièvres abondent. On voit, selon les Bédouins, des serpens énormes qui dévorent un mouton tout entier. Les girafes sont nombreuses sur les monts Nedgieb. Ce pays semble être la patrie des sauterelles qui, d'ici, se répandent en nuages sur toute la Nubie, mais leurs redoutables essaims ne détruisent pas dans le Taka même la riche verdure d'un sol privilégié.

Avant de quitter le Taka, notre voyageur y recueillit des notions sur les routes qui, de ce pays, conduisent dans le Sennaar et l'Abyssinie.

§. VIII.

Séjour à Souaquin. Navigation le long des côtes de Nubie.

La caravane arriva, le 26 mai, à *Souaquin*, ville située sur la mer Rouge, en face de Djidda, qui est le port de la Mecque. La ville, proprement dite, est bâtie dans une île au fond d'une baie longue de douze milles et large de deux; elle n'a que de foibles restes de ses anciennes fortifications. Le faubourg ou *El-Gheyf* est situé sur le continent. Le nombre des maisons est d'environ six cents; et la population s'élève à 8000 ames. Les habitans de l'île sont un mélange de Turcs et d'Arabes; ils ont un kadi, un mufti, des écoles, une mosquée, et reconnoissent l'autorité d'un aga ou receveur de droits, nommé par le pacha de Djidda, ou directement par son maître, le pacha d'Egypte. Les principaux habitans d'El-Gheyf sont des Arabes bédouins, venus originairement de Schahher dans le Hadramaut, et qui s'enorgueillissent encore du nom d'Hadherame qu'on prononce ici *Hadherebe*; ils se sont mélangés avec des Hadendoa et quelques autres tribus africaines; ils parlent un dialecte du bichary. On élit, entre cinq principales familles surnommées *orteyga* ou patriciennes, l'*émir* des Hadkerebe, qui est confirmé par le pacha, mais qui tâche de lui obéir aussi peu que

les habitans du faubourg lui obéissent. La force physique est au fond ici la seule loi, la seule autorité; il est peu de Hadherebe qui ne se vantent d'avoir tué une demi-douzaine d'hommes; il suffit de payer le prix du sang. A tous les vices et à la corruption des peuples de l'intérieur, celui de Souaquin joint un degré supérieur de cruauté. La perversité de son caractère est bien connue de ses voisins. « Vous aurez beau soulager leur « soif, disent les Arabes, avec l'eau sacrée de « Zemzem, ils ne vous laisseront pas moins man- « quer d'eau, quand même leurs puits seroient « pleins. » Ce témoignage est fortifié par celui de notre voyageur, qui eut ici des aventures assez curieuses. L'aga de Souaquin ignoroit que M. Burckhardt avoit un firman ou passe-port du pacha d'Egypte, qu'il s'étoit gardé de montrer dans le cours de son voyage, parce que les soupçons qu'une telle preuve de rang et d'importance auroit fait naître eussent pu lui devenir funestes; il n'avoit plus cette crainte, surtout devant être bientôt sous l'influence immédiate du pacha, son protecteur, qui avoit alors un corps de troupes sur la côte de la mer Rouge opposée à Souaquin. Cette circonstance étoit également ignorée de l'émir des Hadherebe, qui perçoit certains droits sur chaque caravane arrivant dans ce port.

« Mon chameau, dit notre voyageur, avoit un tel renom de force et d'agilité, que l'*émir-el-*

Hadherebe désira se l'approprier ; il me dit que tous ceux qui étoient amenés du Soudan à Souaquin par des traficans étrangers lui appartenoient de droit, et il insista conséquemment pour retenir le mien. Persuadé qu'une telle loi n'existoit pas, et ayant besoin du prix de mon chameau pour payer mon passage à Djidda, je repoussai la demande de l'émir, que je proposai de soumettre à l'officier de la douane turque. Je me trouvois dans un lieu où je croyois pouvoir me servir utilement des passe-ports d'Ibrahim-Pacha et de Mohammed-Aly, son père ; cependant, comme je n'étois pas sûr que l'émir et ses Bédouins reconnussent l'autorité du pacha, je ne dis rien de mes passe-ports, et demandai à être conduit devant l'aga, déclarant que, s'il l'ordonnoit, je livrerois de suite mon chameau à l'*émir-el-Hadherebe*. Celui-ci crut pouvoir concerter avec l'aga, établi dans une petite île dont il m'avoit interdit l'entrée, les moyens de dépouiller un voyageur inconnu, pauvre et sans protection, comme je paroissois l'être ; il l'informa de mon arrivée, et me conduisit peu après en sa présence. Quand nous entrâmes, l'aga étoit assis, et écoutoit des matelots. Tandis que je lui faisois une profonde révérence, il m'adressa, en turc, des expressions dont on ne se sert que pour parler à un esclave. Comme je ne lui répondis pas dans la même langue, il s'écria en arabe : « Voyez ce vaurien ! Il vient d'auprès de ses

frères les mameloucks, et prétend ne pas savoir un mot de turc. » Ma figure et ma barbe me donnoient effectivement l'air d'un mamelouck plutôt que d'un individu appartenant à toute autre nation de l'Orient ; mais les gens de la caravane savoient fort bien que j'étois venu d'Egypte à Schendy, et que je n'avois rien de commun avec les mameloucks.

« Je dis froidement à l'aga que mon intention, en osant l'approcher, étoit d'apprendre de sa propre bouche si l'émir avoit droit à mon chameau. « Non seulement ton chameau, répondit-il,
« mais tout ton bagage doit être saisi, et nous
« rendrons bon compte de toi au pacha ; car tu
« ne dois pas prétendre nous en imposer, gar-
« nement que tu es ! Et tiens-toi trop heureux
« si nous te laissons la tête sur les épaules. » Je protestai n'être qu'un pauvre marchand, et suppliai l'aga de ne point aggraver les souffrances que j'avois déjà éprouvées. Dans le fait, je désirois, pour de bonnes raisons, réussir à l'appaiser sans faire usage de mes firmans ; mais il m'en montra bientôt l'impossibilité. Prononçant contre moi, en turc, mille juremens et malédictions, il appela un vieux invalide, qu'il qualifia de *valy* ou officier de police, et lui ordonna de me garrotter, de me conduire en prison, et de lui amener mon esclave avec tout mon bagage. Je jugeai alors qu'il étoit temps de produire mes firmans, et les tirai d'une poche secrète de mon *thabout*. L'un

étoit écrit en turc, sur un papier long de deux pieds et demi, large d'un pied, et scellé du grand sceau de Mohammed-Aly; l'autre d'un moindre format, et rédigé en arabe, portoit le sceau d'Ibrahim-Pacha, qui me désignoit ainsi : Notre bien-aimé Ibrahim le Syrien.

« Lorsque l'aga vit les firmans déployés, il resta stupéfait, et ceux qui l'entouroient me regardèrent avec étonnement; il les baisa tous deux, les porta à son front, et me protesta, dans les termes les plus humbles, que le seul bien du service public l'avoit porté à me traiter avec une rigueur dont il me demandoit mille pardons; il ne fut plus question du droit de l'émir sur mon chameau, et je fus même dispensé de la taxe que je devois pour mon esclave. Questionné, avec tous les égards et les ménagemens possibles, sur la cause du dénuement où je paroissois être (mes habits, déjà peu brillans à mon départ d'Egypte, étoient actuellement en lambeaux), je répondis que Mohammed-Aly m'avoit envoyé espionner les Mameloucks et prendre des renseignemens sur l'état du pays des nègres; que, pour éprouver moins de vexations et d'obstacles, je m'étois costumé en mendiant. L'aga me regarda dès-lors comme un personnage important, et la conséquence de cette supposition fut qu'il eut peur de moi et des rapports que je pourrois dans la suite faire au pacha sur sa conduite à mon égard et sur sa manière de

gouverner. Devenu de plus en plus souple et obséquieux, il m'offrit en présent une jeune esclave, ainsi qu'un habillement tout neuf; mais je refusai l'un et l'autre. Pendant mon séjour à Souaquin, je me rendis chez lui régulièrement pour partager un bon dîner dont j'avois grand besoin, et pour fumer dans sa belle pipe de Perse. Les gens de la ville rirent de voir son orgueil humilié par des attentions qu'il croyoit devoir montrer à un pauvre homme de ma sorte. Mon triple objet étoit de trouver en lui un protecteur dans le cas de nécessité, de réparer mes forces par une bonne nourriture, et de conserver intacte ma bourse dans laquelle il ne restoit plus que deux piastres d'Espagne. »

La considération que les firmans avoient valu à Ibrahim le Syrien, décida même les principaux habitans à le charger secrètement d'une commismission auprès du pacha d'Egypte. Ils dressèrent une pétition dans laquelle ils demandoient le changement de l'aga, en peignant sous les couleurs les plus sombres ses vices et ses ridicules, honte du nom turc et objet du mépris des Arabes; ils insistoient entre autres sur ses goûts anti-physiques, qui, généralement tolérés, ou, pour mieux dire, protégés en Turquie et en Arabie, excitent de l'horreur parmi les Africains, d'ailleurs si débauchés et si abrutis. On donnoit au pacha, parmi d'autres titres ridicules, ceux-ci : *Le lion de la terre*

et l'éléphant de la mer (*Asad el barr ou afil el bahr.*)

Le commerce de Souaquin consiste principalement dans l'exportation des esclaves, de l'or, du tabac, du dourrah, des outres, des sacs de cuir, des nattes et d'autres productions de l'Afrique, ainsi que dans l'introduction des toiles et étoffes de l'Inde, d'ustensiles, du fer et du sucre. Le nombre d'esclaves noirs qui sortent par Souaquin peut s'élever à deux ou trois mille par an; Massouah en exporte trois mille cinq cents. En y comprenant Esné, Siout, et Daraou dans la Haute-Egypte, les petits ports d'Abyssinie, ceux de la côte d'Ajan et de Zanguébar, on peut estimer à quinze ou vingt mille les esclaves que l'Egypte et l'Arabie reçoivent de l'Afrique.

Les bâtimens qui font le commerce entre Souaquin et les ports d'Arabie, sont montés par des Bédouins, assez adroits à la manœuvre, mais surtout par des *Somanlis*, ou habitans de la côte entre le détroit de Bab-el-Mandeb et le cap Guardafui. Les patrons, dénués de toute connoissance de l'art nautique, ne naviguent, pour ainsi dire, qu'à tâtons; ils s'arrêtent à la moindre apparence de danger. Les marins ont ici un aussi profond respect que les anciens Grecs pour les dauphins; ils ne permettent pas aux passagers d'attaquer ces animaux.

M. Burckhardt s'embarqua, le 7 juillet, sur un vaisseau du pays; c'étoit un bateau non ponté de

trente à quarante pieds de long, avec une seule voile. La navigation lente et ennuyeuse au milieu des récifs de corail, le long de la côte de Nubie, fournit à cet intelligent observateur une occasion de recueillir plusieurs notions géographiques intéressantes sur une partie des côtes de la Nubie, notions qui se rattachent aux recherches du lord Valentia et de l'amiral Popham.

Les *Amarer*, tribu bicharienne, occupent la côte depuis Souaquin jusqu'à *Mekouar*, promontoire avec une île du même nom. L'eau douce n'abonde pas sur cette côte, couverte de coquillages vivans et pétrifiés; les indigènes et leurs nombreux troupeaux de chameaux, de moutons et de chèvres boivent les eaux saumâtres de la côte sans inconvénient, mais on trouve dans les montagnes des bassins où l'eau de pluie se rassemble. Les *Amarer* vendent du lait de chameau aux navigateurs de la manière suivante; ils tirent une quantité de lait suffisante pour remplir des vases de joncs d'une dimension égale; le voyageur place ensuite à côté de chaque vase autant de tabac ou de *dammour* qui lui paroît former l'équivalent du lait; « mais, dit M. Burckhardt, « jusqu'à ce que le Bichary eût obtenu la quantité « qu'il désiroit, il nous crioit froidement : Allez- « vous-en ! (*kak !*) Il n'y avoit pas à marchander; il nous répétoit son impitoyable *kak !* Les habitans de l'île Mekouar vivent de poissons, d'œufs et de

coquillages; ils ont une trentaine de moutons et de chèvres; mais leur îlot, ou, pour mieux dire, leur rocher manque d'eau douce; on en trouve à la vérité un peu dans le creux des rochers pendant l'hiver, mais elle disparoît entièrement dans l'été; alors ils passent sur des radeaux une fois par semaine pour en chercher sur le continent. Les Amarer viennent à Souaquin acheter du dourrah, du *dammour* et du tabac; ils troquent une partie de ces marchandises avec les Bicharien proprement dits contre des bestiaux et des cuirs.

Gayaya et *Arakya* sont les deux meilleurs ancrages pour de grands bâtimens.

M. Burckhardt apprit qu'à une journée de navigation arabe, c'est-à-dire à vingt ou vingt-cinq milles au nord de Mekouar, on trouve une large baie, avec une île à son entrée, nommée *Mersa-Dongola*, ou havre de Dongola; il y existe un riche banc de perles, au dire des marins de Souaquin; il est d'un accès facile, n'étant pas à une grande profondeur; mais la crainte d'être attaqués par les Bicharien, ou d'être dépouillés par le pacha de Djidda, empêche les marins arabes de se livrer à cette pêche.

A quatre journées de navigation de Mersa-Dongola, on trouve le port d'*Olba*, qui est en quelque sorte le chef-lieu des Bicharien proprement dits. Leurs principaux cheyks résident dans les vallées de la montagne voisine qui porte le

même nom, et dont les riches pâturages nourrissent de nombreux chameaux et moutons. Ce port, le meilleur qui existe entre Kosseir et Souaquin, selon les Arabes, a échappé aux navigateurs européens; il est à douze journées de Souaquin, et à quinze de Daraou dans la Haute-Egypte. C'est peut-être l'*Aïdab* des géographes arabes (1). Il s'y fait quelque commerce, mais on n'y va qu'avec crainte, à cause du caractère féroce des habitans. Le sol, quoique arrosé de quelques petites rivières, n'est pas cultivé. Les dromadaires de la race bicharienne l'emportent en agilité sur tous les autres. Le territoire des Bichariens propres s'étend de Mekouar inclusivement jusqu'aux limites des Ababdes. Les deux tribus se font souvent la guerre.

Jadis une route, garnie de *tours fortifiées*, conduisoit des limites de l'Egypte à Souaquin; les pachas que la Turquie envoyoit dans cette dernière place, suivoient cette route pour se rendre dans leur gouvernement. C'est probablement une route ancienne, construite par les Romains ou par les Ptolémées, et liant la ville de

(1) *Voyez* le *Mémoire sur Aidab*, par M. Etienne Quatremère, dans ses *Mémoires sur l'Egypte*, etc. La circonstance d'une pêcherie de perles voisine d'Aidab pourroit faire croire que c'est plutôt à Mersa-Dongola qu'il faut chercher cette ville. Des recherches ultérieures peuvent seules décider ces questions.

Bérénice avec celle de Ptolemaïs-Epitheras. Il seroit bien glorieux pour Mohammed-Aly de rétablir cette ligne militaire qui donneroit à l'Egypte le commandement de la mer Rouge.

Toute la côte maritime de Nubie doit être comprise sous le nom de *Bedja*, d'où dérive le nom de *Bedjaouy* pour les habitans. Nous voyons M. Burckhardt restreindre ce nom aux contrées situées au sud du mont Langay, vers l'Abyssinie; M. Salt et lord Valentia le bornent, au contraire, aux pays au nord de Souaquin; mais l'autorité des géographes arabes, Macrizy et Sélim-el-Assouani, met hors de doute que le nom doit être étendu à toute la côte, même à une partie de celle d'Egypte et d'Abyssinie. En cherchant avec soin, nous avons eu le plaisir de trouver la preuve que M. Burckhardt a fini par adopter cette même opinion, puisqu'il appelle les habitans de l'île Mekouar « une tribu des Bedja. » Cette nation très-remarquable occupe donc à peu près toute l'ancienne Troglodytique; elle représente en grande partie les mœurs des Troglodytes; parmi d'autres usages, elle a conservé la circoncision des femmes; mais elle paroît avoir abandonné les cavernes pour adopter l'usage des cabanes mobiles. Un voyageur futur feroit bien de vérifier si les Bedja's modernes, comme les anciens, se rendent *monorchides* (*si ex testiculis unum abscindunt*). Si M. Cailliaud ou quelque autre voyageur pou-

voit trouver moyen de vivre quelque temps parmi les Bichariens ou Bedjas, une notice complète de leurs mœurs, usages et idiome seroit le complément de nos connoissances sur la Nubie.

§. IX.

Des langues indigènes parlées dans la Nubie.

Après avoir suivi M. Burckhardt et les autres voyageurs, anciens et modernes, à travers les vastes régions de la Nubie, il nous reste à consigner ici les notions qu'on a recueillies sur les idiomes indigènes du pays, notions qui peuvent paroître arides à quelques-uns de nos lecteurs, mais qui sont d'une grande importance pour ceux qui étudient l'histoire des peuples.

Les *Noubas* et les *Kennous*, quoiqu'ils affectent de se donner une origine arabe, parlent tous les deux des dialectes d'une langue particulière qui n'a aucun rapport fondamental avec l'arabe, mais qui en a emprunté quelques mots relatifs à des besoins nés de la civilisation.

Voici un choix des principaux mots de cette langue, notés par notre voyageur d'après l'orthographe angloise.

La lettre *a* indique ceux d'origine arabe.

	Nouba.	*Kenzy.*
Ciel.	Sema, *a*.	Semeyg, *a*.

	Nouba.	Kenzy.
Jour.	Aly (1).	Ougresk.
Nuit.	Awaka.	Ougouk.
Soleil.	Mashakka.	Masilk.
Lune.	Inatiga.	Ounatig.
Etoiles.	Windjega.	Woussik.
Eau.	Amanga (2).	Essig.
Nord.	Kaloga.	Kalonger.
Sud.	Oroga.	Ongoger.
Est.	Mattoga.	Maltigi.
Ouest.	Tinoga.	Tingaro.
Terre.	Gourka.	Aryd, *a*.
Sable.	Seevka.	Seevky.
Feu.	Eeka.	Yk.
Chameau mâle.	Kamikka.	Kamk.
——— femelle.	Bakerakka, *a*.	Bakerak, *a*.
Bœuf.	Gorondyga.	Gourky.
Vache.	Tyga.	Tyg.
Cheval.	Mortyga (3).	Koky.
Ane.	Kadja.	Hanoub.
Mouton.	Egedryga.	Eget.
Chien.	Mokka.	Welk.
Hyène.	Aadyga.	Eddik.
Oiseau.	Derbatta.	Derbatty.
Crocodile.	Olonga.	Elong.
Hippopotame.	Erridda.	Errid.

(1) On peut comparer les deux mots suivans : *Elia*, soleil, en copte, d'après Hervas. *Halat*, jour, en éthiopien lettré, d'après le même ; mais Hervas est si peu sûr !

(2) Ce mot se reproduit sous diverses formes dans les idiomes berbers du mont Atlas, dans le copte, le bicharien, le congo et le jolof.

(3) D'après une observation de M. Vater, un cheval se nomme *murta* en darfour, et *murtené* en shillouk.

	Nouba.	*Kenzy.*
Dattier.	**Fentiga.**	**Bentyg.**
Froment.	**Illeyga.**	**Illeyk.**
Dourra.	**Mareyga.**	**Mareyg.**
Tabac.	**Toulyga.**	**Dokhang, *a*.**
Vin.	**Nebyd, *a*.**	**Nebyg, *a*.**
Huile.	**Zeyta, *a*.**	**Zyet, *a*.**
Café.	**Gahwa, *a*.**	**Khawagy, *a*.**
Fromage.	**Djebenka, *a*.**	**Djebenki, *a*.**
Beurre.	**Noyga.**	**Dsek.**
Lait.	**Souga.**	**Iddje.**
Pain.	**Kabaka.**	**Kalk.**
Homme.	**Itga.**	**Ogedji (1).**
Femme.	**Ideynga.**	**Ing.**
Fils.	**Tota.**	**Tot.**
Fille.	**Borouga.**	**Beroug.**
Père.	**Abouga, *a*.**	**Ambabki.**
Mère.	**Aneynga.**	**Eneygy.**
Frère.	**Anyngaga.**	**Ambesky.**
Sœur.	**Anessyga.**	**Anessyg.**
Vie.	**Agny.**	**Enougou.**
Mort.	**Dyakka.**	**Diark.**
Tête.	**Ourka.**	**Ork.**
Œil.	**Maynga.**	**Messik (2).**
Bouche.	**Akka.**	**Agilk.**
Dents.	**Nyta.**	**Nelky.**
Oreilles.	**Okiga.**	**Oluk.**
Bras.	**Eddiga.**	**Yg.**
Pied.	**Oyga.**	**Ossi.**

(1) *Odey*, homme, en dialecte bicharien de Souaquin, d'après Seetzen.

(2) *Miezzy*, en birman, selon Hervas.

	Nouba.	*Kenzy.*
Cœur.	Ayka.	Aagy.
Maison.	Noka.	Kagy.
Lit.	Bereshka, *a.*	Fershka, *a.*
Pot.	Ibrikka, *a.*	Ibryk, *a.*
Lampe.	Seraka, *a.*	Seraky, *a.*
Epée.	Fareynga.	Siouty.
Turban.	Kasirga.	Kasirk.
Or.	Shongongy.	Dongougy.
Argent.	Foddaka, *a.*	Foddagy, *a.*
Fer.	Feressyga.	Shartyg.
Cuivre.	Nehasga, *a.*	Nehasgy, *a.*
Blanc.	Nolloa.	Aroni.
Noir (et bleu).	Oroma.	Romma (1).
Rouge.	Geyla.	Geylem (2).
Jaune.	Korgosa.	Korgosou.
Je.	Ay.	Aygy.
Tu.	Ery.	Ek.
Il.	Tary.	Tek.
Nous.	Any.	Argogy.
Vous.	Oury.	Erky.
Ils.	Tery.	Terky.
Je vous aime.	Ayeka doller.	Ayek dolli.
D'où venez-vous?	Seddo tony keyra.	Say tontá.
Un.	Werka.	Warum.
Deux.	Ouogha.	Owum.
Trois.	Toskoga.	Tosk.
Quatre.	Kemsoga.	Kemsou.
Cinq.	Didja.	Didjou.
Six.	Gordjoga.	Gordjou.

(1) *Rima*, en congo.

(2) *Kaih*, en éthiopien lettré, suivant Hervas.

	Nouba.	Kenzy.
Sept.	Kolodga.	Kolodou.
Huit.	Idouoga.	Idou.
Neuf.	Oskoda.	Iskòdou.
Dix (1).	Dimaga.	Dimnou.
Vingt (2).	Aro.	Ariema.
Cent.	Imilwera.	Imilwaro.
Mille.	Dorewero.	Dololwaro.

On voit que le nouba et le kenzy sont deux dialectes, dont le premier a conservé plus de voyelles et des mots plus longs.

M. de Seetzen a recueilli au Caire quelques mots des dialectes de *Berber* et de *Dongola* qui prouvent que, dans ces deux endroits (si M. Seetzen les a bien désignés), on parle le nouba avec très-peu de variations. Voici quelques-uns de ces mots en orthographe allemande (3).

	Berber.	*Dongola.*
Dieu.	Nurrka (4).	Artigge.
Terre.	Iskitta (5).	Arikka, *a.*
Eau.	Amanga.	Esseg.

(1) Hervas donne les dix nombres cardinaux en nubien de la manière suivante : *Oueri*, *aoui*, *touki*, *izmei*, *digui*, *gorgui*, *colodi*, *idioui*, *izkodi*, *dimini*, d'après l'orthographe italienne.

(2) Les nombres trente, quarante, etc., etc., sont pris de l'arabe.

(3) Mithridates, par *Adelung* et *Vater*, III, p. 130.

(4) *Nurrka* signifie aussi obscurité ; c'est *Norga* en nouba.

(5) *Kitta*, montagne, rivage, en nouba.

	Berber.	*Dongola.*
Feu.	Ika.	Ik.
Soleil.	Maschekka.	Masilk.
Lune.	Onateja.	Scharappa.
Homme.	Ademga.	Ogikh.
Femme.	Edinga.	Enga.
Œil.	Manga.	Missigh.
Pied.	Oentuga.	Ossentuge.
Pain.	Kabakka.	Kalg.

On découvre, par la comparaison avec le vocabulaire de M. Burckhardt, que les mots *berbers* de M. Seetzen sont *noubas*, tandis que les mots *dongola* sont *kenzy*. Il paroît qu'il a pris le nom de Berber ou Berabera dans l'acception commune des habitans du Caire pour les Nubiens.

La langue de Bedja ou des tribus bichariennes est entièrement différente de celle de la Nubie proprement dite. Un jeune Bicharien, esclave en Egypte, ne voulut jamais répondre aux interrogations de M. Burckhardt relativement aux mots de sa langue; il crut que le but de ces demandes étoit d'ensorceler son pays et sa nation. Un esclave nègre, qui avoit vécu parmi les Bichariens, et qui parloit leur idiome, fut plus complaisant.

Voici quelques-uns des principaux mots recueillis de cette manière; nous y joignons ceux que MM. Salt et Seetzen ont recueillis parmi les Hadherebe de Souaquin, en marquant des

lettres *Sn* ceux de M. Seetzen ; ils sont en orthographe allemande ; les autres sont écrits d'après l'orthographe angloise.

	Bicharien.	*Hadherebe.*
Ciel.	Otryk.	Tebre, *Sn.*
Soleil.	Toyn.	To-Een.
Lune.	Ondjim.	Teday. Totrig, *Sn.*
Feu.	Toneyt.	Tone. Ton-Ih, *Sn.*
Eau.	Ayam.	Oyuen. Eyem, *Sn.*
Homme.	Otak.	Gal-Tuk.
Femme.	Tataket.	Tukut. Tetakat, *Sn.*
Garçon.	Or.	Wuhr. Wuorun, *Sn.*
Fille.	Toro.	Tooton, *Sn.*
Père.	Babo.	Babu, *Sn.*
Mère.	Tonde.	Deton, *Sn.*
Frère.	Assanok.	Eszanun, *Sn.*
Sœur.	Tukato.	Tokwaton, *Sn.*
Tête.	Ogourma.	Iggrema.
Yeux.	Tilyly.	Telele.
Un œil.	——	Egoat, *Sn.*
Nez.	Togenouf.	Ognuf.
Pied.	Ragad.	Regget (1).
Terre.	——	Tobut. Wuhasch, *Sn.*
Montagne.	Orbay.	——

(1) En langue *hawasa*, parlée dans le royaume abyssinien de Tigré ; *tarekkas*, pied ; mais cette analogie isolée ne prouve rien.

	Bicharien.	*Hadherebe.*
Chameau.	Okam (1).	——
Cheval.	Hatay.	——
Ane.	Omeyg.	——
Chien.	Oyas.	——
Pain.	Otam.	Bed Dut. Wuhardéh, *Sn.*
Nord.	Oba.	——
Sud.	Oma.	——
Est.	Osherk, *a.*	——
Ouest.	Oghar.	——
Blanc.	Aray.	——
Noir.	Haddal.	——
Rouge.	Adarob.	——
Un.	Engaro.	Engat.
Deux.	Malobo.	Malob.
Trois.	Mehay.	Mih.
Quatre.	Fadyg.	——
Cinq.	Ey-yb.	——
Six.	Essagour (2).	——
Sept.	Essarama.	——
Huit.	Essambay.	——
Neuf.	Ogambay (3).	——
Dix.	Togaserama.	——
Vingt.	Tagougo.	——
Trente.	Tagomolob.	——

(1) C'est le *Kamk* de la langue nouba ; mais les autres animaux domestiques ont des noms entièrement différens.

(2) En comparant les nombres six, sept et huit, avec un, deux et trois, il paroît que les Bichariens disent *cinq-un*, *cinq-deux*, *cinq-trois*.

(3) Je soupçonne que ce mot dit proprement *le grand trois* ou *trois fois trois*.

M. Seetzen a observé quelques rapports entre le dialecte de Souaquin et la langue de Darfour, qu'il indique dans le petit tableau suivant :

	Souaquin.	*Darfour.*
Tour (une).	**Temmadna.**	**Madeneji.**
Nuage.	**Sahâb.**	**Szahhaba.**
Canne à sucre.	**Onkulib.**	**Emkolib.**
Corbeille.	**Tabago.**	**Tabbagéh.**
Ciseaux.	**Makass.**	**Makassy.**
Tasse.	**Phindgan.**	**Sfindgane.**
Amadou.	**Esszuphân.**	**Szuphâni.**
Encre.	**Wuhobbir.**	**Hibberi.**
Lanterne.	**Phanûs.**	**Phanûsszima.**

Ces analogies entre deux langues qui paroissent séparées par toute la largeur de la Nubie seroient plus importantes, si elles s'étendoient à des mots essentiels et fondamentaux ; les comparaisons que nous avons faites n'ont produit que les deux analogies suivantes : *Otou*, feu, et *Dwotok*, homme, en darfourien, semblable à *Toïn*, soleil, et *Otàk*, homme, en bicharien.

Le résultat de ces arides recherches doit intéresser le philosophe et l'observateur de l'homme. Nous voyons ici, dans la Nubie seule, deux langues distinctes entre elles et d'avec les idiomes limitrophes, deux langues qui probablement remontent à des temps fort anciens, puisque déjà les noms de la géographie ancienne du pays se

rapportent à des mots de ces langues. Quel singulier spectacle que cette immense variété de langues humaines, toutes plus ou moins ingénieusement combinées! Si le littérateur léger et frivole n'y voit qu'un embarras, une source d'ennuis, un objet d'érudition, le philosophe y voit une preuve éclatante de l'élévation et de l'indépendance de notre intelligence; car, si nous n'étions qu'une grossière matière, nos sens dicteroient à tous les hommes, comme aux animaux de la même espèce, des sons similaires pour exprimer les mêmes impressions et les mêmes besoins; mais, loin de là, l'homme, animé d'une intelligence libre et immortelle, crée en jouant avec l'organe de la parole plusieurs milliers de mots entièrement différens; il fait plus, il modifie, il combine ces simples élémens des langues au moyen de déclinaisons et de conjugaisons, et de manière à rendre les nuances les plus fines et les plus compliquées de sa pensée. Dans cette organisation des langues, d'une part, l'imagination des peuples a pris le plus noble essor pour ce qui regarde les formes matérielles; de l'autre part, leur raison a soumis tous les principes généraux à un enchaînement uniforme.

Ces effets de notre nature intellectuelle ne dépendent pas même d'une culture artificielle de l'esprit, d'une longue civilisation politique et littéraire. Les langues les plus étrangères à toute

civilisation offrent souvent, dans leur formation ou dans leur syntaxe, des traits d'une imagination inventive ou d'une raison méditative qui surprennent celui qui étudie ces étonnans monumens de notre industrie intellectuelle. Voilà le véritable point de vue de la philologie en général ; et, sous ce point de vue, le simple Nouba ou le féroce Bedjawi peut être aussi intéressant que les Athéniens ou les Romains.

OBSERVATIONS

SUR

LA CARTE DE ZANGUEBAR,

PAR M. LE CHEVALIER SAULNIER DE MONDEVIT,

Faites en 1787, et publiées pour la première fois en France.

(Avec une carte nouvelle du Zanguebar.)

Avis. La côte orientale de l'Afrique mérite, à beaucoup d'égards, l'attention des nations commerçantes et maritimes, ainsi que celle des géographes et des historiens du genre humain. Visitée, il y a deux mille ans, par des navigateurs grecs d'Egypte, elle avoit peut-être déjà reçu quelques colonies arabes, puisque, parmi les noms de la géographie ancienne, on en reconnoît des mots arabes à côté des mots grecs (1). Plus tard, après l'établissement du mahométisme, cette côte devint l'asile de beaucoup de princes arabes et persans qui, fuyant une patrie déchirée par des factions religieuses et civiles, venoient en vain chercher ici la tranquillité; car, long-temps avant l'arrivée des Por-

(1) Par exemple, *Zingis* et peut-être *Essina*.

38 39

Lazare

8

Cabo Falso

ngallo

Miquindany

R. Visefy

Montoire

Milimiroa

Pemba

Pemba (P^{te} Pamau) – P^{te} Pamau

P^{te} Rouamba

I. et P^{te} Mizambaty

Mucombaty

P^{te} Vatsanga

R. Moucango

R. Mouramba

C. Delgado

38 39

tugais, les royaumes ou principautés arabes de *Quiloa*, de *Zanzibar*, de *Mombaça*, de *Mélinde*, de *Patté*, de *Magadoxa* et autres, étoient en proie à des guerres civiles. L'un de ces petits états cherchoit en outre à subjuguer l'autre; tous imploroient le dangereux secours des Européens. Il ne paroît pas qu'aucun de ces états arabes ait jamais étendu sa domination sur l'intérieur, où, parmi leurs marais et leurs forêts, les peuplades africaines jouissoient, comme elles jouissent encore, d'une liberté sauvage. Plusieurs villes, entre autres Quiloa, Melinde, Mombaça, étoient bâties en pierre (1); Patté avoit des manufactures en soie et en coton (2). L'île de Zanzibar avoit une petite marine, et dominoit par sa position la navigation des côtes. Les historiens portugais ne marquent pas que les rois ou *cheyks* arabes de cette côte aient été vassaux d'aucun *iman* de l'Arabie; mais les géographes arabes, extraits par M. Etienne Quatremère, dans son mémoire sur les *Zindges*, en donnant à un prince qu'ils appellent le *roi des Zindges* le surnom de *wakl-iman*, c'est-à-dire vicaire de l'iman, nous autorisent à supposer que l'iman, soit d'Yémen, soit plutôt d'Oman, ait de bonne heure exercé sur les petits états de Zanguebar une espèce de suzeraineté. Les Arabes de cette côte sont généralement des *Schiites*, de la secte Saaphey. Les nations africaines de cette côte, dont les géographes arabes décrivent la condition misérable et les mœurs barbares, ne parurent guère plus civilisées aux Portugais; mais ceux-ci distinguèrent ici plusieurs races d'hommes différentes de nègres proprement dits. Ainsi les *Macacatos*, quoique noirs,

(1) Barros, Asia, Décade I, Livre 8, ch. 4.

(2) Juan Dos Santos, Etiopia, III, 2.

avoient les cheveux lisses et la physionomie européenne (1). C'étoit donc une branche de Gallas. Les *Masseguejos*, qui buvoient le lait de leurs vaches, mêlé avec du sang, et chez qui les adolescens devoient porter un bonnet pesant, en signe d'humiliation, jusqu'à ce qu'ils eussent tué un ennemi, étoient, selon les Portugais, une race de Cafres. Les *Muzimbes* ou *Zimbes*, qui, avec une armée formidable, vinrent détruire Quiloa, étoient nègres. Encore aujourd'hui, d'après les observations de M. Salt, la côte de Zanguebar offre ce mélange singulier de trois races africaines distinctes. La comparaison des mots de la langue du Congo avec les noms géographiques de Zinguebar nous a prouvé que les nègres de cette dernière côte sont de la même race avec les Congos. *Pemba*, qui figure comme le nom d'une province au Congo, se présente ici deux fois comme nom d'une île et d'un village. *Qui*, syllabe qui, en congo, signifie *petit*, commence également les noms de lieux du Congo et ceux du Zanguebar. L'exemple de *Lindy* et *Qui-Lindy* prouve que le sens du mot est le même au Zanguebar. Les mots *misi* et *mési* paroissent dénoter fleuve ou eau dans l'une et l'autre langue. Si cette observation, que nous avons eu le bonheur de faire les premiers, se trouve confirmée par des recherches ultérieures, la communication des peuples nègres à travers l'Asie centrale, ainsi que leur parenté, sera mise hors de doute. Les Portugais, au reste, ne paroissent jamais avoir poussé au-delà de la lisière maritime leur foible et tyrannique domination. Leurs historiens nous ont laissé un trait assez curieux de leur manière de se conduire. « L'île de Pemba, par la douceur de sa température, la limpidité de

(1) Alonzo de Sandoval, naturaleza de todas Etiopias, Liv. I, ch. 26.

ses eaux, les suaves odeurs qu'exhalent ses bosquets, avoit attiré un grand nombre d'habitans portugais. Ils dominoient avec hauteur sur le roi et son peuple. Si un chrétien, en passant devant la porte d'un Maure, se heurtoit contre une pierre et tomboit à terre, le Maure étoit obligé de lui payer une amende; si une poule ou une chèvre appartenant à un Maure entroit dans la cour ou dans l'enclos d'un chrétien, le propriétaire, en venant la réclamer, recevoit pour toute réponse : « Votre poule, votre chèvre a voulu se faire chrétienne. » Aussi les Portugais furent-ils bientôt chassés de cette île qui, à tant d'agrémens naturels, ne joint pas l'avantage d'un climat salubre. Les Portugais n'ont jamais occupé l'île de *Zanzibar* (c'est ainsi qu'ils la nomment constamment); mais le roi ou cheyk de cette île étoit leur allié fidèle. Ils paroissent avoir successivement abandonné ou perdu Mombaza, Melinde, Quiloa, depuis 1660 ou 1680 jusque vers l'an 1730. Aujourd'hui, leur domination se termine au cap Delgado. Ils n'ont pas même conservé aucune liaison avec les peuples au nord de ce promontoire. Les *imans* ou princes-pontifes de Mascate ont maintenant de petites garnisons à Quiloa et à Zanzibar, qui y lèvent un tribut annuel sur les esclaves noirs qu'on exporte. Douze soldats arabes, avec trois petits canons rongés de vétusté, tiennent le roi africain de Quiloa en respect. Trois cents Arabes, armés de fusils à mèche, gardent l'île de Zanzibar, dont on estime la population indigène à soixante mille habitans. Il est évident que toute cette côte présente une conquête facile à la première puissance européenne qui veuille se donner la peine d'y envoyer trois bricks de guerre avec deux ou trois cents hommes bien choisis et bien déterminés. Aussi l'attention des voyageurs s'y est-elle portée depuis quelques années.

M. Salt, en 1808, a recueilli quelques rapports sur le Zanguebar de la bouche des Abyssiniens, des Arabes et des Portugais; mais la carte détaillée qu'il a publiée ne va que jusqu'au cap de Delgado. Le vaisseau anglois le *Léopard* en a visité une partie en 1799; mais les longitudes qu'il a données sont révoquées en doute. Le capitaine Beaver, qui avoit à bord M. Prior, a été à Quiloa et à Zanzibar en 1812; il a donné des détails curieux sur l'état civil et politique de ces deux états. Les marchands négriers et les autres navigateurs de l'Ile-de-France et de l'Ile-Bourbon visitent fréquemment ces contrées: un d'eux, M. Maurice, avoit même, par un traité formel, acquis la souveraineté de l'île de Quiloa, et avoit formé le projet d'y établir une colonie françoise. Il fit hommage de son acquisition au roi de France; mais le gouvernement de France, absorbé par d'autres soins, n'y fit aucune attention : si un citoyen, rempli de zèle et de lumières, M. Charpentier-Cossigny, n'en eût pas conservé le souvenir, la France ignoreroit le titre de possession qu'elle a sur l'île et la ville de Quiloa (1). Les voyages des François à l'île de Zanzibar pour acheter des vivres, n'ont pas non plus été sans fruit pour la connoissance de ce pays: on a récemment vu paroître, dans les *Annales maritimes et coloniales*, les observations d'un médecin sur le climat et les maladies de cette île.

La reconnoissance nautique la plus importante qui ait été faite de la côte de Zanguebar par un François restoit pourtant absolument ignorée, étant enfouie dans les archives coloniales de l'Ile-de-France, et probablement aussi dans celles du ministère de la marine à Paris ou à Versailles. C'étoit celle de M. *Saulnier de Mondevit*, qui paroît ici pour la première fois en France. Nous en

(1) Charpentier-Cossigny, Moyens d'améliorer les Colonies.

devons la publicité à M. Lislet-Geoffroy, hydrographe de l'Ile-de-France, qui, chargé par S. Exc. le gouverneur anglois de cette ancienne colonie françoise, M. *Robert Townshend Farqhuar*, de publier une carte hydrographique de l'archipel dit du Nord de l'Ile-de-France, a voulu appuyer son travail d'autorités, et a fait imprimer le mémoire de M. Saulnier, en anglois et en françois, à la suite du mémoire qui accompagne sa carte. Il n'est cependant question, dans les observations de M. Saulnier, que de très-peu de points de la carte de M. Lislet-Geoffroy; ce savant hydrographe, par des considérations que nous ignorons, n'a pas même indiqué d'une manière quelconque les découvertes sur la côte du Zanguebar que M. Saulnier a consignées dans son mémoire.

Possesseur de l'ouvrage de M. Lislet-Geoffroy par la bonté de M. Robert Farqhuar, nous avons cru remplir un devoir envers la France en faisant paroître le mémoire de M. Saulnier, avec une carte du Zanguebar, aussitôt qu'il nous a été possible de nous expliquer diverses fautes d'impression que l'édition angloise présente, et de discuter les contradictions que les notes de M. Saulnier offrent avec d'autres relations et cartes. Dès que nous avons cru avoir bien compris le texte de M. Saulnier, nous en avons rendu les détails sur une carte, et nous l'avons fait imprimer littéralement, *comme un document*, sans essayer de remédier au défaut d'ordre qui règne dans cette relation et sans corriger même les fautes évidentes, sauf à les indiquer dans les notes. Nous y avons aussi ajouté quelques notices que nous avons recueillies dans d'autres sources, et qui ont servi à composer la carte dans les parties que M. Saulnier n'a pas visitées.

M. B.

Observations communiquées par M. le chevalier Saulnier de Mondevit, lieutenant de vaisseau, en 1787, et faites à la côte d'Afrique pendant les mois d'août et de septembre, à bord d'un brick françois (1), sur lequel étoit embarqué le nommé Bonnamadi (2), pilote arabe qui a donné tous les renseignemens particuliers pour les noms et la remarque des endroits qui ne sont pas connus dans les cartes marines. On n'a pas fait des résultats géométriques (3); mais plusieurs pilotes arabes à Zanzebar ont trouvé toutes ces remarques et le plan très-justes.

A LA fin de juillet, le navire partit des Échelles; la mousson du sud étoit dans toute sa force : on fit route au S. O. et S. O. ¼ O. pour passer à l'est de l'île des Roches, qui fut vue le 29, à deux heures après midi, dans l'ouest. A cinq heures, on vit l'île Poivre, à O. ¼ N.; à six

(1) Etoit-ce un vaisseau de l'état? Cela est probable; mais le texte ne dit rien à cet égard. (M. B.)

(2) Le nom véritable de cet Arabe étoit sans doute *Ben-Amady*. (M. B.)

(3) Il y a du louche dans cette expression. Il dit plus bas qu'il a fait des *observations astronomiques* et qu'il a levé une *carte*. Peut-être veut-il dire que les détails n'ont pas été levés trigonométriquement. (M. B.)

heures, elle restoit à une lieue et demie dans le N. O. ¼ O., et l'île des Roches à l'est ¼ N. E. Les détails particuliers de chacune des îles Amirantes sont assez justes dans le Daprès (1), excepté que l'île du Berger n'existe pas; mais les détails qu'on lui suppose dans l'Instructeur conviennent parfaitement à l'île Poivre, désignée ci-dessus. Les îles de l'Etoile, des Neufs et Marie-Louise, sont, 1.° plus ouest qu'elles ne sont portées sur les cartes; l'île Alphonse a aussi la même erreur.

De l'île Poivre, la route fut du S. O. au O. S. O. Le 2 août, au point du jour, l'île de l'Assomption fut vue à une demi-lieue au nord. On rapprocha la terre pour la bien distinguer; et, jusqu'à midi, la route fut à l'ouest du compas sans dérive. La latitude fut observée de 9° 45′, ce qui est bien différent de la position de cette île sur les cartes, laquelle est portée beaucoup plus sud. Depuis cette époque jusqu'à la vue de la côte d'Afrique, les vents ayant toujours été du S. au S. S. O., et le navire devant aller dans les comptoirs portugais, ne put attérer qu'à l'île Mionge, par 10° 30′ [observée (2)]. Cette île forme la pointe du sud de la baie de Tongui, et le cap Delgado forme celle du nord. Le navire étant très-près de

(1) Le *Neptune oriental* de Daprès. (M. B.)

(2) Cette observation est d'accord avec la grande carte portugaise de la côte, depuis Mozambique jusqu'au cap Delgado, publiée dans les *Voyages de Salt*. (M. B.)

l'île, on relevoit le cap au N. ¼ O. à deux lieues de distance, et les arbres qui sont à l'extrémité et presque au ras de l'eau, se distinguoient facilement; le fond étoit de sept brasses, fond de roches : le navire prit le bord du large.

Pendant huit jours, le navire louvoya constamment pour remonter à Oybo; mais le vent du sud continuel et les courans allant au nord avec violence, l'obligea de mouiller à Mizimbaty, qu'on relevoit au O. N. O.

Pendant tout ce louvoyage, on eut occasion de faire plusieurs remarques: 1.° le navire éprouvoit une différence au nord de 15 à 20'; et, comme il approchoit très-près de terre, on reconnut bien des erreurs sur les cartes de cette côte; 2.° il n'existe point de semblable différence au nord du cap Delgado, et très-peu du cap de Tongui; 3.° que Mizimbaty étoit une île séparée de la grande terre par un petit canal où les bateaux peuvent passer dans les grandes marées, et aller dans une très-grande rivière. L'île Mizimbaty paroît en former une, parce que la partie du sud est marécageuse. A ce mouillage, le capitaine fit connoissance avec un Arabe nommé Bonnamadi, parlant bien françois et très-instruit, comme pilote, de la côte d'Afrique depuis Mozambique jusqu'à Mascate. Comme il a piloté le navire jusqu'à Zanzibar, en passant dans différentes passes et tous les endroits particuliers qu'il a fait con-

noître, et qui sont totalement inconnus aux François, le capitaine a été à même de recueillir d'excellentes observations, et il en a dressé une carte qui, d'après les sentimens de plusieurs Arabes connoisseurs, est aussi bonne qu'il est possible de le désirer, quoique beaucoup de lieux n'aient pas été relevés par les formes strictes de la géométrie (1). Les observations des latitudes ont été faites avec exactitude, et les relèvemens de tous les lieux ont été répétés plusieurs fois. La latitude a été observée souvent près du cap Delgado, et la moyenne de ces observations la met par 10° 24′ (2). A une lieue et demie au O. N. O. du cap, est un enfoncement où il y a le village

(1) Peut-être retrouvera-t-on un jour cette carte. Alors sans doute on pourra placer les détails mieux que nous n'avons pu le faire. (M. B.)

(2) Il est impossible de ne pas voir ici une faute d'impression et de ne pas lire 4 minutes au lieu de 24. D'abord, la latitude de l'île Mionge étant 10° 30′, ce qui s'accorde avec la carte portugaise, comment placer tous les détails que cette carte donne dans l'étroit espace de 6 minutes? Ensuite aucune autre observation, ancienne ou moderne, porte cette position plus loin dans le sud que 10° 10′. Dans l'*Oriental Directory* de M. *Horsburgh*, on adopte la latitude 10° 9′, d'après la carte portugaise, comparée avec la route du bâtiment *le Marian*, en 1809. Enfin, M. Lislet-Geoffroy, sur sa carte de l'Archipel au nord de l'Ile-de-France, n'a pas lui-même adopté la latitude de ce texte, mais celle de Daprès de Mannevillette. (M. B.)

d'Homboizy (1); à moitié chemin de ces deux lieux, il y a un rescif qui est détaché de terre et se nomme Man-ba-quitana. Si on avoit besoin à Homboizy, on pourroit mouiller à l'ouest de ce rescif par douze à quinze brasses de bonne tenue.

A une lieue et demie au N. O. d'Homboizy, il y a un grand village nommé Cabassera (2). Il est reconnoissable par une grande quantité de cocotiers qui bordent le rivage en cet endroit et dans les environs; au nord et au sud, il n'y en a pas. A petite distance au N. O. est la rivière de Quilindy, et, une demi-lieue plus nord, est la pointe Nazonga, qui forme le côté sud de la rivière Mouramba. Lorsqu'on est à son entrée, on voit au N. O. l'île Souavon, qui est cernée à l'est d'un rescif et au nord d'un banc de sable. Cette île est à la pointe du sud de l'entrée de la rivière.

Entre l'île et la pointe de l'entrée de la rivière Moucango, qui est O. N. O., la côte forme un enfoncement ou bras de mer; le mouillage y est très-bon par dix ou quinze brasses d'eau, fond de vase.

La rivière Touvouman est une des plus grandes

(1) Il faut lire *Hamboizy*, d'après la traduction angloise, qui est généralement plus correcte. Ce nom rappelle *Ambozes*, dans le golfe de Biafra. (M. B.)

(2) C'est une dénomination négro - portugaise, commune à tous les villages où il réside un *cabossero* ou chef. (M. B.)

de cette partie d'Afrique (1). Le pratique a assuré l'avoir remontée avec des bateaux plus de quinze lieues, ayant toujours eu plus de trois brasses d'eau : il n'avoit jamais pu savoir où elle prenoit sa source. A un tiers de lieue à l'est de la pointe Nazonga, il y a un petit rescif nommé Manbadjazé ; le navire a été forcé de passer à terre, et n'a jamais eu moins de six brasses d'eau. Il est plus prudent de passer au large.

De la rivière Touvouman on voit, à une lieue au N. O., la pointe Matounda, qui est la plus E. de l'île Mizimbaty ; et, une lieue et demie au N. O. de cette dernière, est le port de ce même nom. La rade, quoique belle, n'est pas bonne, par la mauvaise qualité du fond. Ceux qui l'habitent sont dangereux, et ont fait des avanies à divers capitaines.

De l'entrée de Mizimbaty vers le N. O. jusqu'à la pointe Rouamba, la côte est bordée d'un rescif où il n'y a de passe que pour les bateaux du pays au moment de la haute mer.

Au N. O. de la pointe Rouamba, un peu en dedans, est le village de Mouzamgamcourou. Une lieue plus loin, sont le port et le village de

(1) Il résulte, de l'ensemble de ce qui précède et qui suit, que la rivière de Touvouman est la même que la grande rivière de Mizimbaty, dont il a été parlé plus haut ; mais il y a ici des lacunes dans les distances et dans les directions. (M. B.)

Monsemo, qui est nommé Miquindamy sur plusieurs cartes. Ce port est un des meilleurs de la côte; la tenue et le fond y sont des meilleurs. Un navire y est à l'abri de tous vents. Le village de Miquindamy est situé dans le fond de l'anse, vers l'ouest.

A la droite, en entrant à Monsemo, est le village de Montoira, et, une lieue plus ouest, est la rivière Misety. L'entrée en est très-étroite, à cause de plusieurs hauts-fonds qui se prolongent jusqu'au-devant de l'arrière-baie (le Miquindamy), et, pour l'éviter, il faut ranger le rescif du N. O. Il y a le moins, à l'ancre, cinq brasses d'eau. Le village Pemba est près de la pointe nord de l'enfoncement de l'arrière-baie.

La pointe de Paman, qui, avec la pointe Rouamba, forme le grand enfoncement, est reconnoissable par des roches hors de l'eau qui sont près de celles d'en dehors, qui, vues du nord ou du sud, ressemblent à une chelingue dématée qui auroit le centre un peu élevé.

Trois lieues au N. O. de Paman, est le village de Mitimiron; deux lieues plus loin est Mongalo, dont le détail est connu de tout le monde (1).

Au N. N. O. de Mongalo, à une lieue, est la

(1) Il veut dire que les marchands d'esclaves des îles de France et de Bourbon connoissent cette place. Elle est sous la domination des Maures ou Arabes africains; on

rivière de Moutou-Moucou (ou grande rivière). L'entrée en est cordée par un grand rescif. Une demi-lieue plus nord est la pointe Nambira, qui n'a rien de remarquable.

Cinq lieues vers le N. N. O., la côte fait un grand enfoncement dans lequel est la grande rivière de Lindy (1), et, une lieue plus nord, celle de Quiramba. Ce grand enfoncement forme une grande baie où il y a bon mouillage.

La pointe du nord de la rivière Quiramba se nomme Kierra; elle est cernée par d'autres grands rescifs. Il y a des arbres à son extrémité, qui ressemble à un navire à la voile. Après cette pointe, la côte gît au N. ¼ N. O., et est très-saine jusqu'à Quiloa.

Deux lieues au nord du cap Kierra est le port de Namga-ou; il est garni de rescifs des deux côtés: pour y entrer, il faut ranger depuis celui du sud, qui se prolonge beaucoup en dedans, et arrondit à son extrémité, où on trouve un assez bon mouillage par sept à huit brasses. Lorsqu'on

en tire beaucoup de nègres et de l'ivoire. Le bois y est pour rien, mais la bonne eau est rare. Plusieurs petites cartes et globes confondent Mongalo avec *Macaloe*, qui est au sud du cap Delgado. (M. B.)

(1) La rivière de Lindy, d'après le *Directory*, a 7 milles anglois de largeur à son embouchure et 30 brasses d'eau. On la remonte 6 milles pour aller mouiller à 12 brasses devant le village. (M. B.)

est en dedans; on ne voit au large que des rescifs. A la pointe de celui du nord, il y a trois petits îlots sur lesquels il y a quelques arbustes. Dans le N. O. du port, il y a un recran (1) où les Arabes vont avec de grandes embarcations charger des cauris, qui y sont très-abondans.

Deux lieues au nord est la jolie baie d'Ouvon : la pointe du sud la ferme jusqu'à l'est. Il y a sur le rescif, près de cette pointe, une petite île qui est un peu plus grosse que trois ou quatre autres qui s'étendent vers Namga-ou, et le rescif, entre deux lieux, va un peu plus au large qu'au nord d'Ouvon. Le mouillage et le fond y sont sûrs.

Une lieue et demie au nord, en rangeant la terre de très-près, on voit un grand lac nommé Boicourou : l'entrée en est fermée par une plage de sable, et il ne communique avec la mer que dans la saison des pluies, et cette communication est peu de chose.

Une lieue au nord de ce lac est la pointe Mousougou, qui forme l'entrée sud du port Quisoré, qui paroît s'étendre très-loin dans les terres. L'entrée en est étroite, mais point dangereuse.

La pointe de Mousougou est une langue de sable qui s'étend à l'E. N. E. ; ce qui brise la mer

(1) La traduction angloise dit « *un quay*. » C'est probablement un bas-fond, comme ceux qu'on appelle *caye* aux Indes occidentales. (M. B.)

et rend le port très-tranquille. Le fond y est de vase et de dix à quinze brasses d'eau partout.

Environ deux lieues au nord est le petit port de Rouango. Le pratique l'a dit être semblable à celui d'Ouvon, et il a paru tel au passage du navire.

La pointe qui paroît au nord de ce port est celle de Quivongo, qui, par erreur, est marquée sur les cartes de Daprès pointe de la Pagode Cavilya. Il y a une lieue de Quivongo à la pointe que forme l'entrée du sud de Quiloa, à moitié chemin de Rouango. A Quivongo est le passage de Poré, qui est un beau canal qui communique dans la baie de Quiloa, vis-à-vis l'île aux Chèvres. Ce passage est totalement inconnu aux navires qui fréquentent cette côte. Le capitaine y a vu passer de très-grandes embarcations du pays, ce qui suppose une grande profondeur, et le pratique lui a assuré que Poré étoit un beau port. La terre que ce canal laisse au nord est une île nommée Sougomenara; elle est bornée au nord et à l'ouest par l'entrée du port de Quiloa. C'est sur cette île qu'est la pointe de la Pagode, qu'on range de près en entrant. La latitude a été observée de 8° 55′, lorsque la pointe de la Pagode restoit au S. O. ¼ O. et la pointe E. de l'île Quiloa, au O. ¼ S. O. du compas (1).

(1) Le *Directory* donne la latitude de 8° 27′, et la lon-

Après avoir passé la passe du nord de Quiloa, on est par le travers de la pointe Ouquira, qui

gitude, 39° 41′, E. de Grenwich, comme le terme moyen d'un grand nombre d'observations. Personne n'a porté Quiloa aussi loin au sud que M. Saulnier.

Cette place, très-fréquentée par les vaisseaux de l'île de France et de l'île Bourbon, abonde en esclaves, en ivoire, en fruits et en bestiaux. Le port et la baie offrent un mouillage excellent. Deux grandes rivières, le *Coavo* et le *Quisimajugo*, venant des montagnes de Lupata, s'écoulent dans les deux baies; leurs bords sont couverts de belles forêts: mais tous ces avantages, tant vantés par feu M. Charpentier-Cossigny, pour y attirer un établissement national françois, paroissent contre-balancés par la disette de bonne eau, déjà remarquée par Vincent Leblanc. Les bords des deux baies offrent des marais d'où il naît un air malsain. Si on peut remédier à ces désavantages, les détails topographiques inconnus, ajoutés par M. Saulnier, sur le passage Pore et l'île Songoumenara, augmentent encore les avantages de la position de Quiloa comme port et comme poste militaire.

D'après une note manuscrite de feu M. Charpentier-Cossigny, les caravanes arabes ou maures se rendent de Quiloa au lac d'où sort le fleuve Quisimajugo en quinze jours; ils traversent une chaîne de montagnes, en évitant le plus qu'ils peuvent les hordes errantes de *Muzimbes*, peuple anthropophage; ils trouvent ensuite un pays ouvert, habité par les *Dzibys*, nation semblable aux Abyssins, et plus loin par les *Monjous*, peuple de nègres très-laids. Au bout de deux mois de marche, ils voient un grand lac d'eau salée. Il paroît que les Arabes eux-mêmes croient que ce lac est la mer Atlantique; mais, en réfléchissant

est à l'extrémité est du grand rescif et à l'est de la pointe M'Camby ou des Pins. Cette pointe Ouquira s'étend deux lieues au large, et ensuite le rescif va au N. O., et en dedans sont les villages de Tieniri, Cuvinge, M'Guenguera. Vis-à-vis ces deux derniers il y a de petits rescifs à deux lieues de terre, et, entre la terre et les rescifs, les passes sont assez profondes pour des navires.

Sept lieues au nord d'Ouquira est l'île Fandjeva, située à un tiers de lieue sur le bord d'un rescif qui cerne les côtes Fandjera, Simaya et Song-Songue. Ces trois îlots sont bas, et il y a des arbustes dessus.

A une lieue au nord de Song-Songue, le rescif se termine et se recourbe vers l'ouest et le sud. Une lieue et demie au nord de Song-Songue il y a un autre rescif, lequel forme une belle passe avec celui du sud.

A deux tiers de lieue, sur le rescif du nord, est l'île Quiroua-y-onny. Une lieue plus loin est l'île Oncoura, et ensuite le rescif tourne à l'ouest et au sud, entourant de près Oncoura, et, dans l'ouest de cette île, le mouillage y est bon par huit brasses, fond de sable vaseux. En delà, on

sur le temps assigné au voyage, sur les obstacles naturels et sur les relations que les Monjous ont avec Mozambique, je crois avoir eu raison de réduire la route ainsi qu'on la voit sur ma carte. (M. B.)

relève Quiroa-y-onny au S. S. O.; Oncoura, entre le S. E. et l'est; l'île Simaya, située à la grande terre, près la pointe Somango au O. un peu N. Du haut des mâts on voit dans le N. E. l'île Quibondo, et, dans le nord, les terres de l'ouest de Moufia (1).

Dans l'espace qu'il y a entre la pointe M'Camby et la pointe Souranga, la côte fait peu de sinuosités entre cet espace et le rescif qui cerne Fandjova, Simaya et Song-Songue, et celui qui cerne Quiroua-y-onny et Oncoura. Il y a plusieurs passes entre les différens petits rescifs et hauts-fonds qui s'y trouvent. Tout ce qui est rapporté sur la carte a été tracé par le pratique, qui a assuré que le navire auroit pu passer entre les cinq îles détaillées ci-dessus; mais le vent et la prudence ne le permettoient pas. Malgré que toutes ces remarques ont été trouvées justes par plusieurs pratiques arabes, il fit remarquer les passes qui existent entre ces îles (2).

(1) Nous conservons l'orthographe *Moufia,* quoique contraire à l'usage général, qui veut *Monfia*. Le premier paroît plus conforme aux analogies de la langue arabe. On le trouve constamment écrit de cette manière dans notre original. (M. B.)

(2) Cette phrase n'a pas de sens; mais elle se trouve de même dans la traduction angloise; la ponctuation seule diffère; il y a une virgule après les mots *permettoient pas*, et un point après *plusieurs pratiques arabes*. Cela ne remédie

Au nord de la pointe Fomanga, la côte fait un enfoncement, au milieu duquel sont la rivière et le village d'Oufid-gy. La côte ressort ensuite, et forme la pointe Fougou-Moutoina. De cette dernière au cap Bonyong, la côte forme un grand enfoncement, dans lequel sont près de terre les îles Coman, Conalé, Fandjava, et deux petits rescifs. Plusieurs rivières aboutissent à cet enfoncement.

Quatre lieues au N. E. d'Acoussa est l'île Quibondo, qui est située sur un rescif, avec les îles Coua et Cholet au nord. Ce rescif est peu éloigné de l'île Moufia. Coua est au N. ¼ N. E. de Quibondo, à une lieue trois quarts, et Cholet au nord, à la même distance (1). Lorsqu'on part d'Amousa et qu'on veut aller vers le nord, si le vent ou le courant ne permettent pas de passer à l'est du rescif de ces trois îles, il faut gouverner sur la pointe ouest de Moufia. Dans ce trajet, on a dix ou quinze brasses d'eau, et on range de près, dans l'ouest, un petit rescif qui est au sud de Moufia : il est est et ouest de Quibondo. Après avoir dou-

pas à l'obscurité. Nous avons dû tout laisser comme cela est dans l'original jusqu'au *malgré que*. (M. B.)

(1) Il y a également dans l'anglois *Amousa;* et cependant il paroît que c'est *Acoussa* qu'il faudroit lire. Rien n'a pu nous guider pour placer avec exactitude ce point sur la carte. (M. B.)

blé la pointe du S. O. de Moufia, on peut ranger la terre et mouiller dans l'ouest devant le village par cinq ou six brasses d'eau.

Quibondo, Coua et Cholet, sont joints par des bancs de sable qui de mer basse se découvrent, et le rescif à l'est les cerne toutes. Il y a un très-petit passage entre Cholet et Moufia, qui est très-difficile à cause des hauts-fonds dont il est rempli.

Le navire, étant à l'est de Quibondo, gouverna à l'ouest, rangea de près le rescif de Quibondo, qui a des roches à la pointe du O. S. O. Le reste est un banc de sable qui tient à l'île, et ne se couvre jamais entièrement. Ensuite on gouverna au N. O. sur le petit rescif qui est au nord et sud de Moufia, qui est reconnu par un banc de sable qui est dans la partie du nord, et qui a une pointe toujours hors de l'eau; on le rangea de très-près dans l'ouest, ensuite on gouverna sur la pointe de Moufia en passant très-près, à cause de l'île Royon, qui a un haut-fond qui avance vers Moufia. La latitude fut observée à la pointe du S. O. de Moufia, de 7° 56′, et elle restoit au S. E. à deux encablures, le milieu de l'île Royon à O. N. O. ÷ N., et l'île Chonquibily, à toute vue, au N. N. E. Le navire prolongea la terre de très-près pour passer à l'est d'un haut-fond qui est par le travers du milieu de Moufia, vers la grande terre. Pendant ce trajet, la sonde donna de six à

dix brasses. Après avoir passé ce haut-fond, on gouverna pour passer à l'ouest des îles Gnonoré et des îles Chongoubili. Lorsque Chongoubili, du sud, restoit par l'île Gnonoré, la pointe du nord de Moufia étoit à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E., et Chongoubili du N. au N. $\frac{1}{4}$ E. Dans cette position, on voyoit, du haut des mâts, dans l'O. N. O., les îles Coman, Coualé et Fandjova, qui sont près de la grande terre; ensuite le navire parcourut douze lieues au N. E. pendant la nuit. Cette route auroit dû mener très-près de l'île Mioutoulou, portée sur la carte de Daprès; et, au bout de la course, le navire auroit dû être loin de terre, d'après le même plan; mais le pratique assura qu'il n'existoit aucune île dans le nord jusqu'à Zanzibar, qu'il n'y avoit que celles qu'on voyoit au O. N. O., et qu'en faisant le N. E., on se trouveroit près de terre au jour (1).

Effectivement, on distingna, dans l'ouest, à quatre lieues, une pointe sur laquelle on gouverna, et qu'on reconnut être celle de Pouna, et le cap Bonyony restoit au S. O.; et le rescif qui est à son extrémité avançant beaucoup au large, le calme ayant laissé le navire dans la même

(1) Peut-être l'île *Mioutoulou* existe-t-elle plus à l'est dans la direction du banc de Moufia à l'île Sandy de Latham. (M. B.)

position, la latitude fut observée de 6° 53′. La pointe de Moinamoucou au N. N. O. ¼ O.

Du cap Bonyony à la pointe Pouna, il y a à peu près une demi-lieue N. ¼ O. Entre les deux se trouve le village de Quimbingy, dont les terres élevées sont assez considérables. On y voit sur les hauteurs une grande quantité de lataniers d'une forme particulière : la tête représente un beau panache; le milieu de la tige est plus gros que le bas et le haut; ils sont très-rares dans les environs, excepté à Zanzibar, où il y en a beaucoup (1). En filant la côte, on ne remarqua qu'un

(1) Cette observation, sur l'existence d'une terre haute à Quimbingy, décide un point douteux de la géographie de ces contrées. En 1758, le vaisseau *le Latham* découvrit, à 70 lieues marines au nord de l'île *Petit-Comorro* ou *Jean-Martin*, une île basse qu'on nomma *Latham's Shoal;* elle étoit à 6° 57′ de latitude S. et à 13 lieues d'une pointe de terre qu'on apercevoit à l'O. un quart N. Mais quelle étoit cette pointe? Le capitaine crut que c'étoit Zanzibar. M. Lislet-Geoffroy adopte cette opinion, et place en conséquence l'île de Sable de Latham à 42° de longitude E. de Paris. Mais le savant Dalrymple a démontré que cette longitude est trop à l'est; il croit que la pointe de terre étoit l'île Moufia. Il y a un inconvénient; c'est que cette dernière île, d'après sa latitude connue, est beaucoup trop au sud pour répondre au gisement indiqué; elle auroit dû être aperçue à O. un quart S. et même plus au sud encore. A présent nous pouvons, sans

petit brisant qui est est et ouest de la pointe de Pouna et à un tiers de lieue de terre.

Trois lieues N. O. de la pointe Moinamoucou sont les trois petites îles de Sinda. La journée étant trop avancée pour aller à Zanzibar, le navire fut mouiller entre les îles. Après avoir passé à Moinamoucou, on gouverna sur l'île Sinda, la plus en dedans, et, par ce moyen, on laissa à l'est un petit rescif qui est sur la ligne de Moinamoucou et Sinda d'en dehors, et qui est à une petite lieue de Sinda. On en passa à l'ouest. En tenant par le bossoir de tribord Sinda d'en dehors, il faut éviter le rescif qui est à la grande terre et qui est très-apparent. Le navire mouilla entre la grande terre et la seconde île (ou d'en dedans, Sindoting, ou la plus nord) (1), par dix brasses, fond de sable vasard. La pointe Moinamoucou restoit au S. E. ¼ E.; la pointe sud de Sindoting au O. N. O. ¼ O.; l'île M'Goungouny,

changer la latitude de l'île de Sable, la placer à 13 lieues environ à l'est un quart nord de la terre haute de Quimbingy. C'est celle-ci qu'on a vue dans le gisement indiqué. Cette position ne diffère que peu de celle que le *Directory* lui assigne; savoir, 6° 52′ S. et 40° 46′ E. de Grenwich. Cependant nous avons cru devoir indiquer sur la carte l'une et l'autre position. (M. B.)

(1) Tout ceci est très-obscur et très-mal exprimé. Nous ne sommes pas sûrs d'avoir rendu le sens de l'auteur sur notre carte. (M. B.)

au N. O. ½ O.; la pointe M'Ziziman, au N. O. ½ N.; et l'île du même nom, au N. N. O. ½ O. Aujourd'hui, le navire fit route vers le nord. A midi, on observa la latitude de 6° 27′. Au même instant, la pointe sud de Zanzibar restoit à l'est; la plus nord de Sinda, au S. ¼ S. O; l'île M'Ziziman, au O. ¼ S. O.; l'île Anonyme, à l'ouest; l'île Ronde, à l'E. ¼ N. E.; l'île au Serpent, au nord, et les îlots de la Petite-Passe au N. ½ E. De ce relèvement, on fit trois lieues au nord, ensuite trois lieues au N. N. E., après avoir doublé l'île au Serpent, et de là on gouverna sur la forteresse de Zanzibar, laissant au nord l'île de Sable et les trois îles qui ferment la rade. La latitude, au mouillage, a été observée de 5° 56′; le château de la forteresse, au sud; la pointe par laquelle étoit l'île de Sable, au S. ¼ S. O.; la plus ouest des Trois-Sœurs, au N. ½ O.; la seconde, au N. ¼ N. O., et la troisième, qui est la plus est, au N. N. E. ½ E., et la pointe du nord de Zanzibar, au N. N. E. (1).

(1) L'*Oriental Directory* donne des latitudes un peu plus méridionales et qui paroissent mériter confiance, étant le résultat de beaucoup de recherches et de compensations.

Zanzibar,	pointe N.......	5° 40′.
———	mouillage O....	6 6.
———	pointe S. E.....	6 26.

Nous n'entreprendrons pas ici de décrire cette île dont

L'entrée de Mizimbaty est formée par la pointe du nord de l'île et trois îlots qui sont sur le même alignement vers la pointe Rouamba. Le plus sud se nomme Moinaquaontja; le second, Moinangapa, et le troisième, qui est plus petit que les deux autres, Moinaquatombyé.

tous les navigateurs vantent la fertilité, l'aspect agréable, la position heureuse, mais dont ils redoutent le climat excessivement chaud pendant le jour, froid et humide pendant la nuit. Au fond, on ne connoît que les côtes de cette île; encore les connoît-on guère que de vue. L'intérieur est peut-être très-sain. Comment une population nombreuse y vivroit-elle sans un air salubre? Une île aussi grande et aussi bien située seroit une acquisition importante, et, si le climat le permet, la capitale d'une colonie de la côte Zanguebar.

Le vrai nom indigène de cette île est *Souayeli*, d'après M. Vincente, autrement nommé *Cheyk-Mansour*, amiral de l'imam de Mascat, suzerain de ces contrées. (M. B.)

P. S. Ici se terminent les importantes observations de M. Saulnier de Mondevit. L'île *Pemba*, au nord-est de Zanzibar, vantée dans les relations portugaises à cause de sa fertilité, est aujourd'hui si peu fréquentée qu'on ne peut y marquer le nom d'un village. Il y a un mouillage au N. E.; mais le peuple y est d'un commerce peu sûr, et le rivage est bordé de rochers. Cette île seroit encore une acquisition facile et importante; elle est partagée entre l'imam de Mascate, le cheyk de Mombaza et un cheyk indi-

gène. Les côtes du continent, vis-à-vis des îles Zanzibar et Pemba, présentent un espace de 50 lieues peu connu ; on en ignore même le gisement exact, du moins quant au détail des baies et des rivières. La côte est plate, sablonneuse et marécageuse, bordée de rescifs et couverte de paletuviers ; vis-à-vis de Zanzibar, il existe, d'après les notes manuscrites d'un capitaine de l'île de France qui nous ont été communiquées, beaucoup de lacs ou de lagunes qui sont peut-être la cause de l'insalubrité du mouillage devant Zanzibar. La ville de *Mombaza* forme un état arabe indépendant, plus belliqueux que ceux de Zanzibar et de Quiloa. On accuse les habitans d'être ennemis perfides et implacables du nom chrétien; ils confisquent tous les bâtimens qu'ils peuvent saisir. Le port est excellent, et l'eau douce est plus abondante ici que sur les autres points connus de la côte. C'est un bon poste militaire, mais qui ne pourra être acquis qu'avec quelques efforts; il seroit essentiel pour quiconque voudroit se maintenir en possession de la côte Zanguebar. La rivière de Mombaza a été explorée par des Portugais et des Arabes; ils disoient « qu'elle s'agrandissoit à mesure qu'on la remontoit; » circonstance qu'on a rejetée comme contraire aux règles ordinaires de la nature ; mais l'exemple du fleuve Zaïre, dont M. Tuckey a trouvé le lit plus large, au-dessus de la première chaîne de montagnes, démontre que l'assertion relative au fleuve de Mombaza n'a rien d'incroyable. Nous avons introduit cette circonstance dans notre carte.

Ces notions forment, avec celles de M. Saulnier, un coup d'œil complet sur les connoissances actuelles à l'égard de la côte Zanguebar, ou plus exactement *Zindgibar*. Puissent-elles appeler l'attention du gouvernement françois sur un point où, avec de très-foibles moyens, il

seroit possible de fonder un établissement qui nous dédommageroit de tant de pertes! Le rédacteur de ces notes est chargé de déclarer, au nom de plusieurs habitans de l'île de France, qu'ils abandonneroient volontiers leur sol, désormais *dénationalisé*, si la France leur ouvroit une nouvelle perspective sur une côte voisine.

(M. B.)

ALI HISSAS TÉPÉLENLY,

PACHA DE JANINA;

TABLEAU HISTORIQUE ET POLITIQUE,

PAR M. MALTE-BRUN (1).

Ali. . . . . . a man of war and woes.
Lord Byron.

Lorsque les nations et les empires marchent vers leur dissolution, il n'est pas rare de voir s'élever au milieu de la génération la plus foible et la plus corrompue quelques hommes isolés qui, doués de grands talens, animés par de grandes passions, mais dominés par les vices de leur peuple et de leur siècle, ne font que hâter, par leurs ambitieuses entreprises, la destruction de l'édi-

(1) Les relations de *Hughes*, de *Holland*, de *Hobhouse*, de *Vaudoncourt*, de *Pouqueville*, ont été nos sources. M. *Pouqueville* a eu la bonté de nous communiquer d'avance les parties de son *Voyage en Grèce* (voyez ci-après le Bulletin) qui traitent d'Ali-Pacha.

fice politique dont ils sembleroient devoir être les soutiens. Ces hommes extraordinaires deviennent doublement dangereux lorsqu'ils naissent dans un empire composé de plusieurs nations différentes d'origine et de caractère, disposées à la révolte et à la guerre civile; si une de ces nations, moins dégénérée, ayant encore conservé l'esprit des entreprises, trouve à s'attacher à un chef de ce grand caractère; malheur à l'état vieilli! il est plus près d'être dissous que d'être régénéré.

Les *Arnautes* ou *Albanois* paroissent être ce peuple destiné à hâter la dissolution de l'empire ottoman, dont ils sont les soldats mercenaires les plus intrépides et les plus intelligens. Aucun obstacle n'arrête leur marche; ils gravissent les rochers, ils traversent les fleuves à la nage; mais aussi aucun frein ne modère leurs désirs avides et leurs penchans féroces. Déjà cette nation belliqueuse a donné à la Turquie les trois hommes les plus grands qui aient figuré dans ses fastes modernes; *Mohammed-Ali*, qui règne sur l'Egypte avec tant d'éclat, mais qui ne passe pas pour un sujet des plus soumis; *Mustapha-Bayractar*, qui a péri sur les degrés même de ce trône impérial dont il venoit de disposer, et notre *Ali-Hissas*, peut-être le plus grand des trois par ses talens, et qui, dans le moment où nous écrivons, paroît destiné à descendre du faîte de la prospérité dans l'abîme du malheur. Il succombera peut-être, accablé

par de nombreux ennemis ou épuisé par l'âge; mais, exalté par tant d'exemples fameux, quelque Arnaute s'asseyera un jour sur le trône des Ottomans, à moins que l'Europe chrétienne ne s'y oppose.

Pour juger le caractère d'Ali, nous devons nous rappeler que les Arnautes vivent dans une espèce de barbarie semblable à celle des temps féodaux. Les seigneurs ou chefs des tribus forment une aristocratie, foiblement soumise à la Porte; ils laissent à leur tour au peuple une sorte de liberté, ou plutôt d'anarchie, qui, dans les momens de calme, peut rappeler la démocratie des anciennes communes grecques. L'attachement des Arnautes pour leurs chefs, pour leur tribu, pour leur parti, offre le caractère du patriotisme et de l'héroïsme chevaleresque; ils meurent avec joie pour celui qui, selon leur expression, a partagé son pain avec eux. Mais, de tribu à tribu, ils se faisoient des guerres éternelles avant qu'Ali ne leur eût imposé son joug de fer; les hommes d'un village guettoient ceux de l'autre pour les massacrer; on n'osoit ni labourer, ni semer, ni récolter qu'étant armés et réunis en nombre considérable. Les Turcs ne veulent pas les reconnoître pour Musulmans, ni les Grecs pour Chrétiens; cependant ils ont les uns des mosquées, les autres des églises; mais ils n'ont, au fond, d'autre dieu que leur intérêt, ni d'autre loi que

leur sabre; le titre de *klefte* ou brigand n'a encore rien de déshonorant, même lorsqu'il conduit à l'échafaud. Les richesses des grands consistent principalement dans leurs immenses troupeaux gardés par des bergers armés. C'est dans cet état vraiment homérique et ossianique que vivoient naguère, au sein de leurs vallées pittoresques, dans un des plus beaux pays du monde, sous un ciel aussi doux que celui d'Italie, les descendans des anciens Illyriens et Epirotes, des soldats d'Alexandre, de Pyrrhus et de Scanderbeg.

C'est à *Tépeléni*, petite ville située sur la rive gauche de l'*Aous* ou *Voyoussa*, non loin de l'endroit où cette rivière descend des gorges de Klissoura, qu'Ali vit le jour vers l'an 1750. L'année de sa naissance n'est pas exactement connue. Ali lui-même refuse de donner des éclaircissemens à cet égard; il a toujours affecté de paroître plus jeune qu'il n'est.

Les beys de cette place la tenoient en quelque sorte comme fief du pacha de Bérat. La famille d'Ali, distinguée par le surnom de *Hissas*, y avoit résidé depuis plusieurs siècles. Selon quelques-uns, cette famille seroit du nombre de celles qui changèrent de religion pour conserver leurs propriétés, à l'époque où l'Albanie fut réduite sous le joug ottoman. Cependant elle fait actuellement partie de la tribu des *Toczides*, qui se disent anciens Musulmans. Quoi qu'il en soit,

un de ses membres, après s'être signalé dans l'honnête métier de *klefte* ou *klepte*, parvint à se faire chef du domaine de Tépéléni et à rendre même héréditaire son autorité. Le grand-père d'Ali, dont il a reçu le nom, passa pour le plus brave guerrier de son siècle : il périt au fameux siége de Corfou, au moment même où, l'épée à la main, il en avoit escaladé les murs et encourageoit ses troupes à suivre son exemple. Son épée avoit été gardée long-temps, comme une relique, dans l'arsenal de Corfou; elle a disparu quand les François occupoient cette île. On assure qu'Ali promit inutilement une somme considérable à qui la lui rapporteroit. Le père de notre héros, nommé *Wihli-Bey*, étoit un homme doux, affable, généreux, et très-porté pour les Grecs qui, par leur influence dans le *fanar* (1), surent obtenir pour lui le pachalik de Delvino; mais les intrigues de ses ennemis l'ayant fait destituer dans la suite, il se retira dans son domaine de Tépéléni. Abusant de son infortune, les beys et les agas du voisinage eurent la bassesse de l'assaillir et de le harasser. Ces chefs de petits districts, alors nombreux en Albanie, se faisoient continuellement la guerre les uns aux autres, tantôt pour piller, tantôt pour exercer des vengeances, tantôt pour

(1) Quartier de Constantinople où demeure la noblesse grecque.

agrandir leur domaine. Wihli-Bey mourut de chagrin, se voyant dans l'impossibilité de résister à ses ennemis; il laissa deux femmes, une fille et deux fils.

Khamco, mère d'Ali et de sa sœur Schaïnitza, étoit une femme d'une capacité extraordinaire, d'un courage intrépide, d'une force d'ame à toute épreuve, mais d'un caractère implacable et féroce. Elle ressembloit à Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand, née comme elle dans l'Epire. Pour se débarrasser, avant tout, de sa rivale, elle l'empoisonna; et, ayant immolé de même son enfant, elle concentra tous les droits de succession sur Ali, alors âgé d'environ quatorze ans. Puis, supérieure aux foiblesses de son sexe, elle marcha, le fusil sur l'épaule, à la tête de sa petite troupe fidèle, contre tous ses ennemis, s'acquittant tout à la fois de tous les devoirs d'un chef et d'un soldat. Dans presque toutes ses courses elle se fit accompagner d'Ali, mais elle en exigea la plus stricte obéissance. Persuadée que la sûreté, l'existence même de son fils, dépendoit surtout de son éducation militaire, elle l'habitua de bonne heure aux périls et à l'activité continuelle d'un guerrier errant; elle fortifia son corps, naturellement vigoureux, par des fatigues et des privations. Afin de mieux enflammer son courage, elle lui fit raconter, par les anciens amis de sa famille, l'histoire et les exploits

de ses aïeux ; ils l'aidèrent à régler l'impétuosité de l'adolescence par leur expérience, à l'instruire dans tous les exercices d'un *palikar* ou guerrier albanais, à lui apprendre l'art de connoître et de diriger les hommes.

Les progrès d'Ali accomplirent les vœux les plus ardens de sa mère, et cette première éducation explique facilement bien des particularités qui le distinguèrent dans un âge plus avancé. Il s'appliqua surtout à gagner l'affection des hommes de sa tribu en s'attachant à eux, en partageant leurs dangers durant la guerre et leurs amusemens dans la paix, en subvenant à leurs besoins, en ajustant leurs différends, en flattant leurs préjugés, et en adoptant leurs habitudes, leurs usages. Parcourant le pays à pied et muni de son fusil, il étudia les réduits secrets des montagnes et acquit une connoissance exacte de tous les sites qui pouvoient faciliter la marche ou la retraite d'un corps d'armée. Les liaisons suivies avec ses camarades de guerre dont il apprenoit par cœur les événemens et les aventures lui servirent à nourrir et à fortifier sa mémoire en elle-même excellente. Aussi, quand, dans la suite, quelque vieux brigand ou klepte étoit arrêté et conduit devant lui, on l'a vu souvent étonner le coupable par le récit détaillé de ses méfaits, et de même rapporter toutes les actions méritoires de ceux qu'il vouloit récompenser. Il

ne tarda pas à devenir le plus habile cavalier, le meilleur coureur et le plus adroit tireur.

Dans l'intervalle, la mère d'Ali, qui résistoit avec des succès variés aux attaques des ennemis ligués contre elle, fut plongée, par un seul coup du destin, dans l'excès de l'ignominie. Les habitans de *Gardiki*, ville assez considérable située non loin d'Argyro - Castro, au milieu des âpres montagnes de Liakuria, entreprirent secrètement une expédition nocturne contre Tépéléni, et réussirent en effet à rendre prisonnières la mère et la fille. Ali heureusement se trouvoit alors absent de la maison : les uns disent qu'il avoit été faire une course nocturne ; suivant d'autres, il étoit à une noce. Les femmes, amenées à Gardiki, éprouvèrent un traitement qui déshonoroit les plus féroces barbares : le jour on les tenoit étroitement enfermées ; et la nuit on les livroit, à tour de rôle, à la brutalité des principaux habitans. Après avoir langui plus d'un mois dans cette position affreuse, leur misère excita la pitié d'un bey de la famille Dosti, dont c'étoit le tour de les recevoir chez lui. Cet homme généreux, accompagné de quelques serviteurs fidèles, les conduisit, au péril de sa vie, hors de la ville, et les ramena sauves à Tépéléni, où Ali se disposoit dans le moment même à tenter leur délivrance avec un corps de troupes qu'il avoit

rassemblé. Les Gardikiotes, informés de la fuite des prisonnières, se mirent à leur poursuite, et, n'ayant pu les atteindre, ils incendièrent l'habitation de leur sauveur (1).

Cette tache faite à la maison d'Ali ne sembloit pouvoir être lavée qu'avec du sang. Peut-être la rage vindicative dont les lâches forfaits des Gardikiotes remplirent l'ame du jeune Ali, a-t-elle été la source de toutes les actions sanguinaires qui ont souillé sa vie. L'autorité de sa mère et les prières de sa sœur furent employées pendant quarante ans pour entretenir constamment dans le cœur d'Ali le feu de la vengeance. Jusque sur le lit de la mort, sa mère le conjura de ne se donner aucun repos avant qu'il n'eût exterminé la race maudite; sa sœur finissoit toutes les conversations qu'elle avoit avec lui, en protestant qu'elle ne retrouveroit jamais la tranquillité d'ame et qu'elle ne mourroit pas contente, « tant qu'elle n'auroit pas bourré les sophas de « son appartement avec les cheveux des femmes « gardikiotes. » Au bout de quarante ans, la vengeance de ces femmes a été ponctuellement

(1) Tel est le récit de M. *Hughes*. Selon M. *Pouqueville*, les prisonniers, au nombre desquels étoit Ali lui-même, furent rachetés pour une somme d'argent par un Grec.

exécutée par l'ordre et par la main même d'Ali. Il étoit alors au faîte de ses succès, il avoit le titre de vizir, il remplissoit le poste éminent de lieutenant du sultan pour la Romélie (*Romily-Valicy*.) Un nombreux corps de troupes bloqua la ville de Gardiki; la disette força les habitans à se rendre; Ali fit séparer tous ceux qui avoient pris part aux outrages faits à sa mère et à sa sœur, ainsi que leurs descendans, hommes et femmes; il s'en trouva quatorze à quinze cents de l'un et de l'autre sexe; on les conduisit dans une cour carrée où l'on attacha les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Ali entre le premier, et, d'un coup de pistolet, brûle la cervelle au premier des prisonniers; toute sa suite imite son exemple; le massacre s'achève sous les yeux des femmes qui élèvent jusqu'au ciel leurs cris lamentables. Quand il ne reste plus d'hommes à immoler, on coupe les cheveux aux femmes, et on vend ces infortunées comme esclaves. Ensuite Ali sort de ce lieu d'horreur, en ferme les portes, et fait écrire là-dessus: « Elles ne seront ouvertes « que pour y supplicier ceux des coupables fu-« gitifs qu'on pourra arrêter. » La ville coupable fut enfin incendiée et rasée de fond en comble. *Schaïnitza* repose sa tête sur la chevelure des filles de Gardiki. Cette sœur d'Ali avoit hérité de toutes les qualités mâles de sa mère. Si elle eût été homme, dit à M. Hughes le vieux gouverneur de

Tépéléni, elle auroit disputé à son frère chaque pouce de territoire. Dure, cruelle, elle est absolument inaccessible à la pitié. Lorsqu'un jour les affidés d'Ali eurent enlevé de la ville de Kalarites une jolie fille pour l'enfermer dans son harem, les femmes de l'endroit adressèrent une députation à Schaïnitza pour la prier, au nom de son sexe, d'intercéder auprès de son frère, afin qu'il daignât rendre la jeune personne à ses parens désolés. Elle répondit sèchement : « Retirez-« vous ; elle n'auroit épousé qu'un paysan, elle « vivra maintenant en reine (1). » Revenons à l'histoire d'Ali.

(1) M. Pouqueville diffère avec M. Hughes sur plusieurs détails. Selon lui, Ali ayant d'abord annoncé qu'il feroit grâce aux Gardikiotes, s'y rendoit avec l'apparence d'un vainqueur clément; mais s'étant arrêté au château de sa sœur Schaïnitza, qui, privée de son dernier enfant, vivoit dans le deuil le plus sombre, cette femme altière, qu'on accuse d'une liaison incestueuse avec son frère, lui rappela le serment qu'ils s'étoient fait sur les restes inanimés de leur mère Khamco, de venger son opprobre dans le sang des Gardikiotes. Enflammé par ce souvenir, Ali partit pour sa cruelle exécution. Selon M. Pouqueville, les soldats turcs et chrétiens refusèrent l'office de bourreau; ce furent les domestiques d'Ali qui exécutèrent ses ordres. Il n'y avoit que six cent quarante victimes dans la cour carrée, selon M. Pouqueville; leur nombre, selon M. Hughes, fut de sept cent trente-neuf; peut-être y comprend-il ceux que le pacha, d'après le voyageur françois, immola sur la

ture de sa mère et
er lui-même contre
troupes. Ardent et
exerçoit sur lui, il
it enfin, quoique à
D'abord heureux, il
roupes suffisantes et
succès; ensuite il
de près par les en-
dans les montagnes
ent chez plusieurs
réduit à l'extrémité
obtenir de quoi se

ère l'accueillit avec
menaça même, dit-
temens de femme et

mes, selon M. Pouque-
massacre; elles furent li-
avoir fait déshonorer de-
yeux, et, montée sur ces
bée, donna l'ordre de les
u milieu des forêts où per-
evoit venir à leur secours;
mesures prises par sa sœur;
lavés dans des cantons éloi-
autres détails sur cet événe-
des plus horribles de l'histoire

de l'enfermer dans le harem. Déterminée enfin, par les pressantes supplications d'Ali, à lui donner les moyens et la permission de faire une nouvelle tentative, elle lui dit, à la véritable manière spartiate, « qu'elle espéroit de le voir revenir sur les « épaules de ses troupes ou vainqueur ou mort. »

Son expédition fut encore malheureuse ; il perdit une bataille. « Retiré dans les ruines d'un « vieux monastère, dit-il lui-même au général « Vaudoncourt, je réfléchissois sur ma situation « désespérée ; je ne voyois aucun moyen de me « soutenir contre la puissance prépondérante de « mes ennemis ; je fouillois machinalement la « terre avec mon bâton, lorsque tout-à-coup « j'entends résonner quelque chose qui résiste à « la pointe du bâton. Je continue à fouiller, et je « trouve un coffre rempli d'or ; on l'y avoit sans « doute caché dans une époque de guerre civile. « Avec ce trésor, je levai deux mille hommes et « rentrai triomphant à Tépéléni. »

M. Pouqueville efface entièrement ce trait singulier de la vie d'Ali ; cependant M. Hughes confirme le récit du général Vaudoncourt, et la chose ne paroît pas invraisemblable en elle-même ; mais il est douteux si l'on doit, avec M. Hughes, faire remonter jusqu'à cette époque le mariage d'Ali. Il est difficile de mettre le moindre ordre chronologique dans l'obscure histoire d'une suite de brigandages ; mais c'est probablement après la

découverte du trésor qu'on doit placer un trait qui honore les talens et le courage d'Ali, et que nous allons raconter d'après le récit qu'il en a fait à M. Hughes.

« Avec les moyens qu'il avoit ou trouvés ou ramassés, il résolut de reconquérir tous les biens de son père, en faisant un dernier effort contre ses ennemis; il enrôla de nouvelles troupes, et ouvrit la campagne avec un corps d'armée considérable. Sa mère et sa jeune épouse l'accompagnoient. Les beys alliés d'Argyro-Castro, de Gardiki, de Kaminitza, de Gonitza, de Tchormowo et quelques autres fondirent sur lui avec des forces supérieures, le défirent complétement et l'obligèrent de se réfugier dans les montagnes de Mertzika, dont les gorges escarpées garantirent les débris de son armée d'une destruction immédiate. Dans ce moment difficile où l'étoile de la maison de Hissas sembloit près de disparoître à jamais, Ali imagina un moyen de salut qui fait voir quelles ressources le désespoir peut indiquer à son génie profond. Il logeoit avec sa mère et son épouse chez un ami fidèle. A quelque distance étoit campée une division considérable de ses ennemis; mais il savoit que les chefs d'Argyro-Castro et de Gardiki, les plus puissans de ses adversaires, s'étoient rendus à leurs résidences. Il prit sa détermination en conséquence.

Il se leva vers minuit, et donna à sa femme

l'ordre précis de ne point ouvrir la porte de leur chambre à coucher, et de répondre à sa mère qui venoit tous les matins s'informer de son fils, qu'il dormoit et qu'il avoit demandé à n'être pas troublé dans son repos. Alors, seul et sans guide, il se mit en route, gagna le camp des confédérés, et se présenta, dès la pointe du jour, devant ceux qui avoient juré sa perte. Etonnés de son arrivée, ils lui demandèrent le motif de cette démarche. Le jeune chef leur répondit d'un ton modeste, mais assuré, en ces termes :

« Le sort et la vie d'Ali sont entre vos mains ; l'honneur et l'existence de sa maison dépendent de la décision que vous allez prendre. Me voici, poussé au désespoir; j'ai combattu tant que mes ressources n'étoient pas épuisées : maintenant je me remets en votre pouvoir ; c'est à vous à juger s'il est plus convenable de me perdre ou de m'assister contre mes ennemis. Mais ne vous faites pas illusion, en croyant que ma mort vous sera utile. Mes ennemis sont au fond les vôtres ; ils ne désirent ma destruction qu'afin de pouvoir vous réduire plus aisément sous leur joug. Les beys d'Argyro-Castro et de Gardiki, déjà trop redoutables, profiteront de ma chute pour se rendre maîtres du pays entier. Tépéléni, fort par sa position, fortifié encore par l'art et occupé par mes fidèles Arnautes, pourroit, si l'on me secondoit, opposer à leurs vues ambitieuses un obstacle in-

surmontable. Exterminez-moi donc, si cela vous plaît; mais soyez persuadés que ma perte ne sera que le prélude de la vôtre. »

Ali savoit parfaitement qu'il ne couroit aucun danger en se livrant de cette manière au pouvoir de ses ennemis. Quiconque, de son propre mouvement, implore le secours d'un prince albanois peut être certain, non seulement de trouver protection, mais d'obtenir encore, pour son départ, une sûreté qui n'est pas même refusée à l'homme criminel. Le sentiment élevé qu'annonçoit cette détermination d'Ali, son air franc et ouvert, sa réputation de bravoure, le nom de sa famille et la jalousie qu'il sut exciter adroitement dans l'esprit des beys, tout fit naître en eux le désir de le sauver, et même de faire cause commune avec lui.

Dans l'intervalle, sa mère, s'étant rendue à la chambre d'Ali, reçut de sa femme la réponse prescrite. Une heure après elle revint; toujours la même réponse. Enfin, après avoir été renvoyée une troisième fois, elle conçut de l'inquiétude et fit forcer la porte. Ali n'y étoit pas. Instruite de la manière dont il s'étoit absenté, elle s'arracha les cheveux, se précipita désespérée hors de la maison, en suivant le chemin que son fils avoit pris, et fit retentir de ses cris les échos des montagnes. Elle le rencontra prêt à se présenter devant elle comme chef des troupes qui

allié de sa mère, fut obligé de marcher contre lui; il dispersa ses troupes et le prit lui-même. La jeunesse et la beauté du prisonnier captivèrent son vainqueur; il le retint à sa cour et l'honora de sa confiance. La fille du pacha elle-même, si l'on peut ajouter foi au bruit qui couroit, ne fut pas insensible aux charmes du jeune *palikar*. Dans une guerre qui bientôt après éclata entre Kourt et le pacha de Scutari, le plus puissant de tous les chefs albanois, Ali se signala par tant de beaux faits d'armes et sut tellement gagner les troupes, que le *hasnadar* (trésorier) de Kourt, homme d'une politique profonde et d'une grande expérience, conseilla vivement à son maître ou de le tuer ou de se l'attacher entièrement en l'unissant à sa fille. Le premier parti répugnoit aux idées que le pacha avoit de l'honneur aussi bien qu'à son caractère généreux; il rejeta la seconde proposition, parce qu'il auroit dérogé, en recevant un pauvre aventurier dans une famille dont l'arbre généalogique présentoit au moins dix vizirs, et remonte même, selon quelques-uns, au fameux Scanderbeg. Il s'arrêta donc à un terme moyen, et renvoya Ali, comblé de présens, dans sa ville natale. La fille de Kourt, éprise d'Ali dont elle admiroit la bravoure, fut mariée, très malgré elle, au bey Ibrahim dont la famille étoit aussi illustre que la sienne, et qui, dans la suite, succéda au pachalick de Bérat ou de la moyenne Albanie.

De l'époque de cette rivalité date la haine implacable d'Ali contre Ibrahim, source de plusieurs crimes, et qui paroît entrer pour beaucoup dans la profonde mélancolie dont Ali éprouve souvent des attaques.

Un homme de la trempe d'Ali ne pouvoit demeurer long-temps dans l'inactivité. Reprenant son ancien genre de vie, il exerça l'état de klepte dans les montagnes de l'Epire, et ne tarda pa à tomber au pouvoir du pacha de Janina. Les beys du pacha, ainsi que le pacha de Delwino et quelques autres gouverneurs des environs, insistèrent beaucoup auprès de lui pour qu'il fît subir au jeune brigand la peine due à ses méfaits; et peu s'en est fallu qu'Ali n'ait perdu la vie dans la même ville qui devoit être un jour la capitale de son empire. Le pacha, long-temps indécis, réfléchissant à l'état de trouble où se trouvoit son territoire et l'Epire en général, jugea plus convenable de faire grâce à son prisonnier et de lui fournir même un surcroît de moyens, pour s'en faire un allié contre d'autres chefs puissans. Ali enrôla sur-le-champ une forte bande de vagabonds qui commirent tant d'excès dans différentes parties de l'Epire, de la Thessalie et de la Macédoine, et rendirent les communications si peu sûres, que la Porte se vit dans la nécessité de donner au *derwend-pacha* (ou commandan

général des grands chemins) de Romélie l'ordre d'attaquer et de détruire ces brigands.

Il arriva que ce même Kourt-Pacha, sous lequel Ali avoit servi précédemment, fut alors derwend-pacha. Il marcha contre les brigands avec des forces considérables; mais le courage intrépide de ces Arnauts, la connoissance exacte qu'ils avoient des passages étroits à travers les montagnes, et principalement l'habileté de leur chef, surmontèrent les efforts du vizir qui résolut enfin d'entrer en pourparler, pour parvenir, par la voie des négociations, au résultat qu'il ne pouvoit atteindre par la force des armes. Ali, aussi insinuant que brave, sut regagner les bonnes grâces de Kourt qui, à la veille de combattre d'autres rebelles plus redoutables en apparence, se laissa persuader non seulement de solliciter pour lui le pardon du grand-seigneur, mais d'accepter encore ses services dans la guerre qui se préparoit. Ali contribua beaucoup au succès de la campagne. Son protecteur, trop reconnoissant, fit à Constantinople un rapport très-avantageux sur sa conduite; il lui confia de plus, à sa propre cour, un haut poste militaire qu'Ali toutefois n'a pas gardé long-temps. Car, engagé dans une intrigue d'amour avec la fille de Kourt, il faillit d'être surpris en flagrant délit par Ibrahim, et ne sauva sa vie que par une fuite précipitée. Il se mit alors

au service du pacha de Négropont, et ramassa tant de bien que, revenu à Tépéléni, il put exercer en grand l'art de s'approprier le bien d'autrui. Nous le voyons à présent quitter les grands chemins, où il avoit brillé pendant dix ans; sa vie de *klepte* est terminée; il commence, à vingt-quatre ans, celle d'un bey conquérant et intrigant à la fois, comme tous ceux du même pays, mais avec un talent si supérieur, que l'on ne peut quelquefois qu'admirer en lui le véritable *prince* de Machiavel, dont il n'avoit pourtant pas étudié le livre.

Les mariages sont, en Turquie comme chez nous, le moyen ordinaire de consolider la fortune d'un particulier. Là, comme chez nous, l'hymen n'est souvent qu'une alliance entre des richesses mal acquises. Ali, brigand enrichi, avoit épousé la fille de Kapelan, pacha rebelle de Delwino, qui faisoit de la ville forte d'Argyrocastron le siége d'une petite *tyrannie* indépendante. La belle et vertueuse *Eminéh* étoit une riche héritière; mais, selon M. Pouqueville, Ali, impatient de jouir de ces richesses, engagea par trahison son beau-père à obéir à la sommation du *Romily-Valicy* qui, l'ayant condamné comme rebelle, lui fit trancher la tête. Ali pouvoit-il s'imaginer que c'étoit le moyen le plus sûr d'hériter promptement de Kapelan-Pacha? Ne devoit-il pas prévoir qu'un nouveau pacha viendroit recueillir les

biens confisqués de son beau-père ? Il est probable que la renommée accuse ici Ali d'un crime imaginaire. Il répara son échec en mariant sa sœur Schaïnitza au nouveau pacha d'Argyrocastron, qui portoit, comme lui, le nom d'Ali. Cet hymen fit entrer les biens de Kapelan dans la maison de Hissas à laquelle ils sembloient échapper. Ali d'Argyrocastron fut peu après assassiné par son frère Soliman; et, comme celui-ci épousa la veuve, le bruit public voulut que Schaïnitza et Ali Tépélenly fussent les complices du meurtre dont ils avoient été les seuls témoins; mais, s'ils avoient conçu entre eux trois un crime semblable, n'étoient-ils pas maîtres de l'ensevelir dans un éternel silence? C'est encore un bruit populaire qui ne nous inspire aucune confiance.

La ruse par laquelle Ali dépouilla les autres beys de Tépéléni de leurs biens héréditaires paroît bien mieux constatée. « Je sentis, dit-il lui-même à M. Pouqueville, la nécessité de m'établir solidement dans ma ville natale. J'avois des partisans nombreux et dévoués; j'avois des ennemis redoutables, je résolus d'engager mes adversaires dans un complot contre ma vie; ils prêtèrent avec plaisir l'oreille aux conseils de mes affidés. Ils devoient m'assassiner dans un bois à l'ombre duquel j'avois coutume de dormir après mes parties de chasse. Une chèvre, garrottée et muselée fut mise à ma place; je la fis couvrir de ma cape. Les

conjurés arrivent, ils font une décharge de tous leurs fusils sur le pauvre animal qu'ils prenoient pour moi; à l'instant, quelques-uns de mes partisans, placés en embuscade, paroissent sur ces lieux; les assassins n'ont pas le temps d'approcher de plus près de leur prétendue victime; ils rentrent dans la ville et répandent le bruit de ma mort. Ali-Bey est mort! nous en sommes délivrés! Ces cris retentissent partout au milieu des festins. Moi, caché dans le harem de ma mère, j'attendis qu'ils fussent ivres de vin et de joie: alors je fonds sur eux à la tête de mes partisans; tous sont exterminés avant le lever du soleil; je partage leurs maisons et leurs terres entre mes gens; c'est depuis ce jour que je suis maître de Tépéléni. »

Continuant ses petites conquêtes, il se rendit successivement maître de Cibotschowo, Dekli, Djialès et de Tchormowa. En s'emparant de cette dernière place, il commit des atrocités qui, rendant son nom terrible, déterminèrent plusieurs tribus voisines à subir le joug sans résistance. Assez riche maintenant, il joignit désormais aux autres moyens de parvenir l'art de la corruption. C'est ainsi qu'il obtint à Constantinople la mission de décapiter Sélim, pacha de Delwino; commission qui lui rapporta une somme considérable. Pour exécuter cette commission, Ali s'insinua dans les bonnes grâces du vieux pacha de Del-

wino ; et ce fut dans son palais même qu'il lui fit trancher la tête par ceux de ses soldats qu'il y avoit introduits sous divers prétextes. Les gardes de Sélim s'arrêtèrent effrayés à la vue du *firman de mort* qu'Ali avoit reçu de la Porte et qu'il déroula à leurs yeux. Ce fut comme récompense de ce bon service qu'il fut nommé lieutenant du nouveau derwend-pacha de Romélie ; ce fut dans ce poste surtout qu'il mit en pratique sa maxime favorite d'amasser de l'argent, afin d'obtenir tout le reste. Chargé de purger le pays de voleurs, il fit commerce d'autorisations particulières qu'il vendoit aux kleptes moyennant une somme fixe, outre sa part du butin. Le mal s'étant accru par ce trafic à un tel point qu'on ne pouvoit plus voyager dans plusieurs provinces, le derwend-pacha, rappelé à Constantinople, paya de sa tête les crimes de son lieutenant. Ali, plus prudent, ne se rendit pas à la sommation ; il envoya un bon coffre-fort à sa place, et le fruit même de ses rapines l'aida à s'en faire absoudre.

Sa réputation militaire se trouvoit si bien établie alors, qu'on lui confia, dans la guerre qui, en 1787, éclata entre la Turquie et les deux cours impériales d'Autriche et de Russie, un commandement important sous les ordres du grand-vizir Jousouf. En récompense des services qu'il y rendit, on lui conféra le pachalick à deux queues de Triccala en Thessalie, en lui confiant encore les fonc-

tions de derwend-pacha ou commandant général des grandes routes dans toute la Romélie. Cette nouvelle dignité lui fournit l'occasion la plus belle pour tenir ouvertement un corps de troupes à sa solde. Il le porta bientôt à quatre mille hommes, tous Arnautes et presque tous anciens kleptes; ainsi, en purgeant les grands chemins de ces bandes dont il avoit fait partie lui-même, il obtenoit à la fois la gloire d'un administrateur habile et les moyens de se rendre formidable à la Porte, de devenir un grand vassal redouté; car l'idée de l'indépendance absolue ne séduit guère les pachas turcs; ils savent que trop d'intérêts et trop de préjugés s'opposent à une semblable innovation. Ali-Pacha avoit surtout jeté les yeux sur la ville de Janina; il vouloit la joindre à ses domaines de Tépéléni. La ville de Triccala domine la route commerciale de l'Epire à Constantinople, et notamment les communications entre Janina et la fertile Thessalie, dont les grains sont indispensables à la subsistance des habitans de la ville. L'anarchie et le désordre y étoient portés au plus haut degré. L'autorité du pacha n'étoit qu'un vain nom; les beys la bravoient ouvertement et se combattoient entre eux. Ali leur fit la guerre; et, lorsque ses ennemis eurent enfin provoqué contre lui un ordre du gouvernement ottoman qui devoit lui interdire de se mêler des affaires de Janina, Ali, instruit de tout par

ses espions, gagna les messagers en route, et falsifia le firman. Les beys y trouvèrent, à leur très-grand étonnement, la nomination d'Ali au pachalick de Janina et l'ordre du grand-seigneur de se soumettre sur-le-champ. Quelques-uns d'entre eux soupçonnèrent la fraude; mais Ali suivoit immédiatement son firman avec une bonne armée; un parti lui ouvre les portes, il met garnison dans la citadelle; et, quand il se voit maître de tout, il convoque les *primats* des chrétiens et les *agas* des Musulmans, pour leur faire signer une pétition qu'il avoit rédigée et dans laquelle tout le peuple de Janina supplioit le grand-seigneur de leur donner pour chef le vaillant Ali, la terreur des brigands, le protecteur de l'ordre public, le plus fidèle des sujets et le plus zélé des croyans. Puis il expédia cette pétition pour Constantinople, avec une députation munie de grandes sommes destinées aux principaux personnages de la cour; ces moyens pouvoient-ils manquer le but? Ali fut confirmé dans son gouvernement usurpé. Le despotisme y remplaça les déchiremens des partis; les troubles cessèrent, et le peuple se trouva bien du changement. La Porte elle-même, voyant l'autorité nominale du sultan rétablie dans une ville qui, long-temps, avoit été une espèce de république anarchique, ne put que pardonner à Ali une fraude qu'elle apprit enfin lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remédier.

Il faut avouer, malgré les détracteurs d'Ali, que cette intrigue politique ne suppose ni une habileté ordinaire, ni des vues d'un simple aventurier; il y a bien des rois et bien des cabinets qui ne font pas des combinaisons aussi ingénieuses, et qui ne les exécutent pas avec autant d'adresse. Philippe de Macédoine y eût applaudi.

Nous avons conduit Ali-Pacha jusqu'au moment où sa dignité politique consolidée le place au rang des grands de l'empire ottoman. Jetons un regard en arrière, et considérons ce que c'est que l'éducation d'un pacha. La chasse, le brigandage, les petites guerres féodales, quelques assassinats, les honorables offices d'espion et de bourreau, une ou deux campagnes heureuses, enfin beaucoup d'argent en caisse, voilà comme on devient pacha. Il faut dire, pour l'excuse des Turcs : Voilà à peu près comme on devenoit consul à Rome dans les derniers siècles de la république ! Il est une autre école de pacha; c'est le service du sérail, c'est une jeunesse déshonorée par les vices les plus abominables; mais les grands fonctionnaires, sortis de cette classe, quoique jouissant des avantages d'une éducation lettrée, n'en sont pas moins mésestimés du peuple et de la soldatesque. Est-il étonnant que, parmi un corps de fonctionnaires aussi mal préparés à leur carrière, l'incapacité, la prévarication, la tyrannie, la trahison et la guerre civile soient à

l'ordre du jour? Si un grand génie s'élève par sa force propre au milieu de ce chaos, il conserve les traces de la barbarie inhérente aux mœurs, aux idées générales; il ne rencontre d'ailleurs que des instrumens façonnés aux abus et peu propres à un meilleur régime. La Turquie ne peut pas être régénérée, même par un grand homme qui naîtroit de son sein. Mais nous autres Européens, quelle éducation donnons-nous à nos ministres, à nos préfets, à nos conseillers d'état? quels soins prenons-nous pour former des hommes d'état? Sauf quelques études générales, il nous semble que le talent de l'intrigue et le mérite des richesses bien ou mal acquises constituent, en Europe comme en Turquie, les titres d'admissibilité les plus ordinaires et les plus considérés.

L'histoire d'Ali devoit naturellement devenir moins piquante à mesure qu'elle prend plus d'importance politique. Le jeune homme, « avec « soixante *paras* dans sa poche et un fusil sur l'é« paule, » cherchoit les périls et les aventures; le grand propriétaire, l'illustre pacha, sembloit ne devoir plus exposer sa fortune et sa gloire. Mais Ali-Pacha paroît avoir toujours conservé cette jeunesse d'esprit, cette inquiétude turbulente qui l'avoient déjà entraîné dans tant de mauvaises affaires; ces dispositions, qui ne le quittent pas même dans ses plus importantes entreprises po-

litiques, donnent à sa vie une couleur particulière d'agitation orageuse à travers laquelle on distingue à regret de grandes qualités prodiguées pour des objets peu louables. Enlever des fiefs à ses voisins plus pacifiques, confisquer des propriétés au nom du sultan, mais au profit de son représentant local, opprimer les villes qui ont conservé ou usurpé quelques libertés, ruiner ou faire périr les hommes que leurs richesses ou leurs qualités pourroient rendre redoutables, poursuivre les vexations et les brigandages de tous ceux qui n'en partagent pas les fruits avec l'autorité, susciter des guerres entre les beys puissans et aider le foible contre le fort, entretenir la jalousie entre les Grecs et les Musulmans, se ménager des protections dans le divan à force de présens, en recevoir à son tour des cours étrangères sans cependant leur rendre aucun service réel, immoler à l'intérêt de sa conservation l'amitié, la reconnoissance, l'amour et la nature; voilà ce que fait tout pacha de l'empire ottoman, et il ne peut pas en agir autrement dans la situation où cet empire se trouve. Il est absurde de reprocher au seul Ali des actions de ce genre, uniquement parce qu'il y a mis plus d'habileté, plus d'audace et plus de persévérance. Lui-même, il s'accuse d'avoir accumulé injustice sur injustice; il croit se voir « poursuivi par les flots du sang qu'il « a versé. » Mais les hommes qui font beaucoup

de choses ont ordinairement le malheur de se voir accusés d'en avoir fait davantage. Ali est censé avoir commis tous les crimes qu'il lui a été possible de commettre dans son intérêt, et même ceux qu'il n'étoit évidemment pas de son intérêt de commettre.

Ibrahim, pacha de Bérat ou de la moyenne Albanie, est une des victimes immolées par Ali que l'on plaint le plus. Ce pacha, descendu lui-même d'un sang illustre, avoit épousé la fille de Kourd-Pacha, un des plus nobles seigneurs de la race arnaute; par ce mariage, il avoit enlevé en même temps au jeune Ali une amante chérie et l'espoir de parvenir au pachalick de Bérat. Le bey de Tépéléni avoit même essuyé, dans cette occasion, des reproches humilians et mal fondés sur son origine. Sans doute la vengeance nourrissoit toutes ses flammes dans le cœur d'Ali. Mais la politique du pacha s'accordoit ici parfaitement avec les passions de l'homme. La moyenne Albanie, ou le *Musacché*, qui étoit soumis au pacha de Bérat, étoit la conquête la plus naturelle, la plus nécessaire et en même temps la plus facile pour le pacha de la Basse-Epire. Comme chef de kleptes, comme bey de Tépéléni, Ali avoit formé de nombreuses liaisons dans ce pays dont il connoissoit toutes les localités; non seulement la proximité, la richesse de la moyenne Albanie, surtout la belle race des chevaux qu'elle nourrit,

devoit en rendre la possession désirable ; mais il importoit encore à Ali d'enlever aux petits beys et cantons indépendans de l'Epire l'appui constant qu'ils trouvoient dans le pacha de Bérat. S'emparer par force d'un pachalick tout entier sous les yeux de la Porte, étoit certainement une entreprise difficile et hasardeuse. Ali l'a achevée avec une habileté et une persévérance admirables. Devenu plus puissant et plus célèbre que le pacha de Bérat, il l'oblige successivement à donner ses deux filles en mariage à ses deux fils Mouctar et Véli ; sous prétexte de doter ces filles, il lui arrache un district après l'autre ; le foible Ibrahim, brûlant de se venger, entre dans toutes les ligues formées contre Ali par les petits cantons indépendans ; il s'allie même avec les autorités françoises et russes de Corfou ; toujours puni par quelque perte nouvelle, il recommence toujours ce jeu insensé ; Ali tour à tour le provoque, l'appaise, le brouille avec ses beys et ses autres alliés, le dénonce auprès de la Porte comme ayant des liaisons avec l'étranger, le rend suspect à tout le monde ; ayant lentement miné son pouvoir et son crédit, il suscite à la fin contre lui un bey qui, exilé et dépouillé de ses biens par Ibrahim, avoit acquis dans les campagnes d'Egypte une grande réputation et une fortune immense ; Omer-Bey, c'étoit son nom, attaque le pacha de Bérat et le réduit dès les premiers coups à se défendre dans

son propre palais; alors on voit accourir Ali qui, sous prétexte de jouer le rôle de médiateur, finit par occuper tout le pachalick et par arracher à la Porte le titre même de *beglier-bey* de Bérat pour son fils Mouctar. Deux pachas d'un sang inférieur, ceux d'Elbassan et de Croya, ainsi que tous les beys de la moyenne Albanie, se soumettent à l'autorité d'Ali, et viennent figurer, comme vassaux, à la cour de Janina. Ce résultat de trente ans d'intrigues politiques ne présenteroit rien de déshonorant pour le nom d'Ali, si l'heureux vainqueur d'Ibrahim eût traité avec humanité le beau-père de ses fils; mais, soit pour assouvir d'anciens ressentimens, soit plutôt par défiance et par crainte, il plongea le vizir de Bérat dans une prison, construite sous le grand escalier du palais de Janina; de sorte que, chaque fois qu'il monte à son palais, il a la satisfaction de marcher sur la tête de son ennemi. Les épouses de Mouctar et de Véli demandent en vain la permission de voir leur père âgé; le fils même d'Ibrahim, quoique fiancé à une petite-fille d'Ali, reste plongé dans le même cachot. Le tyran, capable de semblables vengeances, peut sans doute être soupçonné d'avoir fait empoisonner Sepher, bey d'Aulone, un des meilleurs soutiens d'Ibrahim, et d'avoir ensuite donné au médecin, chargé de l'exécution de ce crime, une digne récompense, en lui faisant à son tour boire la coupe mortelle

qui lui fut présentée par un autre médecin, *empoisonneur en chef* d'Ali, et de qui M. Pouqueville tient ce trait; mais quel témoin peu digne de foi qu'un *empoisonneur en chef !*

La Porte, accoutumée aux petites guerres féodales des beys d'Albanie, ne pouvoit voir sans un mécontentement secret la conquête d'un pachalick et un de ses vizirs plongé dans les fers par un autre; mais le prudent Ali, outre ses moyens ordinaires de corruption, avoit pris une excellente précaution militaire contre la Porte; il avoit, quelques années auparavant, pris possession de la province d'Ochrida, qui, située dans les montagnes entre la Macédoine et la moyenne Albanie, renferme tous les défilés par lesquels il faudroit pénétrer dans le pachalick de Bérat, en venant de Constantinople. Il avoit fait cette conquête sur Cara-Moustapha, pacha de Scodra ou Scutari, dans la Haute-Albanie, lorsque celui-ci avoit été déclaré *fermanli*, c'est-à-dire mis au ban de l'empire; accouru avec tous les autres pachas voisins pour combattre le proscrit, il avoit eu l'adresse de se charger de la seule attaque qui pût réussir, et, une fois maître d'Ochrida, il engagea dans son parti les beys voisins, maîtres de la Macédoine occidentale, naturellement jaloux de l'autorité de la Porte. Grâces à ces mesures, il a presque coupé le chemin entre Constantinople et la Haute-Albanie; il s'est donné une

excellente frontière militaire ; la forte position de *Geortcha* couvre, du côté du nord, une grande partie de ses domaines, tandis qu'à l'est, il est maître de la chaîne entière du Pindus qui sépare l'Epire de la Thessalie. Ali a souillé, ici comme partout, la gloire de ses conquêtes par des cruautés et des perfidies. Un bey des Dibres lui faisoit ombrage, il lui envoya un firman, enfermé dans une boîte où il y avoit de la poudre fulminante ; en ouvrant la dépêche, le bey est frappé à mort. Le jeune pacha de Scutari, marié à une petite-fille d'Ali, reçut de celui-ci une dépêche semblable ; mais il se garda de l'ouvrir, et se vengea par le supplice de sa jeune épouse enceinte. Le premier de ces traits paroît prouvé, mais le second n'a-t-il pas l'air d'une fable inventée par l'esprit imitateur ? On n'assigne aucun but à ce crime, et Ali ne nous paroît pas un insensé.

Ses conquêtes dans l'Acarnanie, l'Etolie et la Phocide anciennes, lui ont coûté moins de combinaisons et d'intrigues ; il n'a eu besoin que du prétexte de combattre les *armatolis* ou bandes armées qui erroient presque indépendantes dans ces districts, négligés par les pachas aux gouvernemens desquels ils appartenoient. Mais l'acquisition successive de tous les petits cantons maritimes de l'Epire, tels que *Souli, Parga, Chimera, Butrinto*, *Prevesa*, *Vonitza*, est certainement l'œuvre d'une politique bien raisonnée et un

service rendu à l'intérêt général de la Turquie. Il seroit vraiment absurde de ne considérer ici que les malheurs dont ces petites provinces chrétiennes ont été accablées; Ali, comme Musulman, comme vizir de l'empire ottoman, n'est pas précisément le protecteur né de la religion chrétienne ni de la civilisation européenne. Il doit être jugé comme ayant agi d'après les idées de sa nation, et dans les intérêts de l'empire dont il est un des grands vassaux. Or, si nous nous plaçons dans cet équitable et juste point de vue, pouvons-nous nous étonner de ce que le maître souverain de l'intérieur de l'Epire ait voulu en posséder les côtes maritimes, sans lesquelles il n'avoit ni liberté de commerce, ni même sûreté contre une attaque? Jetons l'œil sur la carte, et nous verrons que Souli, petite république d'Albanois chrétiens, pouvoit pousser les courses de ses bandes guerrières jusqu'aux environs de la capitale d'Ali; nous verrons que les villes maritimes, ci-devant vénitiennes, occupant les points les plus importans de la côte, privoient l'Epire de toute communication avec la mer et de toute défense militaire de ce côté. Ajoutons que la république de Venise, bien plus habile dans ses négociations avec la Porte que n'ont été la France et l'Angleterre, avoit, vers l'an 1788, obtenu un firman qui défendoit au pacha de l'Epire d'élever aucune batterie à la distance d'un mille italien de la mer;

de sorte qu'il ne pouvoit pas même fortifier sa maison de douane à Salamora, au fond du golfe de l'Ambracie. Cette disposition fut vigoureusement maintenue tant que Venise subsista comme puissance. Mais, dès que le directoire françois, après avoir vendu l'indépendance d'une république, respectable par son antiquité et sa sagesse, se fut emparé des îles Ioniennes, Ali-Pacha n'eut pas de peine à démontrer à la Porte que les avantages, possédés sans inconvénient par une puissance pacifique, deviendroient funestes à l'empire ottoman, s'ils passoient entre les mains d'une puissance ambitieuse et conquérante. En effet, le bon droit même étoit du côté des Turcs ; un exemple à la portée du lecteur françois va le prouver. Supposons que les Génois, dans le dix-septième siècle, eussent possédé les îles d'Hières, la ville de Cette et Port-Vendres, sur les côtes méridionales de la France, de semblables enclaves auroient été très-gênantes ; elles auroient vivement choqué Richelieu ou Colbert, mais il auroit fallu respecter la foi des traités conclus avec Gênes. Supposons maintenant que l'Espagne ou l'Angleterre, après avoir conquis et détruit la république de Gênes, fussent venues s'installer aux îles d'Hières, à Cette et à Port-Vendres, est-ce que Richelieu ou Colbert auroit fermé les yeux sur un aussi dangereux changement de voisinage ? est-ce que la France auroit

hésité un instant à courir aux armes? est-ce qu'elle n'en auroit pas eu le droit d'après tous les principes de l'équité naturelle? Soyons donc justes et approuvons la résolution que prit la Turquie de s'emparer à tout prix des possessions ex-vénitiennes sur la terre-ferme de l'Epire.

Ali, chargé de l'exécution de ce dessein, y déploya toute la perfidie de son caractère, mais aussi toutes les ressources de son génie. Il flatte la vanité et l'enthousiasme des chefs françois; il adresse à Buonaparte l'hommage de son admiration; il proclame même son attachement « *à* « *la nouvelle religion des jacobins*; » le vieux despote de l'Epire serre dans ses bras avec effusion nos jeunes républicains qui, à leur tour, sont charmés des bonnes manières d'un tyran qui leur donne des fêtes et leur fournit des vivres. Cependant Ali réclame le paiement de ses fournitures, et, au défaut d'argent, accepte amicalement un beau train d'artillerie; à peine en est-il possesseur, qu'il le tourne contre ses crédules amis; il tombe avec un corps de troupes, immensément supérieur en nombre, sur les foibles garnisons françoises; il les écrase malgré la résistance la plus héroïque, et enlève en un clin d'œil les forteresses ex-vénitiennes. La France apprend au même instant qu'Ali l'a trahi, et qu'Ali est victorieux. Mais, après ces preuves d'une habileté dont aucun général européen eût eu à rougir, on voit

reparoître le féroce Arnaute, le sanguinaire vassal de la Turquie. Les prisonniers françois, chargés de porter à Constantinople les têtes de leurs camarades, forment un cortége de triomphe vraiment musulman, et le jeune général Roze, livré aux bourreaux, déchiré par mille tortures, au moment où il croyoit s'asseoir au festin nuptial avec la petite-fille d'Ali, nous rappelle tout ce qu'il y a de plus affreusement romanesque dans les fastes des tyrans asiatiques.

Parmi les quatre places ex-vénitiennes, *Parga* seul échappa aux armes du vizir de l'Epire, parce que l'amiral de la flotte russe l'avoit prévenu en occupant ce point au nom de son souverain, alors allié des Turcs. Cédée aux Ottomans par un traité formel, puis retenue, reprise et cédée de nouveau, cette bourgade est devenue très-célèbre (1); mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner si l'Angleterre a bien ou mal agi en exécutant les obligations résultantes d'un traité; nous traçons ici le caractère d'Ali-Pacha, et certainement la persévérance avec laquelle il est parvenu, au bout de vingt ans, à s'emparer de cette ville, prouve qu'il a des vues justes sur l'intérêt de ses états. Parga, sans importance militaire en elle-même, et à peine susceptible d'une défense, présentoit

(1) *Voyez* la *Notice sur Parga*, *Nouvelles Annales des Voyages*, Tome III, p. 170.

une ouverture dans la frontière maritime de l'Epire, un lieu de débarquement pour un ennemi, et un point de réunion pour tous les *kleptes* des environs qui venoient ici chercher un asile contre les troupes chargées de maintenir la tranquillité publique.

La guerre de dix ans contre Souli a commencé en 1792; mais elle a souvent été interrompue par les ligues que formoient tous les beys mécontens pour faire diversion aux projets du pacha. Ces coalitions prouvent l'importance de la peuplade des Souliotes, et combien Ali a eu raison de ne pas abandonner le plan qu'il s'étoit proposé pour la détruire. En effet, comment tolérer aux portes de sa capitale une peuplade qui, retranchée sur des montagnes presque inaccessibles, envoie au loin des *guerillas* pour brûler et piller, reçoit dans son sein tous les mécontens, et se met elle-même à la solde des beys qui lèvent l'étendard de la guerre intestine? Tels étoient les Souliotes, terreur de l'Épire mahométane depuis deux siècles, et noyau de toutes les guerres intestines de ce pays. Ali, ayant attaqué avec neuf mille hommes les quinze cents guerriers de Souli, postés dans les défilés de leurs montagnes, fut mis en déroute et rentra secrètement pendant la nuit dans sa capitale. Bientôt il attire à son service une troupe de plus braves Souliotes, avides d'or et de butin; il fait semblant de les conduire

contre les habitans d'Argyro-Castron ; mais en route il les fait subitement cerner et mettre aux fers ; puis il se dirige rapidement sur le canton de Souli, espérant le surprendre sans défense ; il eût réussi, sans l'héroïsme d'un Souliote qui, brisant ses liens, se plongea dans la rivière Thyamis, et, l'ayant traversée sous une grêle de balles, vint avertir ses compatriotes du danger qui les menaçoit. Ali eut maintenant recours à un grand appareil de forces ; il appelle tous les beys de l'Epire au nom de la religion ; il cerne le territoire de Souli avec douze mille hommes ; et, croyant avoir effrayé ces chrétiens par l'idée d'un blocus qui devoit les dévouer à la famine, il leur fait offrir d'acheter leurs maisons, leurs terres, et de garantir à toute la population un libre passage pour les îles Ioniennes. « L'Epire est notre pa-« trie ; nous voulons vivre ou mourir parmi les « tombeaux de nos ancêtres, » fut la réponse des Souliotes. Toute tentative de pénétrer chez eux restoit infructueuse : les femmes même rouloient les blocs de pierre sur les assaillans. Une sortie heureuse leur procura des vivres. Des coalitions se forment en leur faveur. Mais, en poursuivant son but sans relâche, en perfectionnant sa méthode d'attaque d'année en année, Ali parvint enfin à réduire les Souliotes aux dernières extrémités. Alors il trouva parmi eux des ames vénales qui, pour se soustraire à la ruine

commune, livroient des postes importans. Déjà on annonçoit à la cour d'Ali la chute prochaine de Souli; déjà on préparoit l'appareil des supplices qui devoient récompenser les vertus héroïques des Souliotes, lorsqu'une protection inattendue parut devoir les sauver. Eminéh, l'épouse d'Ali, la mère de Mouctar et de Véli, touchée de l'héroïsme des Souliotes, tombe aux genoux du pacha pour implorer leur grâce. « La grâce des « Souliotes ! moi, faire grâce aux Souliotes ! » s'écrie Ali dans la plus grande agitation; il lâche la détente d'un pistolet qu'il tenoit dans la main; le coup part; Eminéh tombe sans connoissance; les esclaves effrayés accourent et l'emportent dans le sérail. Ali, en proie au plus sombre désespoir, apprend bientôt qu'Eminéh n'est pas blessée, mais qu'elle est dangereusement malade de l'effroi que cette scène lui avoit causé. Il veilla toute la nuit près de son lit : soins inutiles ! la mort l'avoit atteinte.

C'est sous des auspices aussi funestes qu'arriva à Janina la nouvelle de la défaite totale des Souliotes; la corruption en avoit frayé la route; l'or du pacha avoit fait livrer quelques défilés; les Musulmans enfin avoient pénétré jusqu'aux sommets des montagnes; une partie des Souliotes s'enfuit par des chemins presque inaccessibles, et, lorsque les Musulmans les atteignent, les hommes combattent jusqu'à la mort,

tandis que les femmes, leurs enfans dans les bras, se précipitent du haut des rochers dans les abîmes où roule l'Achéron; une autre partie de cette peuplade belliqueuse, qui occupe une place fortifiée, entre en capitulation avec les Turcs et obtient la permission de se retirer dans les îles Ioniennes, à condition de livrer un magasin encore plein de poudre et de munitions; quatre commissaires restent en arrière pour remettre ces magasins aux vainqueurs; un d'eux est le prêtre Samuel, le patriarche de sa nation; au moment où les Musulmans accourent en foule pour se partager le butin, Samuel approche une mèche allumée d'un baril de poudre et fait périr avec lui plusieurs centaines d'ennemis.

Ainsi se termina l'histoire de Souli, digne de figurer à côté de celle des Messéniens.

Nous avons vu par quels moyens Ali agrandissoit son territoire; ce sont les moyens accoutumés des conquérans; pourquoi blâmeroit-on dans un pacha ce qu'on admire dans les rois? Mais, dira-t-on, Ali n'avoit que le but peu élevé de fonder une espèce de grand fief pour sa famille. Il n'est pas prouvé que c'étoit là son seul but; il savoit du moins en montrer un autre au gouvernement ottoman, un but national très-important. Qu'on examine sur une carte la position des lieux, qu'on se mette à la place d'un Musulman, et qu'on juge les entreprises d'Ali, surtout

celles contre les possessions ex-vénitiennes et contre les peuplades indépendantes; qu'y verra-t-on, sinon le zèle d'un digne vassal de la Porte pour procurer à l'empire ottoman des arrondissemens utiles, nécessaires même sous le rapport militaire et commercial? Le désir d'Ali d'acquérir encore les îles Ioniennes étoit celui d'un homme instruit; Pyrrhus et tous les rois habiles d'Epire en avoient pensé de même. Cette pensée étoit digne d'un descendant de ce guerrier qui périt si glorieusement sur les remparts de Corfou.

Toutefois, avec ce but national, le vizir de Janina combinoit l'intérêt de sa grandeur personnelle et de l'élévation de sa famille; il visoit, comme beaucoup d'autres pachas, non pas à se rendre tout-à-fait souverain et indépendant, mais à fonder un grand fief à peu près semblable aux électorats d'Allemagne; chose qui n'est pas neuve dans l'empire ottoman, puisque déjà les pachas de Mosoul, les grands beys turcomans de l'Asie-Mineure, les mamelouks d'Egypte et plusieurs agas de la Macédoine et de l'Albanie, possédoient héréditairement des provinces et des districts en grand nombre. Peut-être la civilisation gagneroit-elle à ce que la monarchie ottomane se transformât de cette manière en état fédératif.

On ne peut donc pas reprocher à Ali l'ambition d'un rebelle. Il a pu recevoir une montre

d'or de Potemkin qui en donnoit à tout le monde, sans être entré dans aucune liaison criminelle avec la Russie. Quelques écrivains prétendent, il est vrai, qu'en 1791, la Porte, ayant acquis des preuves authentiques d'une correspondance d'Ali avec une cour étrangère, envoya à Janina un capidgi-bachi, avec les documens accusateurs munis du sceau même du coupable, et sur le vu desquels le cadi de la ville devoit le condamner; mais le rusé pacha engagea un Grec à se reconnoître auteur de ces pièces, et à se faire trancher la tête à sa place. Le supplice de cet imbécille fut si rapide, qu'il n'eut pas le temps de se rétracter. Le plus débonnaire de tous les capidgi-bachis reporta dans la capitale quelques sacs d'or au lieu de la tête d'Ali. L'histoire est amusante pour ceux qui peuvent y croire. Il est plus certain que, dans les nombreux et importans rapports qu'Ali a eus avec les gouvernemens françois, russes et anglois de Corfou, tout en tranchant du souverain, il a toujours servi les intérêts de l'empire ottoman. Il a eu une brillante occasion de trahir lorsqu'il étoit, pendant une année, *romely-valicy*, et avoit sous ses ordres les deux tiers des pachas de la Turquie d'Europe; il se rendit, à la tête de quatre-vingt mille hommes, à Sophia, son lieu de résidence; une intrigue secrète du divan avoit pour but de l'engager dans une rebellion pour

s'en défaire ; mais il ne s'y laissa pas prendre, et tout le reproche qu'on put lui faire fut d'avoir pillé la Romélie au profit de l'Albanie.

Le défaut capital que l'histoire doit reprocher à Ali, c'est de n'avoir pas su administrer avec sagesse les pays qu'il a gagnés avec tant d'habileté ; d'avoir pris pour guide un principe qui porte avec soi la destruction de toute force intérieure de l'état ; d'avoir tout réduit à un despotisme régulier et à une police vigilante ; ce n'est pas le seul point dans lequel il ressemble en quelque sorte à Napoléon. Ainsi l'ordre et la paix règnent sur les grandes routes ; les *kleptes* ont disparu ; les beys, prosternés devant *le trône* du vizir, n'osent plus guerroyer entre eux ; mais aussi la police pénètre jusque dans le sanctuaire des familles ; les discours, les mots, les pensées même sont dénoncés ; les lettres sont ouvertes ; toute communication avec Constantinople est sévèrement surveillée ; les dépêches même des consuls ne sont pas respectées, et, plus d'une fois, le vizir a fait dévaliser ou même assassiner leurs courriers. Quand il vit ces dépêches, écrites en chiffres diplomatiques, il maudissoit le défaut de capacité de ses secrétaires qui ne pouvoient pas les lire. Il protége le commerce contre toute avanie particulière, et Janina est devenue sous sa domination, après Constantinople et Salonique, la plus importante et la plus riche ville de la Tur-

quie d'Europe ; mais il prélève des droits arbitraires ; il fait venir un marchand qui arrive, et lui dit d'un ton très-poli : « Mon fils, je vous « achète tels et tels objets à tel prix... » Il n'ignore pas combien l'agriculture pourroit améliorer les revenus de ses états ; mais il prétend faire de tous les habitans de la campagne ses fermiers ; il saisit les prétextes les plus frivoles pour confisquer les terres ; les meilleures propriétés deviennent l'une après l'autre ses *tchiftlik* ; il s'empare surtout des monastères avec toute l'activité d'un Pombal ou d'un Joseph II ; enfin, il imite le sultan en se portant pour héritier des plus riches d'entre ses sujets, pour peu qu'il ait eu avec eux de liaison d'affaires. Un jour, il fit appeler un Grec dont le père venoit de mourir ; voici le colloque qui s'établit entre eux :

« Mon fils, votre père étoit un brave homme et un de mes meilleurs amis. Sa perte m'afflige.

— Seigneur vizir, vous faites beaucoup d'honneur à sa mémoire.

« Oh ! c'étoit un de mes intimes amis ; il faisoit des affaires pour moi avec une rare fidélité.

— Puissent ses enfans hériter de sa faveur auprès de votre altesse !

« Votre père s'est rappelé de notre amitié sur son lit de mort, et il m'a légué, en présence de témoins, sa maison et ses jardins.

— Miséricorde !... Je supplie...

« Quoi! mon ami, est-ce qu'un bon fils ne trouve pas du plaisir à exécuter les volontés de son père?

— Mais je supplie votre clémence de considérer que c'est plus des deux tiers de toute la succession.

« Allez, mon fils, il n'est pas possible que vous soyez un de ces enfans dénaturés qui ne respectent pas les dernières volontés de leurs pères, et dont j'ai déjà fait pendre quelques-uns.

— Grâce! seigneur, grâce!

« Mon fils chéri, ne craignez rien; j'avois bien un compte à régler avec votre père, mais je vous en tiens quitte. Vous pouvez garder le reste de la succession.

— Ah! que ne dois-je pas à votre altesse! Vive, vive long-temps notre bon maître (1).

Le système d'extorsion et de rapines qui constitue toute la science financière des Turcs, est aussi celui d'Ali; seulement il a su y ajouter des droits sur les consommations, sur l'exportation et sur les ventes, droits inconnus dans le reste de la Turquie et qui gênent beaucoup le commerce. Les principales sources de ses revenus sont pourtant ses innombrables troupeaux de bêtes à laine et ses vastes fermes ou *tchiftlik*. On estime ses revenus à 12 ou 14 millions de francs; il en

(1) Να πολυχρονίσῃ ὁ καλος αυθεντις.

paye 2 millions en *miry* ou tribut à la Porte, et autant en cadeaux à ses amis et agens à Constantinople. Deux millions, ou, selon d'autres, quatre, sont absorbés par les dépenses de sa cour et par l'entretien d'un corps de troupes permanentes de sept mille hommes; mais cette dépense doit varier; car, selon Vaudoncourt, il a eu, en 1807, près de trente mille hommes sous les armes, sans compter celles de son fils Véli, pacha en Morée. M. Pouqueville affirme, au contraire, qu'il n'a jamais pu lever plus de quatorze mille hommes, quoiqu'en 1814 la population de ses états s'élevât à douze cent mille habitans. Le restant de ses revenus, environ 5 à 6 millions, est déposé dans un de ses trois trésors; celui de Tépéléni contient, dit-on, cent cinquante millions; celui de Janina trente, et celui d'Argyro-Castro cinquante, généralement en or monnoyé de Venise. Nos lecteurs sentiront eux-mêmes combien ces estimations sont vagues et probablement exagérées. Ce qui est plus certain, c'est qu'Ali conserve dans les vastes caveaux de ses palais non seulement de l'or monnoyé, réuni en tas énormes, mais encore toute sorte d'objets, confisqués sur les individus qu'il a fait périr, depuis les bijoux et les pierres fines jusqu'à des chaudrons et des tables de bois; on y voit des pendules et des montres d'or parmi des vases sacrés et des sabres de Damas : ces dépôts ont l'aspect d'une caverne de voleurs ou d'un

magasin de prêteurs sur gages. Quand Ali veut former une maison montée à un de ses employés, il va choisir les meubles et les ustensiles parmi ces amas de dépouilles; lorsqu'en 1807 il voulut faire fondre du canon, il fit délivrer au chef de sa fonderie 600 quintaux pesant de cuivre en batterie de cuisine.

Ali ne tient aucun registre régulier de ses revenus et de ses dépenses; du moins il fait semblant de ne s'en rapporter qu'à sa mémoire extraordinaire. Il en tire l'avantage de pouvoir se faire payer la même somme plusieurs fois; ses agens n'ont garde d'oser opposer leurs comptes écrits à la mémoire de leur maître. Le juif, qui régit ses domaines particuliers, avoit, un jour, refusé à Mouctar, fils aîné d'Ali, un prêt de la valeur de 100,000 francs; le père, instruit du refus, fait venir l'intendant et lui demande :

« N'as-tu pas été vingt ans à mon service? »

— Oui, seigneur.

« J'ai calculé de nouveau les revenus de mes terres, et j'ai trouvé que tu m'as volé, tous les ans, une somme de 5000 francs, cela fait 100,000 fr. en tout. Ce n'est rien, mais tu vois que je sais tout. »

— Mes registres, seigneur....

« Tais-toi! va chercher 100,000 francs dans tes caisses, et restitue-moi ce que tu m'as volé. Ensuite tu porteras toi-même cette somme chez

mon fils Mouctar. Fais ce que je te commande, ou le serpent noir mangera tes yeux ».

— J'y cours, gracieux seigneur.

L'administration de la justice est entre les mains des *kadis* turcs et des *waiwodes* et *primats* grecs; mais Ali s'en mêle quelquefois lui-même à la manière ordinaire des pachas; et, sous le plus léger prétexte, il fait emprisonner ou décapiter ceux que leurs richesses ou leurs talens rendent coupables à ses yeux. Ses gardes de la porte ou *kaiwassi* vont, comme les centurions de Néron ou de Tibère, annoncer aux personnages de distinction « que leur dernière heure est venue » *(ultimam necessitatem)*; mais Ali ne laisse pas à ses sujets le choix du genre de mort, le messager est en même temps un bourreau exercé. D'autres fois, Ali fait semblant de venger les injures du peuple; les habitans de Metzovo avoient fait des plaintes réitérées contre leur gouverneur, homme avide et injuste. Ali visite la ville, le peuple assemblé lui demande la mort du gouverneur; il appelle les prêtres et les charge d'appaiser la fureur de la multitude. Les cris continuent. Ali cède, en disant : Que son sang soit sur votre tête! Puis il confisque à son propre profit les trésors amassés par le coupable. Un autre trait fait plus d'honneur au vizir; les chefs du district de Zagora, sous le faux prétexte de lever un tribut de 190,000 piastres pour Ali qui ne l'avoit pas demandé, avoient

exigé des sommes considérables du peuple soumis à leurs ordres. Ali les fait appeler, et leur ordonne de restituer à chacun ce qu'ils ont perçu; puis il leur adresse un compliment ironique sur leur zèle pour ses intérêts, et leur enjoint de lui payer de leurs propres deniers le tribut de 190,000 piastres qu'ils avoient voulu imposer à leurs concitoyens.

Le *divan* d'Ali est composé des officiers de sa cour et de ses affidés. Parmi ceux qui y figurent, on désigne les deux secrétaires grecs, *Mantho* et *Costa*, comme les plus rusés intrigans; *Athanasi-Vaya*, comme un général habile, mais plus sanguinaire et plus perfide que son maître; *Mahomet-Effendi*, astrologue et président du conseil dans l'absence du pacha; *Sechri-Effendi*, Musulman très-dévot; plusieurs derviches et beys, qui, par une longue fidélité, ont obtenu la confiance d'Ali. Il écoute leurs avis, mais ce sont tous des hommes imbus de maximes tyranniques, et par conséquent incapables d'indiquer à leur maître les véritables vices de son gouvernement. Les Grecs ont de l'adresse et quelque instruction, mais point de caractère. Les Albanois ou Arnautes, fidèles et braves, ne sont propres qu'aux postes militaires. Les Turcs d'Albanie et d'Epire, aussi ignorans que les Arnautes, sont ennemis d'Ali et de toute sa maison. Ainsi, privé d'hommes capables de rectifier et d'ennoblir ses vues, Ali n'a

jamais appris à organiser un despotisme régulier et légal, comme Pierre I.er qui auroit dû être son modèle.

Nous devions terminer cette esquisse par un portrait général du caractère d'Ali; nous croyons montrer plus d'impartialité en citant celui que M. Hughes en a tracé (1) :

« L'égoïsme le plus absolu forme la base du « caractère d'Ali; aucune considération ne le re- « tient jamais, il ne sait pas seulement ce que « sont les égards dus aux autres hommes. La jus- « tice et la bonne foi ne sont pour lui que de « vains mots qui servent à duper l'homme neuf « et confiant. Tous ses efforts tendent à tromper « continuellement tout le monde. Dépourvu d'ins- « truction, il s'est appliqué à l'étude du cœur « humain, et il en connoît tous les replis. Doué « d'un esprit pénétrant et d'un coup d'œil juste, « il néglige rarement le moment favorable pour « agir; sa résolution une fois prise, il y persiste « et ne perd jamais de vue le but proposé. Par- « tout où la fortune l'invite, il la suit. Il sait « exactement à quoi chacun de ses gens est « propre. Il se met au-dessus du cérémonial de « l'Orient et de ses préjugés. Il s'assure du dé- « vouement de ses troupes en partageant leurs

(1) Nous avons réuni divers passages du *Voyage* de M. Hughes.

« fatigues, et les captive par son affabilité. Personne n'entend mieux que lui l'art de dissimuler; maître en fait d'astuce politique, il a souvent joué son propre gouvernement et toujours les autres. Diviser pour dominer, est sa maxime favorite. Il sème toujours la discorde. Au moment même qu'il conclut un traité, il se prépare à le violer. Jamais on ne peut rien inférer de sa mine. Quand il médite la trahison la plus noire, c'est alors qu'il affecte le plus d'amabilité. Cependant il n'est pas cruel par plaisir, comme l'était Djezzar, pacha. Son premier mobile est le désir immodéré de puissance, puis l'envie d'accumuler des trésors. Sa cupidité passe toute idée. Il ne possède pas assez de science politique pour concevoir que le commerce et la prospérité publique contribueroient mieux que toutes les exactions à remplir son trésor. Une somme énorme est, chez lui, toujours prête pour des événemens imprévus, et plus de 50 millions de francs en numéraire se trouvent déposés dans une haute tour de son jardin à Tépéléni (1). Il possède en outre des pierres précieuses d'une valeur immense, ainsi que de grandes provisions de meubles et d'autres effets, produit de ses pillages. Pour rendre justice à qui elle est due,

(1) Ce n'est que le *tiers* de la somme que marque M. Pouqueville.

« il faut convenir qu'il a fait quelque bien. Avant
« qu'Ali prît les rênes du gouvernement, il n'y
« avoit pas de sûreté dans le pays. Le brigandage y
« avoit été porté à un tel excès, qu'il n'y avoit plus
« ni agriculture, ni commerce, ni industrie. Ali
« a détruit tous les petits tyrans de l'Albanie, et
« il n'y a maintenant de despote que lui seul. Le
« Turc, le Grec et l'Albanois y jouissent d'une
« protection égale. Il y règne la plus parfaite li-
« berté des cultes et une sûreté publique, telle
« qu'on n'en peut trouver dans aucune autre pro-
« vince de l'empire ottoman. Une bonne police
« est organisée pour le maintien de l'ordre et la
« répression du brigandage; les routes ont été
« réparées, quelques-unes construites; les ri-
« vières rendues navigables et des canaux creu-
« sés, en sorte que le voyageur et le commer-
« çant peuvent parcourir le territoire albanois
« en sûreté, et même commodément. La culture
« du sol augmente, le commerce s'étend, et la
« nation avance vers la civilisation sans s'en aper-
« cevoir peut-être. Considéré comme administra-
« teur, Ali n'est pas moins remarquable. Très-
« jaloux de son pouvoir, il appelle rarement ses
« ministres, et s'acquitte lui-même de tous les
« soins du gouvernement. Il se lève de grand
« matin, prend une tasse de café et fume sa pipe.
« Ensuite il donne audience aux divers fonction-
« naires publics, reçoit des pétitions, raccom-

« mode des différends, prononce des sentences
« et règle les affaires de son armée, de sa marine
« et de ses finances jusqu'à midi. Il dîne, très-
« modérément avec quelques mets simples et
« boit peu de vin. Au sortir de table il dort une
« heure ou deux, puis il fume sa *tzouka* et re-
« prend les occupations de la matinée, jusqu'à
« six ou sept heures du soir, ou même davantage.
« Après le souper il se rend dans son harem.
« Souvent il fait des voyages à travers le pays;
« alors il prend fréquemment ses repas chez les
« habitans des campagnes et couche sous leur
« chaumière. Personne ne sait le matin à quel
« endroit il va donner audience ou se livrer aux
« soins de l'administration. Aux environs où il se
« trouve, on aperçoit nombre de soldats alba-
« nois en bonnets blancs qui attendent son dé-
« part. Il a dans ses jardins, à Janina et dans les
« environs, une trentaine de *kiosks*, dont il fait
« tour à tour sa demeure pendant le jour; c'est la
« mobilité perpétuelle de son esprit qui lui dicte
« ces changemens et nullement la crainte, car il
« se promène avec le seul cortége de deux do-
« mestiques, sans que personne se soit avisé de
« l'attaquer, tant son nom inspire de crainte. En
« fait de religion, Ali n'est rien moins que bigot.
« Il ne va qu'une fois l'année à la mosquée,
« c'est à l'époque du ramazan, pour accompa-
« gner la procession. Alors il s'y rend avec toute

« la pompe d'un souverain ; le *selictar-aga* porte « l'épée ; le *bairactar-aga*, le drapeau ; quatre « autres agas, armés de hallebardes, marchent « aux côtés de son cheval ; vingt *tchiaoux*, mu- « nis de bâtons à pommes d'argent, le pré- « cèdent, et deux officiers de sa maison versent « sur lui des parfums. D'un autre côté, il laisse « aux Grecs une liberté entière pour leur culte, « encourage leurs écoles et honore leur clergé. « A l'instar de beaucoup d'esprits forts, il est « enclin à la superstition et facilement subjugué « par tout ce qui est merveilleux ; il a grand'- « peur du tonnerre et des tremblemens de terre ; « il croit aux sortiléges ; il est persuadé qu'on « découvrira un jour une panacée contre toutes « les maladies et le moyen d'atteindre à la longé- « vité des patriarches. Ces travers le rendent « quelquefois dupe des imposteurs (1). Quoiqu'il « ait été livré autrefois au plaisir des sens, et « qu'il se glorifie encore de ses bonnes for- « tunes, il affecte de veiller beaucoup aux « bonnes mœurs de ses états : il n'y a peut-être

(1) M. Pouqueville le croit lié avec les *Carbonari* ; ce qui ne nous paroît pas improbable, depuis que nous savons que l'un des plus ardens *carbonari* a très-sérieusement répandu la nouvelle, à Paris et en Italie, « qu'Ali « avoit établi une constitution. » Mais assurément ce n'est pas lui qui sera dupe ; et, s'il se fait initier, c'est dans l'espoir de tirer quelque avantage de cette liaison.

« aucune ville où l'amour vénal soit aussi sévère-
« ment réprimé qu'à Janina. Dans sa jeunesse,
« Ali faisoit enlever sans scrupule et sans pitié
« toute femme ou fille dont la beauté l'avoit
« frappée. Ses agens arrachèrent du pied de l'au-
« tel une jeune personne qui alloit donner sa
« main au fils du primat de Vonizza ; cet infor-
« tuné jeune homme se brûla la cervelle sur le
« seuil de l'église. Outre les cinq cents femmes
« qui ornent encore son harem, il est entouré de
« jeunes gens efféminés. Sa *sultane favorite*,
« depuis quelques années, est une paysanne
« grecque élevée depuis l'enfance dans le sé-
« rail : *Wasiliki*, c'est son nom, aussi douce que
« belle, retient quelquefois son esprit vindicatif,
« et obtient la grâce de plus d'un malheureux ;
« elle influe sur la distribution des faveurs et des
« offices ; il l'a formellement épousée en 1816, et
« lui a permis de faire célébrer le service chré-
« tien dans l'intérieur du palais. Ali a la conver-
« sation très-agréable, et même très-bien raison-
« née ; ses manières douces, sa barbe vénérable,
« le timbre argentin de sa voix, annoncent un
« respectable patriarche ; mais bientôt un sou-
« rire sardonique, un éclat de rire féroce,
« quelques regards sombres trahissent le tyran,
« vieilli dans le crime. Il est aimable et préve-
« nant envers les étrangers aussi bien qu'envers

« ses sujets. Pour donner une preuve de sa force
« d'ame jonite à une présence d'esprit impertur-
« bable, il suffira de citer le fait suivant : Lors-
« qu'en 1813 il inspecta les grandes réparations
« entreprises au grand sérail du Castron, il fut
« terrassé par une grosse pierre qui étoit tombée
« de l'échafaudage sur son épaule. On le croyoit
« mort, et le bruit s'en répandit partout; mais Ali,
« bien que grièvement blessé, fit sur-le-champ
« seller un cheval, et se promena, suivi d'un
« seul Albanois, autour de la ville sans manquer
« aucune douleur. La contusion qu'il avoit re-
« çue étoit toutefois assez grave pour l'obliger
« de garder le lit pendant quelques semaines.
« Après sa guérison, il dit à un consul étranger
« qu'il avoit fait ainsi pour prouver qu'il se por-
« tait toujours bien, et pour ôter à ses ennemis
« le plaisir que leur occasionneroit sa mort. Le
« consul lui répliqua que chacun avoit ses enne-
« mis, mais qu'il ne pouvoit croire que ceux de
« S. A. alloient jusqu'à lui souhaiter la mort.
« Oh! pour ça, répondit Ali, ils prient le ciel à
« toute minute de m'exterminer. Comment en
« seroit-il autrement? Voilà quarante ans que je
« fais à tout le monde tout le mal possible; j'ai
« fait pendre ou supplicier de diverses manières
« plus de trente mille personnes; et ils savent
« que, si ma vie se prolonge, j'en ferai punir

« d'autres encore. Le moyen de s'imaginer qu'ils ne « me haïssent pas? Leur haine toutefois n'altérera point ma santé. »

« La cour d'Ali est très-brillante à la manière « orientale; tous les jours il y a des alimens pré-« parés pour quinze cents personnes; lorsqu'Ali « reçoit des étrangers, sa table est servie avec « luxe, et ses pages, ses officiers paroissent dans « les costumes les plus somptueux. Les gardes « albanoises et les cent Tartares se montrent en « pompe militaire. Lui-même, il s'habille avec « simplicité, tout en ayant soin de porter quelques « marques distinctives de son rang. Comme sa « taille, en proportion des jambes, est trop lon-« gue, il se présente le mieux à cheval ou sur le « sopha de son divan. Agile et leste étant jeune, « il a pris, avec les progrès de l'âge, trop d'en-« bonpoint; en sorte que la gêne qu'il éprouve à « se mouvoir a influé, dans les dernières années, « très-désavantageusement sur son caractère, et « l'a rendu beaucoup plus atrabilaire qu'il n'avoit « été même autrefois. C'est ainsi que, dans un « accès d'humeur noire, il saccagea, sans aucun « prétexte, en 1816, tout le district de Kimarra, « et en brûla les villages; de manière que les pau-« vres habitans manquant d'asile, ont été réduits « à se mettre à la merci de leurs voisins. L'année « d'après il fit livrer à un léopard un jeune page « albanois qui avoit dérobé une bagatelle; et,

« comme la bête féroce refusoit de se jeter sur « cet enfant, il le fit hacher en morceaux et dé- « vorer ainsi. Parmi les fils d'Ali, *Moukhtar* « l'aîné n'a que de la bravoure ; du reste, liber- « tin, perfide et cruel, il est abhorré des sujets « de son père. Libidineux à l'excès, on l'a vu at- « taquer des femmes au milieu de la rue et les « immoler à ses désirs aux yeux de tout le monde. « Les Turcs eux-mêmes parlent avec horreur « des scènes qui se passent dans son harem (1). « *Wilih* (ou Véli) *Pacha,* le second, se distingue « par de fort belles manières et passe pour l'un « des hommes les plus polis, le mieux élevés de « toute la Turquie. Quoique zélé Mahométan, il « aime singulièrement le luxe, les coutumes et « les arts de l'Europe civilisée ; mais ses débau- « ches le rendent enclin à la rapine. Il est sujet « très-fidèle de la Porte (2). *Salih-Bey,* le plus « jeune, est évidemment destiné par son père « à lui succéder : il est né d'une esclave cir- « cassienne, et peut avoir actuellement vingt-un

(1) Holland, Vaudoncourt, Pouqueville, parlent plus favorablement du caractère et des mœurs de Moukhtar ; ils le représentent comme aimé des Albanois. M. Pouqueville a l'air de lui refuser, ainsi qu'à son frère Véli, la bravoure et le talent militaire.

(2) Un voyageur anglois a vu Véli-Pacha, à Athènes, lisant Pausanias au milieu des ruines, et faisant collection d'antiques à l'imitation des lords anglois.

« ans. Il a des manières agréables et possède la « plupart des bonnes qualités de son père, mais « aussi quelques-uns de ses vices. Il se présente « bien, et ressemble beaucoup à son père. On « affirme que la grande forteresse d'Argyro-Cas- « tron a été bâtie exprès pour lui, afin qu'habi- « tant au milieu de la tribu primitive d'Ali, il pût « en captiver les cœurs. Dans cette intention, Ali « s'est attaché non seulement à cultiver son es- « prit, mais encore à endurcir son corps par une « nourriture simple et par des exercices réguliers. « A la construction des forts, ce fils a été obligé « de porter des tuiles, des pierres, et de faire « généralement tout le travail d'un commun ou- « vrier. Il a été assujetti à l'obéissance la plus « stricte envers ses instituteurs et maîtres (1). « Tous les biens-fonds dont Ali a fait l'acquisition « depuis quelques années, sont inscrits dans le

(1) Ce n'est pas seulement *Salih-Bey* qu'Ali a fait élever avec autant de soin; le fils de Véli, *Mahmud-Bey*, a aussi reçu à la cour de son grand-père une excellente éducation. Lord Byron fut surpris d'entendre cet enfant, alors âgé de quatorze ans, lui parler des chambres haute et basse du parlement, et montrer en général une foule de connoissances étrangères à la sphère d'idées d'un Turc. M. Hughes s'étonne de même du degré d'instruction de ce jeune prince. Ali, par des soins semblables, s'est certainement montré digne de la haute fortune où il étoit parvenu.

« cadastre sous le nom de Salih-Bey, et ses im-
« menses trésors sont uniquement destinés à sou-
« tenir, après sa mort, les prétentions de ce fils.
« C'est dans cette vue aussi qu'il fait mourir tant
« de pachas et de beys, en tâchant de détruire
« successivement tous les chefs albanois indé-
« pendans, dont les efforts, pour regagner leur
« ancien pouvoir, pouvoient nuire à son héritier
« présomptif. Comme ces chefs sont presque tous
« musulmans, les Turcs sont, de tous les sujets
« d'Ali, ceux qui l'ont le plus en horreur. »

Tel est, avec ses talens, ses grandes qualités et ses vices horribles, l'homme extraordinaire qui naguère régnoit en souverain sur l'Epire, et qui aujourd'hui dispute sa vie et celle de sa famille aux ministres des vengeances de la Porte-Ottomane. Il les a provoquées, dit-on, par un forfait inoui; il a tenté de faire assassiner, au milieu de Constantinople, par quelques-uns des ses Arnautes, un certain bey, *Pascho*, natif de Janina, et qui, réfugié dans la capitale pour se soustraire au pouvoir d'Ali, étoit devenu un des officiers du sérail. Sans doute un semblable attentat dans un de nos états modernes paroîtroit le comble de la plus criminelle audace; mais, dans un empire où l'anarchie féodale et l'anarchie militaire balancent seules le pouvoir du despote, cette action, dont d'ailleurs nous ne connoissons pas les détails, perd beaucoup de son caractère d'extravagance.

Le vrai motif de la Porte pour attaquer Ali pourroit bien être le désir de profiter de son extrême vieillesse pour s'emparer de ses trésors et pour dépouiller ses enfans de leur héritage. Si quelques beys albanois ont offert leurs services à la Porte, si les anciens *kleptes* et les Turcs d'Albanie prennent les armes contre le tyran qui les a opprimés; si, oubliant leur admiration pour le vainqueur de Nicopolis et de Souli, les janissaires se décident à marcher contre lui, sa position peut devenir périlleuse, malgré les défilés qui protègent l'Épire du côté de terre, et les forteresses qui en défendent l'accès par mer. S'il est vaincu, la Porte exterminera jusqu'au souvenir de sa famille et de sa puissance; les beys albanois reprendront leur ancienne autorité, les *kleptes* reparoîtront, l'anarchie succédera au despotisme. S'il se soutient, lui ou ses fils épuiseront leurs états par une longue guerre. Malheureuse la Grèce, s'il est victorieux! plus malheureuse, s'il succombe! Mais, vainqueur ou vaincu, Ali Hissas de Tépéléni laissera un nom dans l'histoire, et méritera de trouver un Tacite.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Essai critique sur l'histoire de la Livonie, suivi d'un tableau de l'état actuel de cette province; par M. le comte DE BRAY, ambassadeur du roi de Bavière en Russie, membre de plusieurs sociétés savantes; 3 vol. in-8°. Dorpat, en Livonie (en françois).

(PREMIER ARTICLE.)

L'histoire critique d'une province distinguée par des particularités est toujours une œuvre méritoire; mais, lorsque cette province a long-temps formé un *état* indépendant, remarquable par ses institutions, ses mœurs, ses destinées, une semblable histoire devient l'objet d'un aussi haut intérêt que celle des états indépendans actuellement existans, et offre même l'avantage de pouvoir être écrite avec plus de liberté, plus d'indépendance. Par exemple, nous pouvons écrire les annales de Provence ou de Bourgogne sans blesser aucun de ces égards, de ces préjugés qui, jusqu'ici, out empêché les historiens de France de remplir leur tâche. La Livonie, siége d'une nation indigène particulière et d'un ordre de chevalerie fameux par ses exploits, méritoit à tout égard de devenir

le sujet d'une histoire critique. Déjà les *Hupel*, les *Bergmann*, les *Ferber*, les *Jannau*, les *Gadebusch*, en avoient débrouillé quelques parties; mais la découverte d'un grand nombre de manuscrits a ouvert des sources d'instruction nouvelles et abondantes. M. le comte de Bray, attaché à ce pays par les liens les plus aimables, a revu les recherches de ses devanciers, y a réuni les siennes, et a ainsi formé un ouvrage historique complet digne de paroître sous les auspices du grand monarque auquel il est dédié. A son histoire critique, l'auteur a joint un tableau de l'état physique, civil et moral de la Livonie actuelle, ouvrage original et plein d'instruction. Aucune des statistiques russes publiées ne faisoit aussi bien connoître cette importante province. C'est un nouveau titre littéraire ajouté à ceux qui avoient déjà illustré le nom de M. de Bray, et c'est peut-être celui qui le transmettra le plus sûrement à la posterité.

Obligé de consacrer deux extraits à un ouvrage aussi riche en faits historiques et géographiques, nous commencerons ici par le *Tableau de l'état actuel de la Livonie*, formant le troisième volume de l'ouvrage.

Le premier chapitre traite de l'*administration politique et économique*. On y lira avec intérêt des détails sur la servitude des paysans et sur les diverses mesures qu'on a prises pour l'adoucir et pour en amener l'abolition définitive. Les rapports sous lesquels l'état de servitude produit au paysan des avantages difficiles à remplacer, sont bien plus nombreux que ne le pensent certains publicistes novateurs. Croiroit-on qu'en Livonie le seigneur est quelquefois obligé par les lois à fournir au paysan des grains au moment où lui-même il en manque, et de faire ainsi des avances pour la nourriture de ses serfs à l'époque où ses revenus sont nuls? Que devriendroient ces paysans, s'ils

étoient tout-à-coup livrés à eux-mêmes, et s'ils ne pouvoient compter que sur le produit incertain d'un salaire variable? Le nombre de journées de travail que le paysan doit fournir, n'est pas livré à l'arbitraire, mais fixé en raison du terrain dont le seigneur lui abandonne la jouissance. Cette redevance est, en beaucoup de cas, moins onéreuse au paysan que ne le seroit une rente en argent; d'un autre côté, le seigneur, qui sait qu'il peut disposer de tant de journées de travail, peut beaucoup mieux organiser la culture en grand que s'il devoit compter sur le travail des mercenaires.

Il y a d'autres détails non moins curieux sur la saine politique de la Russie, qui conserve dans toute province nouvellement acquise les priviléges de chaque ordre d'état. Ainsi la ville de Riga jouit de son gouvernement municipal, calqué sur celui des villes anséatiques; la noblesse de Livonie conserve son *conseil provincial* et toutes ses immunités. Grâce à ce sage système, les nations conquises ne sentent pas le joug, et leur sort heureux apprend à leurs voisins à ne pas redouter la domination russe.

La Livonie, en 1814, avoit au moins 560,000 habitans l'Esthonie en a 250,000 d'après les statistiques. Ainsi la population totale de ces deux *duchés*, réunis par la nature comme par leurs institutions et leurs souvenirs, est de 810,000 ames.

Les revenus que l'Etat en tire s'élèvent à 5,660,000 *roubles*, dont 3 millions pour les douanes.

Le deuxième chapitre retrace *l'état actuel moral et physique des paysans en Livonie et en Esthonie*. Nous allons en faire d'amples extraits.

Le caractère général de l'habitant est tranquille et pacifique; l'Esthonien passe pour être plus actif et plus laborieux que le Lettonien, mais ce dernier a les manières plus

polies et un costume plus agréable. Son habillement est bleu ou gris clair ; celui de l'Esthonien est d'un brun noir, couleur naturelle de la laine de ses moutons : le voyageur reconnoît facilement le passage d'une contrée à l'autre, par l'impression que font sur lui ces différences et par l'aspect des habitations en genéral plus misérable en Esthonie. Les jours de travail, le costume des Lettoniens consiste en un justaucorps d'étoffes de laine ou de toile rayée, bleue ou grise, et, pour les dimanches, en une longue tunique agrafée sur le devant et qui descend jusqu'aux pieds. Cette tunique est d'étoffe grossière de laine qu'ils fabriquent eux-mêmes ; c'est le *wadmal* des anciens habitans qu'ils savoient déjà fabriquer avant l'arrivée des Allemands. (Ce nom de *wadmal* est aussi commun à la langue danoise et suédoise.) Les plus aisés ont des bottes ; les autres portent de longues culottes de toiles fort larges, et qu'ils serrent avec des cordons sous le genou et au bas de la jambe, ce qui dessine agréablement les formes et n'est pas sans élégance.

La toile de ces grandes culottes leur couvre le dessus du pied et se replie sous leur chaussure, qui consiste pendant l'été en sandales ou pantoufles, très-découvertes formées de mauvais cuir, ou de lanières d'écorce de tilleul tissées ensemble, et attachées fermement comme la sandale antique ; ils portent bien les pieds en dehors et marchent beaucoup mieux que le paysan allemand. L'Esthonien porte toujours l'habit long. Le costume des femmes varie beaucoup davantage. En Esthonie, dans les environs de Reval, les filles ont une coiffure assez semblable à celle des filles russes, c'est une espèce de toque relevée et formée d'étoffes de diverses couleurs, ornées de petits galons d'or ou d'argent et de rubans. Dans d'autres endroits de l'Esthonie, les filles portent une *hémisphère* sur la poitrine.

En Courlande, les habillemens sont plus recherchés et plus riches encore, et surchargés de colliers, agrafes et bandelettes, ornées de morceaux de verre de diverses couleurs, taillés en forme de pierres précieuses, enchassées ou suspendues en bréloques.

L'expression de la physionomie des Lettoniens est calme et sérieuse. Elle est généralement plus agréable et plus ouverte que celle des Esthoniens. Ces derniers laissent croître leur barbe et leurs cheveux, ce qui leur donne un air malpropre et sauvage; les traits de l'Esthonien suffisent pour faire reconnoître qu'il a une origine commune avec la nombreuse nation finoise. Le Lettonien se rase, sa stature est communément plus haute que celle de l'Esthonien; sa démarche est aussi plus libre et plus ouverte. Les uns et les autres, assujettis à la rigueur du climat, luttent péniblement contre une nature avare, et achètent par de durs travaux une existence mêlée de peu de jouissances.

On ne doit pas s'étonner que l'expression de la joie et de la gaîté n'anime que rarement leur visage. Cependant les soucis et la tristesse ne sont pas toujours le partage de la pauvreté, et la gaîté n'est rien moins qu'inséparable de la richesse et de l'abondance. Le Russe, dont la position n'est pas plus heureuse que celle du Lettonien, serf comme lui, comme lui habitant un âpre climat, et labourant une terre couverte de frimas presque pendant huit mois de l'année, est gai, ouvert et serviable, actif, et possède un caractère national aussi heureux qu'aimable. En voyageant en Livonie, si sur la route vous éprouvez quelque embarras, le Lettonien ou l'Esthonien passeront devant vous sans faire semblant de s'en apercevoir, ou n'accorderont leurs secours qu'à prix d'argent. Dans un cas pareil, le premier Russe que vous rencontrerez vous aidera de tous ses moyens, et cela avec une bonne volonté, une

intelligence, une promptitude, qui ajoutent encore au prix du service. Loin d'être guidé en cela par le moindre motif d'intérêt, presque toujours il refuse toute espèce de rétributions; si vous insistez, il vous dira : « N'en auriez-vous pas fait autant si vous nous aviez trouvés dans le même embarras. » Un seul Russe fait plus de besogne en un jour que quatre Lettoniens ou Esthoniens. Des chants gais accompagnent toujours leurs travaux. Ce peuple, si digne de la liberté, ne paraît pas s'apercevoir qu'il en est privé : son courage, sa gaîté naturelle, une sorte d'insouciance sur les peines de la vie, l'élèvent au-dessus de ses misères : quoiqu'individuellement esclave, le Russe sait que sa nation est conquérante et maîtresse de vingt peuples divers; aussi sent-il fortement sa supériorité sur eux; l'assurance de sa démarche et de son regard trahissent ce sentiment, et le font facilement reconnoître. Le Lettonien craint le Russe, dont il est généralement maltraité; la différence de la langue, des mœurs et de la religion contribuent à cet éloignement. Les Lettoniens, et surtout les Esthoniens, ont conservé une grande partie de leurs anciens usages, et des pratiques qu'ils suivaient, avant la conquête, aux époques les plus marquantes de la vie, telles que les fiançailles, les noces, et certains détails de leurs travaux champêtres. Ils ont conservé certaines superstitions que la fréquentation permanente d'une nation éclairée n'a encore pu détruire : par exemple, ils ont une espèce d'antipathie contre les arbres plantés, à moins que ce ne soient des arbres fruitiers; ils ne labourent jamais un ancien chemin sans répugnance, ils ne veulent point détruire la voie où des hommes ont passé; ils consultent certains augures, lorsqu'il s'agit de choisir l'emplacement de leur habitation. C'est dommage que M. de Bray n'ait pas décrit ces augures; de semblables traits sont importans dans l'histoire

des mœurs et de la civilisation. Le Lettonien et l'Esthonien ont conservé leur haine originelle ; si elle ne se manifeste plus par des voies de fait, qu'un gouvernement attentif et ferme et qu'une police exacte savent prévenir, on la reconnoît dans l'extrême éloignement que les uns manifestent pour adopter l'usage des autres. Par exemple, l'Esthonien laboure avec des bœufs ; ce procédé a des avantages signalés sur l'emploi des chevaux. Des propriétaires éclairés de la Livonie ont en vain promis à leurs paysans des récompenses considérables, s'ils vouloient adopter cette méthode salutaire ; ils s'y sont constamment refusés, pour ne pas faire comme leurs voisins. Dans leurs fêtes, ils sont grossiers entre eux, nullement galans avec les filles, que, dans leur brutale gaîté, au milieu de leurs jeux, ils poussent, frappent, secouent, renversent et tourmentent de mille manières. Les Lettoniens et les Esthoniens aiment à se réunir dans les cabarets pour boire et pour parler à grand bruit. Une des plus grandes jouissances du Lettonien est de dormir. Il honore le dimanche en le prenant à la lettre pour le jour du repos ; tandis que l'Esthonien l'emploie à boire et s'amuser. Leurs danses sont bizarres et sans caractère proprement national : chacun danse à sa fantaisie ; il y en a qui font des contorsions les plus ridicules ; il en est d'autre dont la danse ne manque ni de précision ni d'élégance. En général, il s'en faut de beaucoup que ces danses aient l'originalité et l'agrément des danses nationales russes : ces dernières sont pleines d'élégance et de charme. La danse russe, par excellence, est un véritable petit drame à deux personnages. La modestie, la pudeur, le doux embarras d'un côté ; de l'autre, le dépit ; l'empressement et la joie du triomphe obtenu par l'amour ; tout cela est rendu avec une grâce et une expression qui font de cette danse un petit chef-d'œuvre. Le chant des

Lettoniens est monotone et peu agréable, ordinairement ils improvisent leurs chansons. Aux fêtes que leur donnent leurs seigneurs, ils improvisent les louanges de ces derniers. En Livonie, chaque couplet est terminé par le mot *Ligho*, nom d'une divinité ancienne. Ils disent, par exemple : « Vive notre seigneur qui a beaucoup de terres, « de bestiaux, de domestiques ! vive notre seigneur qui « s'est promené ce matin sur un beau cheval blanc ! etc. »

Mais il ne faut pas croire que toutes les chansons des Livoniens et des Esthoniens soient d'un contenu aussi puéril et d'un style aussi prosaïque. Des juges compétens, entre autres le célèbre littérateur *Herder*, ont rendu justice à la poésie naïve et originale de ces nations, surtout des Esthoniens. Nous nous bornerons toutefois ici à citer les deux seuls morceaux que M. de Bray a rapportés.

I.

Ehhi, ehhi, netsikenne!
Ehhi neile ehtele,
Mis so emma enne ehtis,
Panne neile paeludele
Mis so emma enne pannud.
Paihhai panne murride perga;
Otsa ette hole perga;
Laggi peaile leina lindi.
Ehhi walmis, walge wailias;
Sea korred, koido oues;
Sawed sanid soitama,
Réé tallad tansima.

TRADUCTION.

« Pare-toi, pare-toi, jeune fille, comme ta mère s'est

« autrefois parée ; mets des rubans comme autrefois ta « mère en a mis ; sur ta tête, place le ruban des chagrins ; « sur le front, celui des soucis ; sur l'épaule, déploie le « voile du deuil. Dépêche-toi, il fait jour dehors, arrange « tout, l'aurore brille déjà ; déjà les traîneaux s'avan- « cent. »

Cette chanson est d'usage lorsqu'on met à une fille le bonnet qui indique qu'elle passe à l'état de femme. C'est une idée touchante, quoique mélancolique, de représenter le passage de la liberté au mariage comme une époque de deuil.

II.

« Iurri, Iurri, iooks ma toullan ?
— Airra toulle, ellakenne !
Miks ep olle eile toulnoud ?
Eilo ollin uksinesse,
Nuud ollen wirbi wiekesse.
Toulle homme hommikoulle,
Siis ollen iaille uksinesse
Kargotella, kaste ! Ella !
Siouga, sittica willoula. »
— « Siis ollen walmis wainouyelle
Kaunist karia satamalle. »

TRADUCTION.

Elle. — George, George, dois-je déjà venir ?

Lui. — Non, ma bien-aimée, ne viens pas. Pourquoi n'es-tu pas venue hier ? Hier, j'étois tout seul ; maintenant, nous sommes cinq ensemble. Demain, à l'heure matinale, viens ; je serai seul. Mais la rosée ! Viens, ma chère, en sauts légers, ou bien dans la fraîcheur de la soirée, quand le serpent et l'hanneton remuent encore.

Elle. — Ah ! alors je dois être prête à conduire notre nombreux troupeau. . . . .

Cette chanson remonte aux temps antérieurs au christianisme, à ce que les Esthoniens prétendent ; le nom de *George* n'est pas une preuve du contraire ; car *Iurri*, en suédois *Iœran*, en danois *Iœrgen*, peut être un ancien nom qu'on a assimilé à George. On chante cette petite idylle dans les campagnes voisines de Reval.

Nous ferons connoître, dans une autre occasion, d'autres chants populaires esthoniens et lettoniens.

Selon M. de Bray, « la poésie des Lettoniens est « rimée, mais elle n'a que des rimes masculines. Les « chansons des Esthoniens ne sont qu'en prose ca- « dencée et sans rime. » La dernière assertion a besoin d'être modifiée ; on voit, en examinant les deux morceaux que nous venons de citer, que les Esthoniens ont un *mètre* de deux doubles-trochées, remplacés quelquefois par des spondées, ou bien il y a des lignes où le second pied n'est qu'un *amphimacros ;* ils observent aussi une allitération très-sensible entre les deux pieds du même vers.

Ces peuples, dans leurs chansons, presque toutes improvisées, s'abandonnent souvent au penchant qu'ils ont à la satire ; et, s'ils sont très-flatteurs envers leurs supérieurs, ils sont souvent très-mordans avec leurs égaux. Le chant, dans ces provinces, semble être l'apanage exclusif des femmes. Elles sont à la fois les poètes et les musiciennes de la nation. Ordinairement une fille entonne le couplet, et les autres répondent en chœur. Les hommes ne se mêlent à ces fêtes que quand ils sont excités par les plaisirs de la table ou de la danse. Mais les filles chantent seules, pendant qu'elles remplissent les divers travaux

qui leur sont assignés, et cette coutume répand de la vie et de la gaîté sur la plupart de leurs occupations champêtres.

L'histoire de ces provinces fournit de nombreux exemples d'émeutes et d'efforts que les paysans ont faits pour échapper à des innovations; plusieurs de ces exemples sont même très-récens. Lors de l'établissement de la capitation, il y a eu en Livonie plusieurs soulèvemens très-sérieux; et, tout dernièrement encore, mécontens de la *révision* ordonnée par le gouvernement pour établir une juste proportion entre les travaux et les salaires, l'extrême fermeté de la police a pu seule les contraindre d'obéir à des dispositions dont la justice rigoureuse n'avoit pas répondu à leur attente. Généralement, ils aiment peu leurs maîtres; ils les envisagent comme des étrangers.

Les femmes ont généralement plus d'assurance que les hommes; leur entretien dénote de la naïveté, de la franchise, de la bonhomie, souvent aussi de la finesse; la plupart sont laides et sans fraîcheur : on en rencontre cependant souvent qui ont une physionomie pleine de douceur et de bonté; presque toutes ont les cheveux d'un châtain incertain, plus foncé à la racine qu'à la pointe; il est extrêmement rare d'en voir qui aient des yeux et des sourcils noirs, et ces physionomies vives et expressives si fréquentes chez les peuples méridionaux. Les hommes, surtout les Lettoniens, sont généralement d'une belle taille; et ont une physionomie tout-à-fait européenne. En général, la nation lettonienne est belle et propre à tout. C'est ce dont on peut se convaincre en observant les individus élevés dans les châteaux, et à qui leurs maîtres ont fait donner une éducation soignée. L'Esthonien ou le Finois, quant à la figure, se rapproche davantage du caractère asiatique septentrional, et son caractère est vivement attaqué par

plusieurs des écrivains qui ont vécu dans ces provinces. Hupel, entre autres, qui a été dix-huit ans pasteur à Oberpahlen, les accuse d'être faux, méchans et sournois; il leur reproche en outre une grande indifférence pour la religion.

Pendant l'hiver, filles et garçons couchent pêle-mêle dans la même chambre; pendant l'été, chacun couche où il veut, dans les granges, dans les greniers ou dehors : personne ne s'en inquiète; et, selon la plupart des auteurs qui ont écrit sur la Livonie, il est peu de filles qui attendent le mariage pour user des plaisirs qu'il autorise. Un auteur allemand a même cherché à prouver que la nature, dans un de ses momens de caprice, a refusé aux femmes indigènes les signes physiques de la virginité. Quoi qu'il en soit, les filles élevées dans de bonnes maisons où elles n'ont que de bons exemples devant les yeux, deviennent modestes et sages, et prêtent rarement à la censure.

Il est extrêmement rare qu'une fille paysanne ait avec un Allemand des rapports illicites. L'opinion de ses compatriotes, indulgente quand il s'agit de foiblesses qui ont eu quelques-uns d'eux pour objet, est inexorable dans le cas cité; une fille qui vit avec un Allemand est complétement déshonorée. Aussi les Allemands sont-ils obligés d'acheter très-cher ce genre de faveurs, et ils ne réussissent presque jamais à trouver un mari aux filles qu'ils ont séduites, quelques avantages qu'ils puissent d'ailleurs leur faire.

M. de Bray pense qu'on a exagéré le tableau de la licence qui doit régner ici. A l'église, chez le seigneur, les femmes et les filles forment toujours bande à part. Au travail et aux chasses, les jeunes filles, et même les enfans des deux sexes, se placent toujours séparément; il est très-

rare de voir un garçon et une fille aller seuls se promener ensemble dans des endroits écartés. M. de Bray convient cependant que la plupart des auteurs qui ont écrit plus anciennement sur la Livonie, inculpent trop unanimement la jeunesse de ces provinces pour que leurs assertions puissent être regardées comme une pure calomnie. « Mais « les mœurs, dit-il, se sont épurées depuis que l'impé-« trice Catherine II a adouci les lois pénales contre la « grossesse hors de mariage; du moins est-il certain que « les exemples de subornation deviennent tous les jours « plus rares. Nous avons acquis la certitude que, dans une « des paroisses les plus grandes de la Livonie, pendant « une période de trente années, le cas d'une fille de-« venue grosse avant le mariage ne s'est présenté que trois « fois. Les informations prises dans divers autres endroits « ont donné les mêmes résultats. »

Relativement aux cérémonies du mariage, les Esthoniens et les Lettoniens ont conservé quelques anciennes pratiques de leurs ancêtres. La manière de faire connoître ses vœux remonte à des temps très-reculés; l'amant envoie une bouteille d'eau-de-vie à sa belle; si l'eau-de-vie est acceptée, il n'a plus d'obstacles à craindre; si on la renvoie, c'est signe que sa demande est rejetée. Le jour des noces, avant de se rendre à la bénédiction, la fiancée se cache de son mieux; l'époux, aidé de ses amis, la cherche, et, après l'avoir trouvée, ramène triomphant dans la maison sa belle, dont le visage doit exprimer un pudique embarras. Quant aux noces même, malgré toutes les ordonnances rendues pour en bannir les excès, elles ont toujours été et sont souvent encore, dans des occasions, d'une dépense et d'une dissipation abusives. La fiancée fait aux conviés des présens de différens objets qu'elle-même a travaillés : ce sont souvent des rubans tissés avec de petites perles de

verre ou en laine de différentes couleurs, des gants tricotés, des coiffes de toile blanche, etc. Il est d'usage de répondre à cette générosité par une autre. Naguère encore il n'étoit pas rare de voir les noces occuper une semaine entière consacrée à boire, à manger et à ne rien faire; mais insensiblement les paysans ont apprécié le tort qui résultoit pour leurs familles de cette vaine prodigalité, et, dans beaucoup de districts, les noces ne durent maintenant que deux jours. La cavalcade des garçons, armés d'épées nues, devant les fiancés, est encore une ancienne coutume qui s'est conservée dans quelques endroits. Une fois mariées, les femmes se comportoient généralement avec décence et retenue, avant surtout que les cantonnemens des gens de guerre ne fussent aussi fréquens et aussi nombreux; la fidélité conjugale étoit rarement violée, mais la fréquentation du militaire a porté une atteinte sensible aux mœurs.

La nourriture du paysan consiste en farineux, gruaux, laitages, légumes, et surtout en poissons quand il est sur les bords de la mer, des lacs ou des grandes rivières; la viande de porc est la seule qu'il mange habituellement: il a aussi des poulets, des oies, des canards, dont il se régale aux jours de fête; il ne se fait pas scrupule de voler le gibier du seigneur. Le beurre est une branche essentielle de ses revenus; mais il ne fait de fromage que pour sa consommation. Sa boisson ordinaire est l'eau, le *quas* ou bière russe, et l'eau-de-vie. Cette dernière liqueur est une véritable calamité pour lui, mais une source de revenus pour le seigneur, qui par conséquent multiplie les cabarets. Il n'est pas rare de rencontrer des paysans ivres.

Un trait qui honore la plus grande partie de la population de la Livonie et de l'Esthonie, c'est le respect que, généralement, le peuple y professe pour les personnes et

les propriétés. On peut parcourir ces provinces en tout sens sans courir le risque d'être attaqué ni dépouillé à force ouverte, et les vols clandestins y sont peu fréquens. Il y a même des cantons, par exemple celui de Koekenhusen, où la sûreté règne au point que les serrures et les verroux y sont des précautions à peu près superflues, et qu'effectivement personne ne songe à dérober le moindre objet.

Le luthéranisme est la religion exclusivement dominante dans ces provinces, non que tout culte chrétien ne soit permis en Russie, mais parce que les naturels du pays sont exclusivement luthériens.

Il y a quelques cantons où la doctrine mystique de Zinzendorff a pénétré ; elle n'y a point rendu les hommes meilleurs. Les Hernhutes comptent parmi leurs membres en Livonie, et surtout parmi les chefs, des hommes respectables et recommandables à tous égards ; mais l'expérience prouve que les Lettoniens moraves sont à peu près les plus mauvais sujets de toute la contrée.

La trop grande étendue des paroisses et l'éloignement des églises empêchent quelquefois le peuple de se rendre au service divin. Pendant l'hiver, il n'y vient souvent pas un seul individu ; et le pasteur, après avoir vainement appelé ses ouailles pendant quelque temps, prend le parti de s'en retourner tranquillement chez lui. Il n'y a qu'un seul pasteur dans chaque paroisse ; s'il tombe malade, c'est le pasteur d'une église voisine qui doit, par intervalles, venir officier chez lui ; il y a des filiales éloignées quelquefois jusqu'à douze lieues de l'église principale (par exemple, Peters Kapelle est à cette distance de Krenou), et où le pasteur ne vient que trois ou quatre fois dans l'année. On conçoit que ces diverses circonstances doivent rendre le pasteur très-étranger à ses paroissiens. On ne voit point en effet s'établir ici

de ces douces relations d'amour et de charité qui existent dans d'autres pays protestans, et jadis en France, entre les curés de campagne et leurs paroissiens; ici, les pastorats sont des espèces de sinecures, occupées très-souvent par des hommes instruits et respectables, mais qui sont plus ou moins forcés de s'isoler à cause de la distance physique et morale qui les sépare des troupeaux confiés à leurs soins.

Il y a une école au moins dans chaque terre un peu considérable. Les enfans y apprennent à lire le lettonien, à l'écrire, à compter, et les premiers élémens de la religion. Si on plaçoit à la tête de ces écoles des hommes de quelque capacité, on rencontreroit toujours un obstacle dans la grande difficulté de réunir les enfans dans un même local. Les habitations des paysans sont éparses çà et là, à une grande distance les unes des autres; les enfans devroient donc faire quelques lieues, quelquefois plusieurs milles, pour se rendre à l'école commune. Il faudroit donc, comme en Islande, des maîtres d'écoles ambulans. On a essayé de réunir les enfans pendant quelque temps chez le maître d'école, mais les parens n'aiment pas à se passer de leurs services. On a voulu instruire les adultes pour qu'ils instruisissent dans la suite leurs enfans. Mais comment exiger que des gens, qui, pendant toute la journée, sont chargés de travaux pénibles, s'imposent en outre une tâche qui demande de l'application et beaucoup de temps!

D'après tout ce qui vient d'être dit, on nous demandera peut-être si le paysan des duchés est heureux? « Heureux! « dit M. de Bray, nous n'admettons pas qu'une nation « puisse l'être, lorsqu'elle n'est ni libre ni propriétaire. « Cependant, sous un maître généreux et bienfaisant dans « les cantons fertiles et dans les bonnes années, le paysan « laborieux peut, surtout s'il a quelque industrie, acquérir « de l'aisance et même de la richesse : l'homme physique

« au moins jouit alors des avantages que cette aisance « procure; mais ce genre de bonheur passif, et en quel- « que sorte machinal, exclut la réflexion; l'homme serf « qui réfléchit, ne peut que déplorer son sort. »

Il en est quelques-uns qui achètent la liberté, moyennant des sommes plus ou moins fortes qu'ils ont su acquérir par leur activité et leur industrie; alors ils entrent dans la classe des citoyens libres et peuvent parvenir à tout; en général, pour peu qu'ils aient quitté la cabane qui les vit naître, et qu'ils aient vécu avec des gens d'une autre condition, ils prennent un tel dégoût pour leur état primitif, que la première chose que font les *ouvriers attachés aux seigneurs*, c'est de quitter l'habit paysan et d'endosser le costume allemand.

Au surplus, si l'on compare l'état actuel des paysans en Livonie avec leur état précédent, on reconnoîtra une amélioration sensible dans leur sort et dans leurs habitudes. Le long repos dont ont joui ces provinces, sous la sage administration de la Russie, a adouci les mœurs, généralisé l'aisance et fait disparoître les coutumes grossières, les dispositions farouches des générations précédentes, dont nous parlerons en analysant la première partie de cet ouvrage. Aujourd'hui presque tous les paysans savent lire leur langue, et quelques-uns savent l'écrire; on ne remarque pas une très-grande différence entre eux et les paysans de France ou d'Allemagne; quelques-uns et même un grand nombre, surtout en Livonie, sont bien logés, bien vêtus, ont de bons meubles et une nourriture abondante; chaque jour on reconnoît les traces de l'heureuse influence des mesures du gouvernement, et de la conduite généralement humaine et quelquefois généreuse des seigneurs.

Le chapitre III traite de l'*existence du propriétaire en Livonie.*

L'habitation d'un seigneur, en Livonie, est une véri-

table habitation coloniale ; on est forcé d'y réunir tous les métiers ; l'éloignement des villes en a été la première cause, et, dans le fait, cela est plus commode et plus économique, quand on peut disposer, comme c'est ici le cas, d'individus qui vous appartiennent, et ne peuvent point vous quitter. Ainsi, chaque terre un peu considérable a son charpentier, son menuisier, son maçon, son sellier, son charron, son vitrier, son peintre, et quelquefois jusqu'à son chapelier. La plupart ont aussi une tuilerie, une briqueterie où l'on fait des briques crues ou cuites et des tuiles ; elles ont aussi un four à chaux pour la préparation des matériaux nécessaires pour les fabriques de la terre ; l'industrie de ces individus, que les maîtres ont fait instruire, est pour ces derniers d'une indispensable nécessité. L'obligation où chaque propriétaire se trouve de réunir ainsi près de soi tous les artisans qui satisfont à ses besoins, est encore un caractère saillant d'un pays où la civilisation a encore de grands progrès à faire, et une des suites nécessaires de la servitude. Ici, non seulement chaque propriétaire est obligé d'avoir des ouvriers, mais il est, comme nous l'avons vu, charpentier et charron lui-même. Ainsi tout le monde doit avoir chez soi, ou faire soi-même tous les métiers, parce que l'organisation n'est pas telle encore, que quelques-uns, moyennant un salaire modique, fassent tel ou tel métier pour tous. L'existence d'un seigneur livonien, sur ses terres, a donc un grand rapport avec celle d'un colon des îles sur son habitation : l'indépendance dont il jouit, la vaste étendue de ses domaines, qui lui permet de disposer largement de ce qu'ils fournissent ; beaucoup de domestiques, des écuries et des étables bien garnies, tout cela imprime à son genre de vie un caractère d'aisance et d'abondance qui a de véritables attraits. Mais la servi-

tude du paysan, le défaut de culture morale, qui en est la suite, et l'uniformité qui résulte d'un mode de possession et d'action, qui partout sont les mêmes, répandent une teinte mélancolique sur la surface de ce pays, et le privent de cet air mouvant et animé, qui donne tant de charme à l'aspect des pays libres, où les professions diverses sont en évidence, pourvu toutefois qu'une nature trop sévère ne les ait point d'ailleurs condamnés à la stérilité. Un des inconvéniens du genre de vie des seigneurs, en Livonie, c'est la multiplication inévitable des serviteurs mâles ou femelles attachés à leurs maîtres; l'état de servitude où est le paysan, fournit au seigneur la faculté d'augmenter à volonté, et sans grands frais, le nombre de ses domestiques. Ces derniers ne reçoivent en effet la plupart qu'un médiocre salaire, le vêtement, et une nourriture peu coûteuse. Mais, une fois établis dans la maison seigneuriale, ils prennent bientôt l'habitude d'un genre de vie plus mou, et deviennent impropres aux travaux des champs, qu'ils ne tardent guère d'ailleurs à regarder comme au-dessous d'eux. Ces gens se marient entre eux; les enfans, élevés dans la maison du maître, se multiplient d'une manière vraiment onéreuse pour lui, et cependant il n'y a plus moyen de s'en défaire : les paysans n'en veulent pas, les parens ne voudroient plus s'en séparer pour les donner aux paysans, et il y auroit une sorte de dureté à l forcer : de cette manière chaque grand propriét , en Livonie, se trouve surchargé d'une domesti surabondante, qui, loin de rendre le service pl exact, y jette souvent du désordre et du décousu ; il a plus d'une maison, en Livonie, où le nombre d omestiques s'élève au-delà de cinquante individus.

La vie solitaire des pagnes de Livonie porte aussi les seigneurs qui s'y nsacrent à réunir dans leur inté-

rieur des ressources de société et des moyens de distraction. Beaucoup de dames font élever de jeunes filles qui leur tiennent ensuite lieu de demoiselles de compagnie. L'état mixte de ces jeunes personnes rend pour elles un établissement assez difficile; de sorte que, le plus souvent, elles restent à la charge de la maison qui les a élevées.

La noblesse de Livonie compte parmi ses membres beaucoup d'individus distingués par leur caractère, leur éducation, leurs lumières et leur esprit; elle fournit à l'empereur un grand nombre de serviteurs marquans, soit dans le civil, soit dans le militaire. La plupart sachant également le russe, l'allemand et le françois, sont très-propres à la carrière diplomatique, dans laquelle les Livoniens ont effectivement laissé des noms célèbres. Les *Budberg*, *Sievers*, *Stakelberg*, *Krudener*, sont Livoniens. *Munich*, *Souworow*, *Laudon*, *Lascy*, *Brown*, *Derfelden*, *Igelstrom*, *Pahlen*, *Fersen* (le vainqueur de Kosciusko), *Buxhowden*, *Knorring*, *Barclay-de-Tolly*; et tant d'autres, plus ou moins fameux dans les fastes militaires, ont aussi pris naissance en Livonie ou en Esthonie. Cette province fournit également de grands administrateurs et des hommes d'état distingués. Enfin, dans les diètes provinciales, un très-grand nombre ont bien servi l'état en servant leurs provinces, et ont fait preuve d'un patriotisme éclairé et d'un caractère irréprochable.

Les femmes nobles reçoivent une éducation soignée; elles ont dans leur tournure et dans leurs manières, et même dans la figure, quelque chose qui rappelle les Angloises, avec cette différence qu'elles ont plus de grâces que celles-ci n'en ont communément. Le caractère dominant des Livoniennes est la douceur et la modestie; il est rare qu'une femme livonienne s'écarte de ses devoirs; elles sont mères tendres et délicates, amies empressées et géné-

reuses; et, si quelquefois leur esprit, exalté par des lectures ou par une vie solitaire, s'égare dans les pays des chimères; si, en rêvant à une perfection idéale, elles dédaignent quelquefois un peu trop le monde réel, cet aimable défaut sert même à rehausser leurs sentimens et à épurer leurs manières de voir; elles scandalisent très-rarement le monde par une conduite répréhensible ou par les extravagances d'un luxe frivole.

Les qualités estimables des seigneurs influent nécessairement sur le bonheur des paysans qui leur appartiennent. M. de Bray a souvent été témoin des soins touchans des chefs d'une des plus nobles familles *livoniennes* envers les habitans de leurs terres.

Dans le chapitre IV, l'auteur décrit l'*état de l'instruction*, *des sciences et des lettres*. Le philosophe lira avec intérêt ce tableau de la civilisation intellectuelle d'une province qui, avec Pétersbourg, forme l'extrême chaînon septentrional de ce vaste ensemble de nations germaniques dont le chaînon extrême au Midi est une province françoise, l'Alsace. Il est remarquable que la Livonie, ou plus exactement la population allemande de Livonie, malgré son éloignement, prend le plus vif intérêt à l'activité littéraire et scientifique de l'Allemagne. C'est l'esprit livonien qui combat en Russie l'esprit françois; déjà soutenu par l'indignation qu'a excitée l'invasion de Napoléon, il a fait décroître le goût des Russes pour la littérature françoise, et il doit finir par enlever à la France le peu qui lui reste d'influence sur l'esprit des Russes civilisés. C'est à nous, et non pas à M. le comte de Bray, qu'appartient cette remarque; mais elle frappera quiconque lira avec attention son ouvrage. La Livonie est une colonie littéraire et intellectuelle de l'Allemagne, qui peuple la Russie d'hommes d'état, de savans et d'administrateurs,

tandis que nous n'avons à y envoyer que des danseurs, des perruquiers, des modistes et quelques mauvais livres, justement et sagement arrêtés à la frontière, comme infectés de la peste anti-sociale dont la France est gangrenée.

L'université de Dorpat, fondée pour épargner à la noblesse moins riche les voyages de Gœttingue, possède des professeurs d'un grand mérite. M. *Parrot* père est auteur du meilleur traité de géographie physique (ou, si l'on veut, de géognosie) qui existe. M. Parrot est natif de Montbeillard. Son fils et M. *Engelhardt* ont fait un voyage dans le Caucase, dont un résultat, entre autres, a été de déterminer la hauteur du mont Kasbek, qui s'élève à 2600 mètres, et qui, par conséquent, surpasse le Mont-Blanc de quelques toises. M. *Morgenstern* est un philologue profond, également versé dans la littérature grecque et romaine, un voyageur spirituel et un écrivain élégant, tant en latin qu'en allemand. L'orientaliste, M. *Hetzel*, a aussi une réputation solidement établie. Nous avons déjà nommé les historiographes de la Livonie. Voici quelques-uns des autres écrivains que cette province a produits: M. *de Krusenstern*, justement célèbre par un Voyage autour du monde, dont les anciennes Annales des Voyages ont rendu compte; M. *Bergmann*, auteur d'un Tableau des mœurs des Kalmouks, résultat d'un long séjour parmi ces nomades; M. *Ewers*, auteur d'une nouvelle hypothèse sur l'origine des Variaigues-Russes, que nous ne connoissons que par des extraits; M. *Hupel*, qui a travaillé sur la topographie et l'ethnographie de la Russie; M. *Fischer*, auteur d'une histoire naturelle de Livonie; M. *Merkel*, qui a donné un tableau historique de l'ancienne Livonie, ouvrage fort intéressant, quoique écrit d'un style trop déclamatoire et respirant la haine de la noblesse; M. le baron *Mendgen*, et quelques autres seigneurs et dames, auteurs de poésies

fort estimées; enfin, madame *Krudener*, née Vietinghof, dont le roman *Valérie* compte parmi les productions les plus remarquables de ce genre.

On commence aussi à cultiver la langue esthonienne et la lettonienne. M. de Bray n'attache aucun intérêt à ces essais; car, à ses yeux, les langues indigènes ne sont que des idiomes pauvres et sauvages; mais il nous permettra de lui faire observer que l'esthonien est une branche du Finnois, et que les divers idiomes finnois sont parlés par près de 2 millions d'hommes; nous ne dirons rien sur le caractère de cette langue, à laquelle M. de Bray lui-même accorde quelque mérite; mais, quant au lettonien, nous dirons que cet idiome étant semblable au samogitien et au lithuanien, dont nous avons acquis quelques notions, doit posséder une syntaxe et une onomastique ingénieuse; enfin, ces deux idiomes sont des monumens historiques, et nous sommes fort contens de les voir conservés.

Le cinquième et dernier chapitre est consacré au *tableau de la Livonie*.

Cette province étant un pays de plaines et de collines, ne renfermant en général que des terrains d'alluvions sablonneux ou tourbeux, offre peu de matières aux observations du géognoste ou du minéralogiste. Les grands blocs de granite ou de gneiss qui se trouvent épars en nombre immense à la surface, rapprochent ce pays de toutes les autres contrées qui environnent la Baltique. Quelques roches calcaires s'élèvent sur les bords de la Duna en Livonie, et sur les bords de la mer en Esthonie. Les rivages élevés et escarpés de la Duna présentent quelquefois un aspect pittoresque. La grande chute de la Narva est de vingt pieds; la masse d'eau est plus considérable que celle du Rhin; mais les environs trop monotones et la couleur brunâtre commune à toutes les eaux de ces provinces,

diminuent la beauté pittoresque de la scène. Les points les plus élevés de la Livonie sont dans les cercles de Werro et de Wenden.

Les travaux trigonométriques de M. le professeur Struve, et les nivellemens qu'il a pris avec une exactitude mathématique, ont déterminé l'élévation d'un grand nombre de montagnes les plus élevées sous le Wesenberg, près du lac et de la terre de Dewen (cercle de Wenden); sa hauteur est d'environ 1200 pieds; aux environs de cette montagne, le paysage est très-pittoresque et rappelle un peu les sites des pays montagneux. Ensuite viennent les monts Wolla et Munna, dans les environs de Hanhof, cercle Werro, lesquels ont au plus 1000 pieds d'élévation; le Teufelsberg, près Laitzen, a 860 pieds; le Sestes-Kala, près Oselgof, 650 pieds au-dessus du niveau de Riga. Serben, qui est un des plateaux les plus élevés du pays, est à 539 pieds au-dessus du même niveau; c'est dans les environs de Serben et de Perbalg, que les eaux de l'Aa et de l'Ammat prennent leur source et se portent dans diverses directions.

Le Blauberg, fameux dans les annales de la superstition livonienne, n'a que 306 pieds au-dessus du niveau de la mer, et seulement 238 au-dessus de sa base; mais, étant isolée au milieu d'une grande plaine, cette colline se fait apercevoir de très-loin. Le sommet est couvert d'une belle végétation de chênes, tilleuls, bouleaux, peupliers; sur le point le plus élevé, on voit une fosse profonde de quelques pieds, et d'environ une toise de diamètre. Cette fosse, creusée dans les temps les plus reculés par les anciens Lives, est encore visitée par les paysans lettoniens qui y viennent à certains jours, surtout à la Saint-Jean et à la Saint-Laurent, y jeter secrètement quelques offrandes. On y trouve souvent des pièces de monnoie, des lambeaux d'étoffe ou

quelques bijoux de peu de prix, que des mains superstitieuses y ont jetées pour appaiser « les mauvais esprits, » car c'est le nom qu'on donne ici, comme dans tout le Nord, aux anciennes divinités du pays.

Les lacs de la Livonie, parmi lesquels celui de Peipus a porté des frégates de vingt-quatre canons, les marais où souvent une couche de tourbe, prête à s'entr'ouvrir sous les pieds du chasseur, recouvre des amas d'eaux souterraines, les forêts où le sapin, le bouleau, le sorbier atteignent une prodigieuse hauteur où le cerf, le daim, le chevreuil ne se trouvent pas, mais où abondent les loups; le climat, plus rude que celui de la côte opposée de Suède, et qui ne garantit de gelées aucun *mois de l'année*, les productions végétales, parmi lesquelles il faut remarquer une quantité énorme de baies sauvages de diverses espèces de *vaccinium*, les divers genres de cultures et leurs résultats, occupent successivement le talent observateur de M. de Bray. Nous ne pouvons qu'indiquer ces intéressans articles, surtout aux botanistes, qui depuis long-temps reconnoissent dans l'auteur un de leurs collègues les plus habiles.

Dans un second et dernier extrait, nous ferons connoître la partie historique de cet excellent ouvrage.

M. B.

N. B. Le défaut d'espace nous oblige de remettre à un cahier suivant l'analyse de la *Charte de l'archipel du Nord de Madagascar*, qui, dans un article précédent, est indiqué comme devant être inséré dans ce bulletin.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Extrait d'une notice biographique sur Daniel Rolander, naturaliste-voyageur suédois; lue à l'Académie des sciences par M. *Bruun-Neergaard.*

Un voyageur, élève de Linné, et qui est resté inconnu, malgré un certain degré de mérite, est digne d'occuper l'attention de nos lecteurs. Tel est Daniel Rolander, dont les manuscrits sont conservés à Copenhague. M. Hornemann, botaniste danois très-distingué (1), a fait connoître les détails de la vie de ce naturaliste-voyageur, et a donné une idée de sa relation inédite. Un autre savant de la même nation, M. de Bruun-Neergaard, a composé, à l'aide des recherches de M. Hornemann, une notice sur Rolander, dont il a bien voulu nous permettre de faire quelques extraits.

..« Linné propagea, au milieu du siècle dernier, le goût de l'histoire naturelle. Ce philosophe naturaliste attira, par l'intérêt qu'inspiroient son système et ses conversations, des élèves de presque toutes les parties de l'Europe, chez lesquels on vit toujours naître l'idée des voyages.... »

Le fruit des voyages des élèves de Linné auroit encore étoit plus grand, si plusieurs d'entre eux ne fussent pas

(1) Les lecteurs des anciennes *Annales des Voyages* connoissent M. Hornemann par des Observations faites pendant son voyage en Norvège, et que M. Eyriès a traduites.

morts en voyageant comme Ternstom, Hasselquist, Forskael, Falck et Lœfling, ou que leurs découvertes ne fussent restées en grande partie inconnues, comme celles de Rolander et d'autres....

« Daniel Rolander naquit en Smaaland, une des provinces de la Suède, de parens peu aisés. La nature l'avoit doué de beaucoup de mémoire et de goût pour les recherches; mais il manquoit de jugement, et fut toujours lent dans ses entreprises. Arrivé à l'université d'Upsal, et cultivant avec ardeur l'histoire naturelle, il fut bientôt connu de Linné.... Ce savant lui accorda même une marque particulière de son attention, en le nommant précepteur de son fils. Notre jeune homme resta dix années entières à Upsal, où il s'occupa particulièrement d'entomologie.... »

.... « Son assiduité à faire des observations, son peu de fortune, décidèrent facilement Linné à le recommander à Amsterdam pour un voyage à Surinam, dont le but principal étoit de faire des recueils et des découvertes en l'histoire naturelle. »

« Rolander partit avec le colonel Dahlberg, qui a si bien mérité de l'humanité et de la médecine, par l'*introduction* en Europe de la quassia qu'il avoit été le premier à envoyer à Linné, et qui possédoit déjà alors lui-même des plantations en Surinam, d'où il étoit nouvellement revenu. Ils quittèrent ensemble Upsal, le 21 octobre 1754, et allèrent par terre à Amsterdam, d'où ils s'embarquèrent, et arrivèrent à Surinam le 20 juin 1755. Notre jeune Suédois fit beaucoup d'excursions autour de la ville de Paramaribo... et quelques-unes plus éloignées en remontant les rivières qui se jettent dans celle de Surinam, telle que Commervina. Son intention étoit bien de pénétrer plus loin dans le pays; mais les nègres révoltés qui s'avançoient

chaque jour davantage vers les côtes, et détruisoient les plantations les plus éloignées, l'en empêchèrent. Il quitta cette colonie hollandoise le 12 janvier 1756, débarqua le 13 février à Saint-Eustache, où il fit des excursions botaniques pendant dix jours, et revint ensuite à Stockholm par Amsterdam le 2 octobre 1756. »

L'auteur de la notice nous apprend ensuite qu'une vie laborieuse et quelques habitudes vicieuses avoient ruiné la santé de Rolander....

« Après son retour, continue-t-il, il ne publia qu'un seul mémoire sur le genre des plantes venimeuses (de Doliocarpos) de Surinam, inséré dans les travaux de l'académie suédoise pour 1756. Peu communicatif de sa nature, il le fut encore moins dans son état maladif.... On ne peut deviner la cause de son ingratitude envers son maître, son protecteur et bienfaiteur Linné, à qui il ne voulut jamais ni donner ni céder la moindre chose de ses collections. Après un séjour de quelques années en Suède, Rolander partit pour Copenhague, où il fit la connoissance de MM. Friis-Rottbœll, botaniste, et Kratzenstein, physicien. Le premier acheta son *herbarium*; et celui-ci, le manuscrit de son voyage, pour lequel il chercha un éditeur dans la noble intention d'en laisser le bénéfice à l'auteur, comme une foible récompense des peines et des fatigues qu'il s'étoit données pour l'avancement de l'histoire naturelle. »

Rolander, ayant ainsi privé sa patrie du fruit de ses travaux, y retourna pourtant, et trouva même de nouveaux protecteurs; mais les ayant perdus, il termina promptement son existence misérable. La notice ne nous apprend pas l'année de sa mort.

.... « Le manuscrit de son voyage en Surinam, dont nous venons de parler, forme deux volumes in-folio, écrits

en latin. Passé de vente en vente, il est devenu la propriété du roi de Danemarck, qui en a fait don à la bibliothèque du jardin botanique de Copenhague. »

Nous supprimons ici quelques détails bibliographiques peu intéressans pour le public.

« Le titre de ce manuscrit est : *Diarium Surinamense quod sub itinere exotico conscripsit Daniel Rolander.* (Journal écrit par Daniel Rolander pendant son voyage à Surinam). »

Ici, M. Neergaard entre dans de grands détails sur l'importance de ce manuscrit pour la botanique. Il nous apprend que M. Rottbœll, après en avoir extrait et publié plusieurs découvertes, se proposoit de donner une *Flora Surinamensis*, qui eût contenu tout ce qu'il y avoit d'utile dans le journal de Rolander sur cette science; M. Rottbœll, connu pour un très-habile botaniste, a laissé quatre cents descriptions complètes annexées au manuscrit ; mais les cuivres des planches déjà gravées ne se retrouvent plus. M. Vahl, autre naturaliste danois, et dont la réputation est européenne, avoit jugé qu'il restoit encore beaucoup d'autres choses dignes de voir le jour dans le manuscrit de Rolander; il en avoit extrait et complété, par ses propres observations, une centaine de descriptions zoologiques, dans l'intention de les publier ; mais la nature des *Annales des Voyages* nous oblige de passer légèrement sur ces détails.

.... « Rolander décrit très-bien les diverses races d'hommes, ainsi que les variétés auxquelles leurs mélanges ont donné naissance ; il donne des détails sur leurs mœurs, tout en représentant les rapports réciproques qu'elles offrent. Notre voyageur indique exactement chaque jour les hauteurs du baromètre et du thermomètre, qu'il accompagne d'observations détaillées sur les variétés

de l'atmosphère, qu'un climat si différent du nôtre doit rendre encore plus intéressantes. Tout son travail prouve qu'il n'est étranger à aucune partie de l'histoire naturelle, en offrant partout des observations et des découvertes qui étoient neuves alors, ou le sont encore aujourd'hui en grande partie.

« Hornemann, pour en donner un exemple, croit que Rolander est le premier qui ait parlé d'une qualité qu'offrent certaines plantes d'offrir, dans le temps de la floraison, près des parties de la fructification, un degré de chaleur très-considérable ; qualité qu'une aveugle, madame Hüber, observa il y a quelques années à l'Ile-de-France dans une espèce du genre *Arum*, et que M. Bory de Saint-Vincent a publiée dans son Voyage aux quatre îles ; découverte confirmée après par le professeur Benhard à Erfurt. Rolander marque, dans la première partie de son Voyage, qu'il manqua de se brûler le nez sur les fleurs de *l'Arum arborescens*, en cherchant l'origine d'une odeur agréable qu'il rencontra près des bords d'une rivière. Des expériences répétées ne lui permirent pas de douter un moment de la cause de ce phénomène, surtout après avoir remarqué que la chaleur et l'évaporation des fleurs augmentoient quand la température de l'air se refroidissoit, ce qui faisoit que l'on s'en apercevoit davantage le soir..... »

.... « Rolander dit, en parlant du *Lacerta mutabilis* : « Ce lézard, qu'un nègre attrapa sur un citronnier, « avoit quelque ressemblance avec le caméléon ; on crut « aussi généralement trouver chez lui les mêmes qualités « qu'on attribue à celui-ci, d'adopter les couleurs des « corps dont il approche, mais il en différoit par plusieurs « marques d'espèce ; et ce que les anciens disoient du camé-

« léon : « *Semper auram hiat tenuem qua vescitur chamæleon*, » ne pouvoit s'appliquer au *Lacerta mutabilis*, « qui avoit toujours la bouche ouverte. J'avois raison « d'avoir de la méfiance dans cette opinion générale des « changemens de couleur chez cet animal, d'autant plus « que je savois que des naturalistes très-expérimentés dou- « tent même des assertions des anciens. Quant à cette « propriété du caméléon, mes doutes s'étoient confirmés « pendant mon séjour à Upsal, ayant eu occasion de faire « quelques expériences avec le *Lacerta chamæleon* de « Linné, et n'étant parvenu, ni par changement d'objets ni « par imitation, à faire varier ces couleurs. Je répétai ce- « pendant, dans le pays même, mes expériences pour « prouver à tous ceux qui étoient d'une opinion contraire, « qu'ils avoient tort; mais quel ne fut pas mon étonne- « ment quand je perdis mon procès !

« Je fis chercher des hardes de différentes couleurs, « rouges, vertes, jaunes et noires ; je plaçai première- « ment l'animal sur le rouge, et son dos brun-verdâtre en « prit tout de suite la couleur ; je crus, au commence- « ment, que ce changement n'avoit été opéré que par la « réflexion de la teinte du drap; mais la couleur rouge « devenoit de plus en plus forte quand l'animal s'enfloit; « la tête, la poitrine, le ventre et le bas-ventre, rougirent « ensuite : ce dernier finit par devenir aussi rouge que le « drap ; les pieds et la queue seuls ne changèrent pas de « couleur. Je plaçai ensuite l'animal sur le drap vert, et il « reprit tout de suite, à mon grand étonnement, sa cou- « leur verte naturelle : on mit alors une harde jaune lui- « sante sous le lézard, et la couleur verte devint tout de « suite blanchâtre et après jaune. J'essayai enfin la cou- « leur noire, et la plaçai aussi près que possible de l'ani-

« mal; la tête, la poitrine, le bas-ventre et les côtés, qui « étoient d'un blanc-jaunâtre, commencèrent à prendre « des taches noires; les pieds et la queue seulement ne « changèrent pas plus de couleur à cette expérience qu'aux « autres, et gardèrent leur couleur naturelle verte. Ainsi, « dit-il, le caméléon des anciens devoit être un autre ani« mal que celui à qui on donne ce nom de nos jours. »

« Les descriptions et les observations dont Rolander accompagne ses découvertes, donnent un intérêt général à ce voyage pour tous les naturalistes de l'Europe. Mais ces objets ne pouvant pas intéresser tout le monde, je me hâterai de citer sa description de la manière de vivre des colons du pays qu'il a visité : »

« Un convive à un festin jette, quand il est arrivé à l'en« droit de la réunion, son habit de gala brodé en or et « en argent, et se couvre d'une toge fraîche et mince à « queue traînante. Ce seigneur doré s'en va au dîner avec « un air grave, et suivi d'un esclave noir, qui tient dans « sa main droite un parasol, en portant sous le bras « gauche la toge que son maître doit mettre.

« Un grand dîner n'exige peut-être nulle part sur la « terre plus de préparatifs, un plus grand nombre de « plats et de domestiques, et en général plus de luxe qu'ici. « La nature y contribue en fournissant abondamment de « tous les besoins. Cependant on ne s'en contente pas. « J'assistai ici à un dîner où le premier service étoit com« posé de trente plats préparés à la manière européenne ; « le second, de trente autres qui tous étoient composés « des productions du pays même, savoir, de toutes sortes « de fruits et de racines pleines de suc et d'un excellent « goût. En regardant des services si différens d'un œil ob« servateur, on conçoit aisément pourquoi les personnes

« originaires du pays, et les nègres qui ne prennent que « de cette dernière nouriture si convenable au climat, « sont sains, forts et gais, quand, au contraire, les Euro- « péens qui mangent de tout, ont un extérieur maigre, « énervé, pâle et mourant, et se traînent comme des om- « bres vivantes. Ils sont accablés d'une chaleur étouffante « en prenant l'air dans la journée, quoique garantis par « un parasol, qu'ils ne portent pas, contre les rayons ar- « dens du soleil, et ils ne peuvent pas même supporter les « foibles reflets de la lune ! Tranquillement assis dans « leurs maisons, ils nagent dans la sueur lorsqu'ils se pro- « mènent à la fraîcheur de la matinée avant le lever, ou « dans la soirée après le coucher du soleil; ils sont obligés « de mettre des habits plus chauds pour ne pas attraper des « fièvres, et alors la sueur les couvre de nouveau. On con- « çoit aisément que les Européens ont raison d'appeler ce « climat le transpirant. Nous élevons dans nos jardins « d'Europe des serres pour y faire venir des plantes des « localités plus chaudes : à Surinam, au contraire, on « construit des grottes pour faire respirer les colons de « nos contrées, mais ces derniers n'y réussissent pas mieux « chez eux que leurs plantes chez nous. »

M. Neergaard expose et réfute ensuite quelques doutes qu'un savant Danois a elévés sur l'authenticité du manuscrit. Il termine de la manière suivante :

...... « J'espère, Messieurs, ne pas avoir abusé de vos momens précieux, en vous donnant quelques détails sur la vie et les travaux d'un homme qui, comme bota- niste et zoologiste, mérite une place distinguée parmi ceux qui, dans le siècle passé, ont exposé leur vie pour augmenter nos connoissances dans ces parties si utiles de l'histoire naturelle.

« On ne peut, comme vous le voyez, que souhaiter la publication des travaux de Rolander.... Elle seroit à la vérité un peu tardive, et sa relation a sans doute perdu une partie du mérite qu'elle avoit sans contredit dans sa nouveauté. Mais on y trouveroit........encore un assez grand nombre d'observations neuves pour piquer notre curiosité... On aime d'ailleurs tout ce qui peut contribuer à augmenter nos connoissances d'un pays dont nous avons même aujourd'hui si peu de détails. D'un autr côté, ce retard a beaucoup amélioré cet ouvrage par l'ordre qui y a été mis, et les savantes observations qui y ont été ajoutées par des hommes aussi célèbres en histoire naturelle que MM. *Rottbœll* et *Vahl.*

« Puissent ces lignes tirer Rolander de l'oubli, et servir en même temps à lui élever un monument qui porte son nom à la postérité, en engageant un éditeur à publier son *Voyage à Surinam!* »

Les Martyrs de Thessalie (1).

« Euthyme Blachavas, renommé et cité comme le dernier des braves Thessaliens, s'étoit reveillé au bruit des armes que les peuples du Nord firent entendre à Lovcha dans la Thrace, en 1809 ; et il avoit invité à un dernier effort ce que la Thessalie possédoit encore de généreux enfans prêts à se dévouer pour la liberté ! L'Olympe, l'Ossa, l'Othryx et l'Agraïde s'ébranloient ; les Mahométans,

(1) Ce morceau est tiré du *Voyage en Grèce*, *en* 4 vol. in-8°, que M. *Pouqueville* va faire paroître.

Il peut donner une idée du haut intérêt que cette relation, fruit de vingt ans de recherches et d'observations, doit inspirer à toutes les classes de lecteurs.

consternés se retranchoient dans Larisse; un grand événement se préparoit, lorsqu'on apprit la retraite de ceux que les Grecs regardoient comme devant être leurs libérateurs! Le satrape de l'Epire, à cette nouvelle, lâche ses hordes contre les Thessaliens; et des têtes tranchées, de paisibles villages incendiés, font rentrer le peuple dans l'obéissance. Blachavas, trompé dans ses espérances, veut en vain résister : il se retire, comme un lion terrible, de montagnes en montagnes; et, quand la terre manque sous ses pieds, l'île de Trikéri lui offre encore un asile d'où il pouvoit se réfugier dans l'Archipel. . . . . Mais il entend les cris des chrétiens; il se reproche d'avoir compromis leur existence; et, pour racheter tout un peuple, il accepte une capitulation par laquelle il se remet, avec promesse de la vie sauve, entre les mains du fils aîné du satrape de Janina. Je vais mourir, dit-il aux siens; je connois la foi des Turcs; réservez vos bras pour des jours plus heureux, fuyez. Avec une égale assurance, il parut devant son ennemi, qui eût peut-être respecté la parole donnée, s'il n'avoit été le lieutenant d'un homme pour qui les sermens ne sont qu'un moyen de plus de tromper!

Ce fut à Janina, attaché à un poteau planté dans la cour du sérail, où je revis Euthyme Blachavas, que j'avois autrefois rencontré à Milias dans le Pinde, avec ses soldats (1). Les rayons d'un soleil brûlant frappoient sa tête bronzée, qui défioit la mort, et une sueur abondante couloit de sa barbe épaisse. Il connoissoit son sort; et, plus tranquille que le tyran qui savouroit l'idée de répandre son sang, il leva vers moi ses yeux remplis de sérénité, comme pour me prendre à témoin du triomphe de son heure suprême! Il la vit approcher, cette heure redou-

(1) *Voyez* Tom. II, c. LI de ce Voyage.

table pour le méchant, avec le calme du juste. Il sentit, sans frémir et sans se plaindre, les coups des bourreaux; et ses membres, traînés à travers les rues de Janina, montrèrent aux Grecs épouvantés les restes du dernier des capitaines de la Thessalie. Hélas! pourquoi une fin aussi glorieuse étoit-elle entachée du crime de rebellion, qui avoit entraîné tant d'innocens au tombeau? Desseins impénétrables de la providence, vous ne vous expliquez jamais que par des prodiges qui confondent les calculs ordinaires de notre foible raison. Le supplice et la révolte de Blachavas préparoient le triomphe d'un foible mortel, qui n'avoit pour armes que la prière et la douceur; d'un de ces confesseurs de J.-C., destinés à soutenir les timides dans la tempête, dont le sang confondu avec celui du guerrier réhabilita par son martyre l'honneur des chrétiens!

Démétrius, religieux de l'ordre de Saint-Basile, transporté de cette charité évangélique qui fut le caractère de l'apostolat au temps des persécutions, parcouroit, dans ces jours orageux, les cantons agités pour calmer les esprits et les ramener au joug de l'obéissance. Dénoncé comme séditieux et conduit avec Euthyme, il avoit comparu, chargé de fers, devant le satrape de Janina. On vouloit lui faire supposer des complices, afin d'envelopper dans une conspiration les prélats orthodoxes qui occupoient les trônes ecclésiastiques de la Thessalie. Mais, fort d'une foi brûlante, il avoit témoigné la vérité du Dieu vivant, et ses réponses avoient enflammé la colère du visir, qui s'exhala dans un dialogue digne d'être transmis à la chrétienté, comme un de ces monumens qui appartiennent au martyrologe de l'église: « A. Tu as annoncé, lui dit-il, le règne de Jésus-Christ, et par conséquent la chute de nos autels et de notre prince? — D. Mon Dieu règne de toute éternité,

et pour l'éternité.... Je révère les maîtres qu'il nous a donnés. — A. Que portes-tu sur ta poitrine? — D. *L'image* vénérable de sa sainte Mère.—A. Je veux la voir.—D. Elle ne peut être profanée; ordonnez qu'on me rende la liberté d'une de mes mains, et je vous la présenterai. — A. C'est ainsi que tu égares les esprits; nous sommes des profanateurs! Je reconnois, à ce discours, l'agent des évêques qui appellent les Russes pour nous asservir. Nomme tes complices! — D. Mes complices sont ma conscience et mon devoir, qui m'obligent de consoler les chrétiens et de les rendre dociles à vos lois. — A. Dis aux tiennes, chien de chrétien. — D. Ce nom fait ma gloire! — A. Tu portes une image de la vierge, à laquelle il y a, dit-on, des prestiges attachés? — D. Dites des prodiges! La mère de mon Sauveur est notre intercesseur auprès de ce fils immortel de Dieu; ses miracles, pour nous, sont de tous les jours, et tous les jours je l'invoque. — A. Voyons si elle te défendra. Bourreaux! qu'on l'applique à la torture! »

A ces mots prononcés avec l'énergie de la fureur, les pages du satrape se cachent, tandis que les exécuteurs du crime saisissent la victime, et la renversent aux pieds du tyran qui lui crache à la figure. On lui arrache la sainte image; on enfonce lentement des roseaux aigus sous les ongles de ses mains et de ses pieds, on en perce ses bras; et, au fort de la douleur, on n'entend de sa bouche que ces paroles : « Seigneur, ayez pitié de votre serviteur; reine « des cieux, priez pour nous ». Le tourment des roseaux étant fini, on applique autour du front vénérable du confesseur une chaîne d'osselets qu'on serre avec effort, en lui criant de s'accuser et de nommer ses complices; mais elle se brise sans lui arracher aucune plainte. Le martyr n'est sensible qu'aux outrages de l'impiété contre l'Eternel. Les bourreaux, fatigués, demandent que les tortures soient

suspendues jusqu'au lendemain; et le patient est précipité au fond d'un cachot humide.

Le satrape n'assista plus aux supplices qui recommencèrent par son ordre, en suspendant la victime, comme un autre Paul, la tête en bas, sur un feu de bois gras, avec lequel on lui brûle lentement la peau du crâne. On craint de laisser échapper sa vie, et on le retire du brasier pour le couvrir d'une table, sur laquelle les bourreaux montent et dansent, afin de briser ses os. Victorieux de cette dernière épreuve, Démétrius, éprouvé par les roseaux, par le feu et l'estrapade, est scellé dans un mur, en laissant sa tête libre au milieu de la maçonnerie; on l'y nourrit pour prolonger ses douleurs, et il n'expire que le dixième jour de son agonie, en invoquant le nom du Tout-Puissant.

Ce courage surnaturel étonna l'Epire; on cita aussitôt Démétrius comme un saint. Un mahométan de Castoria, témoin de ses souffrances, demanda le baptême, qui lui mérita quelque temps après la couronne de martyr. On parla, dans le temps, des miracles opérés par le seul nom du confesseur de Jésus-Christ; et un de ceux qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que son sang appaisa la rage du satrape, et qu'il fut la victime expiatoire de la Thessalie, où les supplices et la persécution cessèrent. »

Les bandits de l'état romain.

Miss Maria Graham, dans un écrit intitulé : *Séjour de trois mois dans les montagnes à l'est de Rome*, donne des détails curieux sur la bande du fameux *De Cesaris*. Ce chef de brigands et quelques-uns de ses associés avoient reçu une sorte d'éducation; pendant les momens de repos, lorsque le commun des brigands jouoient ou dansoient, il faisoit à ses compagnons des lectures tour à tour instructives ou

amusantes. Il portoit autour de son cou une chaîne d'or avec un prisme de cristal; les bergers et les paysans croyoient fermement qu'avec ce cristal il ôtoit, à ceux qu'il regardoit, l'usage de la vue : c'étoit une imitation du miroir enchanté de Ruggiero. Un de ces brigands disoit à un artiste tombé dans leurs mains : « Nous savons qu'une « fin violente et ignominieuse nous attend; mais voici (en « montrant son fusil) de quoi vendre cher notre vie, et « voici (en baisant l'image de la Vierge, suspendue à son « cou) de quoi adoucir nos derniers momens et nous rendre « la mort aisée. »

Beaucoup de ces brigands sont des paysans qui abandonnent pour un temps leurs maisons, et qui, après avoir acquis quelque argent par leurs crimes, retournent à la vie sociale. De là, les nombreuses liaisons entre les brigands et le peuple des campagnes. Ils disent : « Nous ne sommes pas « une citadelle qu'on peut bloquer ou canonner, nous « sommes des oiseaux de proie qui voltigent sur les som- « mets des montagnes. La force ne peut rien contre nous; « la ruse ne peut pas beaucoup; mais qu'on nous accorde « une amnistie et des moyens d'exister! Nous ne nous fierons « toutefois qu'à une parole de la bouche même du Saint- « Père. »

Le mode de réception est accompagné de toutes les épreuves imaginables : le nouveau venu se lie par les sermens les plus atroces; on lui offre un petit morceau de rôti, en lui disant : « C'est le cœur d'un chrétien ! » La discipline intérieure de ces bandes est toute militaire; mais les chefs peuvent être déposés et même mis à mort par le conseil général.

Forêt de Dartmoor.

Si l'on cherche dans un dictionnaire anglois et françois la signification du mot *Forest* ou *Forrest*, on trouve qu'il désigne un grand espace de terrain couvert de bois ou une forêt. Quelques dictionnaires anglois donnent un sens plus restreint à ce mot, en le bornant à un *bois privilégié pour renfermer le gibier du roi de toutes les sortes*. Ces deux acceptions ne peuvent convenir, du moins à présent, au vaste terrain nommé *Dartmoor-Forest* ou forêt de Dartmoor, situé en Angleterre dans le Devonshire entre Exeter et Tavistock; il ne s'y trouve pas un arbre, c'est une vaste bruyère exposée à toutes les intempéries d'un climat rude et orageux. Probablement ce sol étoit autrefois planté d'arbres, mais ils ont été graduellement détruits; ensuite la violence du vent et plusieurs autres causes, se sont probablement opposées à leur reproduction.

Cette grande bruyère occupe une surface de 60 à 80,000 acres; et les huit communaux qui l'entourent en comprennent une de 300,000 acres. Le roi d'Angleterre, étant encore prince-régent, a fait cession de cette bruyère qui appartenoit à la couronne et qui lui étoit à peu près inutile. On a le projet de la vendre pour que de pauvres colons y viennent former des établissemens; plan qui ne peut que recevoir l'approbation des propriétaires portés à voir du profit dans l'augmentation de population et de culture de leurs possessions. Une belle chaussée doit conduire de l'extrémité de la bruyère à la mer, et l'on y travaille déjà. On espère rendre fertiles les terrains tourbeux et marécageux, en y répandant de la chaux brûlée, et pouvoir y cultiver le froment, ainsi que toutes les espèces de grains du pays, les légumes et les pommes de

terre. La rigueur du climat ne permet d'y laisser paître les moutons que jusqu'en novembre; mais le sol du Dartmoor est excellent pour y élever le gros bétail. Le manque de grands chemins et la diversité des intérêts locaux, des nombreuses communautés qui environnent la bruyère, sont les seuls obstacles réels qui ont empêché que cette grande lande n'ait été cultivée depuis long-temps. Au reste, le Dartmoor, élevé de neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer, étoit renommé par la longévité de ses habitans. En réunissant les eaux de source qui forment les marécages, on fera deux canaux, l'un conduira dans la manche de Bristol, l'autre dans la Manche, entre la France et l'Angleterre. On profitera de l'excédant de l'eau de chaque écluse pour faire tourner des moulins et pour alimenter des canaux d'irrigation.

Luxe aux Etats-Unis.

Le *New-York National Advertiser* contient l'article suivant:

« La commodité et l'élégance des hôtels garnis font souvent le sujet des conversations des voyageurs. Peu d'entre eux, jusqu'à présent, ont reconnu que nos hôtels égaloient ceux des grandes places de Londres ou des environs du Palais-Royal de Paris. Si nous ne pouvons pas entrer en rivalité avec eux, nous avons l'avantage pour le choix des rafraîchissemens. Vous avez ici pour 6 pences un verre de bonne bière, avec autant de bon fromage, de morue sèche et de biscuit que vous en voulez; et, dans une taverne de Water-street, vis-à-vis du café, on peut avoir un verre d'eau de soda avec du sirop, du *claret*, du fromage et des biscuits, au même prix; il n'y a rien d'aussi bon marché en Europe; de plus, nous pouvons même satis-

faire aux fantaisies des étrangers; car un de nos aubergistes importe de l'*eau de la Tamise* avec laquelle « John « Bull et frère Jonathan » peuvent faire leur punch. Après cela, qui pourra se plaindre que nous manquions des objets de luxe? »

Royaume des îles Sandwich.

La mort de *Tameiameia* ou *Tameama* doit produire une révolution dans cet état qu'il avoit fondé et civilisé. Ce grand homme avoit soumis à son autorité tous les chefs des îles-Sandwich, mis un terme aux guerres intestines, attiré un grand nombre d'Européens, organisé une marine d'une vingtaine de goëlettes, créé un commerce considérable et ramassé un trésor de 150,000 piastres; c'étoit un Pierre I.er dans sa petite sphère: mais les institutions communes à toutes les nations malaies, la féodalité, la division en castes et le *tabou* ou la sainteté de certaines familles étoient trop profondément et trop intimement liées avec les idées, les besoins et les mœurs de ces insulaires pour que Tameiameia osât y toucher. Son fils et héritier, *Liolio*, ou, d'après un autre dialecte, *Riorio*, étoit, conformément aux lois du *tabou*, plus saint que son père, vu l'origine plus auguste de sa mère. Le roi ne pouvoit paroître devant lui qu'en se dépouillant de ses vêtemens. Liolio avoit beau être reconnu pour un homme de peu de capacité, adonné à la fainéantise et aux boissons; il étoit impossible de lui substituer un prince plus digne. La succession lui est assurée dans ses propres domaines ou dans l'île Owaïhi, mais les grands vassaux vont ressaisir leur indépendance et mettre à exécution le traité de partage qu'ils avoient déjà conclu du vivant de Tameiameia. L'ancien roi d'Atoui, nommé *Tamouri*, va reprendre ses

étata. *Karaimakou*, de la famille des rois de Mauwi, et connu parmi les navigateurs européens sous le nom de Bill-Pitt, va s'emparer de l'île d'Owahou dont il est gouverneur, et qui est la plus importante de toutes, parce qu'elle a un port (*Hannourourou*) défendu par une citadelle avec beaucoup d'artillerie. Enfin *Teimotou*, de l'ancienne dynastie du roi d'Owaihi, a le consentement des autres pour se rendre souverain de l'île Mauwi ; peut-être même attaquera-t-il Lioio dans l'île Owaihi. Mais ce partage du royaume de Tameiameia ne détruira point l'habitude qu'ont ces insulaires de bien accueillir les Européens. D'un autre côté, ce peuple a trop de fierté et trop de courage pour souffrir une domination étrangère; et, malgré les révolutions dont il est menacé, une puissance européenne auroit bien de la peine à s'y établir d'une manière durable.

Tel est le résultat d'une communication verbale de M. de Chimsso, compagnon de voyage du capitaine Kotzebue, à un de ses amis.

Lacs dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande.

La *relation* de M. *Oxley*, ingénieur-géographe de la colonie angloise de la Nouvelle-Hollande, sur ses expéditions dans l'intérieur de cette vaste terre, a été publiée. Un des résultats de ses recherches est la découverte de deux grands *lacs* situés au-delà des montagnes Bleues : l'un d'eux se trouve au sud-ouest du Port-Jackson, à une distance d'environ cinq cents milles de cet établissement; l'autre, plus reculé encore, est situé à l'ouest et un peu au nord. Le premier est salé, et ses rivages sont couverts de plantes salines; il reçoit une rivière considérable venant de l'est. L'autre, dont on ne qualifie pas les eaux, mais

qui est probablement de la même nature, a une si grande étendue, qu'on n'en a pas encore pu faire le tour.

Cette découverte, qui jette de grandes lumières sur la constitution physique de la Nouvelle-Hollande, avoit été anticipée par nos conjectures dans l'*Atlas* du *Précis de la géographie universelle* et dans le *Coup d'œil sur les découvertes à faire*, qui forme l'introduction aux *nouvelles Annales des Voyages*.

Souris dans la Saxe.

D'anciennes traditions parlent des contrées devenues inhabitables à cause de l'accroissement subit des abeilles, des souris, des singes et d'autres animaux. Depuis peu, des faits authentiquement constatés ont démontré que ces anciennes relations n'avoient rien d'incroyable.

M. Jacob, membre du parlement, dans la relation de son Voyage en Allemagne, raconte qu'en 1817 et 1818, les souris étoient devenues si incommodes dans le duché de Saxe-Gotha que les magistrats furent obligés de mettre un prix à chaque souris qu'on leur apporteroit. Les actes authentiques prouvent qu'il en fut apporté à Gotha 89,566 dans l'espace de 5 mois en 1817, et plus de 200,000 pendant l'année 1818.

Les Capi-Tchoadars.

Les Turcs ont une institution, digne d'être imitée dans toutes les monarchies militaires et absolues où l'on prétend centraliser toutes les affaires dans la capitale et où l'on destitue fréquemment les administrateurs des provinces. Ce sont les *capi-tchoadars*, espèce d'agens des pachas, munis non pas de lettres de créance, mais de sacs

remplis d'or, de bijoux et d'objets précieux ; ce sont les fondés de pouvoirs et les avocats des proconsuls mahométans auprès du *devlet*, ou ministère. Enfans perdus de l'intrigue, ils jouent, dans les affaires du cabinet ottoman, le rôle d'observateurs, de référendaires privés, d'embaucheurs et de valets de la diplomatie particulière de ceux qui les emploient. Ainsi tout capi-tchoadar est muni d'un chiffre pour sa correspondance. Il a sous ses ordres un *saraf*, ou publicain juif, versé dans les opérations de la banque ; un *devictar*, ou scribe, pour les écritures turques; des émissaires grecs, qui le tiennent au courant de ce qui se passe dans les bureaux ministériels, et des commérages politiques de la cour. Par l'entremise de ces sortes d'agens, les visirs et les pachas en activité, et ceux d'entre eux qui craindroient, après avoir perdu leur place, de s'exposer en paroissant à Constantinople, négociant l'achat de nouveaux emplois ou de lettres-patentes pour se maintenir dans leur poste, l'or mis à la disposition des capitchoadars, leur donnent des moyens faciles de pénétrer dans les secrets de l'état; et les Tartares, aux courriers attachés à leur service, instruisent sans intermédiaire leurs mandataires de ce qui peut les intéresser. Souvent, par ce moyen, ils devancent les ordres que le devlet leur transmet, et plus souvent ils préviennent leurs chefs à temps des dangers auxquels ils sont exposés. Par l'entremise de ces mêmes agens, les pachas font verser au trésor impérial les tributs des provinces (car il n'y a nulle part de receveurs des deniers publics); ils les chargent de remettre leurs azzugals ou pétitions, leur correspondance et les renseignemens qu'ils adressent aux différens ministres, dont ils leur renvoient les décisions et les réponses. Chaînon intermédiaire entre la capitale et les provinces, ils se répandent chez les grands de l'Empire, parmi les princes

du Drogmanat, qui, courbés sous le bâton des Turcs, n'en dirigent pas moins leurs politiques intérieure et extérieure. On les trouve assis aux douanes, agenouillés devant les patriarches rampant dans les salons des ambassadeurs. Quand leurs chefs ont besoin d'un crédit étranger, ils ne manquent pas surtout de saluer affectueusement les portiers des ministres et de leur donner la bonne main ; il serait impolitique à eux de négliger le barbier, le donneur de pipes, les gens qui présentent le café, le *scherbetgi* (limonadier), et la suite nombreuse des laquais d'un grand, qui passent souvent de l'antichambre dans le salon ; car la domesticité est, dans l'Orient, le chemin du pouvoir.

M. Pouqueville, qui a bien voulu nous communiquer ces détails, fait plus amplement connoître les capi-tchoadars dans son Voyage en Grèce.

III.

NOUVELLES ET ANNONCES.

Expédition du capitaine Parry.

Il y a maintenant quinze mois que l'on n'a reçu aucune nouvelle de l'expédition destinée à vérifier les observations du capitaine Ross, et à pénétrer, s'il est possible, à travers le détroit de Lancaster, dans une mer polaire inconnue, qu'on suppose exister au nord de l'Amérique. Tous les baleiniers sont de retour, et aucun d'eux n'a vu la moindre trace de l'expédition du capitaine Parry.

Quelques-uns de ces baleiniers ont affecté de répandre es assertions qui tendoient à inculper la bonne foi de

M. Ross. On disoit que les vaisseaux *Friendship* et *True-love* avoient été jusque dans la latitude de 80 degrés 40 minutes sans trouver terre; par conséquent Ross auroit ou menti ou fait preuve d'incapacité. Cette absurdité a été répétée dans tous les journaux de Londres. Mais le journal l'*Advertiser*, de la ville de Hull, à laquelle lesdits vaisseaux appartiennent, déclare que c'est une erreur, et qu'ils n'ont pas été au-delà de 78 degrés 20 minutes, ou tout au plus 40 minutes. Reste encore à savoir si cette latitude est bien observée.

Une autre allégation, également consignée dans le *Hull-Advertiser*, mérite plus d'attention. Le *Cumbrian*, baleinier de Hull, sous les ordres du capitaine Johnson, qu'on dit être un navigateur très-instruit, a pénétré quatre-vingts milles dans le *Lancaster-Sound* : là, il crut encore voir le détroit s'étendre de 20 milles dans la direction de *nord-est par le nord*; la côte méridionale se terminoit par une pointe et sembloit ensuite tourner au *sud*, en laissant une ouverture dans cette direction. La glace avoit diminué; il venoit une houle du *nord-ouest*, et le courant descendoit le *Sound* à raison de quatre nœuds par heure.

Le capitaine Johnson est persuadé qu'il y a ici un passage dans une mer intérieure; et, comme il ne remarqua aucune trace d'un séjour des vaisseaux de l'expédition, il jugea qu'ils étoient passés à travers sans obstacle. Il croit que l'accumulation des montagnes de glaces a pu empêcher le capitaine Ross de pénétrer aussi loin que lui, et même que le courant dont Ross ne ressentit pas la moindre trace peut varier avec l'état des glaces.

On a vu immédiatement paroître après, dans le *Newcastle-Chronicle*, un article où, après avoir fort bien démontré les périls que le capitaine Parry a dû courir, et l'obligation où est l'amirauté d'envoyer un bâtiment à sa re-

cherche, on finit par proposer au gouvernement « d'employer à ce service un *vaisseau baleinier* qui seroit prêt à partir sous peu de jours. »

On a encore fait une observation intéressante : la contrée, à 72 degrés à l'occident de la baie de Baffin, offre des traces d'habitans; on y a trouvé des instrumens de pêche et des habitations récemment abandonnées; les renards et d'autres animaux paroissent y abonder.

Le Nouveau Shetland.

Nous avons annoncé cette découverte il y a plusieurs mois (voyez *Nouvelles Annales des Voyages*, Tome V, p. 238); mais, en comparant la position avec celle qui est assignée sur les cartes hollandoises à la terre vue, en 1597, par le Hollandois *Dirck Gherritz*, que les écrivains françois appellent *Théodore Gerard*. Le savant capitaine Burney a mis ce fait hors de doute.

Peut-être la terre vue par Davis à 62 degrés, selon Fletcher, est-elle aussi une partie du Nouveau-Shetland.

M. Smith, qui a retrouvé cette terre, y est retourné par ordre de l'amirauté angloise; il en a levé des cartes et plans qui sont arrivés à Londres, et qui font le plus grand honneur à ses talens. On dit qu'aucun officier de la marine royale n'auroit fait mieux.

Beaucoup de baleiniers américains et anglois se sont mis en route pour les côtes du nouveau Shetland.

Prospectus d'une Bibliothèque universelle des langues, par M. *Frédéric Adelung*, chevalier de l'ordre de Sainte-Anne, conseiller d'état russe, etc.

Ce qu'avoit essayé avec beaucoup de succès pour le temps M. Adelung père, dans son *Mithridates*, M. Ade-

lung fils va l'exécuter avec tous les moyens que les recherches si actives des philologues ont accumulés depuis vingt années, recherches dans lesquelles M. Frédéric Adelung s'est déjà placé au rang des Ihre et des Vater. Une histoire générale des langues seroit celle de toutes les races humaines, de leurs origines et de leurs mélanges; malheureusement, les matériaux qui auroient dû être recueillis par les soins des gouvernemens, disparoissent par l'extinction successive des dialectes anciens. Ce qui reste de ces véritables monumens, dans les pays lointains et barbares, est difficilement observé, et a été souvent dédaigné par les voyageurs; sans les humbles et persévérans efforts de quelques missionnaires, très-mauvais critiques sans doute, mais observateurs infatigables, nous ne posséderions pas les matériaux d'une histoire générale tolérable des langues. Les sociétés bibliques, en nous procurant des traductions de l'Ecriture dans les dialectes les plus négligés, continuent à rendre les matériaux de la philologie universelle plus abondans et plus sûrs.

M. Adelung, qui a mesuré la vaste étendue de son entreprise, commence par publier une espèce de prospectus sous le titre : *Aperçu de toutes les langues connues et de leurs dialectes.*

On y trouve nommés et classifiés 987 langues, idiomes ou dialectes asiatiques, y compris ceux de l'Océanique, dérivés du malai, 587 européens, 276 africains et 1214 américains; en tout 3064. C'est la moitié de plus que l'on n'en avoit pu indiquer dans le *Mithridates,* collection étonnante, et qui cependant n'indique que 2000 idiomes.

Ce grand nombre de variations de la parole humaine sera peut-être un jour réduit à une trentaine de langues mères absolument originales et indépendantes l'une de

l'autre ; mais on est encore loin de pouvoir classer tous les idiomes d'après ce principe méthodique. Aussi M. Adelung a-t-il souvent suivi une classification purement géographique. D'une autre part, il existe bien des langues, même européennes, dont les subdivisions ne sont pas complétement et exactement connues. M. Adelung invite tous les savans qui s'occupent de cette étude de lui communiquer les observations qu'ils pourroient avoir faites en examinant son catalogue des langues.

Nous reviendrons sur cette importante entreprise.

Manuscrits d'Ossian.

On lit dans les journaux anglois l'extrait suivant d'une lettre de Belfort, en Irlande.

« En ouvrant un caveau à l'endroit où étoit le cloître de l'ancienne abbaye catholique fondée par saint Patrice, à Connor, des ouvriers ont découvert une caisse de bois de chêne d'un travail antique et curieux ; et, en l'ouvrant, on y a trouvé une traduction de la Bible en irlandois et plusieurs autres manuscrits dans la même langue. Cette caisse a été immédiatement portée au ministre de Connor, le Rév. Dr. Henry, qui malheureusement n'entendoit pas la langue primitive, et il l'a envoyée au Dr. Macdonald, de Belfort, qui a bientôt vu que le manuscrit étoit l'original des poésies d'Ossian, écrites à Connor par un moine irlandois nommé Teranco O'Neal, de la noble famille du comte d'O'Neal d'aujourd'hui, de Thanes-Castle, en l'année 1463. Les traductions par Macpherson l'Ecossois paroissent être très-imparfaites ; ce qu'on explique en disant que, la langue gallique écossoise n'ayant point de caractères pour conserver les poèmes, on a emprunté ceux du pays voisin. Cependant la traduction irlandoise du

poème par le baron Harold, qui a dédié l'ouvrage à Edmund Burke, se rapproche plus de l'original; car l'astucieux Ecossois Macpherson, pour lui donner un plus grand air d'antiquité, a omis toutes les allusions aux sujets religieux qui se trouvent dans l'original. L'antiquaire Campbell, qui a voyagé dans ce pays il y a quelques années, ayant fixé les scènes du poème à Connor et dans les environs, on a fait des fouilles et recherches sur le site à l'entour de l'ancienne abbaye et du château, et elles se sont ainsi terminées heureusement en faisant, contre sa volonté, « du pays de la Harpe », le lieu de naissance de l'auteur des poèmes d'Ossian. Je termine par ces mots de Smollet: « Pleure, malheureuse Ecosse, pleure! »

Mesure d'un arc de méridien.

Un journal de Calcutta dit: Le colonel Lambton a mesuré dans l'Inde un arc du méridien qui s'étend depuis la latitude de 8 degrés 9 minutes 38 secondes jusqu'à celle de 18 degrés 3 minutes 23 secondes. Cet arc de près de 10 degrés est mesuré trigonométriquement et avec les soins les plus minutieux. Le résultat est qu'un degré sous l'équateur doit contenir 68 $\frac{768}{1000}$ milles anglois; sous la latitude de 45 degrés, 69 $\frac{50}{100}$; et sous le pôle, 69 $\frac{508}{1000}$. Le terme moyen est 69 $\frac{1}{10}$.

Tristan d'Acunha.

M. Donald Carmichael a publié dans les *Mémoires de la société linnéenne* une description de l'île Tristan d'Acunha, principalement sous les rapports de l'histoire naturelle. Il y est resté quatre mois. Nous ferons connoître ce que sa relation contient de plus intéressant.

Voyage sur l'Amazone.

MM. Spix et Martius, naturalistes, qui voyagent aux frais du roi de Bavière, viennent de débarquer à Lisbonne. Ils ont parcouru une grande partie de l'intérieur du Brésil; ils ont remonté le grand fleuve de l'Amazone, depuis son embouchure jusqu'à quatre-vingts lieues de Lima; ils ont recueilli un herbier immense, et ils ont fait des observations importantes sur les nations sauvages qui habitent les bords de ce fleuve. Ils ont, entre autres, constaté de la manière la plus irréfragable l'existence de l'*anthropophagie*. Depuis les Condamine, personne n'avoit fait ce voyage.

Carte nouvelle du Brésil.

M. Lapie va publier une carte nouvelle du Brésil, d'après des matériaux recueillis dans le pays même. Entre autres, il a consulté une description statistique des provinces, publiée à Rio-Janeiro.

Voyage en Nubie, de M. Gau.

Une lettre récente de Rome annonce que M. *Gau*, de Cologne, va publier très-promptement les résultats de son voyage en Nubie et en Egypte. Déjà les planches de l'ouvrage sont très-avancées. Le premier volume contiendra des monumens de Nubie, entièrement nouveaux. Dans le volume suivant, M. Gau donnera quelques observations nouvelles sur les monumens de la Thébaïde.

Complément de la Byzantine.

On sait que M. le comte Romanzow fait les frais d'une édition de tous les historiens byzantins encore inédits. C'est

M. Hase, professeur de grec moderne à l'école des langues spéciales et chevalier de Saint-Wladimir, qui est chargé de ces éditions; et déjà celle de *Léon Diacre*, annoncée dans ces Annales, a prouvé que personne n'étoit plus propre à remplir cette tâche difficile.

Nous venons d'apprendre que M. Hase, qui fait en ce moment un voyage littéraire en Italie, a découvert, dans la Bibliothèque ambroisienne à Milan, le texte entier de l'histoire de *Georges Acropolite* qui n'existe que très-incomplétement dans la collection byzantine.

ERRATA.

Page 165 du Tome VI, au lieu des dix premières lignes du dernier paragraphe, *lisez :*

Les environs d'Argos, une partie même de la ville, les environs de Corinthe, la ville et les environs de Mégare, presque toute la campagne d'Athènes, et même une partie de cette célèbre ville, les environs et la ville de Thèbes, quelques villages de Négrepont et d'autres petites îles voisines du promontoire d'Epidaurus en Péloponèse; toutes ces contrées, dis-je, sont habitées par des Albanois qui conservent encore leur langue.

Page 332. « Observations sur la carte de Zanguebar ; » Observations sur la côte de Zanguebar.

FIN DU TOME VI.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Pages.

III.

NOUVELLES.

FIN DE LA TABLE DU TOME VI.

